



**DFG**

**Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt**

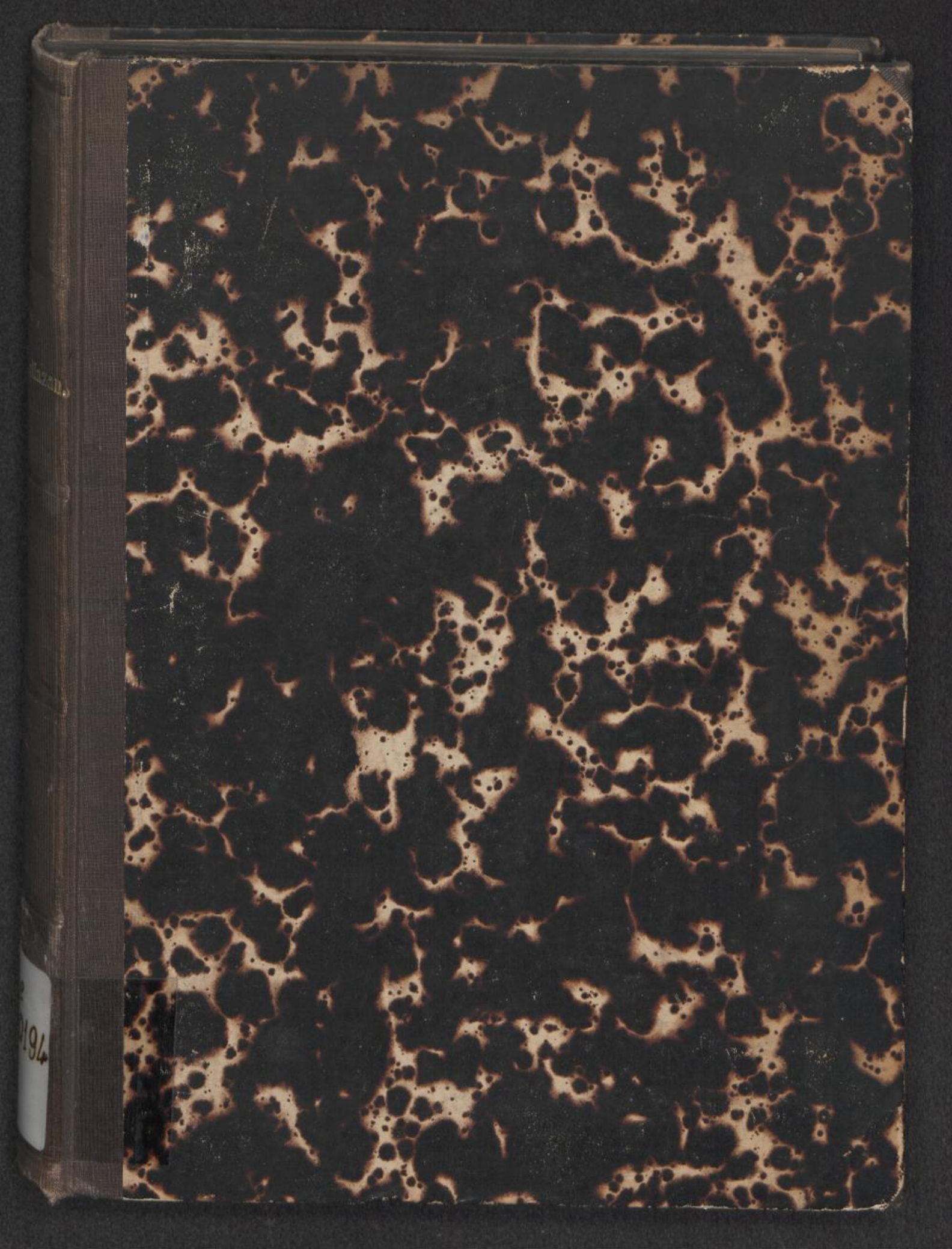
**Digitale Bibliothek des Sondersammelgebietes Vorderer Orient**

**Sultan Saif-Zuliazan**

**Ali Bey**

**Constantinople, 1847**

**urn:nbn:de:gbv:3:5-79199**





2554

4 Gu 14

*Donum Boeckneri*

---











Sultan, lève-toi, et te dirige vers l'Orient!



Sultan, lève-toi, et te dirige vers l'Orient!



SULTAN  
SAIF-ZULIAZAN

Traduit de l'Arabe

Par

ALI BEY,



CONSTANTINOPLE  
J. J. WICH, LIBRAIRE ÉDITEUR.

IMPRIMERIE BLANCO

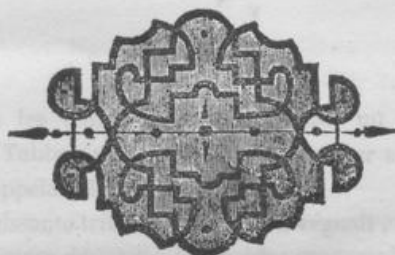
1847

SULTAN  
SAIF-ZULIAZAN

Traduit de l'Arabe

Par

ALI BEY



CONSTANTINOPLE  
J. J. WICK, LIBRAIRE ÉDITEUR.

IMPRIMERIE BLACQUE

1847



SULTAN

# SALF-ZULJAZAN

Traduit de l'Arabe

Par

ALI BEY



CONSTANTINOPLE

A. J. WICK, LIBRAIRE ÉDITEUR

IMPRIMERIE NATIONALE

1877

## LES ARABES RAHALA.

LES DERNIERS JOURS DE SULTAN ZULIAZAN, PERE DE SAÏF ;

NAISSANCE ET EDUCATION DE SAÏF-ZULIAZAN .

Dans les temps anciens il y avait un Sultan des Arabes de Tabbabia , renommé par sa valeur et par sa sagesse.

Il s'appelait Zuliazan.

La puissante tribu sur laquelle il régnait , occupait les contrées voisines de la ville de Djedda ; ces peuples n'avaient pas de demeures régulières, leurs tentes, portées par des chameaux, se déplaçaient à travers les vastes plaines, ou se reposaient au fond des vallées, semblables à ces oiseaux voyageurs que leur instinct porte à changer de lieux et de climats; on les nommait alors les Arabes Rahala.

Un soir que Sultan Zuliazan s'était endormi, il vit en rêve un vieillard vénérable et resplendissant de lumière, qui lui dit :

— Sultan, lève-toi, et te dirige vers l'Orient, il y a dans ce voyage un secret de Dieu, et tu auras un fils dont

la destinée sera merveilleuse, et que le Très-Haut a désigné d'avance pour l'accomplissement d'une parole antique et respectée.

Le Malik à son réveil ne voulut pas ajouter foi à ce qu'il venait d'entendre, et il se dit : c'est un rêve comme tous les rêves.

Cependant la seconde nuit le vieillard lui apparut de nouveau, et lui dit les mêmes paroles ; le Malik ne crut pas encore : enfin pour la troisième fois, le vieillard se présenta devant lui, et d'un ton sévère il lui dit :

— Sultan, sache que ton rêve ne vient pas du Démon, mais de Dieu ! obéis.

Alors Zuliazan fit appeler son vesir Yattrab, lui raconta le rêve qu'il avait eu pendant trois nuits consécutives et lui demanda :

— Qu'en penses-tu ?

Yattrab lui répondit :

— Ya ! (1) heureux Malik, je pense que ton rêve doit être vrai, et qu'il faut obéir à cet ordre.

Sur cette parole de son vesir, Sultan Zuliazan fit donner à ses troupes et à tous ses sujets l'ordre du départ. On apprêta les chameaux, et le Malik, étant monté à cheval, et s'étant placé au centre de ses cavaliers, marcha du côté de l'Orient, sur la foi du créateur de toute chose.

Ils cheminèrent longtemps à travers les déserts et les terres inhabitées, traversant de grands fleuves et de hautes montagnes jusqu'à ce qu'ils atteignirent enfin la sainte ville de la Mecque, célèbre par la chambre (2) de Dieu qu'elle renferme ; les habitans sortirent de la ville, se portèrent à la rencontre du Malik, et le reçurent avec tous les honneurs dus à son caractère et à son rang.

(1) Exclamation que les Arabes emploient habituellement au commencement de leurs phrases.

(2) Expression Arabe qui signifie temple de Dieu.



Après son entrée dans la ville, Zuliazan se rendit à la sainte chambre de Dieu, dont il fit le tour pour accomplir son pèlerinage; puis il donna l'ordre à ses troupes de faire halte afin de se reposer quelque temps des fatigues de leur voyage.

Lorsque Sultan Zuliazan eut vu la Mecque, et combien la sainte chambre est précieuse pour tout croyant, qui de loin ou de près doit venir une fois en sa vie visiter ce temple antique et vénéré, une idée fatale lui prit, il pensa qu'il pouvait démolir cette chambre, et la reconstruire pierre à pierre dans la ville qu'il se proposait de bâtir; sa capitale deviendrait alors, comme était aujourd'hui la Mecque, la kabba d'une partie du monde et le passage de tous les croyans.

A peine eut-il accueilli cette pensée, que Zuliazan voulut se lever pour l'exécuter, mais il lui fut impossible de se mouvoir, son corps n'était plus qu'une chair inerte, sans os et sans nerfs; il fit appeler Yattrab, et lui dit:

— Ya vesir! vois ce qui m'arrive, je ne suis pas malade, et ne puis me lever.

Yattrab lui dit:

— Oh! grand Malik, tu auras eu quelque mauvaise pensée contre le saint temple, sache que ce temple appartient à un Dieu qui le préserve de tout malheur et que nul ne peut y toucher.

Le Malik dit alors:

— Oui, Yattrab, j'ai voulu démolir cette chambre, mais je ne pensais pas manquer de respect à son Dieu; je voulais seulement la transporter dans la ville que je dois bâtir, afin que mon royaume devienne à son tour le rendez-vous du monde.

— Repens-toi, Malik, reprit le vesir, et la force te sera rendue.

Dès que Zuliazan eut renoncé à son projet, et qu'il eut retrouvé l'usage de ses membres, il pensa qu'il n'avait eu qu'un engourdissement, qui ne pouvait avoir aucun rapport avec le Dieu de la chambre sainte, et son idée diabolique lui revint

à l'esprit ; mais quand il voulut l'accomplir, le même empêchement se représenta ; il demanda pardon à Dieu , puis il retomba de nouveau dans sa faute ; alors pour la troisième fois ayant été puni de la même manière, il se repentit sincèrement, et se rendit au temple , pour y prier , et offrir de riches présents, en objets de prix pour la chambre, en argent monnayé pour le gardien et pour les pauvres.

Ensuite Sultan Zuliazan donna l'ordre à ses peuples de se remettre en route ; pendant bien des jours et bien des semaines ils traversèrent les sables et les terres chaudes , n'ayant autour d'eux que la solitude et l'immensité , lorsqu'enfin après plus d'un mois , ils atteignirent un pays fertile et délicieux. Dans cette belle contrée, l'air était suave et parfumé, des eaux courantes versaient la fraîcheur dans la plaine, et y entretenaient une éclatante verdure ; des arbres grands et touffus s'élevaient sur le bord des routes , et les oiseaux faisaient entendre sous ces arbres des chants si doux , qu'on eût dit qu'ils remerciaient Dieu de les avoir créés sur cette heureuse terre.

Zuliazan, séduit par la beauté du pays, fit appeler son vésir Yattrab :

— Sur cette belle terre je veux bâtir une belle ville , dit-il, qu'en penses-tu ?

— Maître du monde ! répondit Yattrab, l'esprit et le commandement sont à toi , l'obéissance nous reste , ce que tu auras choisi sera choisi pour nous.

Le Sultan ordonna que l'on fit venir des maçons , des charpentiers, des ingénieurs ; le plan de la ville fut bientôt tracé ; de belles habitations s'élevèrent au bord des eaux , et au bout d'une année Sultan Zuliazan entra avec ses troupes dans une cité nouvelle et magnifique.

Le Malik commença dès lors à organiser les affaires du gouvernement ; sans le savoir il avait établi sa ville sur un terrain dépendant du territoire des Habesch et de Zoudan. Zoudan

était un pays considérable divisé en plusieurs gouvernemens dont le chef souverain était Sultan Saïf-Rad (on l'appelait ainsi parce que sa voix avait l'éclat du tonnerre, *rad* signifie tonnerre). Sa ville capitale était Médinet-Adour, située auprès de la grande mer, et son armée se composait de plus de huit cent mille hommes. Ces peuples étaient de la race noire, et ils adoraient une étoile à laquelle ils donnaient le nom de *Zahl*.

Lorsque Sultan Saïf-Rad eut appris que Zuliazan s'était établi sur son territoire, il entra dans une grande colère, et s'adressant à ses conseillers et à ses vesirs qu'il avait rassemblés autour de lui:

— Voyez, s'écria-t-il, ce Malik des Arabes qui a eu l'audace de bâtir une ville dans mon propre pays; je vais marcher contre cette peuplade, et je l'effacerai de la terre.

Alors le vesir Scardion, se levant, se prosterna devant Sultan Saïf-Rad, et lui dit :

— Yal Malik Azaman et grand maître du monde, sache qu'il y aurait imprudence de la part des Habesch et des Zoudan, à vouloir attaquer les Arabes, car la prière de Noeh peut tomber sur eux.

— Et quelle est cette prière de Noeh, dit Saïf-Rad ?

— Voici, répartit Scardion : Un jour le prophète Noeh dormait sous un arbre, un léger vêtement le recouvrait à peine, et ses fils, Sam et Ham, étaient auprès de lui; bientôt le vent dérangea la tunique du prophète et le laissa dans une complète nudité. Ham en voyant son père ainsi, se mit à rire, mais Sam, s'étant levé aussitôt, recouvrit son père, et lorsque Noeh, à son réveil, apprit la conduite de ses fils, il éleva vers le ciel ses mains jointes, et dit : que Dieu rende noirs tous les enfans de Ham, et qu'il les fasse esclaves des enfans de son frère Sam !

Et nous autres descendans de Ham, nous craignons l'effet de cette prière et nous ne devons pas attaquer les Arabes qui sont les descendans de Sam.



— S'il en est ainsi, dit Saïf-Rad au vesir, quel est le conseil que tu me donnes ?

— D'après ma pensée, répondit Scardion, il faudrait envoyer une lettre de félicitation et des présents au Sultan des Arabes ; parmi les présents il y aurait une esclave belle et séduisante, à laquelle on confierait du poison, elle attirerait le Malik par ses grâces, et l'empoisonnerait avec habileté ; une fois leur chef mort, les Arabes quitteront le pays.

— Je suis content de toi, vesir, dit Saïf-Rad, tu es bon politique, et je vais faire exécuter tout ce que tu viens de me dire. La lettre et les offrandes préparées, le Sultan choisit dans son harem, une esclave unique en beauté, et douée de finesse et d'intelligence : ya ! Kamaria, lui dit-il, je vais t'envoyer en cadeau au Malik des Arabes, mais en échange de son amour, il te faudra l'empoisonner ; si tu réussis, tu seras première femme de mon harem, et mes grâces pleuvront sur toi.

— Je réussirai, maître, dit Kamaria, je séduirai le Malik, et en échange de ses caresses je lui donnerai le poison.

Un officier du palais fut chargé de conduire l'esclave et les présents, et de remettre au Sultan des Arabes la lettre de félicitation. Mais Saïf-Rad avait un autre vesir, nommé Rif, homme de science et d'instruction, qui avait beaucoup lu, et connaissait le droit chemin. Cet homme ne croyait point aux étoiles, mais se trouvant au milieu de ceux qui y croyaient, il ne disait pas sa pensée ; sa religion était celle d'Ibrahim, prophète de Dieu, et il pensait que la prière de Noeh ne tarderait pas à s'accomplir. La trahison de Saïf-Rad révolta la droiture de ce vesir, et il fit partir secrètement un envoyé pour le pays des Arabes, avec une lettre qui avertissait du danger leur Malik Zaliazan.

Un jour on vint avertir le Sultan des Arabes, qu'une troupe nombreuse, conduite par un officier, attendait aux portes du

palais; l'officier se disait porteur de présens de la part du Malik des Habesch, et demandait à se jeter aux pieds du Sultan des Arabes. Zuliazan se rendit alors dans la salle d'honneur, se plaça sur son trône, et, entouré des officiers de sa garde, il ordonna qu'on introduisît l'étranger. Celui-ci, après s'être incliné jusqu'à terre, offrit au Malik les présens et l'esclave, et lui remit la lettre de Sultan Saïf-Rad. Zuliazan reçut avec plaisir ces offrandes, il ne pouvait surtout détacher ses regards de la belle esclave, il lui sembla qu'il n'avait rien vu dans sa vie qui pût être comparé à cette femme, et, après avoir commandé qu'on traitât avec distinction l'officier qui l'avait amenée, il se leva de son trône pour la suivre au harem, lorsque son vesir Yattrab l'arrêta, lui disant:

— Ya ! Souverain du monde, où vas-tu ? le conseil n'est pas terminé.

— Je vais auprès de cette esclave, répondit le Malik, je ne puis résister davantage à l'amour violent qu'elle m'inspire.

— Heureux Malik, répliqua le vesir, convient-il à ta Majesté de se fier ainsi à une esclave inconnue et ne devons-nous pas être toujours en garde contre les sultans des Habesch ? Là-dessus le vesir raconta l'histoire de Noeh.

Tandis que le vesir racontait cette histoire, on vint annoncer au Malik un nouveau message; c'était l'envoyé de Rif qui apportait la missive de son maître. Dès qu'il en eut pris connaissance, Sultan Zuliazan s'écria: que Dieu te conserve, Yattrab ! et puissent tous les souverains avoir des serviteurs comme toi ! ce que tu viens de me dire est vrai, lis cette lettre que m'écrit un homme de notre croyance !

Alors Zuliazan se rendit au Harem, un sabre nu brillait dans sa main : Kamaria, dit-il, tu es venue pour m'empoisonner ; ne mens pas, ou tu es morte !

Kamaria, ambitieuse et rusée, comprit que le Malik l'aimait déjà, qu'elle pouvait devenir sa favorite, et qu'elle avait tout à gagner à lui avouer la vérité; elle se jeta aux pieds du Sultan et secouant les tresses de ses longs cheveux, elle lui dit :

— Tiens, voici ce que j'apportais : grand souverain du monde, je ne puis trahir un aussi bon maître !

Zuliazan la releva, et la fit rentrer dans son harem, où elle devint la plus aimée de toutes ses femmes.

Le Malik n'avait jamais eu d'enfans; au bout de quelque temps Kamaria devint enceinte, mais le Sultan comprit qu'il ne jouirait pas de son bonheur, il ressentait déjà les atteintes de la vieillesse; bientôt une maladie se déclara, et voyant que son heure était venue, il fit assembler son conseil.

— Vous voyez ma faiblesse, dit-il à ses visirs, je suis attaqué par un mal incurable, mon dernier voyage s'approche, et je vais passer par où passe toute créature de ce monde. Si Dieu veut que je meure avant d'avoir un fils, je vous recommande mon esclave Kamaria; qu'elle soit votre reine jusqu'à ce que son enfant soit en âge de régner; si elle accouche d'un prince, c'est lui qui sera votre Sultan, si elle a une fille, c'est celui qui épousera ma fille qui plus tard régnera sur vous. Alors il fit appeler Kamaria, lui recommanda d'être juste envers les pauvres comme envers les riches et de ne faire jamais rien sans l'avis du conseil et des visirs. Trois jours après cette solennité, Sultan Zuliazan était mort. Il fut pleuré par tout son peuple qui l'aimait, et enseveli avec tous les honneurs et toutes les cérémonies en usage dans ce temps-là.

Dès lors Kamaria fut appelée à la couronne, et après neuf mois de grossesse, elle accoucha d'un prince, beau comme un rayon de la lune: jamais encore on n'avait vu d'enfant d'une beauté aussi merveilleuse et il portait sur sa joue gauche le signe particulier des Moulouks de Tabbabia. (tout Malik devait avoir ce signe.) Lorsque Kamaria vit son enfant, au lieu de sentir naître en elle le doux et puissant amour d'une mère,



la jalousie lui vint au cœur ; et elle se dit en elle-même : comment ! cet enfant prendrait de ma main le commandement et le sultanat ; après avoir été souveraine je redeviendrais esclave ! non, non ! cela ne se peut pas, et j'aime mieux tuer l'enfant ; alors, comme dans un accès de folie, elle s'empara d'un sabre, et se dirigeait vers l'innocente créature, lorsque la Dahia (1) lui dit :

Qu'allez-vous faire, Princesse ? et de quoi cet enfant est-il coupable ?

Je veux, répondit Kamaria, que la royauté soit pour moi, toujours ! et si je laissais vivre cet enfant, il prendrait de ma main le Mulk et le sultanat. (2)

— Mais, reprit la Dahia, si vous faites cela, je vous dénoncerai hautement et vous paierez de la vie votre crime ; et d'ailleurs, qui vous dit que cet enfant doit vivre ? c'est encore un papillon sans ailes, un souffle peut l'anéantir et l'espoir de conserver la puissance n'est pas encore perdu pour vous.

Pour cette fois Kamaria se rendit aux sages raisons de la Dahia et fit appeler une nourrice pour son fils.

Quarante jours après la naissance de l'enfant, les vesirs demandèrent à saluer leur véritable souverain, et Kamaria fut obligée de le présenter au conseil et au peuple ; le jeune prince était enveloppé dans des étoffes de soie brodées d'or et d'argent ; tous les vesirs passèrent devant lui, en s'inclinant jusqu'à terre, et toutes les populations rassemblées le saluaient en le désignant de la main, comme leur Sultan légitime.

Pendant cette cérémonie Kamaria put à peine contenir les accès de sa fureur jalouse, et lorsqu'on rapporta l'enfant au harem, elle le saisit pleine de colère, en s'écriant :

(1) Femme qui assiste les femmes pendant leurs couches et reste auprès d'elles pendant quarante jours.

(2) Le gouvernement et le pouvoir.



— Non, non ! tu ne prendras jamais ma place, qu'on fasse de moi tout ce que l'on voudra, mais je ne puis élever moi-même celui qui m'arracherait le pouvoir, et pour la seconde fois elle s'apprêtait à tuer son enfant, lorsque la Dahia survint encore, et lui dit :

— Ya ! Souveraine du monde, la passion vous égare ! votre mauvaise action sera connue de tous.

— N'importe ! n'importe ! dit Kamaria, il faut qu'il meure !

— Ecoutez, Maîtresse, reprit la Dahia, s'il m'est permis de vous donner un avis ; il y aurait pour vous débarrasser de l'enfant un moyen plus sage que de le tuer ; ce serait de l'emporter dans un lieu désert, et de l'abandonner sur les sables ; s'il vit, Dieu l'aura voulu ! s'il meurt, vous n'aurez pas au moins le remords d'avoir vous-même tué votre enfant.

La princesse accueillit cet expédient, et, la nuit étant venue, elle fit préparer des chevaux pour elle et pour sa Dahia ; pendant deux jours et deux nuits elles marchèrent jusqu'à ce qu'elles atteignirent enfin le désert ; c'était une immense plaine de sable, où pas un être humain ne pouvait habiter ; cependant à quelque distance était un arbre isolé, grand et touffu ; Kamaria et la Dahia s'arrêtèrent sous cet arbre, elles prirent l'enfant tandis qu'il dormait, le couchèrent dans le sable, placèrent sous sa tête une bourse en argent pleine d'or, et roulèrent autour de son bras un riche bracelet de perles ; puis elles remontèrent à cheval, et reprirent le chemin de la ville.

Le pauvre enfant délaissé se réveilla quelque temps après, puis pressé par la faim, il se mit à pleurer ; mais le Dieu du ciel veillait sur lui. Un chasseur ayant emporté les petits d'une gazelle, tandis que la mère était allée au loin chercher à découvrir quelques brins d'herbe, lorsque la gazelle revint et qu'elle ne trouva plus ses petits, elle se mit à courir à droite et à gauche dans les sables, cherchant et gémissant ; et souffrant à la fois de deux choses, de la perte de ses petits, et de

son lait qui la gênait. Bientôt à force de chercher dans toutes les directions, il se trouve qu'elle passe au dessus de l'enfant, et que, par un hasard providentiel, celui-ci peut saisir un des tétons de la gazelle ; cette dernière croyant avoir retrouvé ses petits se tint immobile à sa place, jusqu'à ce que l'enfant, ayant bu, se rendormit ; depuis ce moment elle revint plusieurs fois par jour offrir son lait et ses soins à la pauvre petite créature : ainsi l'instinct maternel d'une gazelle du désert sauva l'enfant abandonné par sa mère.

Un jour le chasseur ayant, comme à son ordinaire, tenu plusieurs trébuchets, il arriva que la gazelle s'y trouva prise, mais, étant parvenue à se dégager, elle se mit à courir, et le chasseur courut après elle ; bientôt il la vit s'arrêter sous le grand arbre, et se placer comme d'habitude auprès de son petit nourrisson ; il s'approcha davantage, vit ce bel enfant, et se dit en lui-même : c'est quelque femme qui aura voulu cacher ses faiblesses, et qui a déposé là son fils ; alors il prit l'enfant avec la bourse qui était près de lui, et retourna vers la ville qu'il habitait au pays des Habesch.

Arrivé dans la ville, le chasseur se rendit au château du Malik Efraïh ; c'était un de ces chefs qui possédaient une partie du territoire des Habesch mais toujours sous la domination du grand Sultan Saïf-Rad. Le vesir du Malik Efraïh se nommait Scardis, et il était frère de Scardion, vesir de Saïf-Rad. Quand le Malik Efraïh eut écouté ce que lui racontait le chasseur, il prit le petit enfant, le plaça sur ses genoux et se mit à le regarder avec une grande attention ; il était si beau, cet enfant, qu'il était impossible de le voir sans une sorte d'attendrissement ! il y avait déjà sur son visage et dans ses beaux yeux une expression pleine d'intelligence et en même temps de douceur mélancolique, on eût dit qu'il pouvait comprendre son malheur. A force de le contempler, le Malik sentit naître en lui pour cet enfant

un amour aussi grand que s'il eût été son père ; il fit appeler son vesir et lui dit :

— Regarde cet enfant ! n'est-il pas d'une beauté merveilleuse ? et vois ce petit signe, qu'il porte à la joue droite !

Quand le vesir eut observé l'enfant de près, l'effroi et la haine s'emparèrent de lui.

— Ya ! Malik, s'écria-t-il, ne laisse jamais vivre cet enfant dans nos pays et nos villes, car c'est un fils des Arabes, et nous devons toujours craindre de voir s'accomplir la prière de Noeh ; c'est quelqu'enfant bâtard que sa mère a caché pour éviter la honte, fais mourir cet enfant, car je te le dis, Malik, cet enfant nous porterait malheur.

Moi tuer cette innocente créature, dit Efraïm ! et quel mal a-t-elle fait pour la condamner à la mort ? tiens, chasseur, prends cette bourse que tu as trouvée avec l'enfant ; quant au bracelet, je le garde, car ce peut être un moyen de reconnaissance entre lui et ses parens.

A peine Malik Efraïm avait-il congédié le chasseur qu'on vint l'avertir que sa femme favorite était accouchée d'une petite fille, il prit alors le petit garçon, l'emporta au harem, et plaçant les deux enfans l'un auprès de l'autre comme pour les comparer entre eux il observa que sa fille portait, sur la joue gauche, le même signe que le petit garçon avait à la droite, et qu'elle était aussi d'une extraordinaire beauté.

Il fit encore appeler son vesir, et lui dit :

— Vois, Scardis, comme ces enfans se ressemblent ! et fais attention à ce signe qu'ils portent également tous les deux. Quand le vesir eut examiné les deux signes, il jeta par terre son turban, et s'arracha la barbe ; puis il dit :

— Ya ! Malik, si jamais ces deux signes se réunissent dans le pays des Habesch, nous serons, en peu de temps, anéantis, et balayés de la terre ; il faut absolument que l'un de ces deux enfans périsse, et si tu hésites à le faire, je préviendrai le Sultan Saïf-Rad, que tu fais élever dans



ton château le plus grand ennemi de la nation.

— Scardis ! répondit Malik Efrab, la fille est une partie de mon propre cœur, et pour le garçon, je ne vois pas son crime, et ne puis le punir ; cependant pour prévenir tes craintes, je veux bien consentir à faire élever séparément ces deux enfans, et à mettre tous mes soins à ce qu'ils ne se rencontrent jamais.

Un château fut bâti tout exprès pour le petit garçon auquel on donna le nom de Veh-Schilfala ( faon du désert ) ; la fille du Malik fut élevée au palais, et fut appelée Schama (signe de beauté.) Ces deux enfans grandirent rapidement en force et en intelligence ; Veh-Schilfala reçut les leçons de plusieurs savans appelés pour l'instruire ; il apprit les langues étrangères ; l'art de manier les armes, et celui de l'équitation ; à quinze ans, c'était un jeune homme connaissant déjà toutes les difficultés de la guerre, et sachant monter tous les chevaux, science pourtant difficile à cette époque, où l'on combattait corps à corps à cheval et embarrassé par des armes longues et pesantes ; ceux qui instruisaient Veh-Schilfala, s'étonnaient de la promptitude avec laquelle il saisissait toute chose, et de la hardiesse et de la force qu'il déployait dans tous les exercices du corps ; dans sa quinzième année, (comme nous l'avons dit) il pouvait se mesurer déjà avec tous les hommes de guerre, et il n'était pas une des sciences alors connues dans laquelle il n'eût réussi. Malik Efrab était fier de cet enfant et l'aimait comme s'il eût été son fils.

Mais plus se développaient le mérite et les grandes qualités de ce jeune homme, plus le vesir Scardis sentait s'augmenter sa haine et ses craintes ; il répétait sans cesse au Malik, que tant que l'arabe serait parmi eux, il leur était impossible d'avoir un jour de sécurité, et à chaque instant il menaçait d'écrire à son frère, et d'avertir le grand Sultan Saïf-Rad ; si bien que Malik Efrab, craignant à la fin



l'exécution de cette menace, consentit à éloigner de sa personne son enfant adoptif.

Parmi les gens qui se trouvaient en ce moment près de lui était un homme qui habitait ordinairement une ville très éloignée de celle où régnait Malik Efraïh ; cet homme se nommait Harak Essedjer ; il était doué d'une force extraordinaire, et savant dans l'art des combats ; son talent particulier était de traverser d'un seul coup de lance les arbres les plus durs et les plus gros. Le Malik jeta les yeux sur cet homme pour sauver l'orphelin des dangers qu'il pouvait courir au pays des Habesch.

— Ya ! , lui dit-il, Harak-Essedjer , tu sais que j' aime Veh-Schilfala , comme s'il était mon propre fils ; hé bien, prends-le avec toi, garde-le pendant quelques années dans ta ville , je te le confie ; apprends-lui encore la science de la guerre, apprends-lui tout ce que tu pourras lui apprendre, jusqu'à ce qu'il soit devenu homme et qu'il trouve sa place en ce monde.

Harak-Essedjer obéit et partit bientôt, emmenant avec lui Veh-Schilfala. Celui-ci acquit en peu de temps une telle supériorité dans l'art de se battre, qu'au bout de trois années d'études et d'exercices il n'était plus un homme de guerre qui fût capable de lui résister , et son maître même commençait à se trouver assez embarrassé ne sachant plus que lui apprendre, ni que faire de lui.

Un jour cependant Harak-Essedjer s'imagina de dire à son élève :

— Ya ! Veh-Schilfala , tu sais maintenant tout ce qu'on peut savoir dans la science des armes, et tu es de force à combattre contre les héros les plus renommés ; il ne me reste plus qu'une chose à t'apprendre , et nous allons en faire l'essai aujourd'hui même.

Après lui avoir dit ces mots, Harak-Essedjer conduisit Veh-Schilfala dans une vaste forêt , où il lui fit remarquer une

multitude d'arbres énormes, dont le bois était percé de part en part.

— Vois-tu ces arbres? lui dit-il, c'est moi qui les ai ainsi transpercés, et je vais te montrer comment il faut s'y prendre.

En même temps il saisit sa lance, et, après avoir fait quelques pas en courant, il la jeta de toutes ses forces contre un arbre qui se trouvait devant lui; mais l'arme, au lieu de pénétrer dans le bois, rebondit en arrière, et vint tomber aux pieds de Harak-Essedjer.

— Ya! ya! s'écria celui-ci, voilà bien la première fois de ma vie que pareille chose m'arrive, il paraît que l'étoile de mon bonheur est tombée, et la tienne s'élève peut-être, Veh-Schilfala! Voyons, prends cette lance, et tâche de faire mieux que je n'ai fait. Là dessus Veh-Schilfala s'empara de la lance, et, sans employer la moitié de la force dont il était capable, il la jeta contre un des arbres les plus gros; le tronc de cet arbre fut transpercé du coup et la lance resta en même temps prisonnière et victorieuse dans le bois.

Lorsque Harak-Essedjer eut vu cela, il changea de visage, frappa sa tête de ses mains, et jeta son turban par terre en disant :

— Oh! je le vois bien maintenant, c'est par toi que doit s'accomplir la prière de Noeh, fuis, misérable! quitte cette ville des Zoudan comme tu as quitté le pays des Habesch, pars au plus vite ou je te tue.

— Hélas! mon père, où irai-je? dit Veh-Schilfala, je n'ai de refuge nulle part, je ne connais personne; et l'enfant fut saisi d'une tristesse si grande qu'il se prit à pleurer; mais Harak-Essedjer sans se laisser toucher par ses larmes :

— Si tu restes un jour de plus, lui dit-il, je fais prévenir tous les habitans de la ville et tu seras mis à mort comme un malfaiteur; fuis, malheureux! pars à l'instant, va où tu voudras, mais pars.

Lorsque Veh-Schilfala vit qu'il n'y avait pas à reculer, il

partit, mais il partit en pleurant ne sachant où il allait ni ce qu'il faisait. Veh-Schilfala à dix-huit ans avait déjà la force, l'intelligence et le courage d'un homme, mais il avait le cœur d'un enfant; dans le château de Malik Efrah, il s'était habitué à la douce affection d'un père, et quand il avait dû s'en éloigner, il s'était plu à croire à l'attachement ou, du moins à la bienveillance de l'homme qui se chargeait de lui; maintenant il était seul dans le monde, et le monde lui paraissait une solitude bien immense! Il marcha sans s'arrêter, traversant les déserts, montant et descendant les montagnes; quelquefois il lui semblait se retrouver aux lieux d'où il était parti la veille, car il ne rencontrait pas une âme qui pût lui indiquer son chemin. Il marchait le jour et la nuit, se nourrissant d'herbes et de racines, et à mesure que le monde s'agrandissait devant lui, sa tristesse devenait plus profonde, car il voyait l'horizon toujours à la même distance, comme si l'horizon marchait aussi afin de le laisser toujours dans le même abandon, les mêmes solitudes.

Après bien des jours, cependant, il lui sembla distinguer au loin une grande ville, il s'avança en reprenant courage, c'était une ville en effet, et tandis qu'il s'en approchait davantage, il retrouvait comme des souvenirs anciens et confus; que pouvait-il connaître cependant, lui, pauvre enfant paria qui, même dans le temps le plus heureux de sa vie, chez Malik Efrah, osait à peine sortir du château de son protecteur? Quand il fut à peu de distance des murailles, il vit que les portes de cette ville étaient fermées, et que les habitans, montés et assemblés sur les remparts, regardaient au loin dans la plaine, comme s'il devait s'y passer quelque chose d'extraordinaire. En suivant la direction de tous ces regards, Veh-Schilfala découvrit bientôt deux tentes élevées tout près l'une de l'autre. Aussitôt il se dirigea vers la première de ces tentes, malgré les cris de la foule qui l'appelait et lui faisait signe de n'en point approcher. Il lui semblait que quelque



chose de terrible et de mystérieux devait se passer là, et son courage le portait à suivre tous les chemins où il pouvait avoir à soutenir le faible contre le fort.

Quand il fut arrivé à la tente vers la quelle il marchait, il s'arrêta un moment, pour écouter à l'intérieur, mais n'entendant aucun bruit, il souleva une des tapisseries qui servaient de portière, et son étonnement fut extrême de voir, assise sur des coussins, et dans une attitude désolée, une jeune fille seule qui pleurait.

Veh-Schilfala resta quelque temps immobile à contempler la jeune fille; elle lui parut belle et noble, mais ses larmes tombaient comme une pluie d'orage et son chagrin aurait brisé le cœur le plus insensible.

L'apparition de Veh-Schilfala suspendit un moment sa douleur, elle regarda ce bel adolescent, et il lui sembla voir l'image de Joussof, l'antique patriarche, sortant de la tombe resplendissant de lumière et de jeunesse. Ces deux enfans étaient à peu près du même âge, ils avaient la même beauté, et en se regardant ainsi tous les deux, ils paraissaient se reconnaître, comme s'ils s'étaient vus dans un monde meilleur; et leurs âmes passant dans leurs yeux, s'unirent dans un océan d'amour.

Veh-Schilfala, s'approcha pourtant de la jeune inconnue et, s'étant incliné devant elle :

— Ame de ma vie, lui dit-il, qui es-tu, et pourquoi pleures-tu ?

Cette dernière lui répondit :

— Mais toi-même, qui es-tu ?

— Je suis, répliqua le jeune homme, un pauvre étranger, qui voyage sur la terre de Dieu, je m'appelle Veh-Schilfala.

— Et moi, dit la jeune fille, je me nomme Schama, le **Malik Efrah** est mon père.



## LE GÉANT MOUKHTATIF.

CHATEAU DE SADOUN-EZENDJE. DE QUELLE MANIÈRE VEHSCHILFALA S'ACQUITTE DE LA MISSION QUI LUI A ÉTÉ OCTROYÉE SON TRIOMPHE ET SON RETOUR A LA VILLE DE MALIK EFRAH.

On a déjà compris que la ville à laquelle Veh-Schilfala venait d'arriver, était la ville de Malik Efrah, et tandis que les deux jeunes gens qui, depuis longtemps, avaient entendu parler l'un de l'autre, se racontent les petits événemens de leur enfance, nous allons dire ce qui s'était passé dans cette ville depuis que Veh-Schilfala en était sorti.

Lorsque Malik Efrah, cédant aux menaces de son vesir Scardis, et à la crainte de perdre son gouvernement, eut éloigné de lui Veh-Schilfala, il reporta sur sa fille unique tout l'amour qu'il avait eu pour ce jeune homme, et Schama ne tarda pas à devenir une femme accomplie en talent et en force, en grâces féminines et en qualités guerrières; les femmes en ce temps-là apprenaient comme les hommes la science des combats; et en peu de temps la jeune princesse acquit toutes les

perfections qu'un souverain pût souhaiter à sa fille; il n'était pas un cavalier qui sût manier un cheval avec plus de grâce et d'habileté, et nul ne pouvait résister à l'art et à l'agilité de ses armes, elle avait les traits d'une jeune fille et la puissance d'un héros.

Aussi la haine de Scardis pour la jeune Schama était-elle presque aussi grande, que celle qu'il avait eue pour l'enfant des Arabes. Il ne pensait pas sans frémir au malheur qui menaçait son pays si jamais ces deux êtres marqués du signe fatal parvenaient à se réunir. Conduit par cette insurmontable terreur, il se rendit un jour chez un vieillard savant dans l'art de découvrir les choses cachées au vulgaire, et, après lui avoir expliqué le sujet de ses inquiétudes, il lui demanda s'il ne connaissait pas un moyen pour délivrer le pays des Habesch de la présence de Schama.

— Rien n'est plus facile, lui répondit le vieux devin, apporte-moi un vase rempli de charbon allumé.

Lorsque le brasier fut devant lui, le vieillard jeta dans le feu une sorte de poudre inflammable et prononça, dans une langue inconnue, quelques paroles à haute voix; à peine avait-il achevé cette opération que le mur de la chambre où se trouvaient ces deux personnages s'entr'ouvrit de lui-même et livra passage à un géant d'une grandeur immense, et d'une repoussante laideur. Il est bon de dire qu'à cette époque les êtres surnaturels (les génies du mal comme les génies du bien) se montraient souvent aux hommes, et communiquaient directement avec eux. Ces génies servaient également à punir le méchant, à exercer la foi ou le courage des faibles, et à secourir dans le danger les bons et les croyans; plus tard, quand le prophète Mohammed fut envoyé aux hommes, les principes de leur courage et de leur foi furent écrits dans le livre saint, et dès lors l'intervention des génies devenant inutile, Dieu leur interdit tout accès parmi son peuple.

Le redoutable géant dont nous venons de parler, se

nommait Moukhtatif (c'est-à-dire enleveur); lorsqu'il fut entré dans la chambre, il demanda au vieillard en quoi il pouvait le servir.

— Moukhtatif, lui répondit ce dernier, je t'ordonne de te rendre immédiatement à la ville du Malik Efrab; dès que tu y seras arrivé, fais tomber du ciel, sur ses habitans, une pluie de feu et de pierres, et, lorsqu'ils viendront te demander les motifs de ton irritation, tu leur diras que tu veux Schama, la fille du Malik; que tu leur accordes seulement sept jours pour se décider, et que, si au bout de ce terme ils ne satisfont pas à ta demande, tu écraseras leurs maisons, et feras périr leurs enfans.

— J'ai compris, Maître, répondit le géant, et tes volontés seront obéies.

Arrivé au dessus de la ville de Malik Efrab, dans une nuée de feu et de soufre, le monstrueux géant fit pleuvoir sur elle une grêle de pierres brûlantes; alors tous les habitans sortirent effrayés de leurs maisons, regardant vers le ciel d'où leur venait ce nouveau déluge; quand ils aperçurent le géant, ils lui demandèrent ce qu'il voulait, et celui-ci répondit :

— Je veux Schama, la fille de votre Malik; si vous ne me la donnez pas, j'écrase vos maisons et jete vos enfans; je vous donne sept jours pour la préparer à m'appartenir; à mon retour j'entends la trouver dans une tente hors la ville; je veux qu'elle y soit seule et dans ses habits de cérémonie, comme si elle allait se marier. Après avoir entendu ces paroles, les habitans se rendirent en foule chez le Malik, et lui racontèrent ce qui venait de se passer, puis ils le prièrent avec larmes de satisfaire à l'exigence du géant, attendu qu'il valait mieux qu'un seul souffrît plutôt que tous. A cette nouvelle, le Malik éperdu se retira dans son harem, pour en faire part à sa femme; la pauvre mère jeta les hauts cris, et les deux malheureux époux se désespérèrent ensemble pendant sept jours entiers.

Et durant ce temps là Scardis rayonnait dans sa joie. Enfi le septième jour, on se décida à dresser deux tentes hors des murs de la ville ; dans l'une, on fit asseoir la princesse revêtue de ses plus beaux habits, dans l'autre se placèrent le Malik et sa femme pour y attendre l'arrivée du géant Moukhtatif.

Les choses en étaient à ce point lorsque le jeune Veh-Schilfala se montra tout-à-coup, comme nous l'avons dit, dans la tente de la belle Schama. Lorsque la jeune fille eut raconté à Veh-Schilfala les évènements que nous venons de décrire, elle ajouta :

— Lumière de mes yeux, éloigne-toi d'ici avant que cet horrible géant n'arrive, car il t'enlèverait aussi et nous serions perdus tous les deux.

— Moi te quitter ! s'écria le jeune homme, Dieu me garde d'une pareille lâcheté ; je mourrai mille fois avant de l'abandonner à ce monstre.

Ce fut en vain que la princesse Schama supplia l'enfant du désert de ne pas s'exposer ainsi à sa propre perte, ce dernier resta ferme dans la résolution de demeurer auprès d'elle et de la défendre.

Pendant cette contestation généreuse, un nuage s'élevait à l'horizon ; il grandit avec une telle rapidité, qu'il arriva bientôt à obscurcir la lumière du soleil ; alors on aperçut au sein de ce nuage le géant qui accourait en soulevant autour de lui les sables de la terre, tandis que sa tête se perdait dans les vapeurs du ciel. A une certaine distance le monstre colossal se dégagea de sa nuée et marcha droit à la tente de Schama ; lorsque cette tente fut à la portée de son bras, il la saisit par le faite et l'enleva comme un jouet d'enfant, puis, d'un geste assez méprisant, il la jeta derrière lui.

Dès que le géant aperçut un jeune homme auprès de Schama, qu'il croyait trouver seule, il croisa ses formidables sourcils, en criant :

— Holà ! bâtard, enfant rejeté par sa mère ! que fais-tu là



près de ma jolie fiancée ? retire-toi bien vite, ou je l'anéantis. En disant ces paroles il avançait le bras pour s'emparer de Veh-Schilfala comme il avait fait de la tente, mais ce dernier, sans s'émouvoir, prononça intérieurement quelques phrases d'Ibrahim, l'aimé de Dieu, puis, après avoir dit à haute voix : Dieu seul est grand ! il frappa du tranchant de son sabre, et coupa la main du géant : le membre énorme tomba lourdement à ses pieds. Le monstre alors poussa un cri qui fit trembler la terre, puis il dit au jeune homme :

— Tu m'as tué, bâtard ! si je pouvais faire un seul pas, tu ne vivrais pas une seconde. Là dessus, il tomba lui-même auprès de cette main coupée, et, au lieu de sang, des nuages de fumée et de flammes l'entourèrent, parce que le corps d'un génie est ordinairement de feu.

Tous les habitans de la ville célébrèrent une grande fête en l'honneur du jeune héros; le Malik Efrah courut l'embrasser avec une vive tendresse, et la mère de Schama ne savait comment lui exprimer sa gratitude et son bonheur.

En reconnaissance du service qu'il venait de lui rendre, le Malik fit présent d'un château à Veh-Schilfala, et, oubliant tout-à-fait ses anciennes appréhensions, il lui donna place dans son grand conseil des resirs ; le jeune homme et la jeune princesse purent ainsi se voir tous les jours, et tous les jours leur amour devenait plus profond et plus tendre.

Pendant assez longtemps, la princesse Schama attendit que Veh-Schilfala fit au Malik, son père, la demande de sa main, mais le jeune homme ne paraissait pas songer à cette démarche ; alors ne pouvant plus commander à son étonnement, elle lui dit un jour :

— Bien aimé de mon cœur, n'est-ce pas toi qui m'as arrachée au sort le plus épouvantable ? n'est-ce pas toi qui as rendu à mon père le service le plus immense ? penses-tu qu'il puisse trop te récompenser, et qu'il te refuse jamais rien de ce que tu pourras lui demander ? eh bien ! Veh-Schilfala, tu

sais à quel point nous nous aimons, pourquoi ne m'as-tu pas encore demandée à mon père?

— Amie, répondit Veh-Schiffala, je ne veux pas d'autre épouse que toi, mais je suis un pauvre orphelin, en butte à des malveillances et à des craintes que je ne puis comprendre, je n'ai pas osé jusqu'ici demander au Malik tant d'honneur, mais à présent, Schama, encouragé par toi, j'irai ce soir lui demander ta main. Le soir même Veh-Schiffala se rendit chez le Malik, avec la ferme intention de s'ouvrir à lui, mais chaque fois qu'il s'appretait à lui parler, une sorte de crainte et de timidité le retenait malgré lui, si bien que la séance fut terminée sans qu'il eût pu dire un seul mot. —

A peine était-il rentré chez lui, que la princesse vint l'y trouver et lui dit :

— Eh bien! Veh-Schiffala, tu n'as pas encore osé demander ma main à mon père?

— Demain, répondit le jeune homme, je le ferai sans plus tarder.

Puis ils passèrent le reste de la soirée à s'entretenir de leur amour et en se retirant, Schama redit encore :

— Tâche au moins d'être plus hardi demain, car nous ne pouvons vivre plus longtemps dans une pareille incertitude.

Le jour suivant, Veh-Schiffala se rendit au conseil, où devait se trouver le Malik, mais il fut encore plus timide et plus embarrassé que le premier jour, et le soir Schama vint lui dire :

— En vérité ne croirait-on pas qu'il y a de la honte à me demander en mariage? est-ce bien Veh-Schiffala qui tremble devant une parole? s'il en est ainsi, qu'il voile son visage, car on ne l'appellera plus le courageux. Les reproches ironiques de la princesse blessèrent au cœur le jeune arabe; il passa la nuit tout entière comme s'il eût été couché sur des sables brûlants, et le lendemain il se rendit en hâte au conseil des vesirs; mais lorsqu'il eut fait ses salutations au Malik, il

resta debout, devant lui, sans pouvoir prononcer un mot; le Malik Efraïh s'aperçut de son trouble, et lui dit avec douceur :

— Mon enfant, je suis sûr que tu as quelque chose à me dire, parle sans crainte.

— Ho ! grand Malik ! mon seigneur et mon père, dit enfin le jeune homme, je suis venu vers toi dans l'intention de te demander la main de ta fille Schama; suis-je digne de devenir ton gendre ? daigneras-tu m'accorder cet honneur ?

Le vesir Scardis qui était présent n'eut pas plutôt entendu ces paroles, qu'il jeta son turban par terre, se meurtrit le visage et s'arracha la barbe.

— Voilà bien, s'écria-t-il, ce que j'avais toujours prévu ! ces deux Schama-tanes (1) vont enfin se réunir dans le pays des Habesch, et nous serons perdus à jamais.

Le Malik se tournant alors vers son vesir :

— Tes craintes sont des visions, lui dit-il ; comment pourrions-nous avoir quelque défiance de celui qui nous a sauvés ? comment pourrais-je lui refuser ma fille qu'il a délivrée du géant ? si je savais une récompense plus grande, je devrais encore la lui donner.

— Ya ! Malik, répliqua Scardis, veux-tu me laisser conduire cette affaire et prier le jeune homme de s'adresser à moi ? je me charge de lui répondre d'une manière satisfaisante pour tous. Alors Malik Efraïh dit au jeune arabe :

— Mon fils, ta demande est juste et naturelle, et je ne te refuse pas, mais apprends que les filles des Moulouk ne peuvent se marier sans le consentement préalable des vesirs ; adresse-toi donc à notre grand vesir Scardis, et je ne doute pas qu'il ne t'accorde ce que tu vas lui demander.

Veh-Schiffala obéit, et, se tournant du côté du vesir, il lui adressa la même demande qu'il venait de faire au Malik.

— Beh ! beh ! (2) répondit Scardis, qui pourrait mieux que

(1) Marqués d'un signe.

(2) Exclamation qui peut se traduire par le mot, certes !

toi prétendre à la main de la princesse ? mais, ya ! Sidi, ne sais-tu pas que les filles des Moulouk ne ressemblent point aux filles du peuple ? on ne les achète pas avec de l'or et des bijoux, mais avec de la gloire et du courage ! voilà la dot qu'exigent les filles des Moulouk ; or donc pour la dot de notre belle Schama, nous demandons la tête de Sadoun-Ezendjè (Sadoun le noir) ; si tu es capable de nous l'apporter, tu seras l'époux de la princesse.

— Très bien, répondit Veh-Schilfala, je vous apporterai la tête de cet homme.

Après le conseil, lorsque Veh-Schilfala fut retourné chez lui, la princesse Schama vint le trouver, et lui dit :

— Malheureux ! qu'as-tu fait ? et pourquoi t'être engagé à rapporter la tête de Sadoun-Ezendjè, sans savoir quel était cet homme ? apprends que c'est un être sauvage et terrible, et que le vesir n'a demandé cela que pour te faire tuer par lui ; ce nègre effrayant exerce d'horribles brigandages et répand la terreur dans tout le pays des Habesch ; il est aussi fort et aussi intrépide qu'il est cruel ; personne jusqu'ici n'a pu lui tenir tête, et plusieurs fois le grand Sultan Saïf-Rad a envoyé pour le combattre, ses hommes de guerre les plus renommés, mais aucun d'eux n'est revenu ; ce brigand commande à plus de quatre-vingts nègres dont chacun peut faire face à cent hommes, et il habite, au centre des montagnes, une forteresse escarpée que tous les Moulouk ont dû renoncer à attaquer, sachant fort bien qu'ils s'épuiseraient en vains efforts pour s'en rendre maîtres. Voilà, mon ami, celui dont tu as promis d'apporter la tête ! Scardis veut notre perte à tous deux, eh bien ! fuyons ensemble ! partons pour un autre pays, où, plus heureux que chez mon père, nous vivrons sans que rien puisse troubler notre bonheur.

— Princesse ! répondit Veh-Schilfala, Dieu me préserve d'une chose pareille ! moi, te posséder au prix d'une lâcheté ! par une ingratitude et une trahison ? jamais, Schama !



je ne veux recevoir ta main que plein de gloire et digne de toi. Lorsqu'elle vit que son jeune ami accueillait ainsi sa prière, la princesse blessée le quitta brusquement sans lui répondre et sans le regarder.

Après que la jeune fille se fut éloignée ainsi, Veh-Schilfala plein d'inquiétude et d'impatience chercha vainement une heure de repos, l'agitation de ses esprits ne lui permit pas de dormir; alors, il fit apprêter son cheval, se revêtit de ses armes et partit avant le jour sans avoir pris congé de personne, et sans bien savoir de quel côté il dirigerait ses pas pour atteindre le barbare Sadoun-Ezendjè.

Il avait déjà fait un assez long chemin, lorsque, vers l'heure de midi, il vit de loin un cavalier, tout bardé de fer et tout armé, qui semblait accourir au devant de lui; en effet lorsqu'il fut à la distance de vingt pas, l'inconnu s'arrêta comme pour le provoquer au combat, puis il courut sur lui, en lui portant un vigoureux coup de lance; Veh-Schilfala, en se mettant en garde et en parant le coup, put voir que son adversaire montait un cheval magnifique et qu'il le manégeait avec une grâce et un aplomb qui indiquaient sa supériorité dans la science des batailles.

Alors s'engagea entre les deux cavaliers un combat rude et laborieux: pendant une heure et davantage ce fut un éclat d'étincelles entre les sabres et les boucliers, et Veh-Schilfala se dit en lui-même: Voici un étranger qui m'embarrasse déjà passablement; comment donc ferai-je pour me battre contre Sadoun et ses quatre-vingts nègres? et peut-être au fond de son âme se reprocha-t-il son imprudence; puis secouant ce mouvement de crainte, il poussa vertement son cheval sur son adversaire, si bien que leurs éperons s'engagèrent presque l'un dans l'autre; alors il prit le cavalier par sa ceinture, et il se disposait à le lancer à terre, quand celui-ci lui cria:

— N'allons pas plus loin, Veh-Schilfala, tu t'en repentirais.

Le jeune homme crut reconnaître cette voix, et l'inconnu levant la visière de son casque, Veh-Schilfala put voir devant lui le beau visage de sa fiancée.

— Schama! s'écria-t-il aussitôt, c'est toi qui t'exposais ainsi à mes coups! et pourquoi? dans quel but, mon amie?

— Pourquoi? répondit la princesse, par amour pour toi: dans quel but? pour éprouver ta force et ton courage, pour savoir si tu es capable de combattre avec des héros; maintenant je connais ta bravoure et ta science guerrière, je sais que rien ne pourra t'intimider, et je crains seulement les dangers dans lesquels pourra t'entraîner ton intrépidité elle-même; laisse-moi donc aller avec toi, Veh-Schilfala, et à nous deux nous saurons prévenir toutes les ruses déloyales.

— Non, non, répondit le jeune homme, cela n'est pas possible, Schama; que le Dieu très-haut me préserve de t'exposer ainsi! et d'ailleurs si tu venais avec moi, on ne manquerait pas de dire: Si Schama n'avait pas été avec lui, il n'aurait jamais pu réussir.

La jeune princesse, voyant que Veh-Schilfala résistait à ses prières et qu'il était inébranlable dans son refus, s'éloigna le cœur plein de tristesse; bientôt elle ne put retenir ses larmes, et quand elle fut à quelque distance de son ami, elle s'écria:

— Mon Dieu! tu sais si je l'aime, et tout ce que m'a fait faire cet amour que j'ai pour lui; maintenant il me défend de partager les périls qui l'attendent; eh bien! mon Dieu, je te supplie de lui envoyer quelque disgrâce, et de faire que je puisse lui porter secours, afin qu'il puisse bien connaître ma tendresse et mon dévouement!

Après cette prière, elle se remit en route, pleurant toujours et songeant à ce qu'elle avait à faire.

Veh-Schilfala marchait aussi, dans une direction opposée: pendant trois jours il traversa des montagnes et des sables, et vers la fin du quatrième jour il atteignit une montagne plus

élevée que les autres ; c'était celle où était situé le château-fort de Sadoun-Ezendjè.

Notre jeune arabe, ne pouvant se montrer pendant le jour aux environs de cette forteresse, se cacha dans un des ravins de la montagne, et quand la nuit fut arrivée, il entendit la marche de plusieurs chevaux, et la voix des hommes qui les montaient ; lorsque cette troupe fut passée, il la suivit à pied, dans l'ombre et en silence ; il comprit que c'était une partie des nègres de Sadoun, qui rentraient au château, après avoir dévalisé une caravane, car ils ramenaient avec eux des animaux et des prisonniers. Quand on fut arrivé aux portes de la forteresse, Veh-Schilfala se mêla parmi les prisonniers et entra avec eux sans être aperçu ; alors la petite troupe se dirigea vers une tour élevée qui paraissait être la demeure de son chef ; il la suivit jusqu'à l'escalier de cette tour ; c'était un escalier tournant et fort étroit ; lorsqu'il eut atteint la vingtième marche, cette marche tourna sur elle-même comme une trappe mécanique, et laissa voir au dessous une sorte de précipice ou de puits très profond ; mais, en même temps, deux poignards sortirent brusquement de chaque côté de la muraille et retinrent Veh-Schilfala suspendu au-dessus de ce précipice ; dans une pareille situation il ne pouvait faire aucun mouvement dans aucun sens, et il recommanda son corps et son âme à la providence de Dieu, en élevant les yeux vers le ciel, et en disant : O toi, qui réponds au malheureux qui t'appelle et qui croit en toi, je n'ai plus que toi, mon Dieu, toi seul peux me sauver ! Comme il achevait ces paroles, Veh-Schilfala crut entendre quelqu'un qui montait l'escalier, bientôt on arriva jusqu'à lui, en disant :

— *Salamatique iza! forisse azaman.*

Que le salut soit avec toi ! grand héros du monde ; et l'inconnu en dégageant notre jeune Arabe de ce piège infernal ajouta :

— Le lion des batailles ne peut être vaincu que de cette ma-

nière, mais tu vois pourtant, Veh-Schilfala, que je viens de te sauver la vie.

Le jeune homme reconnut encore la voix de sa fiancée et se tournant vers elle :

— Schama, lui dit-il, comment donc as-tu fait pour te trouver ici en même temps que moi ?

— Quand nous nous sommes séparés, lui répondit-elle, j'ai marché quelque temps au pas, en pleurant et priant, mais l'inquiétude et l'amour ne m'ont pas permis de t'abandonner ; alors je suis retournée sur mes pas, je t'ai suivi de loin pendant tout le voyage, et quand tu es entré dans le château, j'y suis entrée comme toi ; tu vois que j'ai bien fait, mon ami, d'écouter le cri de mon cœur, et maintenant, (et malgré toi, s'il le faut,) je veux rester à tes côtés.

Dans la situation où ils se trouvaient tous les deux, Veh-Schilfala vit bien qu'il n'y avait plus à contester et qu'il lui fallait accepter le dévouement de cette fille courageuse ; ils se remirent donc à monter l'escalier, mais, cette fois, en usant de précaution, en frappant chaque marche du pied, avant de s'abandonner à elle. Lorsqu'ils eurent atteint le sommet de la tour, ils se trouvèrent sous une petite voûte circulaire et virent devant eux une grande porte à deux battans ; l'un de ces battans se trouvant ouvert, leurs yeux plongèrent sous un dôme assez vaste, semblable à l'intérieur d'une mosquée ; cette pièce était éclairée par une lampe suspendue à la voûte, et Sadoun, assis et entouré de ses nègres, semblait présider à une sorte de conseil.

Bientôt le chef barbare fit entendre une voix de tonnerre, et la voûte répéta cette voix comme un écho.

— Qu'avez-vous fait de vos prisonniers ? disait-il aux nègres qui venaient de rentrer ; les avez-vous bien attachés dans leurs cachots, avant de monter pour venir me rendre compte de votre expédition ? si un seul se dégage, vous



savez que tous se sauveront ! que l'un de vous descende encore pour s'assurer que tout est en ordre et que les portes sont gardées.

Sur ces paroles un nègre se détacha de ses compagnons et prit le chemin de l'escalier ; Veh-Schilfala dit alors à la princesse :

— Voici un homme qui va passer par ici, quand il sera devant moi je le tuerai, et toi, fais en sorte de pouvoir le jeter en bas de l'escalier.

Bientôt l'esclave passa sous la voûte, mit le pied sur la première marche, puis un sabre brilla comme un éclair dans l'obscurité, et sa tête tomba comme si ce n'eût été qu'une plume ; la princesse Schama prit le corps et le fit descendre assez loin dans l'escalier.

Sadoun-Ezendjé attendit longtemps le résultat de sa mission, mais voyant que le nègre ne revenait pas, il en dépêcha un second, qui fut traité comme l'avait été le premier ; alors, voyant que ce nouvel envoyé ne reparais-  
sait pas davantage, Sadoun en vint à se douter de quelque chose d'extraordinaire, et se levant avec impatience :

— Eh bien, descendons nous-mêmes, dit-il à ceux qui l'entouraient, vous allez tous m'accompagner.

Les nègres se levèrent tous ensemble pour suivre leur maître, et comme Sadoun avait passé la porte de la salle, il aperçut notre jeune guerrier qui se mettait en garde devant lui.

— Je vous avais bien dit, s'écria-t-il, qu'il y avait par ici quelqu'un ? et toi, jeune téméraire ! qui es-tu ? et que viens-tu faire ici ?

Veh-Schilfala répondit :

— Je suis Abdoun-Alla (serviteur de Dieu), et je suis venu pour prendre ta tête.

— Ma tête ! Et qu'en veux-tu faire ? dit Sadoun.

— On me l'a demandée pour l'offrir en dot à la princesse Schama.

— Et quel est le père de cette princesse? reprit le sauvage.

— C'est le Malik Efrah.

— Ha! ha! ce Malik n'a rien trouvé de mieux dans ce monde que de demander ma tête! Mais pour toi tu es un *amine* (un brave) et nous allons nous battre tous les deux: si tu es vainqueur, tu prendras ma tête, puisqu'on te l'a demandée; et je défends à aucun de ces hommes de se mêler en rien dans cette affaire.

Les deux champions descendirent ensemble, Sadoun-Ezendjè se revêtit de ses armes, baissa la visière de son casque, et, suivi de Veh-Schilfala, se rendit dans la cour du château; alors un combat opiniâtre et terrible s'engagea entre eux; on eût dit, à la puissance de leurs coups, deux montagnes se choquant l'une contre l'autre, ou deux mers irritées, dont les flots se rencontreraient avec fracas, sans jamais ni d'un côté, ni de l'autre, perdre un seul pouce de terrain; chaque fois que l'un prépare une feinte, l'autre la prévoit et se pare, et puis, il répond par une autre ruse qui est également écartée; chaque fois que celui-ci ouvre une porte, l'autre se dégage et la ferme. L'écho de la montagne leur renvoie le bruit de leurs armes, et leurs boucliers s'embrasent au soleil, car ils ont commencé à combattre avec l'aurore, et maintenant le soleil est déjà monté au plus haut point de la voûte céleste.

Alors ils jetèrent les armes lourdes, comme ils avaient déjà jeté la lance, et prirent le sabre. Veh-Schilfala frappa le premier, mais Sadoun para le coup, et, dégageant son arme, il la fit tomber avec tant de force sur Veh-Schilfala, que son bouclier se trouva coupé en deux morceaux; le nègre allait recommencer à frapper des coups que le jeune homme ne pouvait plus parer, lorsque Schama, voyant la déloyauté de Sadoun, lui envoya une flèche qui le frappa

juste à la main dont il tenait le sabre, et fit tomber l'arme de cette main.

Alors Veh-Schilfala ramassant le sabre de Sadoun, le lui remit en disant :

— Ya! Forisse Azaman, ne crains pas! repose-toi un instant, puis nous reprendrons le combat.

— Quel est celui qui m'a blessé? dit Sadoun.

— Ce doit être la princesse Schama.

— Comment, la princesse est ici? reprend le sauvage. Hé bien! j'aimerais à lui parler, veux-tu la prier de venir?

Le jeune homme s'éloigna un moment pour aller chercher la princesse; lorsque celle-ci fut en présence de Sadoun-Ezendjè;

— Ton père, lui dit-il, n'a rien trouvé de plus grand que moi dans le monde, puisqu'il a demandé ma tête à ce jeune héros?

— Il aurait pu demander davantage, répondit Schama ... mais son fiancé l'interrompit en disant à Sadoun:

— Allons, reprends tes armes, et laissons là les paroles des femmes, retournons à notre combat.

Alors, Sadoun-Ezendjè lui dit :

— *Ma ad alla*, que Dieu me garde, de me mesurer de nouveau contre toi, je te connais assez maintenant, tu es le premier de tous les héros de ce monde, puisque tu joins la générosité au courage; si quelques uns m'ont appelé barbare, c'est que je n'avais jamais rencontré un homme qui fût semblable à toi; et se mettant à deux genoux devant le jeune arabe, Sadoun continua :

— On t'a demandé ma tête, Veh-Schilfala, prends donc ma tête, car elle t'appartient.

En écoutant ces paroles, l'âme confiante et noble de Veh-Schilfala se livra tout entière, il jeta loin de lui le sabre qu'il venait de reprendre, et dit au nègre :

— Relève-toi, Sadoun-Ezendjè, car dès ce moment tu es mon frère, dans ce monde et dans l'autre; que le vesir

Scardis exige une autre dot, s'il le veut, la vie est en sûreté près de moi.

— Maître! dit Sadoun, en se levant, je ne te demande que deux choses: c'est de prendre dans mes mains ton visage, pour lui donner un baiser, ensuite, de te suivre partout avec mes hommes.

Tous s'apprêtèrent alors pour le départ, et bientôt une troupe nombreuse et bien armée se mit en route, faisant face à la ville du Malik Efrah.

Depuis le moment où le vesir Scardis avait exigé de Veh-Schilfala, la tête de Sadoun-Ezendjè, le Malik était en proie à la plus vive inquiétude, car depuis ce moment il n'avait plus entendu parler ni de sa fille, ni du jeune arabe. Il cachait avec soin à tout le monde la disparition de la princesse, mais il n'avait plus ni repos ni sommeil; sous le prétexte de se distraire, il sortait de la ville tous les jours dans l'espoir d'obtenir quelque indice sur ce qu'étaient devenus ses enfans; Scardis l'accompagnait toujours dans ses promenades, et le Malik lui dit une fois comme pour l'éprouver:

— Que penses-tu, Scardis, qu'il soit arrivé maintenant à Veh-Schilfala?

— Je pense, ya! Malik du temps, répondit le vesir, que le brigand Sadoun l'aura tué, et que le monde et nous, serons enfin délivrés de cet arabe, qui eut infailliblement causé notre perte s'il avait vécu plus longtemps.

Le jour même de cette conversation, comme ils allaient rentrer en ville, le Malik Efrah et Scardis découvrirent dans le lointain comme un grand nuage de poussière, qui montait de la terre au ciel; bientôt un coup de vent fit s'entr'ouvrir ce nuage, et ils purent voir d'éclatantes armures, qui resplendissaient au soleil comme des éclairs, et les feux légers qui se croisaient et s'élevaient entre les pieds des coursiers.



Quand le Malik Efraïh eut reconnu que c'était une troupe nombreuse de cavaliers, qui s'avançait vers eux, il dit à son vesir :

— Voici des guerriers qui viennent tout armés contre nous; ce ne peut être que Sadoun-Ezendjè et ses hommes; il aura tué Veh-Schifala, et il vient pour se venger de nous qui avons demandé sa tête; s'il nous arrive malheur, c'est toi vesir qui en répondras, car c'est d'après ton conseil que nous avons agi, tu le sais!

Là dessus, ils rentrèrent dans la ville et ordonnèrent que les portes fussent fermées et gardées.

Après avoir pourvu à quelques mesures de sûreté ou de défense, le Malik et Scardis montèrent sur le haut des remparts; la troupe de Sadoun se trouvait alors à peu de distance, et ils virent la princesse et Veh-Schifala, parfaitement calmes et bien montés, qui étaient entourés de tous les nègres et cheminaient amicalement auprès de Sadoun-Ezendjè.

L'étonnement du Malik fut extrême, il n'en pouvait croire ses yeux; mais enfin, ne pouvant douter que ce ne fussent bien réellement sa fille et le jeune arabe qui revenaient ainsi, il fit ouvrir les portes de la ville; et Sadoun et son escorte y furent admis avec toutes les formalités de la courtoisie et de l'hospitalité. Tous les habitans se plaçaient en haie dans les rues, pour voir défiler ces hommes redoutables dont ils avaient entendu raconter tant de choses merveilleuses et terribles, et des frissons de crainte les agitaient, chaque fois que Sadoun jetait un regard sur eux.

Le cortège arriva bientôt à la Cacire el Malik, où se réunissaient les vesirs; aussitôt chacun d'eux y prit sa place accoutumée; Sadoun seulement resta debout, et s'adressant au Malik Efraïh :

— Le monde, lui dit-il, t'a donc paru bien étroit, Malik, puisque tu n'y as pas trouvé autre chose à demander, pour la dot de ta fille, que la tête de Sadoun-Ezendjè?

Le Malik assez effrayé de ce préambule, répondit :

— Ce n'est pas moi, Sadoun, qui ai fait cette demande ; elle vient de mon vesir Scardis.

Sadoun se retournait alors vers le vesir, quand celui-ci s'empressa de lui dire :

— Ya ! Sidi, ce n'est ni par haine, ni par crainte de toi, grand Sadoun, que nous avons fait cette demande ; mais j'étais sûr que Veh-Schiffala l'amènerait dans notre ville, et depuis bien longtemps nous désirions l'honneur de l'y recevoir.

Le sauvage Sadoun était un homme simple et peu fait au langage des cours, il se laissa prendre à cette réponse du vesir, et son amour-propre en parut même assez flatté.

L'assemblée alors se sépara, et le nègre Sadoun reçut l'hospitalité chez son ami. Le lendemain, Veh-Schiffala se rendit au conseil et, s'adressant au vesir Scardis, il lui dit :

— Eh bien ! vesir, es-tu content de mon expédition ? ou bien, te reste-t-il encore quelque chose à demander, pour la dot de Schama ?

— Ton expédition, répondit le vesir, les circonstances ne l'ont pas permis de l'accomplir, comme tu avais promis de le faire.

— Eh bien ! que te faut-il encore ? dit le jeune homme.

— Il nous faut de ta main le livre de l'histoire du Nil (*Kitabe Tarik-Enil*).

## LE LIVRE DE L'HISTOIRE DU NIL.

VEH-SCHILFALA APPREND SON VÉRITABLE NOM. TOUT CE QUI LUI ARRIVE DANS LA RECHERCHE DU KITABE TARIK-ENIL. LE BAÏR-AKAMIK, OU LE PUIS PROFOND.

Kitabe Tarik Enil? Et quelle est donc cette histoire du Nil? demanda au vesir le jeune Veh-Schilfala, et où pourrai-je trouver ce livre?

— Si je savais cela, répondit le vesir, je ne te le demanderais pas.

— Très bien, répliqua le jeune homme, je te le jure sur mes yeux et sur ma tête, Scardis, tu auras ce livre.

Alors ils quittèrent le conseil, et le jeune arabe retourna dans sa maison. Vers le soir, Schama vint l'y trouver comme à l'ordinaire.

— Sais-tu, Veh-Schilfala, quels sont les nouveaux dangers que tu vas courir en acceptant cette nouvelle épreuve? sais-tu où se trouve ce livre? as-tu jamais entendu parler de cette histoire? comment se fait-il que tu n'aies pas encore compris les ruses de Scardis? ne vois-tu pas la haine invétérée qu'il a pour nous? il veut absolument notre perte, et cherche tous les moyens de t'envoyer à la mort par ces expéditions impossibles: encore une fois, mon ami, je te supplie de re-

noncer à ces épreuves téméraires; viens, partons, retournons ensemble au château de notre ami Sadoun; et là, tous les vesirs et tous les Moulouk de la terre viendraient en vain nous attaquer, nous y vivrions tranquilles et heureux dans notre amour.

Sadoun-Ezendjé, qui se trouvait présent à cette conversation, appuya de tout son pouvoir les prières de la princesse; il prétendit qu'en effet l'épreuve demandée était une chose impossible, et qu'il y avait folie à s'offrir soi-même en sacrifice à la haine d'un ennemi; mais à toutes ces paroles, qui cependant lui brisaient le cœur, Veh-Schilfala ne cessait de répondre :

— Mieux vaut mourir que de faire une chose condamnable, et je ne veux pas d'un bonheur que j'obtiendrais par la fuite et la tromperie, et je ne deviendrai jamais l'époux de Schama, que du consentement de son père, et à la face du monde.

Pour cette fois, Schama vit bien que son ami était inébranlable dans sa résolution, et elle s'en retourna chez elle, le cœur plein de tristesse.

Lorsqu'il fut resté seul dans ses appartemens, Veh-Schilfala se mit à réfléchir à la promesse qu'il avait faite et se demanda comment il ferait pour trouver ce livre, sur lequel il n'avait pas le moindre indice; puis il comprit bien vite qu'en pareil cas toute réflexion était inutile, et que là où le pouvoir de l'homme était insuffisant, il ne fallait compter que sur la providence; alors il prit ses armes et son cheval, et sortit de la ville, pendant la nuit, en élevant vers le ciel son cœur et sa pensée.

Il marcha ainsi, sans savoir où il allait, à travers les forêts et les sables; les montagnes et les vallées; il marcha ainsi pendant deux mois entiers, se nourrissant d'herbes sauvages, se désaltérant à l'eau des sources; enfin au soixante-et-unième jour il atteignit le rivage d'une vaste mer, dont les vagues, d'une grandeur effrayante, venaient se briser à ses pieds; à cette vue il s'arrêta tout pensif: « j'ai déjà



tant marché, se dit-il, et maintenant au lieu d'une ville ou d'une habitation qui puisse m'offrir quelque indice, voici l'obstacle qui se présente à moi! vais-je donc retourner sur mes pas? et comme il jetait autour de lui des regards incertains, il découvrit à quelque distance un minaret, qui s'élevait solitaire sur le bord de la mer.

Alors il se dirigea vers ce minaret dans l'espoir d'y trouver quelque gardien; arrivé devant la porte, il dit à haute voix :

— *Ya! Saquin almacon!* (habitant de ces lieux!) Aussitôt une voix, arrivant de l'intérieur, lui répondit :

— Salut, *ya!* Saïf-Zuliazan, sois le bienvenu, car tu es attendu ici.

Là-dessus la porte du minaret s'ouvrit et livra passage à un homme de grande taille, brun de visage et très mince de corps; cet homme s'inclina respectueusement devant le jeune arabe, et reprit :

— Oui, ton nom véritable est Saïf-Zuliazan, et non pas Veh-Schilfala, comme on l'appelle chez les Habesch; apprends que tu es le sabre sur la tête des Habesch et des Zoudan, et que c'est par toi que la prière de Noeh doit s'accomplir.

Le jeune arabe, sans rien comprendre à ces paroles, suivit cet homme, et, quand ils furent entrés dans le minaret, ce dernier lui dit encore :

— Sais-tu que je t'attends depuis soixante années? car c'est moi qui dois t'enseigner le chemin qu'il te faut prendre pour découvrir le livre de *Tarik-Enil*; je me nomme Chaïkh-Djiadé.

Puis il ajouta :

— Pour ce soir tu es mon *daïf* (mon hôte). Et il prépara de ses mains un repas, dont le pauvre voyageur avait grand besoin.

Lorsque Veh-Schilfala se fut un peu remis de ses fatigues, le Chaïkh Djiadé reprit :

— Yal Saïf-Zuliazan, tu aurais pu faire le tour du monde entier sans rencontrer un homme qui pût t'indiquer le livre de *Tarik-Enil*, car il n'y a dans le monde que moi qui puisse t'enseigner la route qu'il te faut suivre.

— Et quelle est cette route ? dit le jeune arabe, et que dois-je faire ?

— Il te faut d'abord, répondit l'homme, traverser cette mer que tu vois là, devant tes yeux ; c'est une route bien longue ! il faut ordinairement des semaines et des mois, pour atteindre le bord opposé ; eh bien ! tu y arriveras, toi, dans l'espace d'une heure.

Il y a sur le rivage de cette mer un oiseau appelé *Aïcha* ; cet oiseau est immense, et Dieu le créa pour s'élever vers le soleil ; c'est-à-dire que dès que le soleil paraît à l'horizon, l'*Aïcha* relève sa tête vers cette lumière du monde, et croyant que cette belle chose est un objet flottant sur la mer, il s'élance pour la prendre, et vole avec une si grande vitesse qu'il traverse, dans une heure à peu près, cette mer immense. Lorsqu'il arrive sur l'autre bord, il ne trouve pas le soleil ; alors de désespoir il cache sa tête dans le sable, et ne la relève que vers le soir. Au couchant il voit le soleil sur la rive qu'il a quittée le matin, et se jette de nouveau à sa poursuite, mais cette fois, il ne trouve plus le soleil nulle part, le soleil est couché, et l'*Aïcha* remet sa tête dans le sable jusqu'au lendemain ; cet oiseau ne fait pas autre chose.

— Cela est singulier, dit le jeune homme, et en quoi peut me servir cet animal ?

— Demain, dès l'aurore, tu laisseras ton cheval ici, répondit l'habitant du minaret, puis tu te rendras sur le rivage de la mer ; là, tu trouveras l'*Aïcha* reposant encore sur les sables, tu tâcheras de te placer commodément entre ses plumes, et quand le soleil s'élèvera des eaux, elle partira comme un trait, et te portera sur l'autre rive, alors tu recommenceras à marcher, et de nouveau Dieu sera ton guide ; je pourrais bien t'ap-

prendre ce qui doit t'arriver et ce que tu deviendras; mais il m'est défendu de le dire, c'est le secret d'en haut, tu dois le diriger avec tes propres forces, et le Tout-Puissant veillera sur toi.

Le jeune homme et son hôte passèrent la nuit en conversations, et vers le matin, Chaïkh Djiadé fit ses adieux au voyageur; celui-ci se rendit alors sur le rivage, y trouva l'*Aïcha* comme on le lui avait dit, s'arrangea fort bien au milieu de son riche plumage, et, au premier rayon du soleil, l'oiseau partit comme un trait lancé d'une main vigoureuse. Arrivé sur l'autre bord, il se coucha sur les sables. Veh-Schilfala prit alors congé de sa monture aérienne, et se remit à marcher, à pied, seul, plus seul que jamais, et à travers un pays désert et tout-à-fait nouveau pour lui.

Comme il cheminait déjà depuis bien des heures, il vit de loin venir à sa rencontre un cavalier armé de toutes pièces; bientôt le cavalier s'avança jusqu'à lui en disant :

— Salut, et sois le bienvenu et le bien reçu, toi qui honores cette terre de ta présence: trois fois salut, Saïf-Zuliazan.

— Qui donc es-tu? et d'où me connais-tu? dit le jeune arabe.

A cette question, le cavalier découvrit son visage; c'était celui d'une femme jeune et parfaitement belle; le jeune homme détourna ses regards de ce visage, dans la crainte d'être trop ému par l'éclatante beauté de cette femme.

Cette dernière lui dit alors :

— Ya! Saïf Zuliazan, sache que ma mère, qui se nomme Akela, est au dessus de toutes les créatures de ce monde par son savoir dans la science des astres, la sorcellerie et la magie; elle a instruit dans ces sciences occultes six cent soixante Hakimes (sorciers), qui sont tous dévoués au Malik de notre ville, lequel se nomme Malik Kamroun. Depuis longtemps ma mère avait lu dans les astres que tu viendrais chercher ici le livre de *Tarik-Enil* et que tu te marierais avec moi, et ce matin ma mère m'a dit :



— Ya ! ma fille Tama ! ( c'est mon nom ) voici que Saïf-Zuliazan vient d'arriver sur notre territoire ; prends ton cheval et tes armes ; va au devant de lui , et après l'avoir salué par son nom , fais en sorte de l'amener parmi nous .

— J'obéis à la volonté du Très-Haut , et je suis prêt à te suivre , dit le jeune arabe .

— Cela n'est pas aussi facile que tu le penses , répondit Tama , et voici pourquoi :

Par le pouvoir de ses Hakimes qui lisent dans l'avenir et découvrent les choses cachées , Malik Kamroun fut informé , il y a quelques semaines , qu'un étranger viendrait sous peu , pour s'emparer du livre de *Tarik-Enil* ; ce livre est un *Kitabe* , chose sainte , auquel notre Malik attache beaucoup d'importance ; il commença par donner l'ordre de bien veiller aux portes de la ville , puis il commanda un *Talsama* ; c'est une statue qui doit être fabriquée par les Hakimes et qui doit contenir et cacher un géant ou un génie ; on place cette statue sur la porte la plus élevée , et , en cas de danger , le géant , de sa voix terrible , avertit aussitôt les habitans .

Dès que cet ordre a été donné , les Hakimes se sont rendus à la demeure de Kas ( un d'entr'eux ) et là , ils ont travaillé pendant quarante jours pour ce *Talsama* ; au quarante-et-unième jour ils ont fait sortir de la maison une statue qui contient un géant nommé Ammaz , et ils ont élevé cette statue sur la porte principale , comme gardienne de la ville .

Tu vois bien , ya ! Saïf-Zuliazan , dit encore Tama , que si tu entras ostensiblement dans cette ville de Malik Kamroun , l' Ammaz ferait entendre sa voix de tonnerre et tu serais entouré et perdu ; ainsi donc il faut trouver quelque moyen pour ne pas entrer par la porte ; et voici ce que ma mère a pensé :

Ce soir , quand la nuit sera venue , approche-toi des murailles avec précaution , et à quelque distance et à gauche de la porte , tu trouveras une corde suspendue qui descendra jusque dans



le fossé, tu l'agiteras légèrement pour l'assurer qu'il y a quelqu'un sur le rempart, je serai là avec ma mère, et quand tu te seras attaché à cette corde, nous la tirerons à nous; par ce moyen, peut-être arriveras-tu sans accident, et sans que l'Ammaz en ait rien vu.

Après avoir donné ces instructions, la jeune fille s'éloigna, et Saïf-Zuliazan (nous ne devons plus l'appeler autrement puisque c'est son nom véritable,) resta jusqu'au soir à sa place même où il avait eu cette entrevue; puis, quand la nuit fut descendue sur la terre, il se remit en marche, se dirigeant, à travers l'obscurité, vers quelques lumières qui brillaient dans le haut de la ville; bientôt il atteignit la muraille à gauche de la porte, et sut trouver la corde qu'il secona pendant quelques instans; on répondit à ce signal, le jeune homme alors s'attacha solidement à cette corde et fut hissé jusque sur le rempart sans beaucoup de difficulté.

Alors Akela et sa fille se mirent à le féliciter et à se réjouir de l'heureuse issue de leur stratagème, mais pendant qu'ils étaient encore sur le haut des murailles, on entendit un cri si aigu et si terrible que la ville en fut ébranlée; ceux qui dormaient s'éveillèrent en sursaut, et ceux qui ne dormaient pas en furent assourdis. Akela ne perdit pas une minute, elle fit immédiatement descendre le jeune arabe, vers sa maison, qui, fort heureusement, n'était pas éloignée; bientôt la population, avertie par le géant, sortit en masse et encombra les rues, la troupe fut mise sous les armes, et les soldats et le peuple cherchèrent avec fureur cet ennemi audacieux qui venait braver leur Malik jusque dans sa ville.

Akela dit alors à Saïf-Zuliazan :

— Le plus difficile n'est pas de te dérober à la recherche de cette populace effrénée; la seule chose à craindre, c'est que les Hakimes par leur science ne parviennent à te découvrir; heureusement que mon pouvoir surpasse le leur, et j'espère bien trouver quelque moyen pour dérouter toutes leurs combinaisons.

— Et que feras-tu, ma mère ? dit la jeune Tama.

— Un peu de patience, et moins de curiosité, ma fille, dit la vieille femme ; va d'abord chez notre voisin le pêcheur, et s'il a un grand poisson, achète-le ; mais il faut que ce poisson soit très grand ! Tama sortit, et revint bientôt avec un poisson d'une taille extraordinaire ; elle l'avait payé un dinar (c'est une ancienne monnaie en or) ; alors Akela dit à sa fille :

— Enlève soigneusement la peau de ce poisson, et fais bien attention surtout de ne pas séparer la tête de cette peau.

Quand cette opération fut terminée, Akela se mit à prier Saïf-Zuliazan de vouloir bien se laisser recouvrir par la peau du grand poisson, dont elle l'habilla complètement ; puis elle se fit apporter une gazelle vivante, la suspendit au plafond, et attacha le jeune Arabe ainsi déguisé entre les pattes de la gazelle ; après l'avoir assujéti dans cette difficile position, elle l'avertit qu'elle allait sortir pour deux heures, et lui recommanda autant que possible de ne pas faire le moindre mouvement jusqu'à ce qu'elle fût de retour. Akela fit aussitôt préparer sa mule, monta en selle, et se rendit au conseil dont elle faisait partie comme chef des Sahire. Lorsqu'elle fut entrée dans la salle, elle vit le Malik Kamroun, entouré de ses 660 Sahire, qui déjà l'attendait depuis assez longtemps.

— Eh bien ! ma mère, lui dit le Malik, avec une sorte d'impatience, pourquoi n'es-tu pas venue plus tôt ? n'aurais-tu pas entendu le cri de l'Ammaz, et ce qui s'est passé cette nuit ?

— Ya ! Malik Azaman, répondit Akela, j'ai entendu le cri de l'Ammaz, et beaucoup de bruit par la ville, mais je n'ai pas su ce que ce bruit voulait dire.

— Vraiment ! ma mère, répliqua Malik Kamroun, je vois bien que tu commences à vieillir, et que tu entends déjà très mal ! sache donc que le jeune étranger, qui espère pouvoir s'emparer du livre de *Tarik-Enil*, doit être, par je ne sais quel moyen, entré cette nuit même dans notre ville.

— Alors, dit Akela, pourquoi ne fais-tu pas assembler tes

Hakimes ? ne sont-ils pas là pour savoir ce que les autres ne peuvent deviner ? qu'ils se consultent entr'eux, et ils pourront facilement découvrir où se cache cet étranger.

D'après le conseil d'Akela, sur cent soixante Hakimes, on en choisit quarante, et le Malik leur ordonna d'employer immédiatement les ressources qu'ils puisaient dans la science des astres, pour lui faire connaître où était l'étranger.

Dès que ces quarante Hakimes se trouvèrent réunis, ils firent ce qu'ils appelaient leur *Roml*, c'est-à-dire, plusieurs lignes de points sur un papier; ils comptèrent leurs points, se regardèrent entr'eux, comptèrent de nouveau, puis se regardèrent encore, enfin pour la troisième fois n'ayant sans doute pas réussi, un des Hakimes jeta ce papier par terre, avec un air tout découragé.

— Qu'est-il donc arrivé ? dit Malik Kamroun, et qu'avez-vous lu sur cette carte ?

— Que le Dieu très haut conserve le Malik ! répondit le Hakime, car cet étranger nous fait perdre la tête ; il embarrasse nos esprits, et confond toute notre science ; nous voyons bien qu'il est entré dans la ville, mais il n'y est entré par aucune porte ; il doit être arrivé par une route aérienne ; ensuite nous voyons qu'il est avalé par un grand poisson ; et cependant ce poisson n'est pas vivant ; enfin un animal quadrupède l'a saisi dans ses pattes et s'est enlevé avec lui, c'est là tout ce que nous avons pu obtenir de plus clair.

Le Malik, en écoutant cette bistoire, qu'il ne trouvait pas claire dutout, donna plusieurs signes d'impatience, puis, s'adressant à ses conseillers, il leur dit :

— Avez-vous jamais entendu raconter qu'un homme puisse voyager dans les airs, qu'un poisson de la mer l'avalé au milieu d'une ville, et puis, qu'un animal quadrupède s'envole avec lui dans l'espace ? avez-vous jamais entendu cela ?

Le conseil répondit qu'en effet il n'avait jamais vu ni entendu de pareilles choses ; alors le Malik se fâcha sérieu-



sement, et dans sa colère il tira son sabre contre les Hakimes, mais Akela intervint et le pria, disant :

— Ya! Malik, ne leur ai-je pas toujours dit qu'ils ne devaient pas manger de l'ail? c'est une chose qui dérouté complètement toute science astrologique, mais ils ne veulent pas me croire, et ils en ont encore mangé; pardonne-leur pour cette fois, et demain nous nous réunirons de nouveau et nous serons plus heureux dans notre recherche.

Le conseil terminé, Akela revint à sa maison, et courut à la chambre où était suspendu le pauvre Saïf-Zuliazan, et après l'avoir descendu et délivré de sa peau, elle lui dit :

— Pour aujourd'hui j'ai déjà réussi à détourner l'esprit de tous les Hakimes, et pour demain je me réserve de les embarrasser davantage encore.

Le lendemain, dès que le soleil eut jeté sa lumière sur la surface du monde, Akela renferma de nouveau son protégé dans la peau du poisson, et le fit descendre dans un puits jusqu'à ce qu'il eut tout le corps dans l'eau; la tête seulement exceptée; puis elle le quitta et se mit en route pour se rendre au conseil. Quand elle y arriva, le Malik et tous ses conseillers se levèrent, et ne reprirent leurs places qu'après qu'elle se fût assise elle-même; alors Akela donna l'ordre aux Hakimes de commencer leurs opérations cabalistiques. Les Hakimes tracèrent de nouveau les *Roml*, se regardèrent de nouveau comme la veille, et, comme la veille, ils recommencèrent trois fois; alors Malik Kamroun leur demanda :

— Qu'y a-t-il enfin, et qu'avez-vous vu?

— Ya! Malik Azaman, répondirent les Hakimes, cet homme étranger obscurcit notre intelligence, et décourage notre esprit; nous voyons encore aujourd'hui les choses que nous avons vues hier; seulement aujourd'hui le poisson mort qui l'a avalé s'est plongé avec lui dans une mer noire.

Alors le Malik dit à ses vesirs :

— Avez-vous jamais entendu dire qu'un poisson mort



puisse avaler un homme? comprenez-vous un mot à de pareilles choses?

Mais Akela reprit aussitôt :

— Ya! Malik, leur esprit est voilé par une ombre, et cela vient de ce qu'ils ont mangé et bu toutes sortes de choses sans distinction; je leur ai pourtant dit souvent qu'il ne fallait pas boire et manger ainsi lorsqu'on voulait chercher un augure. Le Malik très irrité voulait cependant faire mourir les Hakimes, mais, encore une fois, Akela pria pour eux en promettant une recherche plus heureuse pour le lendemain.

Quand Akela fut de retour à sa maison, elle fit sortir du puits Saïf-Zuliazan, et lui dit :

— J'ai encore dérouté les Hakimes mais demain, pour la troisième fois, il faut que j'invente quelque chose de plus difficile.

Alors ils passèrent la nuit à causer ensemble, et aux premiers rayons du jour, Akela se fit apporter un immense bassin de cuivre au milieu duquel on plaça un mortier tout en or; puis elle égorga une gazelle, dont elle fit couler le sang dans ce bassin; après quoi, elle fit monter le jeune arabe sur le mortier et s'en alla au conseil qui déjà était assemblé pour l'attendre.

Dès qu'elle fut assise, le Malik ouvrit la séance, et les Hakimes commencèrent la même opération que les jours précédents, mais bientôt ils se regardèrent entr'eux avec inquiétude, se parlèrent à voix basse, puis enfin, ils jetèrent de nouveau leur feuille par terre, en disant :

— Il faut absolument que cet homme ait fait un pacte avec des esprits plus forts que nous, car nous ne voyons à son sujet que des choses qui dépassent les bornes de notre intelligence; aujourd'hui cet homme nous apparaît dans sa forme naturelle, mais il se tient debout sur une montagne d'or, au milieu d'une mer de sang, et cette mer est entourée par une muraille de cuivre.

Quand le Malik eut écouté cela, il ne put retenir l'explosion de sa colère, il tira vivement son sabre et blessa les trois premiers Hakimes qui se trouvèrent auprès de lui, les autres s'enfirent précipitamment pour éviter un sort pareil.

Alors Malik Kamroun se retourna vers ses vesirs :

— Avez-vous jamais entendu parler, s'écria-t-il, d'une montagne d'or au milieu d'une mer de sang, le tout entouré d'une muraille de cuivre ? dans quel pays du monde cela se trouve-t-il ? Ma mère ! ajouta le Malik, il n'y a que toi maintenant qui puisses découvrir cet aventurier ! tâche de faire mieux que tes élèves !

— Mets-toi l'esprit en repos, grand Malik ! répondit Akela, demain je t'apporterai de meilleures nouvelles, car je ferai mon *Roml* dans ma maison, puis je viendrai ici pour t'en rendre compte.

Alors le conseil se trouvant fini, tous les vesirs saluèrent le Malik, et Akela se rendit promptement chez elle ; dès qu'elle y fut arrivée, elle courut à Saïf-Zuliazan.

— Il y a eu grand bruit et grande alerte aujourd'hui à cause de toi, lui dit-elle, mais je suis enfin parvenue à te délivrer de la recherche des Hakimes ; c'était là le plus difficile et le plus pressé ; maintenant c'est à moi seule qu'on a remis le soin de découvrir la retraite ; ainsi je vais faire mon possible, d'abord, pour tranquilliser le Malik à ton égard, puis j'aviserais au moyen de m'approcher du livre de *Tarik-Enil*, et de faire naître l'occasion de m'en emparer.

Ce moyen ne satisfaisait pas entièrement le courage et l'orgueil du jeune homme ; ce n'était pas, selon sa pensée, par les mains d'une femme, mais par sa propre intrépidité, et en exposant sa vie lui-même qu'il devait conquérir le *Kitab* ; aussi dès que la sage Akela se fut retirée dans son appartement, et qu'elle eut laissé Saïf-Zuliazan et sa fille Tama seuls ensemble, le jeune arabe s'empressa de dire aussitôt à l'étrangère :

—Ya ! Tama, j'aurais une grâce à te demander.

—Et laquelle ? dit cette dernière, qui déjà aimait le jeune homme.

—Je voudrais, répondit Saïf, que tu pusses demander à ta mère de m'emmener avec elle demain, au serail de Malik Kamroun ; je serais curieux de voir de près et son sultanat et son Mulk !

Tama reprit alors avec vivacité :

—Comment se fait-il que tu puisses avoir une semblable pensée, ya ! Saïf Zuliazan ? ma mère ne pourra jamais consentir à cela, car il y aurait pour toi de trop grands dangers à courir.

—Ne crains pas ces dangers, dit froidement le jeune arabe ; personne, excepté ta mère et toi, ne me connaît dans cette ville, et qui donc ira soupçonner un guerrier, poursuivi, condamné par tout un peuple, dans l'homme qui se promènera au soleil de midi, et à visage découvert à la suite de la respectable Akela ?

Tama ne promettait pas encore de faire cette demande imprudente, car elle savait que sa mère lui refusait rarement ce qu'elle désirait, mais Saïf-Zuliazan mit tant d'insistance dans ses prières qu'elle se rendit enfin, et promit.

Le lendemain, quand la jeune fille eut fait part à Akela du vif désir de leur protégé, et qu'elle s'était, pour ainsi dire, engagée à obtenir de sa mère de vouloir bien satisfaire à ce désir, Akela répondit à sa fille :

—Je suis vraiment fâchée, mon enfant, que cette pensée soit venue au jeune homme, car il est notre hôte, et je me verrais avec peine forcée de lui refuser une chose aussi simple en apparence, et qui paraît lui faire tant de plaisir, mais sache tout le danger qu'il y aurait à l'emmener demain avec moi, c'est demain que je pourrai sans doute, au moyen de quelque secret, me saisir du livre de *Tarik-Enil*, mais ce livre est enfermé avec un *talsame* de nombres ca-

balistiques se rapportant au nom et à la famille de Saïf-Zuliazan, de manière que si Saïf-Zuliazan mettait seulement un pied dans la chapelle où est enfermé ce livre, le *Kitabe* se mettrait à tourner sept fois autour de la chapelle, et viendrait tomber aux pieds de Saïf-Zuliazan ; alors on mettrait immédiatement la main sur lui, car il serait reconnu, et il y aurait de grands malheurs dans lesquels il nous entraînerait avec lui, nous qui lui avons donné asile ; si encore il avait plus de prudence, nous pourrions affronter cette épreuve, mais le jeune homme a tout le courage de sa race, toute la témérité de la jeunesse, il ferait assurément quelque folie qui le perdrait avec nous, et ferait manquer l'entreprise pour laquelle il est venu ici.

Akela finissait à peine de parler, quand le jeune arabe entra dans l'appartement, il avait entendu les derniers mots de cette conversation, et s'écria :

— Je t'en supplie, ma mère, ne crains rien, ni pour toi ni pour moi, je ne ferai rien sans tes ordres et quoi que j'entende ou que je voie, je te promets de me contenir, de rester où tu me diras de rester et de ne parler à personne.

Sur cette promesse, qu'elle lui fit répéter plusieurs fois, Akela consentit à prendre avec elle Saïf-Zuliazan, sous l'apparente condition d'un conducteur de mulets.

En conséquence, après lui avoir fait revêtir l'habit des muletiers, elle se fit amener par le jeune Saïf, la mule qu'elle montait habituellement et se rendit aussitôt au conseil des vesirs ; quand elle fut arrivée à la maison du conseil, elle laissa le jeune homme auprès de sa monture en lui recommandant de ne parler à personne, puis elle monta dans la salle.

Malik Kamroon s'y trouvait déjà.

— Ya! Malik Azaman, lui dit-elle, *vèh alacère, avèh avano* : le temps éclaircit toute chose.

Père elle ajeta :



J'ai vu hier dans le *Roml* que j'ai fait, que cet étranger n'est pas dans notre ville, que l'Ammax a fait erreur, et qu'il s'est effrayé sans cause; ainsi donc, Malik, sois tranquille, il n'y avait rien de vrai dans tout cela, et nous ne devons plus nous en inquiéter: mais c'est aujourd'hui le premier du mois, et si tu écoutais mon conseil, nous nous rendrions au saint Dôme pour visiter notre *Kitabe Tarik Enil*, et remercier le Très-Haut qui nous délivre de toute crainte.

A ces mots le Malik Kamroun se leva ainsi que tous les conseillers, pour aller prier à la chapelle; en arrivant à la porte du Dôme qui renfermait cette chapelle, chacun descendit de cheval et Akela se mit à renouveler ses recommandations au jeune Saïf-Zuliazan. Alors Malik Kamroun et sa suite entrèrent dans le Dôme, se dirigèrent vers la chapelle, et se prosternant devant le saint livre, ils prièrent longtemps.

Tandis qu'ils étaient ainsi tous en prières, Saïf-Zuliazan tenait toujours sa mule en main, puis enfin il en vint à se dire: « est-ce bien toi, qui es Saïf-Zuliazan, celui dont on raconte des choses grandes et glorieuses pour un jeune homme? et si tu l'es, comment se fait-il que tu le caches parmi les serviteurs, au moment où le hasard l'offre une occasion, peut-être unique, pour l'emparer du livre que tu désires? Akela t'a fait promettre de ne parler à personne, mais non de ne pas entrer dans la chapelle! » Cependant la crainte de compromettre Akela retint un moment le jeune arabe, mais le désir de terminer par lui-même son entreprise le domina bientôt complètement; alors il abandonna sa mule, se glissa parmi la foule dans le Dôme, et entra dans la sainte chapelle; mais à peine eut-il fait un pas à l'intérieur, que le livre qui se trouvait placé sur une colonne de marbre au centre de cette chapelle circulaire, se dégagea subitement de la colonne, fit sept fois le tour du

parvis, et vint s'arrêter ouvert et immobile, aux pieds de Saïf-Zuliazan.

Malik Kamroun, qui était encore prosterné dans sa prière, entendit un grand mouvement autour de lui; il releva la tête, et vit le jeune arabe debout, près de la porte, et le livre ouvert à ses pieds.

Aussitôt le Malik s'élança hors de la chapelle, et donna le signal à ses gardes, qui se précipitent sur Saïf-Zuliazan; celui-ci, après avoir élevé son âme vers Dieu, et demandé la force pour son bras, va s'adosser contre la muraille, tire son sabre, et frappe les premiers qui s'avancent; tous ceux qu'il frappe, tombent; et tous ceux qui tombent ne se relèvent plus; bientôt il peut sortir de la chapelle, marchant sur les cadavres, et frappant toujours devant lui; puis il se trouve dans la rue, faisant tourner autour de lui son sabre de feu, comme le génie des batailles! et les têtes de ceux qui l'entourent viennent toutes rouler à ses pieds.

Après une heure de ce carnage, le jeune arabe se trouve placé entre ceux qui le fuient, et ceux qui le poursuivent encore; par momens il se détourne de ceux qui le fuient, pour faire face à ceux qui le poursuivent, et il les couche par centaines à ses pieds, et la mort plane devant lui, comme le feu du ciel, tombant sur un grand arbre qu'il embrase, anéantit et met en poussière tous les arbres de la forêt.

Cette course terrible durait depuis le matin, et il était déjà l'heure de midi; et le jeune Arabe combattait encore, espérant pouvoir enfin sortir de la ville.

Déjà son sabre avait passé de sa main droite dans sa main gauche; déjà presque épuisé de fatigue il découvrait une porte solitaire, et peu gardée, qui ouvrait sur la campagne, lorsqu'un des cadavres qui embarrassaient sa marche, le fit tomber malencontreusement sur la terre; alors quelques soldats qui le suivaient de près, se jetèrent sur lui,

le désarmèrent, et lui lièrent les mains ; puis ils l'entraînèrent au château de leur Malik Kamroun en criant, victoire!

Lorsque Saïf Zuliazan fut mis en présence du Malik, celui-ci dit à ses gardes :

— Ne me montrez pas le visage de cet homme, je ne veux pas le voir, qu'il soit conduit en prison, je donnerai des ordres pour son supplice.

Saïf-Zuliazan passa la nuit dans un cachot profond et horrible, où il fut enchaîné comme un criminel, puis aux premières lueurs du jour, on l'en fit sortir, et l'on s'achemina vers le lieu du supplice.

A quelque distance de la ville, au centre de hautes montagnes, se trouvait un puits très ancien, fermé par un plateau de plomb, du poids de quatre-vingts quintaux ; depuis plus de quatre-vingts ans ce puits n'avait été ouvert ; il était d'une profondeur immense, et quand on écarta le plateau qui en recouvrait l'orifice, une vapeur noirâtre et pestilentielle s'en échappa durant plus d'une heure. C'est là que fut conduit le jeune arabe, escorté de tous ceux qui, dans la ville, avaient échappé à ses coups, et qui tous espéraient pouvoir jouir du spectacle de son agonie. Mais ils furent trompés dans leur attente, car on lia le patient à une corde solide, et après l'avoir descendu jusqu'au milieu du puits et avoir soigneusement assujéti la corde, on remplaça sur l'ouverture le colossal plateau de plomb.

Alors le peuple se dispersa, et toute surveillance étant inutile, les gardes mêmes rentrèrent dans leurs foyers : il ne resta plus sur la montagne que le silence, et bientôt la nuit, qui vint étendre son voile noir sur la terre ; puis les flambeaux des étoiles s'allumèrent au ciel pour inviter l'homme à la prière avant de se livrer au sommeil, ou pour guider le voyageur attardé, qu'attendent ses enfans, son épouse ou son père.

Ainsi tout est rentré dans l'ordre et dans le calme, tout

repose sans doute, et Saïf-Zuliazan, suspendu au milieu d'un gouffre, à demi-étouffé par les vapeurs horribles qui montaient jusqu'à lui, sentit malgré tout son courage que ses yeux se remplissaient de larmes, et il se mit à prier Dieu, avec une âme pleine de souffrance et de tristesse.

— Souverain juge ! s'écria-t-il, ai-je donc péché contre ta loi sainte, dans cette grande journée d'hier ? aurais-je dû m'en rapporter à la sagesse d'Akela, et ne pas massacrer la moitié d'une ville pour une chose qui pouvait se faire sans trouble ? Dieu du ciel, si tu me condamnes, prends au moins pitié de mon âme !

Comme il achevait ces paroles, Saïf-Zuliazan crut voir le mur s'entr'ouvrir devant lui et il entendit une voix douce qui lui disait :

— *La baïssa alick, ya! forisse Azaman, ya! Saïf-Zuliazan*, que rien de fâcheux ne t'arrive, oh ! grand héros du temps, Saïf-Zuliazan !

Puis la douce voix ajouta :

— Le Dieu du ciel condamne l'imprudence, mais il protège le courage et la foi.



IV

LA BAGUE MERVEILLEUSE.

VOYAGES DE SAÏF, AVEC LA GRANDE AQUISSA, FEMME-GÉNIÉ,  
COMMENT IL EST INTRODUIT DANS LE CHATEAU DU GÉANT MOUKH-  
TATIF. LES SOURCES DU NIL.

Le jeune arabe, en relevant la tête, vit alors devant lui une femme d'une grandeur surnaturelle, qui s'occupa immédiatement à détacher ses liens, et par une voie souterraine le conduisit dans la campagne. Dès qu'il se trouva ainsi miraculeusement délivré, Saïf dit à cette créature extraordinaire :

— Et maintenant qui es-tu ? et d'où me connais-tu ?

— Je vais te raconter tout cela, répondit la femme; et d'abord, je commencerai par te dire une chose qui va te surprendre: tu te rappelles le géant Moukhtatif, que tu crois avoir tué lorsqu'il alla à la ville de Malik Efrah pour y chercher la princesse Schama ? cet horrible génie n'est point mort de sa blessure, c'est un être des plus dangereux et des plus redoutés; c'est un *afrite*(1) et moi je suis musulmane et fille d'un génie

(1) Génie malfaisant et sans croyance.

de croyance; eh bien! cet *afrite* a eu l'audace de demander ma main à mon père, et la terreur qu'il inspire est telle que mon père n'a pas eu le courage de la lui refuser. Quand j'ai su que mon père m'avait ainsi sacrifiée à un *afrite kafir* (1), je lui ai dit: « Mon père, est-il possible que tu veuilles me donner à un monstre, sans foi et sans croyance, moi, qui suis musulmane, moi qui crois à un seul Dieu? » et mon père m'a répondu:

— Ya! *Ebnèti* (ma fille), comment pourrai-je te refuser à cet être qui se venge de toute injure par le massacre et l'incendie? tâche de trouver, si tu le peux, quelqu'un qui te protège et te sauve de lui; pour moi, je suis trop vieux et je ne puis rien faire en cette circonstance. — Alors quand j'eus entendu ces paroles, je partis pour me rendre auprès de plusieurs grands génies, dont j'implorai la protection; mais quand je leur apprenais que c'était contre Moukhtatif qu'il fallait me défendre, chacun d'eux me répondait aussitôt que la chose était impossible. Désespérée, je songai enfin à un homme de Dieu, qui s'appelle Chaikh Abdussalam, et qui habite un minaret de l'autre côté de la mer; je me rendis chez cet homme, je lui racontai mon malheur, et cet homme me répondit:

— Ya! Aquissa, personne ne peut te sauver de Moukhtatif, que celui-là même qui lui a déjà coupé une main; c'est un jeune homme qui a nom Saïf-Zuliazan; il est maintenant dans le *Baïr akamik* (puits profond) de la ville de Malik Kamroun; va le trouver immédiatement et amène-le ici, je lui expliquerai ce qu'il doit faire pour délivrer le monde de cet *afrite*.

Et voilà pourquoi je suis venue vers toi, dit Aquissa, maintenant, si tu veux bien y consentir, je te conduirai chez le Chaikh.

Saïf-Zuliazan répondit:

(1) Impie, ne professant pas l'islamisme.

— Je suis prêt.

Alors Aquissa le prit d'une main, l'enleva comme s'il n'eût été qu'un oiseau, le plaça sur une de ses épaules et s'élança avec lui dans l'espace; elle commença par s'élever à une telle hauteur, que Saïf put entendre distinctement le *Tasbik Alam-lak*, *fi Alflak* (le chant des anges dans le ciel). Puis elle se dirigea en droite ligne vers le bord opposé de la mer, volant avec une si incroyable vitesse, que le matin au point du jour elle descendit Saïf-Zuliazan à la porte du minaret.

Le jeune arabe aborda respectueusement le Chaïkh Abdus-salam et lui baisa la main; ce dernier le reçut avec grand plaisir, et le salua par ces paroles:

— *Ahélan, ya! Saïf, inisto hadà àdiâr* (Sois le bienvenu, ô Saïf! cette terre se réjouit de ta présence).

Il lui dit ensuite en détails la position difficile et triste dans laquelle se trouvait Aquissa.

— J'ai lu dans les secrets de Dieu, continua le Chaïkh, que c'est toi, Saïf-Zuliazan, qui dois anéantir ce génie si redoutable et délivrer ainsi cette fille croyante; pars avec elle, la providence te guidera dans cette entreprise, et, quand tu l'auras accomplie, tu reviendras ici me trouver.

Saïf fit alors ses adieux au Chaïkh, et Aquissa, l'ayant pris sur son épaule, se remit bientôt à voyager selon sa manière habituelle. Chaque fois que le jeune homme était fatigué, elle le descendait sur la terre pour s'y reposer un moment. Ce voyage dura trois jours et trois nuits; enfin vers l'aurore du quatrième jour, ils arrivèrent au *Jabil alkamar ani manba Enil* (montagne de la lune et source du Nil). De ce point élevé, Aquissa put montrer au jeune homme le château du géant Moukhtatif.

— Ya! Sidi, lui dit-elle, je ne puis avancer davantage vers ce château maudit; vas-y seul maintenant, tu me retrouveras ici, dans ce repli de la montagne.

Et Saïf-Zuliazan s'achemina tout seul vers ce château, qu'il

ne pouvait plus perdre de vue, car les créneaux de ses tours massives montaient jusque dans les nuages. Quand il fut arrivé à peu de distance de cette forteresse, il vit qu'elle était complètement entourée de murailles, mais il ne découvrit aucune porte qui pût donner accès à l'intérieur; deux fois, il fit le tour du château sans trouver le moyen d'y pénétrer, et le découragement commençait à s'emparer de lui, lorsqu'à force de regarder ces hautes murailles, il parvint à distinguer une étroite fenêtre qui se cachait dans l'ombre, sous un des angles du rempart; bientôt il crut voir une forme humaine se dessiner derrière cette ogive, et, s'étant approché davantage, il reconnut que c'était une femme qui l'appelait. Alors on ouvrit la croisée et on lui fit signe de la main de s'avancer jusqu'au pied de la muraille et directement au dessous de la fenêtre; puis on lui jeta une corde faite avec des écharpes et des vêtemens divers, et on lui indiqua qu'il fallait se lier à cette corde; Saïf qui, peu de temps auparavant, avait déjà fait connaissance avec ce procédé, se laissa hisser le mieux du monde et se trouva bientôt dans une grande salle circulaire, au milieu d'une dizaine de jeunes filles.

Toutes ces jeunes filles étaient admirablement belles, et toutes s'écrièrent à la fois :

— Sois le bienvenu parmi nous, ya! Saïf-Zuliazan.

Celui-ci leur demanda aussitôt :

— D'où me connaissez-vous et qui vous a dit mon nom?

L'une des jeunes filles répondit alors :

— Il faut que tu saches, ya! Saïf, que nous sommes toutes des filles de Moulouk; le géant Moukhtatif nous a enlevées à nos parens, et conduites ici dans son château, où nous pleurons la nuit et le jour, lorsqu'enfin cette nuit dernière Nahida, l'une de nos compagnes, a vu en rêve un être surnaturel qui lui a dit :

— Ya! Nahida, sèche tes larmes, Dieu t'envoie un libérateur; demain, regarde au loin dans la campagne, tu ver-



ras s'avancer un homme, qui s'appelle Saïf-Zuliazan; tâchez, toi et tes jeunes amies, de l'introduire dans le château, car c'est lui qui tuera ce *kafir* abominable qui vous tient ici prisonnières; alors chacune de tes compagnes pourra retourner à son pays, mais pour toi, Nahida, Dieu a dit que tu serais sa femme et que tu adopterais sa croyance et prendrais sa religion. Lorsque Nahida s'est réveillée, elle est venue aussitôt nous raconter ce rêve, et nous lui avons dit :

— Si ton rêve doit s'accomplir, nous ne tarderons pas à voir cet homme.

En effet, en regardant par la croisée, nous l'avons vu marcher vers le château, et quand nous avons pu voir ton visage, nous n'avons plus douté que tu ne sois notre libérateur.

Saïf leur dit alors :

— *Ané vallahi* (oui c'est moi qui le suis), ne vous inquiétez plus de votre sort, Dieu m'envoie à votre secours.

Et toutes ces jeunes filles entourèrent Saïf-Zuliazan, et le regardèrent avec admiration, car déjà depuis longtemps elles étaient enfermées sans voir personne, et, comme nous l'avons dit plusieurs fois, le jeune arabe était d'une beauté parfaite. Pendant qu'elles étaient ainsi à l'admirer, un nuage sombre s'éleva au loin, puis s'approcha rapidement avec un bruit semblable à celui du tonnerre; en quelques momens ce nuage était assez près du château pour que le soleil en parût éclipsé; alors, dès que les jeunes filles eurent jeté les yeux vers la fenêtre, on les vit se disperser subitement comme des oiseaux effrayés, et se sauver, chacune dans une direction différente. Saïf-Zuliazan resta seul et tout étonné, ne comprenant rien à cette fuite, mais bientôt, regardant aussi vers la campagne, il vit l'immense corps du géant se dessiner à travers le nuage; ses jambes semblaient être les mâts d'un navire, et sa tête paraissait aussi grande qu'une forteresse; ses yeux flambaient comme des éclairs, et des gerbes de feu s'échappaient de sa bouche.

Dès que le nuage se fut approché de la fenêtre qui était d'une grande hauteur, le géant se glissa par cette ouverture et pénétra dans la salle immense où se trouvait Saïf-Zuliazan; à peine eut-il aperçu le jeune arabe, qu'il s'écria :

— Comment, c'est toi, fils bâtard, maudit élève du désert, c'est toi qui as l'audace de venir me braver jusque dans ma demeure ?

Et disant ces paroles, il allongea la seule main qui lui restait, pour s'emparer de Saïf et le jeter probablement par la fenêtre, lorsque ce dernier tira son sabre, et, après avoir prononcé ces paroles sacramentelles: *Dieu seul est grand et puissant*, il prit son arme à deux mains, et d'un coup vigoureux il abatit le bras du monstre. Moukhtatif lui-même s'affaissa bientôt sur la terre, poussant de lugubres et terribles mugissements, et disant au jeune homme à travers les convulsions de la mort :

— Saïf ! encore un dernier coup pour me délivrer de ces atroces douleurs !

Saïf-Zuliazan, ému de pitié, allait se rendre à la prière du géant, lorsqu'il entendit une voix qui lui disait :

— Arrête, ne frappe plus un seul coup, car un coup de plus rendrait ce monstre à la vie, et tout ce que tu as fait deviendrait inutile.

Saïf, à ces paroles, se rejeta d'un bond en arrière, et bientôt une flamme enveloppa, des pieds jusqu'à la tête, tout l'immense corps du géant, qui se consuma ainsi de lui-même, et fut au bout de quelques minutes réduit en un monceau de cendres.

Saïf-Zuliazan, quand il eut détourné les yeux de ce spectacle extraordinaire, vit auprès de lui Aquissa qui lui disait :

— C'est moi dont la voix vient d'arrêter ton bras quand tu allais par humanité frapper de nouveau le géant; que ce bras soit béni comme une chose sainte; et que tes ennemis soient maudits de Dieu, oh ! grand héros du monde !

vainqueur des hommes et des génies !

Quand les jeunes filles prisonnières eurent appris ce qui venait d'arriver, elles sortirent toutes joyeuses de leurs retraits, et accoururent auprès de Zuliazan pour lui baiser la main ; alors Aquissa dit au jeune homme :

— Qu'allons-nous faire de ces filles ? c'est à toi d'ordonner de leur sort.

— Tu vas toi-même, répondit Saïf, toi qui es bonne voyageuse, les reconduire chacune chez ses parens.

— J'ai entendu, reprit Aquissa, et tes ordres seront obéis.

Alors elle prit deux ou trois de ces jeunes personnes, selon la route qu'elle devait tenir, et les ramena dans leurs pays et dans leurs familles ; ces différentes courses durèrent ainsi pendant plusieurs jours, jusqu'à ce qu'il ne restât plus au château que Nahida qui était la fille du Sultan Assin, souverain d'un immense pays, qui se trouve à l'autre bout du monde, et qu'on appelle la Chine. Lorsque Saïf-Zuliazan vit que cette jeune fille n'était pas encore partie, il dit à Aquissa :

— Pourquoi donc celle-ci n'est-elle point allée avec les autres ? et pourquoi se trouve-t-elle seule ici ?

Dès que Nahida eut entendu ces paroles, elle se mit à pleurer amèrement, et dit à Saïf :

— Comment, c'est toi qui me renvoies, comme tu as renvoyé les autres ? et Dieu lui-même a décidé que je dois être ton épouse !

— Je ne sais, répondit Saïf, quel est le Dieu qui t'a parlé, mais, pour moi, mon Dieu ne m'a rien dit là-dessus ; j'aime la princesse Schama, je ne puis donc en ce moment en épouser aucune autre qu'elle ; si Dieu t'a réellement destinée à être ma femme, Nahida, cela t'arrivera infailliblement tôt ou tard ; sache donc attendre les arrêts du destin ; allons, Aquissa, prends cette jeune fille, et reconduis-la immédiatement dans son pays.

La grande voyageuse saisit alors par sa ceinture la jeune princesse de la Chine, l'installa sur son épaule droite, et, sans plus tarder, s'éleva dans les airs, mais à peine avait-elle quitté la terre, que la fille lui dit :

— Oh! je t'en supplie, Aquissa, laisse-moi encore adresser quelques mots à Saïf-Zuliazan, ensuite je ne te retiendrai plus, tu pourras me conduire où tu voudras. Là-dessus Aquissa s'étant arrêtée un moment, Nahida, d'une voix perçante afin d'être entendue de Saïf, lui dit :

— Ya ! Saïf-Zuliazan, tu as attristé mon âme et brisé mon cœur ! Dieu commande que je sois ton épouse, et tu n'as pas même voulu m'écouter, et tu me renvoies à mon père lorsque tous les feux de l'amour se sont allumés en moi ! eh bien ! impitoyable étranger ! que notre Dieu qui est puissant, te conduise un jour à mon pays, dépouillé de tous les biens de la terre, sans or, sans vêtements, la tête découverte et les pieds nus, et venant me demander secours et miséricorde, à moi, que tu insultes aujourd'hui à moi, Nahida !

— Jeune fille, répondit Saïf-Zuliazan, il est peu probable que les circonstances me conduisent jamais à ton lointain pays ; si le destin l'ordonne, cependant, j'espère que ce sera dans des conditions moins fâcheuses que celles que tu viens de me souhaiter ; allons, Aquissa, emmène la princesse, et reviens me trouver dès que tu le pourras.

Alors, la fille du Sultan Assin partit pour la Chine, et quelques jours après, Aquissa revint dire à Saïf, que toutes les jeunes prisonnières du géant Moukhtatif étaient rendues à leurs familles, et qu'elle était prête à le ramener lui-même, selon leur promesse, auprès du Chaïkh Abdussalam.

Bientôt Saïf-Zuliazan abandonna le château du géant défunt, et sur l'épaule d'Aquissa, recommença un voyage aérien. Tandis qu'ils planaient ainsi dans les airs, la voyageuse dit au jeune homme :



— Serais-tu curieux de voir les sources du Nil, et de contempler comment elles sortent du paradis ?

— Mais oui, répondit Saïf, j'aimerais bien à voir cela.

— Dirige-toi donc vers le dôme que tu aperçois d'ici, reprit Aquissa, en redescendant sur la terre, et quand tu auras vu, reviens, je t'attendrai à cette place.

Saïf-Zuliazan marcha tout pensif vers ce dôme antique, qu'une tradition égyptienne disait appartenir au paradis, et il ne put se défendre d'une certaine émotion en approchant de ces sources célèbres; tant il est vrai que toutes les choses qui renferment quelques élémens de grandeur, et qui éveillent de hautes pensées, agissent fortement sur l'imagination, alors même que ces choses ne s'accorderaient pas entièrement avec nos idées morales ou religieuses. Ainsi, bien que Saïf-Zuliazan n'eût jamais entendu parler dans son enfance, ni des sources du Nil, ni des traditions de l'Égypte, bien qu'il fût musulman, et que les Égyptiens fussent alors idolâtres, ce fut pourtant avec une émotion respectueuse qu'il admira ce temple de marbre, dont le dôme porté par quatre colonnes, s'élevait à une hauteur immense, comme s'il était destiné réellement à soutenir la voûte des cieux. Le jeune arabe fit le tour de ce dôme, qui était orné d'élégantes sculptures; il y vit une source abondante qui s'échappait d'une coupe gigantesque placée au centre même du temple, se divisait en quatre nappes qui descendaient et passaient dans l'intervalle que laissait entr'elles les quatre colonnes, puis se répandaient dans la campagne par quatre directions opposées; le nom de ces quatre rivières était gravé audessus de leur source; ces noms étaient: *Sayahoun, Jayahoun, Alfarat, et Enil.*

Saïf-Zuliazan entra un moment dans le temple, il y éleva son âme à Dieu, puis, après avoir salué par un dernier regard ce noble monument, il se rendit auprès d'Aquissa, qui au bout de quelques heures le descendait à la porte du

minaret, chez le Chaikh Abdussalam.

Le Chaikh le revit avec beaucoup de plaisir, le félicita sur l'heureuse issue de son expédition, et le remercia du service immense qu'il venait de rendre à Aquissa; puis, s'adressant à elle, il lui dit :

— Ya ! Aquissa, voici que Saïf-Zuliazan est maintenant comme s'il était ton frère, il a droit à toute ton amitié, et tu dois lui venir en aide pour tout ce qu'il voudra entreprendre; pour ce soir, Saïf est mon *daïf* (hôte), mais demain tu pourras venir à l'heure de midi, et il te dira ses volontés.

Aquissa partit immédiatement, et Saïf resta seul avec le Chaikh Abdussalam; alors ce dernier dit au jeune homme :

— Sâche, ya ! Saïf-Zuliazan, que cette nuit a été désignée par le Seigneur, pour être la dernière de ma vie; j'aurai quitté ce monde avant l'aurore de demain, et c'est sur toi que j'ai compté pour me rendre les derniers devoirs que tout musulman doit à ses frères.

Ainsi, dès que mon âme se sera envolée, tu prendras mon corps, et tu le porteras au bord de la mer. Là, tu trouveras, à ta droite, le *Khieffin* (1), et, à ta gauche, le *Henout* (2), puis, quand tu auras bien lavé et parfumé mon corps, tu prononceras sur lui la prière, et mon Dieu très puissant fera le reste.

Saïf-Zuliazan, tout étonné, regardait le Chaikh, dont les traits n'avaient rien qui indiquât une mort prochaine; seulement il cessa de parler, ne faisant plus que prononcer à voix basse le nom de Dieu, jusque vers l'aurore. Alors une sueur froide le prit, il ferma les yeux disant la dernière parole du *Tavhid* (Il n'y a qu'un seul Dieu), puis quitta ce monde périssable pour le monde qui ne peut finir.

Lorsque Saïf-Zuliazan eut reconnu que l'âme du Chaikh

(1) Le *Khieffin* est une bande d'étoffe étroite et longue, dans laquelle on enveloppe les morts.

(2) Le *Henout*, tout ce qui est nécessaire pour le lavage et la parfumerie du corps.

avait réellement abandonné son corps, il prit ce corps, et le porta sur le bord de la mer. Là, il trouva le *Khieffin* à sa droite, et à sa gauche le *Henout*, qui répandait une odeur tellement exquise, qu'elle lui parût surnaturelle. Puis, après la préparation du corps, il cria selon l'usage l'*Assalat ali ajanasa, ya! ibadou-allah* (priez pour le mort, oh! créatures de Dieu!) Comme il achevait ces paroles, il vit plusieurs hommes d'une allure grave et qui portaient en eux quelque chose d'étrange! ils semblaient arriver de loia et, après avoir fait la prière sur le mort, ils s'en retournèrent sans avoir adressé un mot à Saïf-Zuliazan.

Alors une troupe d'oiseaux d'un plumage vert et brillant descendirent sur terre, se réunirent autour du cadavre et l'enlevèrent ensemble vers le ciel.

Pendant une heure environ, Saïf-Zuliazan resta comme absorbé dans un étonnement contemplatif, il ne pouvait détacher ses regards de la voûte céleste; mais bientôt il entendit la voix d'Aquissa qui lui disait:

— Saïf! me voici, que dois-je faire? et quels sont maintenant tes projets?

— En vérité, je ne saurais le dire, répondit le jeune homme; le but de mon voyage, c'est la conquête du *Tarik-Enil*, et je pense qu'il faut laisser au Malik Kamroun, le temps d'oublier un peu ma tentative malheureuse; sans doute il me croit mort dans le puits profond, mais n'importe, il faut attendre avant de reparaitre dans sa ville, qu'en y ait un peu plus oublié mes traits.

— Si j'avais un conseil à te donner, Saïf, reprit Aquissa, ce serait de nous mettre toujours en route, et peut-être ce voyage nous offrira-t-il des occasions et des facilités que tu ne peux prévoir.

Saïf-Zuliazan approuva cet avis, et bientôt ils s'élevèrent ensemble dans les nues, jusqu'à ce qu'ils eussent entendu le chant des orges.

Après avoir, pendant quelques heures, fendu l'espace, Aquissa dit au jeune arabe :

— Ne voudrais-tu pas voir les villes des sept Houkama? - et le jeune homme ayant répondu qu'il le désirait, elle se mit aussitôt à descendre, en lui disant :

— Nous voici maintenant arrivés à la Madina (ville) de Hakime Effatoun ; pour moi je ne puis entrer dans cette Madina, parce qu'elle est unie avec les Talsame ; quant à toi, rien ne t'empêche d'y aller, tu me retrouveras ici.

Alors Saïf-Zuliazan s'avança jusqu'àuprès de la ville, et bientôt il aperçut dans une prairie sept cavaliers qui combattaient entr'eux ; dès que ces cavaliers eurent jeté les yeux sur lui, ils accoururent à sa rencontre en se disant l'un à l'autre :

— Voici un étranger que nous allons faire juge entre nous, et nous devons convenir d'avance que nous accepterons ce qu'il décidera .

Comme ils achevaient ces mots, ils atteignaient Saïf-Zuliazan, et lui dirent :

— Sache, ya ! Kharibe (étranger), que nous sommes les fils de Hakime Effatoun ; notre père en mourant nous a laissé un *Kalnoussa* (bonnet) miraculeux; ce bonnet a la propriété de rendre invisible à tous les yeux la personne qui le met sur sa tête; or, nous qui sommes sept enfans, nous nous disputions entre nous la possession de ce *Kalnoussa* mais nous pensons que Dieu t'envoie vers nous, pour nous mettre d'accord, et nous promettons de nous conformer à ce que tu jugeras convenable.

Quand il eut entendu ces paroles, Saïf-Zuliazan se dit à part lui: « que le Dieu Très Haut me pardonne, mais voici un *Kalnoussa* qui ne convient qu'à moi ; » puis il dit à haute voix à ces cavaliers :

— Certes, il y a un moyen très simple et très juste pour terminer ce différend ; d'abord vous allez remettre ce bon-



net entre mes mains , ensuite je jetterai une lance là-bas contre ce tertre , vous partirez d'un même but pour courir ensemble sur cette lance, et le premier qui l'atteindra sera le conquérant du bonnet.

— C'est bien dit, très bien dit, s'écrièrent les jeunes cavaliers, et aussitôt ils remirent à Saïf, le *Kalnoussa* ; le jeune arabe prit sa lance, la jeta comme il avait dit, puis il fit mettre en ligne les sept frères, et leur donna le signal de la course ; après quoi Saïf-Zuliazan plaça tranquillement le bonnet sur sa tête, et quand les jeunes hommes vainqueurs et vaincus voulurent retourner vers lui, ils ne trouvèrent plus personne, l'étranger avait disparu.

— Il faut avouer, dit l'aîné des sept frères, que c'est nous qui sommes plus que simples d'écouter les simples moyens du premier inconnu qui passe ; nous avons confié notre *zhakhira* (chose précieuse) à un vagabond, et voilà ce qui en est arrivé, nous ne le reverrons de la vie !

Alors tous les enfans de Hakime Eflatoun jetèrent leurs turbans, et s'arrachèrent la barbe, puis ils retournèrent à leur Madina, en pleurant et en se disant entr'eux :

— Si jamais nous parvenons à rencontrer cet homme, il apprendra de quelle manière on paie de semblables traahisons !

Pendant ce temps-là, Saïf-Zuliazan, voulant faire une épreuve nouvelle de son *Kalnoussa*, se rendit auprès d'Aquissa, la tête couverte, et quand il fut près d'elle, il dit :

— Ya ! Aquissa !

Cette dernière se retourna dans toutes les directions, et n'apercevant rien, elle répondit :

— En vérité, Saïf, on dirait que tu es en possession du *Kalnoussa* de Hakime Eflatoun.

— En effet, dit le jeune arabe, en ôtant son bonnet, et saluant Aquissa ; la voyageuse le complimenta sur le *zakhira* qu'il venait d'acquérir, et lui dit :

— Maintenant, repartons pour nous rendre à la seconde Madina que j'ai promis de te faire voir.

Quand ils furent arrivés à cette seconde ville, Aquissa dit comme à l'ordinaire à Saïf :

— Va voir et visiter cette Madina, puis reviens me trouver ici.

Saïf-Zuliazan marcha jusqu'à la porte de cette ville, mais à peine eut-il mis les pieds sous cette porte, qu'un Talsame qui était placé au dessus, se mit à crier d'une manière à épouvanter toute la population; aussitôt les gardiens, et les hommes d'armes arrêterent Saïf, et le conduisirent auprès de leur Malik.

— Voici, ya! Malik, lui dirent-ils : le Talsame qui est placé sur la porte, sous la forme d'une statue en cuivre, vient de crier lorsque cet homme inconnu à voulu entrer dans la ville; voyant cela, nous l'avons arrêté, et nous l'amenons en ta présence.

Le Malik, après avoir entendu ces mots, se retourna vers un chef de la marine, qui était gouverneur du port, et lui dit :

— Ya! Abdi-Alkdous, prends cet homme, enferme-le pour cette nuit dans ta prison de la marine, et demain, mets-le dans un sac, emporte-le avec toi dans ta barque, et viens te placer sous la grande fenêtre de mon château; je serai à cette fenêtre, et quand je te ferai signe de jeter l'homme à la mer, tu l'y jetteras. Abdi-Alkdous prit aussitôt le jeune arabe, le conduisit au fond d'un cachot, lui lia les pieds et les mains sur un rouleau de bois, et, après l'avoir laissé dans cette position, il s'en retourna chez lui. Saïf-Zuliazan resta ainsi toute la nuit, tandis que les étoiles brillaient au ciel à travers de sombres nuages; il ne pouvait pas faire un seul mouvement, et les cordes qui étaient serrées sur ses mains et sur ses pieds, lui causaient des douleurs insupportables; pour la vingtième fois depuis quelques heures, il pensa au bonnet miraculeux qu'il avait eu l'étourderie d'oublier auprès d'Aquissa, et il se dit :

— Il vaut bien la peine, mon Dieu, de se faire des ennemis, de s'attirer des haines et des vengeances peut-être, pour la possession d'un *zhakhira*, dont je ne sais pas me servir ! il ne me reste comme toujours, mon Dieu tout puissant, que mon impuissance contre la destinée, et mon pouvoir de m'élever à toi par la prière !

Alors le jeune arabe pria comme il savait prier avec une âme pleine d'amour et de croyance.

Comme il oubliait ainsi ses douleurs, par un élan religieux, il entendit un homme qui, dans l'obscurité, s'avavançait jusqu'à lui; cet homme lui donna un baiser sur le front, et tandis qu'il détachait ses liens, il lui disait :

— *La baïssa aliek* (1), *ya! Saïf-Zuliazan*. — Saïf crut reconnaître la voix d'Abdi-Alkdous, et il lui dit :

— Comment se fait-il que tu me connaises ? et que toi qui m'as mis dans cette situation, tu viennes toi-même pour m'en retirer ?

Et Abdi-Alkdous lui répondit :

— Sache, *ya! Saïf*, qu'hier, après t'avoir laissé dans la prison, je rentrai chez moi, et je me couchai; mais à peine fus-je endormi qu'un homme, entouré de lumière, m'apparut en songe et me dit : « *Ya! Abdi Alkdous*, apprends que celui « que tu as lié sur le bois, est un enfant des *avliya vhe Allah!* « (aimés de Dieu); il se nomme *Saïf-Zuliazan*; lève-toi, va « trouver ce jeune homme, fais tomber ses liens, tâche de « le servir en toute chose, et adopte sa croyance; et si tu « n'obéis pas à cet ordre, je te frapperai de cette lance de « feu que tu vois dans ma main! » Alors je me suis réveillé dans une grande frayeur, et me voici, *Saïf-Zuliazan*; dis-moi ce qu'il me reste à faire pour prendre ta religion ?

Le jeune arabe lui répondit :

— Répète après moi ces paroles : *la ilaha ila Allah!*

(1) Aucun mal ne t'arrivera.



*Ibrahim kalile Allah!* (Il n'y a pas d'autre Dieu que Dieu, et Abraham est l'aimé de Dieu.) Abdi-Alkdous prononça cette formule, et il devint musulman.

Quand le nouveau converti eut amené Saïf dans sa maison, il lui dit :

— Et maintenant, comment allons-nous faire, pour te sauver de la fureur du Malik ?

— Pourrai-je d'abord savoir, répondit Saïf-Zuliazan, quelle est la cause de mon *adavat* (guerre, querelle) avec ce Malik, pour qu'il ait ainsi condamné à mort un homme qui vient tranquillement visiter son pays ?

— Ya! Saïf, répondit Abdi-Alkdous, voici : notre Malik possède une bague qu'il tient de ses ancêtres, et dont la propriété surnaturelle nous a déjà fait bien du mal ; quand cette bague est passée au doigt d'une personne, et que cette personne veut en tuer une autre, elle n'a qu'à lever la main qui porte l'anneau, et la tête du condamné tombe alors d'elle-même ; par ce moyen nous sommes les esclaves du Malik, personne n'ose lui résister, on le déteste mais on le craint. Dernièrement il a vu dans la science antique (la magie) qu'un homme ayant nom Saïf-Zuliazan deviendrait possesseur de la bague merveilleuse ; aussitôt il a fait établir ce Talsame, afin que l'étranger ne puisse entrer dans la ville sans que tout le monde en soit averti. Tu comprends maintenant, et tu vois qu'il faut chercher tous les moyens possibles pour te sauver.

— Alors que faire ? dit Saïf.

— Il me vient une idée, reprit Abdi-Alkdous, j'ai ici une esclave très méchante et assez bornée, nous pouvons lui proposer l'Islamisme, et si elle refuse nous la mettrons dans le sac à la place, et elle sera jetée à la mer sous les fenêtres du château.

Saïf-Zuliazan eût bien voulu trouver un autre moyen, mais on n'en découvrit aucun, il fallait absolument qu'une



créature humaine fût jetée à l'eau sous les yeux du Malik ; force fut donc de se décider pour cet échange. On amena la jeune fille à Saïf, qui lui demanda de ne plus adorer le soleil, et de croire au vrai Dieu ; la jeune fille s'y refusa ; on l'enferma dans le sac fatal, et à l'heure convenue, on l'emporta dans un bateau sous les fenêtres du Malik ; Saïf se tenait caché dans le bateau de manière à n'être pas aperçu ; et bientôt le Malik se montra, donnant le signal avec un mouchoir qu'il tenait à la main ; le sac fut immédiatement jeté à la mer, mais le Malik, en agitant sa main, avait senti la bague s'échapper de son doigt, comme par miracle, et tomber dans l'eau ; alors il se leva plein de désolation et d'effroi, pensant à cette prédiction qui commençait à s'accomplir.

Pendant ce temps-là Abdi-Alkdous, ayant éloigné sa barque du château, disait à Saïf :

— Ya ! Saïf-Zuliazan, la prudence te commande de ne pas rentrer dans la ville ; si tu m'en crois, tu prendras cette barque, tu apprendras à pêcher le poisson, et tu pourras vivre ainsi pendant quelques jours ignoré de tout le monde.

Saïf adopta ce conseil ; il se munit de tout l'attirail nécessaire pour la pêche, et, après avoir indiqué à son nouvel ami un lieu où ils pourraient se revoir le lendemain, il se mit en mer, et gagna le large.

Le lendemain, après avoir passé une nuit agréable, doucement balancé dans son bateau, Saïf-Zuliazan se mit à la pêche, prit du poisson, et comme il en prenait un pour le nettoyer, il découvrit dans ce poisson une bague fort belle qu'il fit voir à Abdi-Alkdous à l'heure à laquelle ils s'étaient promis de se rencontrer. Celui-ci regarda attentivement, puis il dit :

— Ya ! Saïf, en vérité, si je savais que notre Malik eût perdu sa bague, je jugerais que c'est la sienne.

— S'il en est ainsi, dit Saïf, je vais chez cet homme, et je le tuerai !

— Patience! réplique Abdi-Alkdous, nous n'avons aucune certitude à cet égard, et si cette bague n'est pas la sienne, tu seras immédiatement perdu.

— Je ne le pense pas, répondit Saïf, le Malik n'a pas regardé mon visage, et il me croit dans un sac au fond de la mer, et puis je veux tenter cette aventure, au hasard de ce qui peut arriver.

Alors le jeune arabe s'éloigna d'Abdi-Alkdous, et se rendit au château, cherchant quelque moyen de pénétrer jusqu'au Malik. On lui en offrit l'occasion, car une personne, ayant cru le reconnaître, témoigna hautement ses soupçons, et il fut conduit aussitôt en présence du souverain.

Là le Malik, après l'avoir considéré avec étonnement, lui dit :

— N'es-tu donc pas celui qui fut mis hier dans un sac et jeté au fond de la mer ? qui donc a pu te sauver ?

— C'est mon Dieu qui m'a sauvé, répond Saïf, car mon Dieu est un Dieu puissant et unique, et son trône, dans le ciel, est au dessus des trônes de la terre; maintenant choisis : si tu veux adopter la religion musulmane, toi aussi tu seras sauvé, mais si tu refuses de croire à un seul Dieu, je te ferai signe par cette bague que voici.

Dès que le Malik vit son anneau entre les mains de Saïf-Zuliazan, il devint pâle, et se mit à trembler, tandis que tous les vesirs l'entouraient, lui disant :

— Ya! Malik, ta bague! où donc est-elle?

— Je l'aurai laissée dans mon harem, s'empressa de répondre le Malik épouvanté.

Mais les vesirs, qui reconnaissaient fort bien la bague dirent à Saïf :

— Jeune homme, notre sort est entre tes mains, fais signe à la tête du Malik, il ne mérite pas notre pitié.

— Non, dit Saïf-Zuliazan, je lui propose d'embrasser l'islamisme, et s'il accueille la vraie croyance, il deviendra bon; mais s'il la refuse à ma prière, alors je lui ferai signe par cette bague; là-dessus le jeune arabe renouvela au Malik les questions qu'il lui avait déjà faites, et le Malik, ayant répondu qu'il n'abandonnerait jamais la religion de ses ancêtres, Saïf le désigna du doigt qui portait l'anneau, et la tête du souverain roula aussitôt à ses pieds.

Dès que cet événement fut connu, l'allégresse devint générale, les vesirs d'un commun accord, saluèrent comme leur Malik, Saïf-Zuliazan, puis il firent annoncer dans la ville par un crieur public ce changement de souverain et de croyance, car tous embrassèrent immédiatement la religion de leur chef.

Saïf demeura sept jours avec eux, puis il fit assembler ses vesirs, et leur dit:

— Je ne puis rester plus longtemps avec vous, il faut que je retourne à mon pays; plus tard nous nous reverrons, je l'espère; en attendant, je vous laisse pour Malik à ma place le sage Abdi-Alkdous; obéissez-lui, soyez toujours bons musulmans, et ne faites jamais à vos frères ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fit.

Là-dessus Saïf-Zuliazan s'apprêta au départ, et bientôt après il avait rejoint Aquissa, qui commençait à s'étonner de la longueur de son absence; le jeune arabe lui raconta tout ce qui lui était arrivé, et la voyageuse lui dit:

— Maintenant je ne veux plus te conduire à aucune autre Madina, car chaque fois que tu entres dans une ville nouvelle, il t'y arrive de ces choses extraordinaires qui pourraient bien finir par un malheur, et je m'accuserais d'en être cause. Je t'ai trouvé à la Madina de Malik Kamroun, je vais, si tu le désires, te ramener à la Madina de Malik Kamroun.

— En effet, répondit le jeune homme, c'est là le but de



mon voyage, il me faut le livre de *Tarik Enil*, qui m'a si cruellement échappé.

Aussitôt ils se mirent en route, et, après quelques jours, Saïf-Zuliazan était aux portes de cette ville, où il avait combattu contre tout un peuple; il fit ses adieux à Aquissa, en lui promettant de la revoir souvent, et à la faveur de son *Kal-noussa* (bonnet), il se rendit tranquillement à la maison de la vieille Akela.

Tandis que Saïf cheminait ainsi, Tama disait justement à sa mère:

— Tu le vois, mère, tu m'as trompée en me disant que le jeune arabe serait mon époux: Saïf-Zuliazan est mort dans le puits profond, et moi, pauvre fille, je lui avais donné mon cœur, et je ne pense qu'à lui seul; tu vois que c'est ta faute ma mère! avant d'avoir connu cet homme, j'étais heureuse auprès de toi; mais, quand tu me l'as fait connaître, je l'ai aimé, et je l'ai perdu.

Mais Akela répondait à sa fille:

— Par le saint nom de Dieu, je te le jure, enfant, Saïf est à l'abri de tout danger, et tôt ou tard, tu seras sa femme.

Comme elle achevait ces paroles, on frappait à la porte de la maison, et la vieille mère ajouta:

— Voici, mon enfant, va ouvrir à celui que tu aimes, et pour lequel tu as manqué de foi et d'espérance.

Tama s'élança vers la porte, et quand elle vit Saïf-Zuliazan, elle ne put s'empêcher de se jeter dans ses bras, et de lui témoigner toute sa joie; puis elle le conduisit à sa mère qui le reçut avec beaucoup d'affection et lui dit:

— C'est Dieu qui t'envoie, Saïf, pour rendre le repos à cette pauvre fille, qui ne fait que pleurer nuit et jour depuis le moment fatal où tu fus enseveli dans le *Bair akamik*.

Le jeune arabe fit alors le récit de ses aventures, et sa vieille amie le félicita sur les choses précieuses qu'il rapportait.



Ils passèrent ensemble quelques jours à attendre le premier du mois, car c'était le matin de ce jour-là que le Malik et sa suite se rendaient à la chapelle.

Lorsque ce jour fut arrivé, Akela dit à Saïf-Zuliazan :

— Prends ton *Kalnoussa*, ya! Saïf, et viens au temple avec nous, quand nous serons tous agenouillés, tu emporteras le *Tarik Enil*.

Le jeune homme suivit le cortège, avec une émotion toute singulière, car il voyait tout, et observait toute chose, sans être aperçu de qui que ce fût. Bientôt ils arrivèrent à la chapelle : tous les assistans se prosternèrent, et Saïf resta seul debout ; alors le livre descendit de son estrade, fit sept fois le tour de l'enceinte, et vint, comme la première fois, s'arrêter aux pieds de Saïf-Zuliazan ; celui-ci ramassa le précieux *Kilabe* et s'en retourna tranquillement à la maison d'Akela.

Mais le Malik Kamioun avait entendu le bruit qu'avait fait le livre en tournant ; il s'était relevé plein d'inquiétude, et ne voyant plus ni le livre, ni personne qui eût pu le prendre, il tomba dans un grand désespoir, jeta son turban et s'arracha la barbe ; puis il retourna dans son château avec sa suite, menant tous grand deuil sur la disparition du *Tarik Enil*. Akela retrouva chez elle le jeune Saïf ; il était dans la joie de tenir enfin ce livre dont la recherche lui avait déjà tant coûté, et ils se réjouirent ensemble de l'accomplissement de cette entreprise.

Alors Tama dit à Saïf :

— Te voici maintenant au comble de tes désirs, et nous t'avons aidé de tout notre pouvoir, il te faut donc, comme les étoiles l'ont annoncé à ma mère, m'épouser et m'amener avec toi dans ton pays !

— *Mo ad Allah!* répondit Saïf-Zuliazan, j'aime Schama, c'est pour elle que je me suis exposé à tous ces dangers, je ne puis en ce moment épouser aucune autre femme.

« Quand la jeune Tama eut entendu ces paroles, son esprit s'égarait dans un accès de jalousie, et elle s'écria :

« — Quelle est donc cette fille maudite que tu me préfères, et que tu aimes au point de ne pas vouloir m'épouser avant elle? c'est un affront que je ne puis souffrir, et tu ne partiras d'ici qu'avec moi. »

« — Ya! Tama, cette obstination me fait de la peine, reprit Saïf, car j'ai jamais à compter sur ton affection, et sur celle de ta mère, et je ne serais pas digne de cette affection si je faisais une chose contraire à mon devoir. »

« Mais la jeune fille n'était plus en état d'écouter de pareils raisonnemens; la jalousie bouleversait toutes ses idées, et elle continuait à contester, lorsque Saïf-Zuliazan, pour mettre fin à la discussion, se retira dans sa chambre, et se coucha en ayant soin de placer sous son chevet le *Kalnoussa* et le précieux *Tarik Enil*. »

« Le lendemain, à son réveil, la première pensée de Saïf fut pour son livre; il voulut le prendre, et ne le trouva point; le bonnet avait également disparu; aussitôt il se lève en hâte, descend auprès des deux femmes, et leur demande si, par plaisanterie, elles ont caché ces deux objets. »

« — C'est moi qui les ai, répond aussitôt la fille d'Akela, mais ce n'est nullement par plaisanterie que je m'en suis emparée, car je ne te les rendrai, j'en jure par le saint nom de Dieu, que lorsque tu m'auras épousée; retourne maintenant si tu le veux auprès de ta princesse Schama; tu ne l'épouseras pas avant moi. »

« Saïf au désespoir voulut en vain faire entendre à cette fille égarée, la voix de la raison; il ne put jamais y parvenir; alors plein de colère et d'indignation il s'éloigna de la maison des deux femmes, sortit de la ville, et se dirigea vers l'*Aïcha*, cet oiseau gigantesque, qui l'avait amené sur cette terre malencontreuse. »

« Tandis que Saïf-Zuliazan marchait ainsi vers la mer,

Tama, guidée par son ardente jalousie, se rendait chez le Malik Kamroun et lui disait :

— Ya! Malik Azaman! l'homme qui a pris le livre de *Tarik Enl*, vient de sortir à l'instant de la ville, se dirigeant vers le rivage de la mer; si tu envoies immédiatement à sa poursuite, on ne peut manquer de l'atteindre.

Là-dessus, Malik Kamroun partit lui-même accompagné d'un grand nombre de cavaliers.

Saïf n'était plus éloigné de la rive, lorsqu'il entendit sur ses pas le bruit d'une troupe nombreuse, il se retourna pour examiner ce que ce pouvait être, et comprit aussitôt la trahison de la jeune fille; alors il se mit à courir vers les sables où déjà il apercevait l'Aïcha: il s'élança entre ses plumes, l'oiseau était prêt à partir, et quand Malik Kamroun, atteignant aussi le rivage, voulut mettre la main sur le jeune arabe, il resta stupéfait à sa place, et comme cloué devant cette grande mer qui s'étendait au loin, immense et bleue, devant ce soleil qui se couchait dans sa gloire, et ce bel oiseau, qui semblait emporter au ciel le beau Saïf-Zuliazan.

V

SAÏF-ZULIAZAN ET KAMARIA.

AMBASSADEUR DE SAÏF-RAD CHEZ MALIK EFRAN. COMBAT ENTRE  
SADOUN-EZENDJÉ ET L'ARMÉE DU MALIK. RETOUR DE SAÏF. IL  
REPART A LA TÊTE D'UNE EXPÉDITION CONTRE SA MÈRE.

Lorsque le jeune arabe fut arrivé de l'autre côté de la mer, il se dirigea aussitôt vers le minaret habité par son ancien ami, le Chaikh Djiadé; celui-ci le revit avec joie, et lorsque Saïf lui raconta tout ce qui lui était arrivé, et comment la méchanceté de Tama rendait inutiles ses tribulations et ses fatigues, il lui répondit :

— Ne t'inquiète pas pour cela, ya! Saïf-Zuliazan; si je ne craignais d'être indiscret envers la providence de Dieu, je pourrais te dire les choses bien plus extraordinaires qui doivent encore t'arriver dans ce monde d'épreuves et de combats; mais il faut qu'avec le courage et la foi, tu puisses lutter et vaincre par toi-même. Maintenant, puisque cette nuit tu es mon *daïf* (hôte), tu sauras que cette nuit même je dois passer dans l'éternité, et je te prierai de faire pour moi comme tu as fait pour le Chaikh Abdussalam.



Tu porteras mon corps près de la mer, tu trouveras la *Khief-fin* à ta droite, et le *Henout* à ta gauche, et, après les prières, tu m'enterreras à la ville au pied de mon minaret; ensuite tu iras prendre ton cheval, que tu m'avais laissé ici, et tu t'en retourneras à la ville de Malik Efrah.

Saïf resta silencieux auprès du Chaïkh, et celui-ci ne fit plus que dire son chapelet, et prononcer le nom de Dieu. Vers l'aurore, la sueur de la mort parut sur son front, il fit son *shahadat* (1), et l'âme sainte monta au ciel, avec un parfum qui se répandit par tout le minaret.

Dans la matinée, Saïf prit le corps, trouva toutes les choses comme on le lui avait annoncé; des hommes inconnus vinrent faire la prière avec lui, et après avoir enseveli le Chaïkh, il prit son cheval, et se dirigea vers son pays d'adoption, la Madina de Malik Efrah.

Nous dirons maintenant quelques mots de ce qui était arrivé dans cette ville, depuis le départ de Veh-Schilfala.

On se rappelle qu'après la demande que le vesir Scardis lui avait faite, le jeune arabe sans savoir le moins du monde où se trouvait le livre de *Tarik Enil*, était parti seul et pendant la nuit, malgré tous les efforts de Sadoun et de la princesse Schama, pour le détourner de ce projet.

Le lendemain, lorsque Sadoun voulut aller voir son ami, il trouva qu'il était parti sans avoir averti personne de son départ: alors il se rendit immédiatement chez le Malik, et lui dit:

— Quelle est donc cette nouvelle demande que tu viens de faire à mon maître? tu lui demandes un livre, sans pouvoir seulement lui dire de quel côté se trouve ce livre? une fois vous l'envoyez chercher ma tête (ce qui n'est pas chose facile), et maintenant vous voulez un livre inconnu; mais moi je vous dirai ce que vous voulez! c'est la perte de ce héros: ai-je dit vrai?

(1) Formule de prière, par laquelle on témoigne qu'il n'y a qu'un seul Dieu.

— Ce n'est pas moi, qui ai fait cette demande, répondit le Malik Efrah, ni celle-ci, ni la première, c'est mon vesir Scardis, qui seul a fait tout cela.

— Je le savais, répliqua Sadoun, en se tournant vers le vesir, mais par le saint nom de Dieu, ta tête me répondra de mon maître. Si bientôt je ne le vois pas revenir, ou que je n'apprenne point de ses nouvelles, je vous anéantirai tous, toi et tous les hommes de guerre!

Après avoir dit ces paroles, Sadoun se retira auprès de ses nègres dans le château de Veh-Schiffala.

Mais tous les jours il sortait de la ville, dans l'espérance de voir arriver le jeune arabe, et tous les jours il retournait chez le vesir pour y renouveler les mêmes reproches et les mêmes menaces, si bien qu'à la fin Scardis inquiet des suites de cette affaire, entra dans son cabinet et se mit à écrire à son frère Scardion, vesir du Sultan Saïf-Rad, la lettre que voici :

« Salut à toi, mon frère; sâche qu'il y a vingt ans environ, un enfant abandonné, marqué du signe des Moulouk arabes, a péri dans notre pays, et Malik Efrah a fait élever cet enfant, malgré les reproches que je ne cessais de lui faire, d'accueillir ainsi parmi nous cet étranger, nous qui craignons toujours de voir s'accomplir la prière de Noeh; Malik Efrah a eu une fille parfaitement belle, du même âge que le jeune homme, et marquée du même signe; cette circonstance, ayant excité mes justes appréhensions, j'ai tout fait pour empêcher la réunion de ces deux personages; j'ai voulu perdre la jeune fille, j'ai expédié le jeune homme pour des entreprises impossibles, et dans ce moment j'ai tout lieu d'espérer qu'il ne reviendra plus; mais cet arabe (qui est d'un grand courage, et d'une grande valeur à la guerre), nous a laissé ici le terrible et redoutable Sadoun-Ezendjè, dont il avait eu l'art de se faire un ami; et ce dernier, journellement excité par la prin-

» cesse, et fort de tous ses nègres, et de la terreur qu'il ins-  
 » pire, nous menace continuellement de nous anéantir, s'il  
 » ne voit pas revenir celui qu'il appelle son maître, le jeune  
 » arabe Veh-Schilfala.

« C'est pourquoi, mon frère, je viens te prier de dire au  
 » Malik Saïf-Rad, la merveilleuse beauté de la princesse Scha-  
 » ma, et combien cette femme admirable ne convient qu'à  
 » un Sultan comme lui; de cette manière il se laissera pren-  
 » dre d'amour pour elle, et tu lui conseilleras de nous la  
 » faire demander en l'assurant que nous serons heureux  
 » de cet honneur. As-tu bien compris, mon frère? ceci est  
 » très important pour nous tous.»

Scardis envoya cette lettre par un *hadjib* (officier de ser-  
 vice), en lui recommandant de ne la remettre qu'au vesir  
 Scardion.

Dès que l'envoyé fut arrivé à la Madina Adour, ville  
 du Sultan Saïf-Rad, il remit en mains propres cet écrit au  
 vesir, et celui-ci, après en avoir pris connaissance, se rendit  
 auprès de son Malik et lui vanta si bien les charmes et les  
 mérites de la princesse Schama, que des ordres furent donnés  
 immédiatement à un officier supérieur, escorté de mille hommes  
 de guerre, pour aller demander au nom du Sultan des Sultans,  
 la main de l'incomparable princesse, la fille de Malik Efrah.

L'ambassade partit, traversant les montagnes et les déserts;  
 quand elle fut proche de la ville, Malik Efrah, averti de l'hon-  
 neur qui l'attendait, envoya ses vesirs à sa rencontre et reçut  
 l'ambassade avec toute la courtoisie et tout le cérémonial usités  
 dans ce temps-là; les habitans sortaient en masse de leurs mai-  
 sons pour voir l'ambassadeur du grand Sultan Saïf-Rad, et la  
 foule l'accompagna comme en triomphe jusqu'au château du  
 Malik. Sadoun-Ezendjè, ayant entendu parler de l'arrivée de  
 cet ambassadeur, et désirant connaître l'objet de sa mission,  
 se rendit au sérail du Malik Efrah.

Le conseil se trouvait réuni pour la réception de l'envoyé,



et Sadoun entra au conseil; à son apparition le Malik et tous les vesirs se levèrent pour le saluer, l'ambassadeur seul resta tranquillement assis; alors Sadoun lui dit:

— Etranger! tu es donc bien grand pour que tous les grands se soient levés devant moi tandis que tu n'as pas daigné bouger de ta place? quel est donc le motif qui te rend si superbe?

L'ambassadeur répondit:

— Et toi, qui es-tu, pour que je me lève devant toi? moi je suis l'envoyé du malik des Moulouk, le grand Sultan Saïf-Rad, et je viens demander pour mon maître la main de la princesse Schama.

— Que ta mère te perde (1), ainsi que ton Malik! s'écria Sadoun, avec emportement; comment se fait-il que tu aies la hardiesse de prononcer le nom de la fiancée de Veh-Schil-fala? Jamais la main de la princesse n'appartiendra à un autre que lui.

A ces paroles de Sadoun, la colère monta au front de l'ambassadeur, et s'étant levé alors, il tira son sabre, en disant:

— Si ce n'était le respect que je dois à cette assemblée, je jure par l'étoile de Zahl, que j'aurais déjà tranché ta tête, insolent.

Puis il remit son sabre dans son fourreau, et s'assit.

— Lâche! et fils d'un lâche! répliqua Sadoun, quelle gloire y a-t-il à menacer du sabre, et puis, en considération du conseil, à mettre le sabre de côté? Je pense, moi, que la gloire commande de faire, malgré le conseil, ce que je fais en ce moment.

A ces mots il leva son arme, et d'un coup, abatit la tête de l'ambassadeur.

(1) Expression arabe, très énergique, et qui correspond à: que le démon t'enlève! ou quelque chose d'équivalent.



Alors le conseil se leva en grand désordre, et Scardis dit à Malik Efrah :

— Ya! Malik Azaman, on tranche sous tes yeux la tête d'un ambassadeur du grand Sultan, et tu ne ferais pas mettre à mort ce nègre sauvage ? en vérité si tu ne donnes l'ordre d'arrêter cet homme, je croirai, Dieu me le pardonne, que tu es d'accord avec cet enragé.

Là-dessus, le Malik dit à ses hommes d'armes :

— Arrêtez ce sauvage insolent; mais tâchez de ne pas le tuer.

Alors les gardes arrivèrent en masse sur Sadoun pour le prendre et l'emmener, mais celui-ci l'arme à la main frappe et se jette au milieu de la foule comme un lion au milieu d'un troupeau, et bientôt la foule se sauve devant lui comme des moutons effrayés; il traverse ainsi le palais, puis la ville, en frappant de son sabre, ou écartant de son bras de fer tous ceux qui gênent son passage; à la porte principale, il se trouve au milieu de ses nègres qui, ayant entendu le bruit de l'événement, accouraient à son secours, et il sortit enfin avec eux dans la campagne.

Mais Sadoun-Ezendjé ne s'éloigna point de la ville; il ne voulait pas qu'on pût croire qu'il avait peur, et il établit son camp à peu de distance des murailles. Pendant ce temps-là Malik Efrah rassemblait une armée et le lendemain il marcha sur la petite troupe de Sadoun, pensant l'anéantir en quelques heures; mais la petite troupe se jeta au milieu de l'armée, se frayant partout un passage, si bien que le soir, quand les crieurs annoncèrent l'heure de la séparation, cette armée rentra dans la ville, amoindrie d'un quart à peu près.

Sadoun s'éloigna un peu de son côté, se retirant au pied d'une montagne; il employa la nuit à élever devant lui quelques redoutes, pour soutenir l'attaque qu'il prévoyait pour le lendemain.

En effet le lendemain les troupes du Malik, renforcées et réorganisées, se présentèrent au combat; Sadoun leur fit face avec un cœur de fer. L'attaque fut acharnée, la défense brillante et heureuse, et les coups de sabre plurent sur les têtes jusqu'à l'heure de la séparation; alors l'engagement cessa pour recommencer le lendemain.

Et ce fut ainsi pendant plusieurs jours, et de tous côtés Malik Efrah cherchait à lever de nouvelles troupes, et à réunir des chefs distingués.

Bientôt la force de son armée devint considérable, et Sadoun commençait à perdre un peu de son audace; on l'avait forcé de reculer jusqu'au centre des montagnes où on le tenait, pour ainsi dire, assiégé, coupant le transport de ses vivres, et croyant le prendre par la famine.

Cependant, voyant qu'il tardait à se rendre, Malik Efrah voulut terminer cette guerre, et donna l'ordre d'une attaque générale.

Alors, ce fut comme un assaut; la mêlée devint effrayante; on ne distinguait plus l'assiégeant de l'assiégé et le feu du combat s'allumait de plus en plus dévorant; chaque fois que Sadoun tuait un homme, dix venaient sur lui et malgré son héroïque désespoir, il allait succomber, sans doute, lorsqu'on vit de loin s'avancer une poussière au milieu de laquelle on distingua bientôt un guerrier tout bardé de fer, et tout armé; on ne voyait de lui que ses yeux qui brillaient comme deux éclairs, et quand il fut à portée de la voix, il jeta un cri éclatant pour faire cesser le combat; puis il dit:

— *Allah vèh akbèr, ya! kilal hèda adiâr vèh édimen! ana Saïf-Zuliazan!* Dieu est grand! ah! chiens de ce territoire et de ces lieux, je suis Saïf-Zuliazan!

Le premier, qui reconnut cette voix, fut le Malik Efrah, mais le nom de Saïf-Zuliazan le fit douter de lui-même, et il dit à son vesir Scardis:

— En vérité, j'ai cru entendre la voix de Veh-Schilfala!  
Mais le vesir lui répondit :

— Que Dieu te garde, ya! Malik, de la situation dans laquelle se trouve aujourd'hui Veh-Schilfala, car il n'existe plus assurément, et la terre est délivrée de sa présence.

Comme le vesir Scardis achevait ces paroles, le cavalier se trouva tout près d'eux, et il dit à haute voix :

— On me croit mort, mais Dieu est grand ! je suis Saïf-Zuliazan !

Alors Scardis se troubla, et dit au Malik :

— Voilà! voilà ce que tu as fait ! tu as élevé ce jeune homme, il est parti avec le nom de Veh-Schilfala, et voici qu'il revient avec le nom de Saïf-Zuliazan ! ah je ne doute plus en effet qu'il ne soit le Saïf (sabre) sur la tête des Habesch.

Alors Malik Efraïh donna l'ordre de cesser toute hostilité contre Sadoun, et le vesir Scardis, prévoyant ce qui allait se passer, se sauva vers la ville.

Saïf aussitôt s'approcha de son père adoptif, et l'embrassant, il lui dit :

— Ya! *abi* (ô père), pourquoi ces combats? et quelle en est la cause?

Malik Efraïh lui répondit :

— Ya! *ebeni*, la cause de tout cela, c'est la haine de Scardis contre toi et aussi les emportements de Sadoun.

Là-dessus ils se rendirent auprès de Sadoun-Ezenljè, et celui-ci, dès qu'il vit Saïf-Zuliazan, se jeta à ses pieds, lui expliqua sa conduite, et lui raconta de quelle manière Malik Efraïh l'avait traité depuis environ trois semaines; Saïf le blâma de n'avoir pas su retenir sa colère et d'avoir tué un ambassadeur, puis il ajouta :

— Quant au Malik, il est notre père, il a droit de nous châtier et de nous pardonner, car nous sommes ses enfans; alors le jeune arabe pria les deux partis d'oublier cette affaire, et ils rentrèrent ensemble tous les trois, tandis-

que les troupes se séparaient et regagnaient leurs foyers respectifs.

Saïf-Zuliazan fit son entrée dans la ville, se tenant à la droite du Malik, et le soir il se retira dans son château avec Sadoun-Ezendjé.

Le vesir Scardis était désespéré de la tournure que prenaient les choses, car il voyait que, bien que Saïf ne rapportât nullement le livre de *Tarik Enil*, il n'en était pas moins reçu par son père adoptif comme à l'ordinaire, avec honneur et affection; alors il écrivit de nouveau à son frère, lui disant tout ce qui était arrivé, comment Sadoun avait tué l'envoyé du Sultan Saïf-Rad, et comment ce meurtre allait rester impuni par l'arrivée inattendue de Saïf-Zuliazan, cet homme que la nation tout entière devait redouter à tant de titres; puis, il donna cette lettre à un homme de sa suite, avec recommandation de partir pour Madina Adour, sans rien dire à personne de son départ, et de remettre cette missive à son frère, le vesir Scardion.

Lorsque ce nouvel envoyé eut rempli sa mission, le vesir se rendit aussitôt auprès de Sultan Saïf-Rad, et lui communiqua les nouvelles qu'il venait de recevoir; ce dernier entra dans une violente colère, adressant des injures au soleil, et à la lune; puis il fit assembler tous ses vesirs, et il tint conseil avec eux sur l'insulte qui lui avait été faite par le meurtre de son ambassadeur, et à cause de Saïf-Zuliazan.

Tandis que le conseil délibérait encore, un officier de service entra et après avoir baisé la terre devant le Malik, il lui dit:

— Ya! Malik Azaman, à la porte de ton sérail, un homme assez ressemblant à un arabe vient de se présenter; il demande à être introduit en présence de ta grandeur.

— Qu'on le fasse entrer, répondit le Sultan.

Dès que l'étranger fut amené devant le Malik Saïf-Rad, il se prosterna et lui dit:



— Que ta journée soit heureuse, ya! Malik Azaman, et que tes jours durent éternellement! Voici le sujet de ma mission: Il y a vingt ans environ que notre Malik des arabes, Sultan Zuliazan, nous fit descendre de nos chevaux, et bâtir une ville pas très loin d'ici et sur ton territoire; alors des présens qui vinrent de ta part; avec les présens il y avait une esclave nommée Kamaria; cette esclave fut la favorite de notre Malik, et en mourant, l'ayant laissée enceinte, il nous fit reconnaître Kamaria comme étant notre souveraine et devant régner sur nous jusqu'à la naissance de son enfant; si cet enfant était un garçon, il devait être immédiatement notre Malik avec un conseil de régence; si cet enfant était une fille, c'était celui qui l'épouserait plus tard qui deviendrait notre souverain.

— L'enfant naquit, c'était un prince; nous le vîmes à son quarantième jour, nous le saluâmes comme notre Sultan et depuis ce jour-là nous ne l'avons jamais revu; chaque fois que nous avons demandé à Kamaria de nous dire ce qu'elle avait fait de son fils, elle nous a menacés de nous faire tuer par des esclaves qu'elle réunit autour d'elle, et dont elle se sert comme de soldats; ainsi nous ne savons pas si notre Sultan est vivant ou mort, et je suis envoyé par mes compatriotes, pour te prier, oh! grand Malik, de vouloir bien forcer Kamaria à nous dire la vérité, car tu as été son maître, tu es encore son chef, et elle ne pourra résister à tes ordres.

Lorsque Sultan Saïf-Rad eut écouté l'arabe:

— Voici! dit-il à Scardion, nous avons une affaire à discuter, nous en avons deux maintenant; faut-il expédier deux armées, l'une contre Saïf-Zuliazan, l'autre contre mon esclave Kamaria? Que vous en semble?

— Ya! Malik Azaman, répondit Scardion, il y aurait peut-être moyen de ne faire qu'une seule chose de ces deux affaires; si j'osais hasarder un conseil, ce serait d'écrire à Saïf-

Zuliazan une lettre amicale et bienveillante, dans laquelle on le prierait de venir en ta présence, pour être employé comme général dans une entreprise glorieuse; on lui enverrait en même temps le mouchoir d'*Aman* (1), avec l'assurance d'être reçu avec tous les honneurs dûs à son rang, et à son courage; alors on l'expédierait contre Kamaria; s'il était vaincu, nous n'aurions plus qu'une seule expédition à faire; et s'il revenait vainqueur, nous trouverions facilement quelque moyen secret de le perdre.

— Et penses-tu, dit Malik Saïf-Rad, que sur notre invitation ce Saïf ne craigne pas de venir?

— Non, répondit Scardion, je sais que Saïf-Zuliazan est un jeune homme imprudent, plein de confiance dans lui-même et dans les autres, et cherchant partout la renommée et les entreprises difficiles; tu peux être sûr qu'il viendra.

Sur cette affirmation, Malik Saïf-Rad ordonna que l'on fit une lettre, telle que son vesir l'avait conseillé, et qu'on l'envoyât avec le mouchoir d'*Aman* au jeune Saïf.

Le tout fut remis à un officier supérieur avec ordre de se rendre immédiatement à la ville de Malik Efrah.

Après quelques jours de voyage, l'officier arrivait aux portes de cette ville; on reconnut bientôt que c'était un nouvel envoyé du grand Sultan; alors tous les vesirs sortirent pour aller à sa rencontre, et il fut accueilli par le peuple avec beaucoup d'honneurs et de réjouissance; lorsqu'il fut admis à présenter sa lettre au Malik, celui-ci prit la missive au dessus de sa tête; puis, après l'avoir portée à ses lèvres, il l'ouvrit et la lut.

Des qu'il eut achevé cette lecture, il se retourna vers Saïf-Zuliazan.

— Ya! *ébeni*, lui dit-il, vois ce qu'on t'écrit: si tu veux rester auprès de moi, tu sais que je sacrifierai pour toi

(1) Signe d'amitié, par lequel on s'engage à ne vous faire aucun mal.

mon âme et mes trésors, mais si tu veux te rendre auprès du grand Sultan, je ne puis pas t'en empêcher ; vois ! tu sais mieux que moi ce que tu dois faire, et tu peux faire ce que tu veux.

Le jeune arabe, après avoir lu, se mit à réfléchir quelques temps, et puis il dit :

— Ya ! *Abi*, ce Sultan Saïf-Rad est généreux, puisqu'il m'appelle à lui, et je pense qu'il ne convient pas de se refuser à sa demande, car il pourrait croire qu'il y a défiance de noire part ; je suis sûr que c'est la défiance et la crainte qui amènent les circonstances fâcheuses, bien plus que le courage et la loyauté ; j'irai donc, puisque tu le permets, mon père, offrir mon bras au Malik Saïf-Rad, et lui promettre sur mes yeux et sur ma tête de le servir dans tous ses intérêts.

Ainsi le voyage de Saïf fut décidé, malgré les larmes de Schama, qui le voyait avec une nouvelle inquiétude s'éloigner pour de nouveaux dangers.

Au bout de quelques jours il lui fit ses adieux, et après avoir embrassé Malik Efrab, il se mit en route, avec Sadoun, qui ne voulait plus le quitter, et l'officier envoyé par le Sultan Saïf-Rad.

Lorsqu'il fut à peu de distance de Madina Adour, le jeune arabe vit plusieurs grands dignitaires s'avancer au-devant de lui, et il fut introduit avec honneur dans la ville ; ensuite on le conduisit en présence du Malik des Moulouk. Saïf Zuliazan se prosterna devant lui, et Sultan Saïf-Rad lui fit signe de s'asseoir ; mais Sadoun-Ezendjé oublia de baisser la terre devant le M.lik, et s'assit en même temps que son maître sans en avoir reçu la permission ; alors Sultan Saïf-Rad se tourna vers lui, en disant :

— Ya ! Sadoun ?

Et celui-ci répondit aussitôt :

— Ya ! *Maloun* ? (eh ! maudit ?)

Le Malik à cette parole commençait à s'agiter sur son siège avec une vive impatience, lorsque Scardion lui dit :

— Ya ! Malik Azaman, pourquoi t'inquiéter de ce que dit cet homme ? ce n'est qu'un sauvage qui n'a jamais rien vu du monde, et qui ne sait pas comment on parle aux Sultans, ni quel respect on doit à la puissance.

Le Malik cependant ne put s'empêcher de dire à Sadoun :

— Sais-tu, sauvage, que ta réponse est plus qu'insolente ? et si tu n'en reçois pas la punition, c'est parce que tu appartiens à celui qui a reçu le mouchoir d'*Aman*.

Là-dessus Sadoun répliqua :

— Certes, si ce n'était à cause de ce jeune lion, que voici (et il désignait Saïf-Zuliazan), je n'aurais pas daigné venir voir ton visage.

— Ya ! Malik Azaman, répéta Scardion, ne parle donc plus avec cette brute ! car tu pourrais à la fin te mettre en colère, et ta grandeur doit être comme l'immensité de la mer, dans laquelle les immondices et les cadavres se perdent sans laisser de trace.

Alors, Saïf-Zuliazan ayant prié Sadoun de se mettre à l'écart, le Malik fit son repas en présence du jeune arabe, et le repas terminé, il lui dit :

— Sais-tu, Saïf, pourquoi je t'ai fait venir ici ?

— Ya ! Malik Azaman, répondit le jeune homme, les ordres et le commandement t'appartiennent, et nous sommes tes serviteurs ; ordonne ! et tes ordres seront fidèlement exécutés.

— Tu sauras donc, reprit Malik Saïf-Rad, qu'une femme parmi mes esclaves, se nomme Kamaria ; cette femme jadis a très mal agi envers moi, et le peuple qu'elle gouverne est venu jusqu'à moi porter plainte contre elle ; comme j'ai entendu parler de ta gloire, Saïf, et de ta valeur dans les combats, c'est sur toi que j'ai jeté les yeux pour aller châtier cette femme, et la faire rentrer sous ma domination.



J'ai compris, répondit Saïf, et je ferai ce que je pourrai faire; que ta grandeur me donne seulement assez de soldats et d'officiers pour constater que nous appartenons au Malik des Moulouks, et j'espère que nous en aurons bientôt fini avec une femme.

Sultan Saïf-Rad ordonna le départ de quatre mille hommes, et de plusieurs officiers supérieurs; il donna le titre de général à Saïf-Zuliazan; au bout de quelques jours il faisait sortir de la ville, les tentes, les armes, et tout l'attirail nécessaire pour cette expédition, et bientôt l'armée se mit en marche, faisant face à des plaines immenses, cheminant à droite et à gauche entourée de sables, jusqu'à ce qu'elle fut arrivée à la ville de Kamaria. Saïf-Zuliazan fit dresser les tentes à peu de distance de la ville, et Kamaria, ayant appris cette déclaration de guerre, fit sortir hors des murs une petite armée, et plaça son camp en face de celui de Saïf, et au pied des remparts.

La nuit était descendue sur la terre, les deux troupes veillaient l'une contre l'autre, et Saïf-Zuliazan, après avoir donné quelques ordres, venait de se retirer dans sa tente pour y prendre quelque repos, lorsqu'un officier de garde vint lui dire qu'un guerrier, couvert de son armure, et se disant être Kamaria, attendait à la porte du camp, et demandait à être introduit auprès du chef de l'armée. Saïf donna l'ordre qu'on le lui amenât, et il se dit en lui-même: cette femme aura déjà eu peur de nous, et elle vient sans doute me demander quelque moyen de capitulation.

Lorsque Kamaria entra dans la tente de Saïf-Zuliazan, elle releva la visière de son casque, et le jeune homme fut comme ébloui par l'éclat de sa magnifique beauté; la lune à son quinzième jour n'est pas plus brillante que ne lui parut ce visage; seulement en l'examinant avec attention il y avait dans les yeux de cette femme quelque chose qui repoussait la confiance. Saïf la reçut avec distinction, la pria de

s'asseoir, et lui demanda les motifs de cette visite, qu'elle faisait seule et au milieu des ombres de la nuit.

— Ya ! Saïf, lui répondit Kamaria, tu es envoyé par le Sultan Saïf-Rad, contre moi, mais, contre moi seulement ?

— Cela est vrai, répondit Saïf.

— Eh bien ! poursuivit Kamaria, puisqu'il ne s'agit que de moi, il est de notre devoir d'empêcher le conflit et la destruction de nos armées, et je viens te proposer une lutte personnelle entre nous ; le premier des deux qui fera tomber l'autre, prendra le commandement de la ville, et les troupes réunies lui jureront complète obéissance.

— J'y consens, répondit Saïf, et nous sortirons demain matin pour cela.

Mais Kamaria, loin de prendre congé du jeune arabe, se mit à se dépouiller de ses vêtemens, jusqu'à ce qu'il ne lui restât plus qu'un juste-au-corps mince et léger ; Saïf dans le plus grand étonnement la regardait faire, puis il lui dit :

— Mais pourquoi donc cette manière d'agir ? quelle peut être ton intention ?

— C'est, lui répondit Kamaria, afin que l'un de nous deux ne puisse pas dire : si ce n'eût été la robe ou l'habit qui m'empêchait, j'aurais été vainqueur dans la lutte ! dans ces sortes de combats, il ne faut pas des choses gênantes.

Saïf-Zuliazan vit alors qu'il s'agissait d'une lutte corps à corps au milieu de la nuit, et il s'écria :

— *Mo ad allah !* (Dieu me préserve !) je ne lutte pas de cette manière avec une femme inconnue, ma loi me le défend, et je ne le ferai pas.

Mais Kamaria tenait beaucoup à ce moyen, et elle espérait que la vue de ses charmes affaiblirait les forces du jeune homme, et qu'elle pourrait le vaincre facilement, aussi lui répondit-elle :

— Il faut pourtant que cela soit ainsi, Saïf ! je le veux.  
Et ce disant, elle commençait elle-même à lui retirer

une manche de sa veste...., et Kamaria put voir alors, enroulé autour du bras blanc et magnifique du jeune arabe, l'*akd* (rang de perles) qu'elle avait placé jadis sous la tête de son enfant, quand elle l'abandonna dans le désert.

La Sultane se rejeta de trois pas en arrière ; elle devint blanche comme une feuille de lis, et dit :

— *Vhè ! vhè ! ladaha !* (oh ! c'est mon fils !) puis elle s'avança de nouveau vers lui pour l'embrasser, mais Saïf la repoussa en disant :

— Femme, comment cela pourrait-il se faire ? et d'où serais-je ton enfant, moi qui n'ai pas de mère, moi qui fus nourri dans le désert par une biche sauvage ? c'est quelque trahison que tu essaies, sans doute ; femme, retire-toi.

Alors Kamaria se mit à pleurer, et lui dit :

— Tu es pourtant mon fils ! je ne puis me tromper sur ce que je vois, cet *akd* que tu portes au bras est une chose qui m'a appartenu, j'en puis donner les preuves, et d'ailleurs, tu sais que les arabes ont une intelligence (*frassat*) inouïe ; je suis sûre que la plupart de nos chefs te reconnaîtront à quelque signe, bien qu'ils ne t'aient vu qu'une fois, lorsque tu avais l'âge de quarante jours.

— Ceci me paraît assez peu vraisemblable, reprit Saïf ; cependant je veux bien me prêter à cette épreuve, et je reverrai avec plaisir les chefs de ton armée ; mais auparavant veux-tu bien me dire comment il se fait, si tu es réellement ma mère, que je me sois trouvé comme orphelin sur la terre de Dieu ?

— Mon fils, répondit aussitôt Kamaria, je partis un jour avec toi et ta nourrice, pour faire un petit voyage, et un matin que la chaleur était grande, nous nous endormîmes quelque temps sous un arbre ; la nourrice t'avait placé à côté d'elle, mais nous nous réveillâmes, nous ne te retrouvâmes plus ; nous te cherchâmes en vain pendant trois jours, il nous fut impossible de te découvrir ; quelque gazelle, l'ayant pris sans doute pour un de ses petits, l'avait emporté dans le désert ; nous



rentrâmes alors pleines de tristesse. Depuis ce jour, j'ai bien pleuré; mais grâce à Dieu nous voici réunis enfin, et mon cœur se réjouit de ta présence.

Comme elle achevait ces paroles, Kamaria se disposait à sortir, et le jeune homme, à demi-persuadé par ses explications et par ses grâces, se laissa cette fois embrasser, la remit sur son cheval, et la pria de revenir bientôt avec les vesirs, et les grands du pays.

Kamaria fut absente à peine quelques heures et retourna vers Saïf avec tous les anciens vesirs de son père; dès que ceux-ci eurent jeté les yeux sur le jeune arabe, et observé le signe qu'il portait à la joue, ils s'écrièrent ensemble :

— Voici notre Malik ! oh ! oui c'est bien le fils de notre Malik, celui que nous avons tenu dans nos mains il y a vingt ans ; ils témoignèrent ensuite que l'*akd* avait appartenu en effet à Kamaria.

— Là-dessus Saïf-Zuliazan prit la main de sa mère, et la baisa en lui demandant pardon d'avoir un moment douté de la véracité de ses discours ; puis il sortit avec elle et ses vesirs, pour annoncer aux troupes des deux pays, que la guerre n'aurait pas lieu, et qu'il était le fils de Kamaria.

Ce jour même Saïf-Zuliazan fit son entrée dans sa ville natale, où il fut salué par des acclamations de joie, car on se réjouissait en même temps et du bonheur de le retrouver, et de celui d'être enfin délivré de la domination de l'esclave étrangère. Saïf fut immédiatement reconnu comme Malik, et porté sur le Mulk en grande pompe et allégresse.

Tant de circonstances aussi extraordinaires qu'inattendues avaient agité vivement le cœur et l'esprit du jeune arabe ; à peine commençait-il à se remettre de ces secousses, qu'un jour Kamaria vint lui dire :

— Mon fils, il me reste encore une chose à faire pour toi; ton père en mourant a laissé un trésor considérable qu'il avait amassé pour toi; moi seule ai connaissance du lieu où



il a déposé ce trésor , à l'entrée du désert ; je pense que c'est aujourd'hui le moment d'aller le prendre afin que nous puissions faire des libéralités au peuple et aux soldats à l'occasion de ton arrivée.

Saïf fut là-dessus de l'avis de sa mère ; il se leva pour se préparer au départ, et, après avoir fait quelques provisions, ils sortirent seuls et au milieu de la nuit pour aller chercher le trésor.

Ils cheminèrent pendant toute la journée du lendemain, et la nuit encore ; enfin dans la matinée du second jour, Saïf dit :

— Ma mère, où donc est ce trésor ? est-ce bien loin ?

— Oui encore loin, mon fils, répondit la mère ; mais nous y arriverons, ne t'inquiète pas, courage !

— Ma mère, ne pourrions-nous pas alors nous reposer un moment ? reprit Saïf.

— Le repos, nous l'aurons toujours, dit Kamaria, il vient sans qu'on l'appelle ; avant tout il faut achever notre besogne ; après, nous aurons le temps de dormir.

Alors ils marchèrent encore durant toute cette journée et puis encore la nuit ; et à l'aurore du troisième jour ils entrèrent dans un désert de sable, et s'y avancèrent pendant trois heures ; bientôt ils aperçurent un arbre immense qui se trouvait seul au milieu du désert ; les feuilles de cet arbre ressemblaient à celles du palmier, et ses branches s'étendaient comme un grand parasol, ses proportions étaient si vastes que mille hommes auraient pu s'asseoir à l'aise sous son ombre.

Saïf-Zuliazan accablé de fatigue se dirigea vers cet abri, en disant :

— Ma mère, il faut pourtant nous reposer !

— En effet, répondit Kamaria, c'est ici mon fils que tu dois trouver le repos, et c'est ici que je trouverai le trésor.

Ils descendirent de cheval, prirent les provisions, et al-

lèrent s'asseoir au pied de l'arbre. La chaleur était étouffante, et l'immensité s'étendait autour d'eux, sans un bruit, sans un mouvement ; la gazelle, seul être animé qui traverse ces solitudes, dormait alors, probablement, car il était l'heure de midi. Saïf ressentait une sorte de malaise et de préoccupation singulière, il lui fut impossible de prendre aucune nourriture, et il dit à Kamaria :

— Je me sens triste et oppressé, ma mère ; je puis à peine respirer ici, devons-nous y rester longtemps ?

— Mais non, répondit Kamaria, dès que tu te seras reposé un moment, nous déterrerons le trésor, et nous retournerons à notre ville ; mais la température de ce désert ne devrait pas t'éprouver ainsi, car c'est sous cet arbre même que j'eus le malheur de te perdre.

— Alors, reprit Saïf, si c'est ici que j'ai déjà connu le malheur, je ne m'étonne plus de ce que j'éprouve.

Et il contempla de nouveau avec émotion ces lieux où il avait été nourri par une gazelle sauvage. Bientôt cependant, le sommeil vint appesantir les yeux du jeune arabe, et sa mère lui dit :

— Ya ! mon fils, moitié de mon cœur, place ta tête sur mes genoux et repose tranquillement, je veillerai sur toi.

Alors elle prit la tête de son fils, et l'ayant posée sur ses genoux, elle le couvrit d'un regard de haine et d'admiration.

Kamaria contempla quelques moments ce bien-aimé de la nature et de Dieu, qui dormait avec confiance sur ses genoux ; elle vit sa taille élégante et majestueuse, ses beaux cheveux lisses qui descendaient sur un cou gracieux et poli comme celui d'une femme, et cette ombre légère qui se dessinait à peine sur ses lèvres, ou encadrait l'ovale de son visage, et ces longs cils noirs, qui voilaient ses yeux d'un bleu foncé comme le ciel. L'esclave Sultane remarqua surtout ce front pur, élevé, cette ligne correcte, signe de race et de grandeur, qui lui causait une sorte d'effroi dont elle

ne pouvait se rendre compte, elle dont l'éblouissante beauté ne portait cependant pas ce signe ; et elle se dit en elle-même : « En vérité, je ne sais ce que j'éprouve en regardant cet homme, mais il me semble qu'il est, plus que moi, né pour commander ; et cependant je suis sa mère ! deviendrais-je un jour son esclave ? non, non, cela ne se peut pas ! »

Ainsi les grâces et la noblesse de cet enfant, tout ce qui aurait fait la gloire et le bonheur d'une autre mère, ne servirent qu'à exciter encore la jalousie qui dévorait le cœur de ce monstre ; alors, Saïf étant bien endormi, elle retira sa tête de dessus ses genoux, et la plaça doucement sur une pierre, puis s'étant éloignée d'un pas, elle dit : « Pauvre fou ! qui a pu croire que je le laisserais régner à ma place ! » bientôt elle tira son sabre en ajoutant : « si je n'avais pas écouté, autrefois, les conseils de la *Dahia*, cette besogne ne me resterait pas à faire aujourd'hui ! »

Comme elle achevait ces paroles, elle leva le sabre sur son fils, et l'en frappa trois fois, sans regarder ; les coups avaient porté sur les membres ; le jeune homme essaya de se soulever, il ouvrit les yeux, mais Kamaria pour la quatrième fois leva son arme, l'en frappa sur la tête, et il tomba dans un lac de sang....

La femme alors jeta le sabre loin d'elle, et remonta sur son cheval, en disant :

— Et maintenant, je pourrai dormir, car je serai Sultane toujours !







Vers la fin du quatrième jour il atteignit une montagne plus élevée que les autres ; c'était celle où était situé le château-fort de Sadoun-Ézendjè.





Vers la fin du quatrième jour il atteignit une montagne plus élevée que les autres, c'était celle où était situé le château-fort de Salschede.

## LE JARDIN DE KHAMIME.

GUÉRISON DE SAÏF-ZULIAZAN ; SES AVENTURES DANS LE CHATEAU DE HAM EBEN NOEH , ET DANS LE JARDIN DE KHAMIME ; ET COMMENT IL ÉCHAPPE A CES DERNIÈRES DIFFICULTÉS PAR LE SECOURS DU GÉNIE AIRROUD.

La nuit avait couvert de ses crêpes noirs le meurtre épouvantable qui venait d'avoir lieu, et jeté son voile sur l'immensité du désert; des nuages sombres traversaient l'atmosphère, et des étoiles incertaines et voilées tremblaient entre ces nuages; ainsi l'âme du jeune arabe resta toute la nuit incertaine et tremblante entre les ombres d'ici-bas, et les lumières de l'éternité.

Mais Dieu ne voulait pas encore appeler à lui cette âme à peine née, et envoyée parmi les hommes, pour leur offrir des secours utiles et de nobles exemples.

Dès les premières lueurs du matin, la fraîcheur de l'air et peut-être l'odeur balsamique de l'arbre rendirent à Saïf



quelque sentiment de l'existence ; il ouvrit les yeux, ressentit les douleurs de ses blessures, et voulut faire un léger mouvement, mais il ne put y parvenir ; il n'y avait pas autour de lui un seul être vivant qui pût lui porter secours, et Saïf-Zuliazan s'abandonna à une tristesse plus grande que celles qu'il avait éprouvées jusqu'alors, car il lui paraissait horrible de mourir de la main d'une mère. Pour écarter autant que possible l'amertume de cette pensée, il se mit à prier encore avec amour, avec résignation, ce Dieu qui le rappelait si jeune ; tandis qu'il priait ainsi, il entendit les feuillages de l'arbre s'agiter au-dessus de sa tête, et une petite voix douce qui disait :

— Salut à toi, ya ! Chaikh Abdussalam !

Saïf, ayant levé les yeux, vit alors deux jolis oiseaux, verts et brillants, dont l'un répondit à l'autre :

— Que le salut soit sur toi, ya ! Chaikh Djiadè.

— Regarde, poursuivit le premier, ce que l'infâme Kamaria a fait de son fils ! et de quelle manière elle l'a trahi !

— Kamaria, ajouta le second oiseau, est une créature à trahir, non pas une fois, mais sept fois.

Admire cependant la providence de Dieu : cette femme a mal choisi la place de son crime, car elle a conduit son enfant sous le seul arbre qui pouvait le rendre à la vie ; ses feuilles sont un remède infailible contre les blessures ; cet arbre a été jadis le berceau de Saïf-Zuliazan, il fut nourri sous son ombrage par une chèvre du désert, et plus tard recueilli par un homme au cœur honnête ; aujourd'hui cet arbre va le guérir à l'instant. il n'a qu'à broyer entre ses dents quelques unes de ses feuilles, appliquer cette pâte sur ses blessures, et ses blessures disparaîtront immédiatement sans laisser de traces.

Les deux oiseaux échangèrent alors leurs salutations, et s'envolèrent, chacun de son côté.

Saïf comprit que c'étaient les deux solitaires qu'il avait trouvés dans les minarets, quand il s'en allait à la recherche de *Tarik Enil*, et auxquels ensuite il avait rendu les derniers de-

voirs; l'un, Chaikh Djiadé, lui avait indiqué l'*Aïcha* pour traverser la mer; l'autre, Chaikh Abdussalam, lui avait envoyé Aquis-sa, lorsqu'il se trouvait dans le puits profond.

Dès que Saïf-Zuliazan eut écouté les paroles de ses vieux amis, il désira vivement avoir quelques feuilles de cet arbre miraculeux; il essaya encore en vain de se mouvoir, puis reconnaissant l'inutilité de ses efforts, et voyant la hauteur des branches, il se prit à pleurer de tristesse, en pensant qu'il lui faudrait mourir auprès de l'objet même qui pouvait le rendre à la vie.

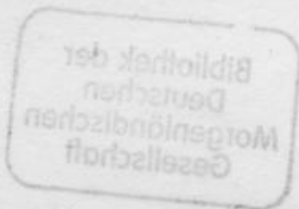
Pendant qu'il était ainsi pleurant et priant Dieu, un souffle de vent s'éleva, fit frémir et s'agiter le grand arbre, et plusieurs feuilles vinrent s'abattre presque dans les mains du blessé. Celui-ci, reprenant courage, procéda, selon ce que la providence lui avait enseigné par la voix des oiseaux, et chaque fois qu'il appliquait le topique sur une de ses plaies, la plaie disparaissait à l'instant même, si bien qu'en peu de temps Saïf se releva aussi agile et aussi plein de force que s'il ne lui fût rien arrivé.

Alors il se prosterna pour remercier le Dieu très haut et très puissant, et voyant à quelque distance son cheval qui semblait l'attendre, il s'élança sur son coursier, s'éloignant au plus vite de ce lieu fatal, et marchant à travers le désert sans savoir où diriger ses pas.

Saïf-Zuliazan marcha ainsi pendant dix jours, se nourrissant de racines sauvages, et buvant les eaux de la pluie; enfin quand le onzième jour fut arrivé, il se trouva en face de deux montagnes dont les sommets rocheux allaient se perdre dans les hauteurs du ciel.

Entre ces deux montagnes courait un torrent dont l'effrayante rapidité s'emparait des oiseaux qui le traversaient à certaine distance, et les faisait s'abîmer dans ses eaux.

Saïf remarqua sur l'une des deux montagnes un *souma* ( minaret ) et sur l'autre un château d'une architecture ma-



gnifique ; ce château paraissait très vaste et tellement élevé que les hauteurs étaient enveloppées de nuages.

Sur un autre point de ces deux montagnes se trouvaient deux caps de marbre qui se prolongeaient l'un vers l'autre, de manière que vus d'un peu loin ils paraissaient se réunir et former un pont au dessus du torrent; c'étaient des ouvrages d'art exécutés avec beaucoup de luxe et le goût le plus parfait.

Saïf-Zuliazan se dirigea d'abord du côté où il apercevait le minaret; lorsqu'il fut arrivé près de la porte, il cria de toute sa voix:

— *Ya! Sakine Almakani* (hé! habitant de ces lieux!)

Un homme lui répondit alors de l'intérieur du *souma* :

— *Sahelène vèhè marhaba, ya! Saïf-Zuliazan* (sois le bienvenu et le bien reçu, oh! Saïf-Zuliazan.)

La porte s'ouvrit alors et un vieillard très grand de taille, brun de visage et dont le front était marqué du signe de prosternation, se présenta devant lui en ajoutant :

— *Anista hadza adiar, ya! Saïf-Zuliazan* (tu honores cette terre de ta présence, ya! Saïf-Zuliazan.)

— Qui es-tu? dit aussitôt ce dernier au solitaire? et d'où peux-tu me connaître?

— Je me nomme Khamime Atalibe, ya! Saïf, et depuis quarante années je t'attends ici pour te mettre en possession d'un puissant *zhakhira*, que tous les Moulouks ont ambitionné, mais qui n'appartiendra qu'à toi; pour ce soir tu es mon voyageur; et ce disant, il fit entrer Saïf dans le minaret.

Après avoir causé un moment avec son hôte, le jeune arabe ne put s'empêcher de lui dire :

— Et quel est donc ce puissant *zhakhira* dont tu m'as parlé tout à l'heure?

— Tu le sauras demain, lui répondit Khamime; à présent tu dois penser à prendre quelque nourriture et un peu de repos, et demain au lever de l'aurore je viendrai t'éveiller.

En effet, le lendemain dès les premiers rayons du jour, le

Bibliothek der  
Deutschen  
Morgenländischen  
Gesellschaft



solitaire connaissait son jeune ami sur les hauteurs de la montagne; bientôt ils atteignirent un de ces caps de marbre, que Saïf avait déjà remarqués de loin, et tous les deux ils s'avancèrent jusque sur la pointe extrême de ces caps; alors Khamime dit au jeune homme :

— Dès que le soleil va paraître, ya ! Saïf-Zuliazan, tu t'élanceras sur la pointe de la montagne opposée, et de là, tu écouteras ce que j'aurai à te dire sur ce qui te restera encore à faire.

— En vérité, lui répondit Saïf, si tu n'étais pas un saint homme, je dirais que tu as perdu le sens, car il n'y a pas de force humaine qui puisse franchir d'un bond cette distance; les oiseaux eux-mêmes ne le peuvent pas: on dit qu'ils sont entraînés dans le gouffre quand ils essaient de passer.

— Homme de peu de foi, reprit le solitaire, comment, après tout ce qu'a fait le Très-Haut pour toi, tu doutes encore et tu hésites ! tu mériterais quelque nouvelle difficulté dans cette nouvelle entreprise, mais je prierai Dieu pour qu'il ne t'en envoie aucune; maintenant regarde ceci;— et Khamime montrait de la main au jeune homme deux traces de pieds enfoncées de plusieurs lignes dans le marbre; puis il dit à Saïf: Place tes pieds dans cette forme, et Saïf ayant obéi, remarqua que les deux empreintes s'adaptaient absolument à ses pieds: le solitaire lui dit alors :

— *Vhè allahi, anta ouva, ya ! Saïf-Zuliazan* (par le saint nom de Dieu, cela est pour toi, Saïf-Zuliazan); et c'est toi qui traverseras cette distance d'un seul bond, car il y a dans cette empreinte un Talsame avec ton nom, et toi seul au monde peux accomplir cette œuvre.

Comme il disait ces paroles un premier rayon du soleil vint dorer le front de Saïf, et Khamime dit au jeune arabe :

— Maintenant tu vas prendre un élan, comme si tu voulais sauter sur le bord opposé.

Saïf n'hésita pas cette fois, et dès qu'il se fut élancé, il s'en-



tit comme un support qui se plaçait sous ses pieds, et le portait jusqu'à l'autre montagne ; là il fut arrêté sur la pointe du cap, et trouva que ses deux pieds étaient entrés dans deux formes semblables à celles qu'il venait de quitter.

Alors Saïf cria vers Khamime, en lui disant :

— Voici, que te reste-t-il maintenant à me commander ?

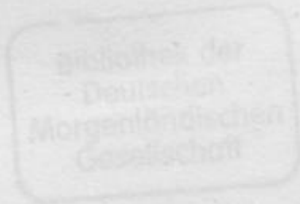
— Maintenant, lui répondit le vieillard, tu vas aller au grand château que tu vois à quelque distance, tu frapperas pour entrer dans ce château, et si l'on te demande qui tu es, tu diras ton nom; alors, la porte s'ouvrira pour toi ; tu trouveras d'abord une première cour, dans cette cour il y a trois chambres, et tu entreras dans celle de ces chambres qui se trouve en face de la porte : c'est là au milieu de cette vaste salle que tu verras un cercueil en bois d'ébène, et dans le cercueil le corps d'un homme enveloppé dans le *kheffin* ; le cadavre a sa main droite ouverte sur sa poitrine comme s'il y cachait quelque chose, tandis que son bras gauche est étendu le long du corps ; ce corps, mon enfant, est celui de Ham, fils de Noeh ; tu l'arrêteras à sa droite en disant les versets d'Ibrahim, qui commencent ainsi : « que le salut soit sur toi... » Alors tu verras la main de Ham se lever lentement, et laisser à découvert le *louch* qu'elle retenait ; c'est un bijou en or de la grosseur d'une noix et attaché à une chaîne très belle, également en or ; tu prendras la chaîne et le *louch* et reviendras me trouver.

Saïf, après avoir entendu ces paroles, quitta le cap de marbre et se dirigea vers le château ; quand il fut arrivé près de la porte, il frappa, et une voix partant de l'intérieur lui demanda :

— Qui es-tu ?

— Je suis Saïf-Zuliazan, répondit le jeune arabe.

A ce nom, la porte s'ouvrit, et Saïf entra dans la cour qu'il traversa directement pour se rendre à la chambre mortuaire.



Là, au milieu d'une salle immense, il vit le corps de Ham, placé sur son cercueil comme un homme endormi; suivant les instructions qu'il avait reçues, il alla se placer à la droite du patriarche, en récitant cette phrase d'Ibrahim: « que le salut soit sur toi. » Alors, comme on le lui avait annoncé, la main du mort commença à s'élever lentement et à laisser à découvert sur sa poitrine le talisman précieux appelé *louch*; Saïf le détacha aussitôt avec précaution, le cacha dans son sein, puis ayant jeté un dernier regard sur cette salle antique et solennelle, il sortit précipitamment du château de Ham.

Bientôt il aperçut Khamime (Ham, fils de Noeh) sur le cap de l'autre montagne, et dès qu'il fut à portée de sa voix, le vieillard lui cria :

— Eh bien ! Saïf, rapportes-tu le *louch* ?

— Le voici, répondit le jeune homme en faisant briller au soleil le précieux bijou.

— Maintenant jette le moi, poursuivit Khamime, il m'arrivera sans encombre.

Comment, le jeter ! pour qu'il tombe dans l'eau ! s'écria Saïf, car il est impossible qu'il en soit autrement.

— Au contraire, c'est qu'il est impossible que cela arrive, reprit Khamime, car il y a sur ce *louch* des caractères sacrés, qui l'empêchent de tomber dans la rivière, jette-le sans crainte, te dis-je.

Alors Saïf lança devant lui le talisman de toute sa force, et ce dernier s'en alla tomber directement dans la main du vieillard ; Khamime alors ne put contenir sa joie, il le porta à ses lèvres, le plaça sur sa poitrine, et son émotion fut si vive qu'il tomba par terre comme sans connaissance.

Saïf-Zuliazan qui attendait, sur la pointe de la montagne, les instructions du solitaire, s'impatienta bientôt de ces retards, et cria de toute sa voix :

— Ya ! Khamime, quelle maladie as-tu donc pour tomber

ainsi comme un homme ivre, et m'abandonner ici tout seul, sur cette roche inconnue ?

Ces paroles du jeune arabe rappelèrent à lui le vieillard, et il se releva en disant :

— Ya ! Saïf, tu viens de rapporter le *loueh*, mais ce n'est pas assez, il te faut maintenant aller chercher le sabre de Ham, que tu trouveras sous son bras gauche ; quand tu arriveras auprès du cadavre, tu diras ce verset du chant d'Ibrahim : « que le salut soit sur lui ! » aussitôt le bras du cadavre se lèvera lentement et découvrira le sabre, comme sa main droite en s'élevant a mis à découvert le *loueh*. Mais prends garde, Saïf, de ne point toucher au voile, qui recouvre le visage du fils du prophète, car si tu faisais cela, crois-moi, il t'en arriverait malheur.

— Eh bien ! dit Saïf-Zuliazan, je vais encore chercher le sabre. — Et il retourna sur ses pas vers le château.

Lorsqu'il fut arrivé près du cadavre, il s'arrêta sur la gauche du cercueil, et commença cette phrase du chant d'Ibrahim : « que le salut soit sur lui ! »

Aussitôt le bras de Ham se leva et laissa bientôt à découvert le sabre, qui était couché à côté du corps. Saïf prit avec respect l'arme sainte, et il se disposait à sortir, lorsqu'une pensée fatale traversa son esprit : « Comment, se dit-il, Saïf-Zuliazan ! lorsqu'un jour tu rentreras dans ton pays, on te demandera : Vraiment, Saïf, tu as pénétré dans le château mystérieux et redoutable de *Ham eben Noeh* ! comment donc est-il ce château ? - Il est situé, répondrai-je, sur des rochers qui touchent aux nuages dans une île inaccessible, entourée par un torrent furieux qu'on ne peut traverser sur aucun point. - Et le corps du fils du prophète, tu l'as vu, Saïf, où est-il ? - Il est couché sur un cercueil d'ébène, au milieu d'une salle antique et profonde. - Et son visage ? comment est son visage ? me dira-t-on. A cela, que pourrai-je répondre.. ?

Non, non, Saïf, il est impossible que la providence, de mira-



de en miracle, t'ait conduit jusqu'ici; qu'elle t'ait mis à même d'admirer tant de choses merveilleuses, et qu'elle veuille maintenant te priver de voir la plus grande de ses merveilles, lorsque tu n'as plus qu'à lever un voile pour satisfaire une curiosité légitime; que signifie cette recommandation de Khamime? c'est une folle crainte qui lui a passé par la tête, et je ne dois pas m'arrêter à de semblables faiblesses...

Alors cédant à la puissance de son désir, Saïf-Zuliazan s'agenouilla près du cadavre, et d'une main que l'émotion rendait tremblante, il écarta le voile qui recouvrait le visage du patriarche.

Aussitôt il vit ce visage prendre les couleurs de la vie, les yeux, d'une grandeur démesurée, s'ouvrirent, s'agitèrent dans leurs orbites et s'attachèrent sur Saïf, avec des regards de feu, tellement courroucés, tellement terribles, que ce dernier, plein d'effroi, laissa retomber le voile, et voulut s'enfuir..., mais il se trouva tout-à-coup dans une obscurité profonde, tandis qu'une voix sépulcrale faisait entendre ces paroles :

— Que ton corps soit mis en morceaux, et broyé, toi qui as eu l'audace de découvrir le saint visage du fils du prophète!

Alors de tous les côtés de la salle, les pierres de la voûte se détachèrent tombant sur le sol; la terre trembla, les murailles s'ébranlèrent et des gerbes de feu éclataient et se croisaient dans l'ombre.

Saïf-Zuliazan cherchait la porte, et ne la trouvait pas.

Pendant quelques minutes il s'agita dans ce cahos, en proie à une terreur croissante, lorsqu'enfin il parvint à rencontrer l'issue; il traversa la cour, s'élança hors du château fatal, et s'en alla tomber à quelque distance, non loin du cap de marbre, presque anéanti et sans connaissance.

Le jeune arabe commençait à reprendre ses esprits, lorsque Khamime lui cria de l'autre côté de la rivière :

— Eh bien! Saïf, qu'as-tu fait? tu as méprisé mon conseil



tu as regardé la figure du fils du prophète, eh bien ! reste jusqu'à l'heure de ta mort dans cette île inabordable, car tu as perdu la faculté d'en sortir, et personne maintenant ne peut plus rien pour toi ; je t'avais bien fait cependant les recommandations nécessaires, mais une curiosité sacrilège l'a emporté sur mes avis ; n'accuse donc que toi de ton propre malheur ; quant à moi, je t'envoie le dernier salut que tu recevras en ce monde.

Khamime alors s'en retourna, marchant vers son minaret ; mais Saïf s'étant avancé jusque sur la pointe du cap, mit ses pieds dans les deux empreintes et cria :

— Ya ! Khamime, attends-moi, nous irons ensemble, je vais m'élancer sur l'autre cap.

— Tu n'as donc pas compris, répondit le vieillard en retournant la tête, je viens de te dire que tu ne pouvais plus quitter cette île ; si tu essaies de t'élancer, tu tomberas dans le torrent, et avant d'en arriver là, je pense que tu dois attendre encore.

Là-dessus Khamime s'éloigna.

Saïf-Zuliazan resta seul dans son île déserte, errant à l'aventure parmi les rochers, afin de s'assurer que réellement il n'y avait aucun moyen de salut, mais il reconnut avec tristesse que les prédictions du solitaire ne seraient que trop vraies.

Il passa la nuit auprès de la porte du château, et le lendemain à son réveil il trouva devant lui deux pains et un vase de miel ; il resta ainsi plusieurs jours, trouvant tous les jours deux pains et un vase de miel, jusqu'à ce qu'enfin il se dit qu'une pareille existence n'était pas supportable, et qu'il valait mieux encore affronter la mort que de vivre dans un isolement que les animaux sauvages eux-mêmes ne sont jamais parvenus à endurer.

Après que Saïf eut pris cette résolution, il se leva un matin, avant que le soleil eût paru sur l'horizon et se rendit au cap de marbre. Dès qu'il y fut arrivé, il plaça ses deux pieds dans

les deux formes qui semblaient toujours faites exprès pour lui, et, après avoir prononcé le saint nom de Dieu, il s'élança dans l'espace!

Mais ce n'était plus ce Saïf-Zuliazan, qui d'un seul bond avait passé d'une montagne à l'autre... ce n'était plus cette fois qu'un homme qui tombait lourdement dans la rivière.

Alors le courant de l'eau s'empara de lui, et l'emporta avec une fureur inimaginable; Saïf voulut essayer de nager et de prendre les côtés de la rivière, mais cela lui fut impossible, c'était un torrent encaissé dans des murailles de roche, et dont les bords étaient hérissés de pointes plus dangereuses que les courans du milieu; il n'y avait donc aucun espoir ni de s'arrêter, ni même de se reposer un moment, et Saïf dut se borner à se soutenir sur l'eau, en conservant le sabre de Ham, qu'il tâcha d'assujettir sur lui.

Alors ce fut une course furieuse pendant une journée et une nuit entières; le torrent l'entraînait, l'entraînait toujours; il lui restait à peine la faculté de respirer, et de sentir les douleurs de la faim, et bientôt il se trouva si faible qu'il lui sembla qu'il allait mourir.

Cependant une lueur d'espoir vint encore le ranimer un moment; il vit les deux montagnes se rejoindre et se fermer devant lui; il espéra que la rivière se perdait, et qu'elle le déposerait sur quelque point praticable, mais hélas! le courant plus furieux encore l'emportait avec rage, et au bout de quelques minutes il découvrit l'entrée d'un passage creusé dans la montagne, et dans lequel s'engouffrait le torrent.

A peine avait-il fait cette découverte, que le malheureux Saïf sentait son corps déchiré par les roches aigues et tranchantes qui bordaient l'entrée du souterrain; puis tout-à-coup il se trouva dans une obscurité complète; le torrent l'entraînait toujours; il l'entraîna ainsi de nouveau pendant une journée et une nuit entières, et aux tortures de la faim, se joignirent les douleurs de ses blessures, et l'impossibili-

té de prévoir les nouveaux dangers qui pouvaient le menacer dans l'ombre.

Alors Saïf-Zuliazan abandonna son corps à la providence de Dieu et pria pour son âme; puis il ferma les yeux, autant par faiblesse que par découragement, et comme pour éteindre lui-même cette faculté de la vue, qui lui devenait inutile. Un moment il les rouvrit cependant et il lui sembla voir un rayon de lumière se glisser dans le souterrain, c'était un rayon d'espoir dans la nuit de ses souffrances!...; le courant l'entraînait, l'entraînait toujours...; et bientôt il sortait du souterrain comme il y était entré; il revoyait le ciel, l'espace, le soleil...; et encore quelques secondes, et la rivière le jetait dans un jardin immense, véritable paradis de la terre!

Ce jardin, dans lequel Saïf-Zuliazan venait d'entrer d'une manière si peu usitée jusqu'à ce jour, était plein de fleurs enivrantes et de fruits savoureux; et les fleurs, les fruits, les arbres et la verdure se réfléchissaient dans des sources claires et brillantes comme le cristal; l'air y était doux, et rempli de suaves parfums, et des oiseaux de divers plumage y faisaient entendre les chants les plus variés.

Lorsque Saïf, presque nu et anéanti par la douleur et la faim, se vit dans ce paradis terrestre, il eut presque honte de lui-même; il mangea quelques fruits, s'assit un moment au soleil, puis il put se cacher dans l'ombre des feuillages. Après avoir ainsi erré pendant quelque temps, à l'abri de tous les regards, il atteignit les abords d'une assez grande habitation située au fond du jardin; bientôt il entendit un bruit de chevaux, et des voix d'hommes, puis une porte s'étant ouverte, plusieurs cavaliers passèrent à quelques pas de lui, se disant entr'eux:

— Où donc s'est-il caché cet ennemi qui doit être arrivé ce matin par le courant de la rivière?

Lorsque Saïf-Zuliazan eut entendu ces paroles, il s'en-



fonça plus profondément encore dans le fourré, et revint doucement sur ses pas, cherchant autour de lui un asile plus sûr; après avoir fait le tour entier de cette campagne, il ne découvrit rien de mieux qu'un arbre immense qui se trouvait au centre même du jardin, et dont les branchages touffus pouvaient le dérober à toutes les recherches; il monta donc au plus haut de cet arbre, et s'établit avec soin dans le plus épais de son feuillage.

Il était à peine installé dans la cachette aérienne, lorsqu'il vit s'avancer plusieurs hommes d'armes, conduits par un jeune officier d'une beauté peu ordinaire; ces hommes étant arrivés jusque sous l'arbre où Saïf se tenait caché, le chef leur dit :

— Et maintenant vous allez de nouveau chercher partout notre ennemi, et quand vous l'aurez enfin trouvé, vous reviendrez ici, sous cet arbre.

Les cavaliers partirent sur cet ordre, et se dispersèrent dans le jardin; mais un quart d'heure après ils revinrent tous en disant :

— *Ya! mawlane* (maître), nous avons cherché partout, et n'avons rien trouvé.

— Mes cavaliers, leur dit le jeune chef, celui qui m'a prévenu de l'arrivée de cet homme, ne ment jamais; vous aurez négligé quelque chose, dans votre battue à travers les feuillages; n'importe, maintenant nous allons faire notre collation, et le repas terminé j'irai moi-même chercher cet inconnu.

Alors on apporta une table servie, et tous s'étant rangés en cercle autour de cette table, ils se mirent tous à manger.

La collation était exquise et copieuse, et la vapeur des mets montait en spirales odorantes jusqu'au cerveau affaibli du pauvre Saïf-Zuliazan, qui depuis tant de jours n'avait pris que de la fatigue et de l'eau; à chaque instant il lui semblait qu'il allait tomber d'inanition sur cette table où cha-



— eun mangeait avec appétit ; en vain fit-il tous ses efforts pour combattre cette faiblesse, la fumée odorante montait, montait toujours, si bien qu'il lui devint impossible de résister davantage et qu'il s'écria d'une voix étouffée, et plein de honte d'être vaincu par la faim : « donnez-moi à manger. »

A cette parole tous ceux qui étaient à table relevèrent la tête, et ils aperçurent Saïf, qui descendait de branche en branche. Le jeune officier lui dit alors :

— Etranger, viens, et mange avec nous.

Saïf-Zuliazan le salua, et se mit à table.

— Et maintenant qui es-tu ? et d'où viens-tu ? demanda l'officier.

— Permets-moi de manger, d'abord ; tu me questionneras ensuite, répondit le jeune arabe ; et il se mit à manger.

Tout en mangeant, il fit la réflexion qu'il ne serait pas prudent de parler du château de Ham, et de ce qui était arrivé là, et lorsqu'après le repas, le chef des cavaliers lui dit :

— Eh bien ! pourrais-tu savoir à présent comment tu es arrivé parmi nous ?

Saïf lui répondit alors :

— Ya ! Sidi, je suis homme négociant, et je suis parti de mon pays à bord d'un bâtiment de commerce ; bientôt les vents sont devenus si forts, et la mer si furieuse, que notre navire s'est trouvé perdu et brisé en morceaux ; pour moi je me suis sauvé à la nage, et les vagues m'ont porté dans une île du *Baher Almouhit* (1) ; il n'y avait, dans cette île, ni habitans, ni végétation, je n'y vis qu'un seul arbre, mais très grand, sur lequel je passai la nuit, afin d'éviter la rencontre des animaux sauvages. Au matin, vers le point du jour, un oiseau d'une taille immense vint s'abattre sur cet

(1) Nom arabe de la mer en cet endroit.

arbre, je pensai que c'était un moyen de salut que Dieu m'envoyait, et quand je vis l'oiseau prêt à s'envoler, je le saisis par les deux pattes afin qu'il m'entraînât avec lui; en effet, je voyageai de cette manière pendant une heure environ; mais enfin le maudit oiseau s'avisait du poids inaccoutumé qui gênait ses mouvemens, il jeta un coup d'œil au dessous de lui, et après avoir reconnu la cause de son embarras, il dirigea son bec contre ma tête. La peur de ce bec formidable me fit lâcher prise et je tombai de très haut au beau milieu d'une rivière, mais heureusement cette rivière était celle qui borde votre jardin, je me mis à nager, et en quelques minutes j'abordai sur cette belle propriété, qui l'appartient sans doute, sidi; quant à la manière dont tu m'as trouvé, sur cet arbre, j'y suis monté parce que j'ai cru comprendre qu'on me cherchait, avec des intentions assez peu bienveillantes.

Le jeune officier ne répondit rien à cette histoire, et ils restèrent dans le jardin jusqu'au soir; alors ils rentrèrent avec Saïf dans le château, et après avoir pris ensemble leur souper, l'officier conduisit Saïf dans une chambre à coucher, tout près de la sienne, puis il souhaita le bonsoir à son hôte, ferma la porte sur lui et se retira.

Après de si terribles agitations, le jeune arabe ne pouvait guère dormir; d'ailleurs il ignorait complètement les intentions de ces cavaliers à son égard; leur chef paraissait très peu communicatif, et Saïf-Zuliazan pensa qu'il fallait se tenir sur ses gardes.

A force de se promener dans sa chambre, et d'en examiner les parois, il découvrit une petite lucarne qu'il n'avait pas d'abord aperçue et par laquelle on pouvait voir dans la chambre de l'officier; alors il éteignit sa lumière, et alla aussitôt appliquer son œil contre la petite lucarne; mais quel fut son étonnement! le jeune officier n'était autre qu'une jeune femme; c'était Djiza, fille de Khamime Atalibe,

celui qui l'avait envoyé à la recherche du *loueh* et du sabre dans le château de Ham.

Saïf continuait à regarder dans la chambre de la jeune fille; bientôt il la vit étendre assez brusquement un de ses bras, et dans ce mouvement un objet qui se trouvait rattaché à son poignet tomba sur le sol; au moment où elle le ramassait, et le replaçait sur son bras, Saïf-Zuliazan reconnut que c'était le *loueh* d'or qu'il avait pris sur la poitrine de Ham; dès lors il examina plus attentivement encore et avec plus de curiosité ce qui se passait dans cette chambre; après avoir soigneusement fixé le *loueh* d'or, Djiza se mit à le frotter vivement avec sa main droite, et aussitôt une petite voix nette et métallique sciait du *shakhira* (objet précieux) et dit:

— *Nam, nam* (plaît-il?)

Alors Djiza répéta deux fois:

— *Aïroud, ya! Aïroud*. (1)

Et la voix répondit:

— *Labique, ya! Sattar* (eh bien, madame?)

— Je voudrais savoir, reprit Djiza, quel est cet homme étranger qui est entré dans ma maison, et dont tu m'avais hier annoncé l'arrivée.

— C'est Saïf-Zuliazan, celui qui est venu me chercher dans le château de Ham, où il m'a pris sur la poitrine de Ham; ton père, en me donnant à toi, t'a raconté l'histoire de cet homme, qui par suite d'une désobéissance était resté seul sur la montagne; mais ne pouvant supporter son isolement, il s'est jeté il y a trois jours de la montagne dans la rivière, et le courant l'a porté jusqu'ici.

— Très bien, répondit la jeune fille, je sais maintenant

(1) *Aïroud* est le nom du génie attaché à ce talisman; il devenait le serviteur et le protecteur de celui qui possédait le *loueh*, et il était forcé de répondre par la vérité à chacune de ses questions.

ce que je voulais savoir, je n'ai plus rien à te demander.

Et Djiza s'étant couchée, s'endormit.

Mais Saïf attendit que le sommeil de la fille de Khamine fût devenu assez profond pour qu'il pût entrer dans sa chambre sans la réveiller; quand il pensa que le moment était venu, il ouvrit avec précaution la porte de cette chambre, et se dirigea vers le lit, en disant:

— *Ya! Sattar, ya! Sattar.* (1)

Puis il prit doucement la main de Djiza, parvint à détacher le talisman précieux, sans qu'une ombre de mouvement eût troublé son repos, et il rentra chez lui le cœur tout joyeux, d'avoir ainsi retrouvé ce *zhukhira*, pour lequel déjà il avait souffert de si grandes angoisses.

Quand le jour parut, la jeune fille se leva, revêtit son costume militaire, et se rendit au jardin, sous l'arbre où Saïf s'était caché la veille.

Dès qu'elle se fut assise elle donna l'ordre qu'on lui amenât le prisonnier; au bout de quelques minutes, Saïf fut conduit en sa présence; elle se contenta de le saluer, fit servir la collation, puis elle lui dit:

— Assieds-toi, et mange.

Saïf-Zuliazan s'assit sur ses jambes croisées, à la manière des arabes, et se mit à manger, sans regarder autre chose que son appétit.

Alors Djiza fit signe à un de ses cavaliers de tirer son sabre et d'abattre la tête de Saïf.

Le cavalier obéit à ce signal, mais dans l'effort qu'il dirigea contre Saïf-Zuliazan, le sabre se retourna contre la tête de son cavalier, et la lui trancha.

Saïf s'aperçut fort bien de l'événement, mais il fit comme s'il n'avait rien vu, et continua tranquillement à man-

(1) *Sattar*, invocation arabe, qui signifie: divine protection! mon Dieu protecteur!



ger, tandis que Djiza, persuadée qu'il ne se doutait pas de la chose fit enlever sans bruit le cadavre.

Quelques momens après, un homme âgé s'avança vers le grand arbre et Saïf reconnut Khamime Atalibe; aussitôt il lui dit:

— Ya! Khamime!

Et celui-ci lui répondit:

— Salut!

— Que le salut ne soit pas sur toi, répliqua Saïf-Zuliazan, toi qui m'as laissé sur la montagne, et t'en es allé seul.

— Eh! ne t'avais-je pas averti comme je devais le faire? tu ne peux t'en prendre à nul autre qu'à toi, Saïf; puis, s'adressant à sa fille, le vieillard continua:

— Sais-tu, mon enfant, que cet homme est celui qui a pris au château de Ham, le précieux *louch* que je t'ai donné?

Ces paroles de Khamime, ayant rappelé à Djiza son talisman, elle releva sa manche pour le voir, et ne le trouvant pas, elle resta confondue dans le plus douloureux étonnement; la puissance, attachée à ce *zhakhira*, comblait tous les désirs de cette fille altière et ambitieuse; aussi dès que le premier moment de stupeur fut passé, elle dit:

— Mon père! j'ai perdu le *louch*, saurais-tu me dire où il peut être?

— C'est moi qui l'ai, dit tranquillement Saïf.

— Allah! Allah! s'écria Khamime, toute chose retourne donc toujours à son maître.

— Oui, mais cela ne peut être ainsi, interrompit Djiza; il faut que Saïf-Zuliazan me rende mon *louch*; ou bien il faut qu'il m'épouse.

— *Mo ad allah!* dit aussitôt le jeune arabe, la princesse Schama est ma fiancée, je l'aime, et je n'épouserai aucune autre femme avant elle.

Mais Djiza ne renonçait pas aussi facilement à la possession du précieux *zhakhira*; une contestation très difficile

à soutenir s'établit à cette occasion, si bien que Saïf ne vit plus qu'un seul moyen de s'en affranchir; il prit le *touché*, sans qu'on s'en aperçût, le frota, et la petite voix dit :

— *Nam* (plaît-il?)

Là-dessus Saïf répondit :

— Prends-moi, et emmène moi, d'abord où tu voudras, pourvu que je sorte d'ici.

A peine avait-il achevé ces mots, que Saïf-Zuliazan sentit qu'il s'élevait dans les airs, aussi facilement que s'il avait eu des ailes; tous les regards se fixèrent sur lui avec stupéfaction, mais le jardin, ses habitans et son château, n'étaient déjà plus pour lui qu'un point dans l'espace et bientôt la terre elle-même, avec ses montagnes, et ses mers, s'effaçait presque sous ses yeux.

Lorsqu'ils furent arrivés à cette hauteur immerse, Aïroud, dit pourtant à Saïf :

— Ya ! Sidi, de quel côté nous dirigerons-nous maintenant?

— Allons à mon pays, répondit Saïf, je veux punir ma mère Kamaria de la manière dont elle m'a traité, et savoir ce qu'elle a fait de mon ami Sadoun-Ezendjé, qui m'avait suivi dans ma ville natale.

Saïf-Zuliazan, toujours soutenu par le génie Aïroud, passa la journée entière dans les nuages; vers le soir ils descendirent un peu vers la terre, et quand la nuit eut assombri la plaine, le jeune arabe vit briller au dessous de lui de magnifiques illuminations; bientôt il entendit des chants d'allégresse, qui s'unissaient à des instrumens de musique et il parvint à distinguer une foule innombrable qui se pressait au milieu des feux et des concerts.

Il s'agissait assurément de quelque solennité publique, et à peine échappé aux angoisses qui l'avaient assailli, Saïf éprouva comme un sentiment pénible à la vue de ces réjouissances.

— Aïroud, dit-il à son génie, pourrais-je savoir quelle est cette ville? et ce que veulent dire ces fêtes?

— Ya! Sidi, répondit Aïroud, cette ville est Madina Adour, capitale du pays des Habesch, le souverain de ces peuples s'appelle Sultan Saïf-Rad, et quant à la fête, je suppose que c'est pour la célébration de quelque noce importante.

— Laisse-moi ici, sur cette montagne, dit Saïf-Zuliazan, puis descends dans la ville, tâche de savoir le motif des ces fêtes, et tu reviendras m'en informer.

Aïroud obéit, et Saïf resté seul sur la montagne, attendit avec impatience le résultat de cette mission; pour éloigner autant que possible la tristesse qui s'était emparée de son esprit, il se mit à penser à sa fiancée, qu'il aimait d'une affection si vive et si constante, et qu'il épouserait bientôt sans doute, s'il parvenait à remonter sur le trône de son père; alors il se sentit presque fier d'avoir résisté aux séductions de toutes ces belles jeunes filles, qui semblaient avoir pris à tâche de le faire manquer à ses promesses; et il remercia Dieu de la protection qu'il lui avait accordée, dans ces occasions, comme dans toutes les autres.

Grâce à tous ses souvenirs, et surtout à ses espérances flatteuses, le jeune arabe avait oublié complètement ses inquiétudes, et jusqu'à son génie Aïroud, lorsque celui-ci de retour s'avança vers lui en disant :

— Maître, je ne me trompais pas, c'est bien la Madina Adour.

— Ah! fit Saïf, et ces réjouissances? . . . .

— Sont pour une noce en effet, et pour une noce importante, celle du grand Sultan lui-même; j'ai vu le Malik Saïf-Rad sur son trône, au milieu de tous les attributs de la puissance, et assis auprès de son épouse, qui se nomme la princesse Schama.

Saïf-Zuliazan jeta un grand cri, et resta comme foudroyé.

— . . . —

## VII

### SAÏF (LE SABRE) SUR LA TÊTE DES HABESCH.

#### NOUVEAUX PIÈCES DE KAMARIA.

Après un premier moment de saisissement et de douleur, Saïf pensa qu'il avait autre chose à faire que de se répandre en lamentations, et qu'il fallait agir sur l'heure ; aussi dit-il à son génie :

— Allons, Aïroud ; prends-moi, et me conduis à la tente (1) où se célèbre cette noce.

Aïroud se rendit immédiatement aux ordres de son maître, il le fit descendre vers la ville, et en quelques minutes il le déposait à la porte même de la tente du souverain, chef de tous les Moulouks.

Saïf-Zuliazan, sans se faire annoncer ni répondre à personne, entra dans la tente nuptiale ; Schama était assise auprès du sultan Saïf-Rad ; les larmes inondaient son beau visage, et ses deux bras se pressaient sur sa poitrine, comme s'ils eussent voulu y comprimer son cœur, qui se gon-

(1) Chez les arabes la présentation de la fiancée se fait dans une tente élevée en plein air.



flait d'amertume en songeant à la mort de son bien-aimé Saïf : la nouvelle de l'assassinat du jeune arabe était arrivée en peu de temps à la ville de Malik Efrah, qui, dès lors, n'avait plus eu aucune raison à opposer à la demande en mariage du grand Sultan Saïf-Rad.

Tandis que Schama était ainsi plongée dans cette pensée douloureuse, elle jeta autour d'elle un regard distrait, et bientôt ses yeux rencontrèrent ceux de Saïf ; alors elle fit un mouvement subit, mêlé de joie et de terreur, car elle crut voir une apparition surnaturelle évoquée par les fantômes de son imagination ; cependant elle fit signe de s'approcher, à celui qu'elle croyait une ombre, et elle lui dit à voix basse :

— Ya ! Saïf, est-ce bien toi ? es-tu mort ou vivant ?

— Je suis vivant ! Schama, répondit Saïf ; Dieu m'a sauvé, et il m'envoie pour te sauver à ton tour.

A peine les deux amans eurent-ils échangé ces paroles que Sultan Saïf-Rad, s'apercevant que son épouse avait parlé à quelqu'un, lui dit :

— Mon amie, à qui donc parles-tu ?

— Je parle au bien-aimé de mon cœur et de mon âme, répondit Schama, au génie qui vient sécher mes larmes et me dérober au malheur, je parle à Saïf-Zuliazan.

A ces paroles, à ce nom, le Malik appela ses gardes et ses hommes d'armes, et leur dit :

— Emparez-vous de ce bâtard, fils de bâtard, qui a eu l'audace de venir jusqu'à nous, sans y être invité !

Aussitôt les gardes se précipitèrent sur Saïf pour l'arrêter, mais celui-ci, sans perdre un moment, invoqua le génie Aïroud, prit son sabre de sa main droite, enveloppa de son bras gauche la princesse Schama, et se fraya ainsi passage à travers les troupes, comme le feu se fraie passage à travers les bois desséchés ; puis quand ils furent hors de la tente, des flammes et des pierres descendirent du ciel

sur les Habesch, qui se dispersèrent en désordre, tandis que Schama et Saïf-Zuliazan s'élevaient dans les airs comme deux oiseaux, jusqu'à ce qu'ils eussent entièrement disparu aux yeux du Sultan des Sultans, qui resta muet, et confondu dans l'étonnement le plus profond.

Aïroud conduisit la princesse et le jeune arabe dans une vallée agréable et fertile, pleine d'ombrages, de ruisseaux et de fleurs; là ils s'arrêtèrent, et, après avoir remercié Dieu, ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre, ne pouvant se lasser de se témoigner leur tendresse, et d'admirer la providence; mais comme ce sont là de ces joies qu'il faut renoncer à décrire, nous laisserons ensemble les deux amans, pour dire ce qu'était devenue Kamaria, après l'exécution de son crime.

Après avoir trahi son fils de la manière que nous avons racontée, cette femme, étant remontée à cheval, s'était rendu directement à la Madina Adour, ville du Sultan Saïf-Rad; aussitôt arrivée elle demanda une audience, qui lui fut accordée immédiatement; alors elle se jeta aux pieds du Malik, et baisa la terre devant lui, Sultan Saïf-Rad lui dit alors:

— Ya! Kamaria, tu viens implorer ton pardon? Saïf-Zuliazan t'inspire donc une terreur bien grande, pour que la peur t'ait conduite jusqu'à moi?

— Par le saint nom de Dieu, répondit Kamaria, je te jure, oh! mon Malik et mon maître, que je ne viens ici ni en suppliante, ni en fugitive, je viens seulement t'apprendre une heureuse nouvelle, car je t'ai délivré de ton plus dangereux ennemi.

— Comment cela? Saïf-Zuliazan...!

— Saïf-Zuliazan n'est plus, reprit Kamaria, je lui ai fait croire que j'étais sa mère, j'ai ainsi rendu la guerre impossible; puis je l'ai attiré dans un piège, et je l'ai tué; mais son fidèle compagnon, ce sauvage de nègre, appelé

Sadoun-Ezendjè, attend son maître dans notre ville; et je viens solliciter de ta bonté une lettre pour l'officier qui accompagnait Saïf, afin que cet homme puisse me seconder; et qu'au moyen de quelque ruse nous nous emparions de Sadoun, qui est un être indomptable et fort à redouter.

Sultan Saïf-Rad, qui apprenait avec joie la mort de Saïf-Zuliazan, approuva les projets de Kamaria, et donna l'ordre de préparer la lettre qu'elle demandait, faisant recommander à son officier de se conformer en toutes choses aux volontés de la Sultane.

Alors Kamaria prit la lettre, se prosterna de nouveau devant le Malik, remonta sur son cheval, et sans perdre une minute se rendit à la ville des arabes.

Là, avant d'entrer à son sérail, elle alla chez l'officier de Saïf-Rad, et l'ayant salué elle lui présenta la missive du Malik des Moulouks.

L'officier, en apprenant la mort de Saïf-Zuliazan, ne put maîtriser un mouvement d'indignation, en pensant que la femme, qui était devant lui, avait tué son propre fils, un des plus grands héros du monde, et qu'elle avait l'audace de s'en vanter; mais il réprima bientôt les marques de son étonnement et de son mépris, car les ordres de son souverain le mettaient à la merci de cette femme.

Alors ce chef des troupes du Sultan dit à Kamaria :

— Princesse ! en quoi pourrai-je te servir ?

— Je veux, répondit Kamaria, que tu fasses dire à Sadoun de venir te trouver sous le prétexte de causer avec lui de l'absence prolongée de son maître; de cette manière il viendra sans crainte, je serai cachée ici avec mes esclaves, et quand il sera tranquillement assis, nous nous élancerons sur le sauvage et nous emparerons de sa personne.

L'officier répondit :

— J'ai entendu, et j'obéirai.

Alors Kamaria fit préparer ses soldats et ses esclaves, et



L'officier fit inviter Sadoun à venir le trouver ainsi qu'il en avait reçu l'ordre.

Sadoun-Ezendjé se rendit à cette invitation sans la moindre défiance; il arriva sans armure et sans armes, et s'étant assis auprès de l'officier des Habesch, ils se mirent à causer ensemble.

Pendant qu'ils étaient ainsi, Kamaria entra subitement dans la salle, et ses troupes entourèrent Sadoun, qui, tout étonné, s'était levé en répétant :

— Qu'est-ce donc? qu'y a-t-il? et que veut-on de moi?

Mais lorsqu'il eut appris la mort de Saïf-Zuliazan, le nègre se répandit en imprécations contre Kamaria, et quand la douleur et la colère lui permirent de s'exprimer, il lui dit :

— Misérable! tu as donc fini par l'assassiner, ce jeune lion, qui dans le monde n'avait pas son pareil en force et en beauté! comment ton cœur de pierre a-t-il pu consentir à ce meurtre abominable? tu n'as donc peur ni de Dieu ni des hommes? tiens, si j'étais libre, maître infâme! je te dévorerais vivante, et volontiers je boirais ton sang.

Kamaria, satisfaite de l'heureuse issue de son expédition, ne s'occupait nullement des paroles de Sadoun; elle commanda seulement à ses esclaves de le lier fortement, et Sadoun se laissa faire sans résistance, car cet homme sauvage et terrible, en pensant à ce Saïf qu'il aimait et qu'il avait perdu, se mit à pleurer comme un enfant.

Alors, la Sultane dit à l'officier des Habesch :

— Maintenant prends cet homme, et conduis-le vivant à notre maître, le Malik Saïf-Rad.

A peine le bruit de cet événement se fut-il répandu par la ville, que les nègres de Sadoun-Ezendjé se rassemblèrent à la hâte, et dans l'espoir de délivrer leur chef, ils se rendirent hors de la ville, sur la route que devait suivre les Habesch; mais Kamaria à la tête de ses troupes se mit au sitôt



à leur poursuite, et, les atteignant à une petite distance, elle leur cria :

— Où donc allez-vous? et qu'allez-vous faire? arrêtez-vous d'abord, et défendez-vous, vous-mêmes, car vous n'avez pas longtemps à vivre.

Alors commença la bataille avec les nègres, mais ces derniers se trouvaient dans une position avantageuse, ils étaient retranchés entre deux montagnes, et chaque fois que les troupes de Kamaria voulaient se précipiter sur eux, ils faisaient rouler sur ces soldats des pierres et des quartiers de rocs immenses qui les écrasaient par centaines. Ils passèrent ainsi plusieurs jours et plusieurs nuits, cherchant, la nuit, quelque nourriture à travers la montagne, et dans le jour se défendant contre les esclaves de la Sultane.

Quant à Sadoun-Ezendjè, l'officier le conduisit chargé de chaînes de fer, jusqu'à la Madina Adour, et lorsqu'ils furent arrivés en présence de Malik Saïf-Rad, il lui dit :

— Ya! Malik Azaman, c'est le nègre Sadoun, que je vous amène prisonnier.

Le Malik dit alors :

— Ya! Sadoun, te voici donc enfin dans les fers, en ma puissance!

— *Aïla, ya! Maloun*, répondit Sadoun-Ezendjè, malheur à toi, maudit!

Sultan Saïf-Rad, irrité de cette réponse, dit à ses gardes :

— L'insolence de cet homme n'a pas de bornes, et je ne dois plus y être exposé; qu'on lui tranche la tête à l'instant même.

Alors on fit venir le bourreau; ce dernier prit Sadoun, le plaça sur la *Peau de Sang*, (1) et attendit le signal du maître.

(1) Les arabes et en général les orientaux pour l'exécution à mort, font placer le patient sur une peau préparée, appelée la peau de sang.

Mais dans ce moment suprême on vit s'avancer un vieillard vénérable; c'était Rif, ce visir dont nous avons parlé au commencement de cette histoire, celui-là même qui avait jadis averti Sultan Zuliazan de la trahison que devait accomplir Kamaria; le visir voyant le sabre levé sur Sadoun, se dirigea rapidement vers Malik Saïf-Rad, et lui dit :

— Sache, ya! Malik Azalan, que la mort de Sadoun-Ezendjè n'est pour toi, ni une bonne action, ni une action profitable. Si cet homme a manqué de convenance envers toi, c'est que c'est un homme sauvage, et reconnu pour tel, et toi, maître du monde, tu es le grand fleuve de cristal, qui ne saurait être altéré par quelques filets de mauvaise eau. Fais attention cependant que si ce nègre élevé dans les forêts, ne sait pas comment on parle aux Moulouks, il sait du moins comment on se bat à la guerre, c'est un héros des plus renommés, seul il peut faire face à mille hommes; et il y a peu de temps encore qu'il n'avait pas d'égal dans les batailles. Les hommes de cette trempe, ya! Malik, ne doivent pas périr par la main du bourreau, il faut les amener à l'obéissance, et nous trouverons assurément quelque moyen pour forcer à la soumission le farouche Sadoun-Ezendjè; alors tu auras à ton service un guerrier redouté de tous les Moulouks, et capable d'augmenter encore s'il est possible la puissance de ton empire, et la gloire de ton nom. Du reste, oh! grand Malik du monde, à toi sont toujours la pensée et les ordres.

Ce discours du vieux Rif calma l'irritation qui s'était emparée de Sultan Saïf-Rad; il reconnut la justesse des observations de son visir, et ordonna que Sadoun fût conduit dans une des prisons de la ville, que l'on employât tous les moyens possibles pour l'engager ou le forcer à se soumettre.

Pendant ce temps-là, Scardis, le visir de Malik Efraïh, était venu à la Madina Adour, pour y voir son frère Scar-

dion, vesir du grand Sultan Saïf-Rad ; Scardis demanda au Malik une audience, et l'ayant obtenue, il lui dit, après les prosternations en usage :

— Ya ! Malik Azaman, tu as donc oublié cette belle jeune fille que tu voulais épouser, la princesse Schama ?

— Cela est vrai, dit Saïf-Rad, tous les évènements qui se sont succédé depuis que je l'ai fait demander à son père m'ont distrait de cette pensée.

— Mais son père s'attendait à l'honneur de te l'offrir comme épouse, reprit le vesir, et d'ailleurs cette fille, unique en grâce et en beauté, ne convient qu'à toi seul au monde, ya ! Malik Azaman.

— Eh ! bien, pour réparer mon oubli, je vais écrire au Malik Efrah de m'amener lui-même sa charmante fille.

En effet sans perdre un moment, des ordres furent donnés à quelques officiers, pour porter au père de Schama l'invitation de se rendre à Madina Adour avec sa femme et tous ses proches parens, pour assister au mariage de la princesse avec Malik Saïf-Rad.

Les envoyés partirent, et quelques jours après, ils étaient arrivés chez Malik Efrah, auquel ils remirent la lettre du Sultan ; ils lui racontèrent aussi la mort de Saïf, et l'emprisonnement de Sadoun. Malik Efrah ne put retenir ses larmes en pensant à la fin cruelle de l'enfant qu'il avait élevé ; cette nouvelle fut pour lui comme un coup de poignard, et il sentit bien en ce moment qu'il aimait ce jeune homme comme il aurait aimé son propre fils. Il fallait cependant annoncer à sa femme et à Schama, ces nouveaux sujets de douleur, et ce fut surtout pour la princesse un désespoir sans nom, mais il n'y avait aucun moyen de se soustraire à la tyrannique invitation du Sultan ; on se mit à faire à travers les larmes tous les préparatifs du départ. Bientôt la famille se mit en route faisant face à Madina Adour, et pen-



dant tout ce voyage la mort de Saïf leur fit comme un chemin de ronces et d'épines.

Lorsqu'ils furent à peu de distance de la ville, Sultan Saïf-Rad, ayant appris leur arrivée, envoya plusieurs de ses vesirs et des grands de sa cour pour les introduire auprès de lui.

Malik Efrah se rendit au palais du Sultan avec toute sa suite, et tous les personnages qu'on avait envoyés à sa rencontre ; il y fut reçu avec de grands honneurs, les fêtes et réjouissances durèrent pendant sept jours de suite, et le Malik des Moulouks trouva la jeune princesse au dessus des éloges qu'il en avait entendu faire.

Alors commencèrent bientôt les préparatifs du mariage, et en peu de jours Schama fut présentée au Sultan Saïf-Rad dans la tente nuptiale. C'est là que Saïf-Zuliazan avait retrouvé sa fiancée, et qu'il l'avait enlevée aux yeux de tous, comme nous avons dit plus haut.

Lorsqu'Aïroud au moyen d'une pluie de feu et de pierres eut dispersé les troupes des Habesch, et qu'il eut emporté dans la montagne Saïf-Zuliazan et la princesse, tous les vesirs et les deux frères Scardis et Scardion, se réunirent chez le Sultan Saïf-Rad, pour y tenir un grand conseil.

— Qu'allons-nous faire maintenant avec cet homme ? s'écria le Sultan, n'était-il pas assez redoutable par lui-même ? faut-il qu'il vienne aujourd'hui nous combattre à l'aide des talismans et des génies ? Qui donc alors pourra lui résister ?

— Ya ! Malik Azaman, dit le vesir Scardis, je connais depuis son enfance le jeune Saïf-Zuliazan, et je suis sûr que dans ses idées de générosité, il ne persistera pas à se servir de ces sortes de puissances contre lesquelles nous ne pouvons nous défendre. Si tu me permets d'aller le trouver, et de lui dire quelques paroles, je te promets de le



faire renoncer à toute protection surnaturelle, et d'obtenir qu'il viendra se mesurer contre nous, lui-même et par ses propres forces. Alors nous verrons ce que la providence décidera.

Le conseil accepta cette proposition, et Scardis, à force de soins et de recherches ayant su où se trouvait Saïf, se rendit un jour à la montagne, et en abordant le jeune arabe lui dit :

— *Aena Sabahouk, ya ! foresse Azaman*, que ton jour soit heureux, oh ! héros du monde !

— Que me veux-tu ? lui demanda Saïf.

— Je viens à toi, vainqueur des hommes et des génies, répondit Scardis, parce que je sais que ta bonne foi et ta loyauté surpassent celles de tous les héros de ton siècle ; sache donc que le grand Sultan Saïf-Rad t'envoie son salut, et te fait dire que toi homme de raison et de bon sens tu dois comprendre cette chose : qu'il a épousé Schama du consentement de son père et de sa mère, et que toi, tu es venu lui enlever sa femme, à l'aide de quelque puissance supérieure, qu'il nous est impossible de combattre ; ainsi donc il espère que dans ta justice tu n'accepteras pas une victoire que tu ne dois pas à toi-même, et que tu te présenteras au combat en personne et faisant face à des hommes semblables à toi ; si tu remportes la victoire, la princesse t'appartiendra, mais si le Dieu des batailles nous protège, elle restera la légitime épouse de notre Malik ; par ce moyen le bon droit décidera de cette affaire, et si tu es vainqueur, tu pourras au moins jouir de ton triomphe, car ta gloire ne sera pas ternie par cette parole, que tu nous a vaincus en te cachant derrière des êtres invisibles et d'une nature supérieure à la nôtre.

Saïf-Zuliazan, quand il eut écouté cette harangue, partit d'un grand éclat de rire, puis il dit :

— Cette ruse, vesir, je la comprends fort bien, mais vous avez au moins le mérite de m'avoir aussi bien compris ;

car mon intention n'était nullement, en cette circonstance, de m'appuyer sur le pouvoir des génies ; tu rendras de ma part le salut à ton maître, et tu lui diras que par le Dieu Très Haut et très puissant je m'engage à me rendre moi-même sur le champ de bataille, seul et avec l'unique secours de mon Dieu.

Scardis, très satisfait du succès de son ambassade, se hâta de porter cette bonne nouvelle au Sultan Saïf-Rad, qui dès le jour même fit réunir ses troupes, et le lendemain elles se trouvèrent échelonnées dans la plaine, en rangs de bataille.

Alors Saïf-Zuliazan appela son génie Aïroud, lui demanda un bon cheval, et une armure complète, puis il lui dit :

— Maintenant, Aïroud, il faut bien te garder de me secourir, ni de m'aider en quoi que ce soit, alors même que tu me verrais couper en morceaux.

Puis il monta sur son cheval, et semblable à une masse de fer, il descendit rapidement la montagne; lorsqu'il fut arrivé en présence de l'armée ennemie, et devant le Sultan Saïf-Rad, qui voulait être juge du combat, il passa et repassa plusieurs fois devant tous les rangs des Habesch, promenant son cheval et le manégeant avec tant de vigueur et de facilité, que les plus grands héros du grand Malik en éprouvèrent une terreur inexprimable ; enfin Saïf, se reculant à quelque distance des rangs ennemis afin d'être entendu de tous, leur cria :

— Me voici ! c'est moi, Saïf-Zuliazan ! y a-t-il parmi vous un homme de courage qui veuille se mesurer avec moi ?

Aussitôt un guerrier parfaitement armé et bien monté, sortit de son rang, et se présenta au combat ; les deux champions se saluèrent et puis se mirent en distance pour commencer l'attaque immédiatement ; mais Saïf le reçut comme la terre sèche reçoit la pluie, sa vie ne dura pas plus longtemps ; les deux guerriers s'étaient avancés l'un sur

l'autre comme deux montagnes, le cavalier des Habesch avait porté le premier coup, qui fut paré par Saïf, et celui-ci, prenant son sabre, d'un seul coup fendit le casque et la tête de son adversaire; un autre champion s'étant présenté il éprouva le même sort, ainsi d'un troisième, ainsi d'un quatrième, et cela dura jusqu'au soir; alors Saïf-Zuliazan retourna vers la montagne, d'où Schama vint à sa rencontre, et lui fit oublier par ses paroles les fatigues de cette journée.

Mais le Sultan Saïf-Rad entra dans une grande colère, et s'adressant aux chefs de son armée, il leur dit :

— Comment, vous n'avez pas eu honte ! il ne se trouvera donc pas un seul homme parmi vous, qui puisse tuer ce chien d'étranger ?

— Ya ! Malik Azaman, lui répondit un des chefs, le combat n'est qu'un jeu, une fois c'est à lui, une autre fois à nous, et demain tu verras ce que nous saurons faire et si nous sommes ou non, des hommes.

Le lendemain, dès que le soleil eut jeté ses rayons sur la terre, Saïf descendit de la montagne, et comme la veille il entra d'abord en champ clos; alors les plus renommés parmi les héros des Habesch sortirent contre lui, l'un après l'autre, et Saïf les tua sans fin ni trêve, et cela dura encore jusqu'au soir. Pendant dix jours entiers, Saïf-Zuliazan recommença tous les jours la même besogne, si bien que Sultan Saïf-Rad, dans un mouvement de colère et de honte, fit appeler au conseil tous ses vesirs, et leur ordonna de faire inscrire sur les registres de l'état civil tous les hommes de son armée, sous des noms de femmes parce qu'ils ne méritaient plus le nom d'hommes.

Alors Rif, le vieux vesir, se leva de son siège et, venant baiser la terre devant le Malik, il lui dit :

— Ya ! Malik Azaman, tout n'est pas encore perdu, car nous avons oublié notre prisonnier Sadoun, qui est après



Saïf Zuliazan le plus grand héros de l'univers, et si Dieu nous protège enfin, c'est lui qui nous délivrera de l'arabe.

— Mais, dit aussitôt Sultan Saïf-Rad, ce nègre consentira-t-il à se battre contre Saïf, qu'il appelle son ami et son maître ?

— Ya ! Malik Azaman, répliqua le vesir, des hommes tels que Sadoun, ont-ils des amis et des maîtres ? et nous l'engagerons par l'espoir d'une récompense éclatante, il ne résistera pas à nos offres, mais il faudrait lui promettre, s'il réussit, de le nommer vesir de ton empire et de lui donner ta fille en mariage.

— C'est là une dure nécessité, dit Saïf-Rad, et penses-tu qu'il puisse réussir ?

— J'ai entendu dire, oh ! grand Malik, qu'une fois déjà ils s'étaient mesurés ensemble, ils se sont trouvés de force égale, mais soit caprice ou sympathie, il paraît que Sadoun interrompit lui-même le combat, et demanda au jeune arabe sa protection et son amitié ; donc si tu me permets de me rendre auprès de ce nègre et de lui faire les propositions que j'ai dites, je viendrai ce soir l'apporter sa réponse.

— Eh bien, vas-y, dit le Sultan, et dis-lui que, s'il parvient à vaincre Saïf, je le ferai vesir de mon empire, et je lui donnerai ma fille.

Alors Rif se rendit immédiatement dans la prison de Sadoun qui pleurait encore la mort de son maître ; ils s'assirent l'un auprès de l'autre, et commencèrent à parler de Saïf ; là-dessus Sadoun-Ezendjé jeta un grand soupir, et s'écria :

— Oh ! Saïf, mon jeune lion ! quel malheur de t'avoir perdu !

— Mais Saïf-Zuliazan n'est pas mort, dit le vesir, et il se mit aussitôt à lui raconter la guérison miraculeuse du jeune arabe, et comment il jetait maintenant la terreur parmi les Habesch.



En écoutant ce récit extraordinaire, les larmes de Sadoun se changèrent en larmes de joie, et il disait :

— Oh ! mon Dieu, si j'étais auprès de mon maître, comme j'embrasserais ses mains et ses pieds !

— En vérité, lui dit le vieux vesir, je ne suis venu vers toi, Sadoun, que pour t'envoyer à ton maître ; mais au nom de Dieu lorsque tu seras en présence du Malik, fais en sorte de dissimuler ; laisse-lui croire que tu consens à te battre contre Saïf, dans l'espoir d'être nommé vesir de l'empire et d'épouser la fille du Sultan ; alors on t'enverra vers le jeune arabe ; tu auras un cheval, des armes !... et tu seras libre.

— Je comprends, dit Sadoun-Ezendjè, je te remercie, vesir, tu auras maintenant mon amitié, qui est aussi forte, aussi durable que ma haine, et je tâcherai de bien jouer mon rôle auprès de ton Sultan Saïf-Rad.

Rif donna aussitôt des ordres pour qu'on laissât sortir de prison le nègre Sadoun-Ezendjè, et sans perdre de temps, il le conduisit en présence du Sultan Saïf-Rad.

Là, Sadoun baisa la terre, et se prosterna devant le Malik, et quand ce dernier lui dit :

— Ya ! Sadoun !

Sadoun lui répondit :

— *Labique, ya ! Malik Azaman*, plait-il ? maître du monde.

— T'engages-tu, reprit Saïf-Rad, à te battre contre Saïf-Zuïazan, jusqu'à ce que l'un de vous deux soit vainqueur de l'autre ?

— Je m'engage, répondit Sadoun à me battre contre Saïf et à l'amener vivant en présence de ta grandeur.

— Et si tu fais cela, reprit Sultan Saïf-Rad, je m'engage, moi, à te donner ma fille en mariage, et à te nommer grand vesir.

Alors il commanda que l'on fit préparer pour Sadoun

le meilleur cheval et la plus fine armure que l'on pût trouver, et le nègre ainsi équipé attendit jusqu'au lendemain l'heure à laquelle Saïf-Zuliazan descendait tous les jours de la montagne.

Le lendemain, quand Saïf se présenta comme à l'ordinaire au champ de bataille, et qu'il eut envoyé à haute voix son défi à tous les guerriers des Habesch, Sadoun-Ezendjè sortit des rangs, et se dit en lui-même : vraiment, j'ai déjà une fois lutté avec Saïf, mais alors je lui ai cédé dans la lutte, sans savoir positivement lequel de nous deux est le plus fort, je ne veux pas maintenant perdre cette occasion d'examiner encore mon maître, et de savoir si réellement sa valeur surpasse la mienne.

Alors Sadoun, la visière baissée, et sans prononcer une parole, se précipita sur Saïf, qui le reçut comme un mur d'airain recevrait un quartier de roc ; bientôt, la lutte devint terrible, effrayante ; la terre tremblait sous leurs pas, et la poussière qui les enveloppait s'élevait jusqu'au ciel ; cela dura ainsi jusqu'à l'heure où le soleil tomba sur eux perpendiculaire, une chaleur dévorante se répandait autour d'eux comme autour d'un volcan, et Sadoun, accablé de fatigue, commençait à changer son arme d'une main à l'autre, tandis que les forces et la vigueur de Saïf paraissaient au contraire s'accroître à chaque instant.

Lorsque Sadoun-Ezendjè eut reconnu cette différence, il se jeta en bas de son cheval, et se mettant à genoux devant Saïf, il lui dit :

— Maître ! pardonne-moi d'avoir voulu encore éprouver ta valeur ; puis il ouvrit la visière de son casque, en répétant :

— C'est moi, Sadoun !

Alors Saïf-Zuliazan descendit aussi de son cheval, et ils s'embrassèrent tous deux avec affection ; mais les troupes des Habesch, voyant ce'a, entourèrent les deux cava-

liers, afin de leur couper tout moyen de retraite.

Ils remontèrent alors sur leurs chevaux, et Saïf dit à Sadoun-Ezendjé :

— Prends la droite, moi je vais à ta gauche, et nous allons traverser hardiment au milieu de cette armée.

Aussitôt ils passèrent en avant, le sabre en main, et Sultan Saïf-Rad, tout joyeux, s'attendait à chaque instant à se voir amener les deux prisonniers, jugeant absolument impossible qu'ils pussent échapper aux milliers d'hommes qui les entouraient. Mais Saïf et Sadoun-Ezendjé passaient à travers la foule des combattans, comme un fleuve rapide au milieu d'un grand lac; ils abattaient d'un seul coup autour d'eux tous ceux qui s'opposaient à leur passage, et plusieurs fois déjà ils auraient pu sortir de la mêlée et gagner la montagne, mais l'ardeur du combat les emportait et ils se plaisaient à tracer des sillons de morts à travers cette mer d'acier.

Ils combattirent ainsi jusqu'au coucher du soleil, mais alors la fatigue commençait à les atteindre, leurs armes leur devenaient pesantes, et leurs bras couchaient par terre moins de guerriers; les Habesch s'aperçurent que les deux héros faiblissaient, et, reprenant courage, ils se réunirent, et les entourèrent de si près, qu'un miracle seul pouvait alors les sauver.

Comme ils étaient ainsi, l'air fut ébranlé par un cri si terrible, que tous les soldats s'arrêtèrent épouvantés; aussitôt des pierres et des lances de feu tombèrent sur les Habesch, qui crurent que le ciel s'écroutait sur eux; l'armée entière fut ainsi mise en désordre, et le génie Aïroud descendit auprès de Saïf et de son serviteur Sadoun, et les ayant enlevés dans les airs, il les transporta sur la montagne où attendait la princesse Schama.

Lorsqu'Aïroud les eut ainsi délivrés, Saïf-Zuliazan lui dit:



— Pourquoi donc, Aïroud, es-tu venu à mon secours ? ne t'avais-je pas prié de ne pas le faire ?

— Ya ! Sidi, répondit Aïroud, lorsque tu t'es battu pour ta propre défense, j'ai respecté tes ordres, et je t'ai abandonné à toi-même; pourquoi donc après avoir vaincu tous les guerriers qui s'étaient présentés contre toi, n'es-tu pas sorti des rangs avec Sadoun, aussitôt que tu as pu le faire ? vous étiez libres alors, ta fiancée t'appartenait sans contester, et ton devoir te rappelait auprès d'elle; mais tu t'es laissé emporter à une ardeur inutile, tu t'exposais à une mort certaine j'ai dû intervenir, et te sauver malgré toi.

— Le génie Aïroud a parfaitement raison, dit Sadoun, je ne vois nullement la nécessité de ce combat à outrance, au milieu d'une armée entière; et d'ailleurs, ajouta-t-il, le moment en effet était mal choisi puisque la princesse Schama t'attendait, et qu'elle t'appartient.

Les deux héros passèrent la nuit sur la montagne, et le lendemain, quand ils furent remis de leurs fatigues, Saïf-Zuliazan dit à son génie :

— Maintenant, Aïroud, tu vas nous prendre tous les trois, et nous conduire à ma ville natale, il faut que je délivre mon pays de Kamaria, et que je sache ce qu'elle a fait des nègres de Sadoun-Ezendjè.

On se rappelle que lorsque Kamaria eut envoyé Sadoun comme prisonnier au Sultan Saïf-Rad, elle entreprit avec les nègres un combat acharné; mais ceux-ci, retranchés entre des montagnes, s'étaient jusqu'à ce jour maintenus dans cette position. Alors Kamaria, impatientée de voir ainsi traîner cette guerre, avait commandé un assaut général qu'elle devait présider elle-même; ce jour décisif étant arrivé, elle se trouvait devant le passage où s'étaient réunis les nègres de Sadoun, tandis qu'ayant expédié un corps de troupes de l'autre côté de la montagne, elle les enveloppait ainsi de tous les côtés; leur perte était inévitable, lorsque des



cris, des pierres et du feu tombèrent sur les esclaves de Kamaria, qui se sauvèrent épouvantés vers la ville, au moment où Saïf, Sadoun-Ezendjè et la princesse descendaient au milieu des nègres qui les entourèrent avec des transports de joie.

Lorsque Kamaria eut appris l'arrivée de Saïf-Zuliazan, il lui fut d'abord impossible d'y croire, mais l'ayant vu elle-même sans pouvoir être aperçue par lui, elle eut immédiatement recours à ses ruses et à ses perfides manèges.

Quelques heures après, comme Saïf se disposait à entrer dans la ville, il vit s'avancer Kamaria dans une attitude désolée les pieds nus, les cheveux épars sur ses épaules, et tenant un sabre dans la main droite, et à sa main gauche le *Khieffin* des morts; alors toute en larmes elle se jeta aux pieds de son fils, en criant avec des sanglots étouffés :

— Mon enfant ! l'unique fruit de mes entrailles, je suis, la plus coupable et la plus indigne des femmes, je reconnais mon crime; je le déteste et j'en veux recevoir la punition; prends ce sabre Saïf, et frappe-en ta mère, car je suis venue à toi pour que tu puisses te venger toi-même.

En disant ces paroles, Kamaria embrassait les pieds de Saïf-Zuliazan, et versait des larmes si abondantes avec des sanglots si déchirants, qu'il aurait été impossible à l'être le plus soupçonneux de croire que l'on pût jouer une semblable douleur; aussi l'âme droite et franche de Saïf s'émut de pitié, et, tendant à sa mère ses deux mains, il lui dit :

— Relève-toi, ma mère, et que mon Dieu très haut te pardonne comme je te pardonne moi-même.

Cependant Kamaria persistait à rester aux genoux de Saïf, en disant :

— Non, non, j'ai mérité la mort, j'ai eu un jour un moment de folie ! mais enfin, je suis coupable, tue-moi, Saïf, en

oubliant que je suis ta mère, puisque je l'ai moi-même oublié un instant.

Cette pénible scène se prolongea jusqu'à ce que Saïf en vint presque à se jeter lui-même aux genoux de sa mère, comme s'il eût été le coupable, et à la supplier de sécher ses larmes et de rentrer avec lui dans la ville.

Alors Kamaria, comme par un effort suprême, secoua son désespoir, et remontant sur son cheval, elle suivit son fils et ses compagnons.

L'heureuse nouvelle du retour de Saïf s'était déjà répandue par la ville, les vesirs et tous les grands du pays l'attendaient aux portes, et se prosternèrent devant leur Malik, en pleurant de joie et remerciant Dieu; le peuple sortit en foule dans les rues, les soldats se joignirent aux habitans, et tous, musique en tête et balançant les drapeaux au-dessus de leur maître, l'accompagnèrent jusqu'au sérail, où il fut porté comme en triomphe sur la *serire* (1) de son père; là il reçut encore les hommages et le serment d'obéissance des chefs et des vesirs, tandis que le peuple se réjouissait dans la ville, et chantait en chœur son heureuse arrivée, et la fin du pouvoir de Kamaria.

Dès que Saïf-Zuliazan fut établi dans son sultanat, il désira savoir ce qu'était devenu son père adoptif, le Malik Efrab, qui se trouvait peut-être en ce moment exposé à la vengeance du Sultan Saïf-Rad; il prit alors le *loueh* qu'il avait toujours porté sur lui, et l'ayant frotté, le génie Aïroud lui répondit:

— *Labique, ya! Sidi*, Maître, plaît-il ?

— Aïroud, tu vas partir pour Madina Adour, dit Saïf tu t'informerás de tout ce qui s'y est passé depuis notre départ, et tu viendras m'en rendre compte.

Le génie disparut, et peu de temps après il revint en disant:

(1) *Serire*, signifie le trône, la chaise des Moulouks.

— Oh ! grand Malik du monde, après que nous eûmes mis en déroute les troupes des Habesch, Sultan Saïf-Rad, dans l'irritation la plus grande, fit assembler tous ses vesirs, et leur demanda ce qu'il y avait à faire.

— Ya ! Malik Azaman, lui répondit Scardis, pour le moment je ne vois rien à faire, mais la première cause de tout ce qui nous arrive, c'est le Malik Efrah, qui a persisté à vouloir élever et garder cet arabe, sur notre territoire et dans sa ville; je l'ai mille fois averti de ce danger, mais il n'a pas voulu me croire, ou plutôt son affection pour ce jeune homme l'a emporté sur l'amour qu'il doit à la grandeur.

Sultan Saïf-Rad est convenu de la vérité de ce fait, et dans sa colère, il a donné l'ordre que Malik Efrah fût immédiatement mis à mort; quand je suis parti, le Malik était sur la *Peau de Sang*, et le bourreau le sabre à la main attendait le signal de Saïf-Rad.

Lorsque Schama eut entendu ces dernières paroles, elle se mit à éclater en sanglots, s'écriant:

— Oh ! mon père, mon pauvre père ! oh ! c'est affreux Saïf, ce bon père qui nous a tant aimés.

Mais Saïf dit aussitôt:

— Aïroud, repars à l'instant, sans perdre une minute, et rapporte-nous ici le Malik Efrah, qu'il soit mort ou vivant.

Aïroud partit comme un éclair, et à peine quelques secondes s'étaient écoulées, lorsque Saïf et la princesse le virent de nouveau, portant un corps inanimé, dont la tête était enveloppée dans une étoffe noire.







SCHAMA.

VIII

LE PAYS DES OULOUZ, ET LE PAYS DES ATTOULISE.

Tandis que Schams dans son désespoir s'était jetée par terre, et frappait sa tête dans ses mains, le génie déposait à ses pieds le corps de Malik Efrak, toujours sans mouvement, et la jeune fille se rejeta en arrière épouvantée, croyant voir rouler autour d'elle la tête de son père; mais Saïf, s'étant approché, reconnut que le Malik n'était qu'évanoui; l'émotion de ce moment terrible et la rapidité de la course avec Airoud lui avaient fait perdre connaissance; des soins empressés le rappulèrent à la vie, et en reprenant le sentiment de l'existence, il se trouva dans le bras d'un fils adoptif, et de sa bien-aimée fille, *Sahar*.

Le pauvre père répondait quelques paroles égarées de ses enfants, sans oser croire qu'ils étaient ses enfants; mais oser se livrer à sa joie; puis enfin convaincu que tout cela était bien réel, et qu'il n'avait plus qu'à se réjouir, il leur



SCHAMA

— Mon père, demandez-moi quelque chose encore pour  
la loi de la fille Schama ?

— Par le nom du très-haut, mon cher fils, dit Malik  
Efrak, tu sais bien que ce n'est pas moi, mais le veur  
Schaïb, qui t'a demandé tout de choses impossibles, quand  
à moi, il y a bien longtemps que j'ai cessé dans mon  
esprit à votre retour, mais je n'ai pas maître chez moi.  
VIII  
nous en avons eu la triste preuve aujourd'hui, et j'espère  
que tu ne peux ni m'en vouloir ni me blâmer.

— Schama, le mariage de son père avec la  
princesse Schama, dit A. M. A. M. A. ; on lit ap-  
peler les juges et les témoins de l'union du jeune Sultan  
avec la fille de Malik Efrak, et la mère de Saïf ordonna

#### LE PAYS DES KHELAN, ET LE PAYS DES ATTOULINE.

Bienôt la princesse dans une posture magnifique fut am-  
née sous la tente nuptiale, et présentée comme épouse à  
Tandis que Schama dans son désespoir s'était jetée par  
terre, et frappait sa tête dans ses mains, le génie déposait  
à ses pieds le corps de Malik Efrak, toujours sans mou-  
vement, et la jeune fille se rejeta en arrière épouvantée,  
croyant voir rouler autour d'elle la tête de son père ; mais  
Saïf, s'étant approché, reconnut que le Malik n'était qu'éva-  
noui ; l'émotion de ce moment terrible et la rapidité de la  
course avec Airoud lui avaient fait perdre connaissance ;  
des soins pressés le rappelèrent à la vie, et en reprenant  
le sentiment de l'existence, il se trouva dans le bras de son  
fils adoptif, et de sa bien-aimée fille, Schama.

Le pauvre père reçut pendant quelques minutes les ca-  
resses de ses enfants, sans oser croire à son bonheur, sans  
oser se livrer à sa joie ; puis enfin comprenant que tout cela  
était bien réel, et qu'il n'avait pas quitté la terre, il leur



rendit toutes leurs tendresses, les pressant avec amour contre sa poitrine, et remerciant Dieu, qui les réunissait.

Alors Saïf-Zuliazan dit :

— Mon père, demandes-tu quelque chose encore pour la dot de ta fille Schama ?

— Par le nom du Très-Haut, mon cher fils, dit Malik Efraïh, tu sais bien que ce n'est pas moi, mais le vesir Scardis, qui t'a demandé tant de choses impossibles ; quant à moi, il y a bien longtemps que j'ai consenti dans mon cœur à vous réunir ; mais je n'étais pas maître chez moi, nous en avons eu la triste preuve aujourd'hui, et j'espère que tu ne peux ni m'en vouloir ni me blâmer.

Ce jour-là même, le mariage de Saïf-Zuliazan avec la princesse Schama fut publiquement annoncé ; on fit appeler les juges et les témoins de l'union du jeune Sultan avec la fille de Malik Efraïh, et la mère de Saïf ordonna tous les préparatifs de la noce.

Bientôt la princesse dans une parure magnifique fut amenée sous la tente nuptiale, et présentée comme épouse à l'heureux Saïf-Zuliazan.

Kamaria se prêtait de bonne grâce à son rôle de mère, elle avait ses projets, et pour les accomplir, il lui fallait la confiance et l'affection de Saïf ; dès les premiers jours de son arrivée le jeune Malik lui avait parlé du précieux *louch*, et de toutes les propriétés de ce talisman ; dès lors ses plans furent arrêtés, et la soirée qui suivit la cérémonie du mariage, elle dit à son fils :

— Mon enfant, voici la première nuit de tes noces qui va commencer, et il ne convient pas que dans ces circonstances tu conserves sur toi le talisman dont tu m'as raconté les merveilles ; il y a sur ce *zhakhira*, un *talsame* formant le nom de Dieu, et ce serait manquer de respect envers le Très-Haut que de porter cette chose sainte lorsque tu vas trouver une femme.

— Cela est vrai, ma mère, dit Saïf, mais je n'y avais pas réfléchi, maintenant je ne puis rentrer dans ma chambre, et je ne sais en vérité où déposer cet objet précieux, tant j'ai peur de le voir s'égarer.

— Confie-le-moi pour cette nuit, mon fils, et demain tu reviendras le prendre chez moi, dit Kamaria.

Saïf prit alors le *louch* d'or, et le remit à sa mère, en disant :

— Ma mère, garde-le sur toi.

Alors Saïf-Zuliazan se rendit auprès de son épouse, et cette félicité si longtemps attendue, achetée par tant de tribulations, ne lui sembla pas en ce moment avoir été payée assez cher ; puis il s'endormit dans toute la confiance du bonheur, et dans la paix d'une âme pure et sans reproche.

Quant à Kamaria, elle se retira toute joyeuse dans sa chambre, et prenant aussitôt le *louch* d'or, elle le frotta vivement comme Saïf le lui avait indiqué ; alors la petite voix répondit :

— *Labique, ya ! Sattar ?* plaît-il, madame ?

Et Kamaria dit au génie :

— Airoud, dis-moi quels sont, sur notre terre, les pays les plus dangereux, le peuplades les plus sauvages, et raconte-moi ce qu'on y peut avoir à souffrir !

Là-dessus Airoud commença à nommer toutes les villes et toutes les contrées les plus redoutables, jusqu'à ce qu'il en vint à parler du pays des Khelan, en lui disant qu'il était habité par des êtres assez semblables à des hommes, mais qui devoraient tous les autres hommes qui s'aventuraient sur leur territoire ; puis il cita aussi les peuples appelés Attouline, qui faisaient périr par le feu les étrangers qui avaient le malheur d'entrer dans leur pays.

— Prépare-toi, et dans la minute, va prendre mon fils et sa femme Schama ; tu jetteras Saïf dans le pays des Khelan, et la princesse dans le pays des Attouline, et tâche

de les enlever pendant qu'ils seront endormis.

Aïroud partit alors, tout désolé de se trouver aux ordres de cette femme exécration; il se rendit à la chambre où Saïf et Schama dormaient sans crainte, et les ayant pris, il s'envola vers le ciel avec eux, au milieu des nuages et de l'obscurité.

Bientôt Saïf-Zuliazan se réveilla: les premières lueurs du jour paraissaient à peine à l'horizon, il crut d'abord qu'il faisait un rêve, mais ayant jeté les yeux sur celui qui le portait, il reconnut que c'était Aïroud, et lui dit:

— Ya! Aïroud?

Et ce dernier lui répondit:

— Malheur à toi, fils des arabes!

— Que veux-tu dire? et où nous conduis-tu? reprit Saïf.

— Comment, âme trop confiante, lui dit Aïroud, tu vas confier à une femme telle que ta mère, un trésor que pas un Malik n'avait possédé avant toi! comment se fait-il que tu puisses oublier que cette femme t'a jeté dans les sables, lorsque tu venais à peine de naître, et qu'il y a quelques mois enfin elle t'a lâchement et traîtreusement assassiné? maintenant tu te laisses prendre encore à sa malice et à ses ruses diaboliques! Saïf, tu ne connais donc ni ta propre valeur, ni la mienne.

En écoutant ces paroles sévères, Saïf-Zuliazan regardait son épouse endormie, et il se prit à pleurer.

— Mon Dieu, s'écria-t-il, un seul jour de bonheur! c'était trop doux pour moi! par quelle peine allons-nous l'expier? où dois-tu nous conduire, Aïroud?

— Je vais, dit Aïroud, te laisser dans le pays des Khelan, et il raconta ce que c'était que le pays des Khelan.

— Et Schama? Dieu puissant! que deviendra-t-elle?

— J'ai reçu l'ordre de ne pas laisser la princesse avec toi, Saïf, je dois l'abandonner dans le pays des Attouline.



— Oh! par pitié, dit Saïf, encore plus épouvané, par pitié pour nous, Aïroud, ne me sépare pas de mon épouse; laisse-nous au moins dans le même pays.

— Tu sais bien que cela m'est impossible, répondit le génie, et qu'il faut que je remplisse avec exactitude les ordres de celui qui possède le *louch*, si je les changeais en la moindre des choses, je serais brûlé par le feu; ainsi plus un mot là-dessus, car tu n'as pas apprécié ma puissance, et tu as agi comme un enfant.

— Mon Dieu! crois-tu qu'il soit possible de se défier toujours de sa mère? s'écria Saïf avec amertume.

Et puis il garda le silence; bientôt ils étaient arrivés sur la terre des Khelan; Saïf-Zuliazan donna un dernier baiser à la princesse, et il s'éloigna, le cœur brisé; le génie remonta aussitôt vers les nues d'où il redescendait après quelques heures pour déposer Schama, dans le pays des Attouline.

La fille de Malik Efrac dormait encore lorsqu'elle fut déposée sur cette terre sauvage; en se réveillant, elle se sentit glacée par la fraîcheur du matin, et cherchant autour d'elle son jeune époux, elle ne vit rien... que des campagnes inconnues et désertes et cette terre humide sur laquelle elle était couchée; alors comme avait fait Saïf, elle crut achever un songe, elle se leva, prit son front dans ses mains, pour assembler ses idées; mais il n'y avait plus de doute elle était bien éveillée, elle était seule, abandonnée au milieu de ces espaces arides, et dans son désespoir elle se tordit les bras, appelant, à haute voix, Saïf-Zuliazan!

Pendant qu'elle était ainsi, Schama entendit au loin derrière elle le bruit des pas de plusieurs cavaliers; ces hommes avançaient rapidement, et se trouvèrent bientôt auprès de la princesse; ils parurent étonnés de la voir, et se dirent entr'eux:

— Quelle est cette étrangère? et quel mauvais génie a pu la conduire en nos contrées?



Puis ils l'emmenèrent avec eux à leur ville, et se rendirent aussitôt chez leur Malik.

— Ya! Malik, lui dirent-ils, voici une femme que nous avons trouvée dans la campagne, et qui ne sait pas d'où elle vient, ni ce qu'elle vient faire ici.

— Eh bien, répondit le Malik, ne savez-vous pas nos lois? ignorez-vous qu'il est dangereux pour nous de laisser vivre l'étranger dans notre pays? il faut que cette femme meure comme les autres, vous allez à l'instant préparer le bûcher.

Les hommes d'armes emmenèrent alors la princesse, et s'arrêtèrent avec elle au milieu d'une grande place; là ils firent élever un échafaudage de bois, puis ayant pris Schama qui avait les mains liées derrière le dos, ils la firent monter sur cet échafaudage.

Il ne restait plus alors qu'à mettre le feu au bûcher, et déjà les torches étaient prêtes, lorsque la fille du Malik se promenant à cheval par la ville vint à passer sur cette place; dès qu'elle eut jeté les yeux sur cette belle étrangère qui allait mourir dans les flammes, son cœur s'émut, et elle donna l'ordre que l'on différât le supplice; ensuite ayant pris avec elle Schama, elle se rendit chez le Malik son père, pour lui demander la grâce de cette pauvre femme.

— Mon père, lui dit-elle, quand elle fut auprès de lui, je viens te demander quel péché a commis cette femme pour avoir mérité la mort; si elle n'a fait aucun mal, je demande pour moi cette étrangère, je l'emploierai, et je répondrai d'elle.

— Ma fille, as-tu donc oublié nos lois et nos coutumes? répondit le malik; cette femme est étrangère, tu l'as dit toi-même; la présence de l'étranger a toujours été pour notre pays l'occasion des plus grands malheurs.

— Oui, mais aujourd'hui c'est une femme, répondit la jeune fille, une pauvre femme isolée qui ne sait pas d'où

elle vient, et qui n'a nulle part aucune relation; quel malheur veux-tu donc que puisse faire cette femme? d'ailleurs je l'enfermerai dans le temple et l'emploierai au service de notre doux et adorable Dieu; accorde-moi la grâce de cette condamnée, mon père, je t'en prie.

Le Malik résista encore pendant quelques minutes, mais sa fille le pria tant et si bien, qu'il finit par céder, et la princesse retourna chez elle avec Schama, qu'elle conduisit bientôt à la chapelle.

Cette chapelle ou ce temple qui devait être désormais la demeure de l'épouse de Saïf-Zuliazan, était un dôme très vaste, et richement orné; de magnifiques tapis recouvraient les parvis; les murs étaient sculptés et dorés, et une innombrable quantité de lampes d'or et d'argent étaient suspendues à la voûte; la princesse, en entrant sous ce dôme avec Schama, lui dit:

— Voici notre Dieu.

Et elle lui montrait un gros mouton, dont les cornes étaient entourées de diamans, de perles et de rubis; ses jambes étaient également ornées de pierres fines, et sa laine dorée avec le plus grand soin; enfin il était absolument impossible d'habiller plus richement un mouton.

La fille du Malik dit alors:

— Ya! Schama, c'est notre Dieu, aie bien soin de lui, car c'est lui qui, dans sa bonté, t'a sauvée des flammes et de la mort.

Puis elle lui montra les magasins des provisions; c'étaient des noix, des noisettes et des biscuits; elle lui indiqua aussi des vases en or, qui contenaient des mets sucrés, dans le cas où le mouton serait dégoûté des noisettes; enfin d'autres vases, également magnifiques, renfermaient les boissons du Dieu, qui étaient des eaux de rose ou de jasmin. La princesse montra encore à Schama les flambeaux de cristal et d'or, qui éclairaient pendant la nuit le divin personnage, et

après lui avoir recommandé avec soin les différentes particularités de son service, elle se retira en lui promettant de revenir souvent à la chapelle, dont elle ferma la porte à l'extérieur.

La pauvre Schama, ainsi prisonnière dans ce temple, s'occupa immédiatement de ses devoirs de prêtresse, afin d'éloigner autant que possible le sentiment de sa triste situation ; mais quand la nuit fut arrivée, et qu'elle n'eut plus rien à faire, elle se mit à penser à ce qu'elle était hier, et à ce qu'elle est aujourd'hui ; hier fille et femme de Mou-louk, aujourd'hui, servante d'un mouton ! Alors une colère insensée lui monta au cerveau, et dans ce mouvement de fièvre, elle s'empara d'une canne qui se trouva sous sa main, et se mit à frapper à outrance l'innocente et paisible divinité des Attouline.

Au bout de quelques semaines, Schama reconnut qu'elle était enceinte, et après neuf mois de grossesse, elle accoucha d'un charmant petit garçon qu'elle appela Doumar, nom qui indiquait que l'enfant avait perdu son père ; puis elle éleva son fils dans le temple, en même temps qu'elle s'occupait du service du mouton.

Nous passerons maintenant au pays des Khelan, où le gé-nie Aïroud avait laissé Saïf-Zuliazan ; le jeune arabe avait marché longtemps sur cette terre inconnue pour lui, enfin il atteignit une vaste forêt dans laquelle il chercha un asile qui pût le mettre pendant la nuit à l'abri des Khelan dont il savait la férocité ; bientôt il découvrit sous une immense roche une cavité assez profonde, et tellement cachée à tous les yeux, qu'il fallait un hasard, ou une recherche bien minutieuse pour la trouver ; Saïf s'établit dans cet endroit où il pouvait se barricader à l'intérieur, au moyen de gros quartiers de roc qu'il roulait contre l'embouchure de cette grotte. Dans le jour il sortait cherchant pour sa nourriture, à travers les bois, quelques racines et de l'eau



de pluie. Cette vie dura pendant plus de neuf mois; alors il commença à perdre patience, et bientôt il lui devint impossible de continuer cette existence cénobite. D'ailleurs Saïf n'avait jamais aperçu que de loin les habitans de cette contrée; il en augura qu'ils étaient peu nombreux ou qu'ils sortaient peu de leurs habitations. Un jour donc il se mit en route dès le matin, et marcha jusqu'à ce qu'il eût quitté la forêt; alors, déjà la nuit descendait sur la plaine, et cependant Saïf put distinguer dans le lointain une grande troupe de Khelan, qui s'avancait vers lui; le seul refuge qui se trouvât alors à sa portée était un arbre assez touffu, sur lequel il monta.

Bientôt les sauvages arrivèrent sous l'arbre, et soit instinct ou hasard, ils levèrent les yeux et virent Saïf, que les branches ne cachaient qu'à moitié. Ces hommes étaient noirs, mais parmi eux se trouvait un blanc dont les cheveux longs enveloppaient le corps presque jusqu'aux pieds; Saïf crut entendre que ce blanc se disputait avec les autres, et qu'il cherchait à les empêcher de faire descendre l'étranger de son arbre; en effet toute la troupe s'éloigna, sans jeter même un seul regard en arrière, mais peu de temps après, le blanc revint sans ses compagnons, et levant les yeux vers Saïf, il lui dit:

— Sois le bienvenu, ya! Saïf-Zuliazan; descends de cet arbre, et viens à moi sans crainte.

Saïf descendit, en demandant au Khelan:

— D'où connais-tu mon nom?

— Sache, ya! Saïf, répondit l'inconnu, que je suis une femme, et que les femmes des Khelan ne dévorent pas les étrangers, et sont en outre très malheureuses et maltraitées par les hommes de cette nation; aussi, ai-je résolu de délivrer mes compagnes et moi de ces êtres barbares; tu auras remarqué sans doute que leur visage ressemble à celui des chiens et voici pourquoi:



Un malik voisin de ce territoire eut un jour deux enfans assez difformes, et dont la figure surtout avait de grands rapports avec celle du chien; il eut d'abord l'intention de les faire tuer, mais la pitié le retenant, il fit appeler des *Houkama*, pour les consulter sur l'avenir de ces deux créatures; les *Houkama* lui dirent que ces deux enfans se multiplieraient à l'infini sur cette terre voisine de la sienne, mais qu'ils seraient enfin anéantis par un homme ayant nom Saïf-Zuliazan; là-dessus le Malik demanda que les *Houkama* lui trouvassent un *talsame* qui pût avertir les descendans de ses fils de l'arrivée de leur ennemi.

Les *Houkama*, comme d'habitude, s'enfermèrent pour vaquer à leur opération, puis au bout de quarante jours ils livrèrent au Malik un coq merveilleux, aux plumes duquel est attachée la vie de tous les Khelan; c'est donc seulement avec les plumes de ce coq qu'on peut les tuer: sans cela ils ne meurent jamais, voilà pourquoi ils sont en peu de temps devenus si nombreux; moi seule je connais le secret de ce *talsame*, je te conduirai vers les lieux où tu pourras l'emparer de ce coq, et anéantir par ce moyen une race ignoble et dangereuse.

Saïf suivit alors cette femme, qui se nommait Khailouna, et bientôt ils arrivèrent au pied d'une montagne, sous laquelle se trouvait une mine profonde: ils entrèrent dans cette mine, et Khailouna fit remarquer à Saïf un petit escalier, en lui disant:

— Saïf, tu monteras ainsi, entre ces roches, jusqu'à ce que tu aies atteint une petite plate-forme sur laquelle tu verras un arbre; c'est sur cet arbre que tu dois trouver le coq; il te paraîtra comme endormi, mais il faut t'en approcher avec beaucoup de précautions; alors il ne te verra que lorsque tu seras tout près de lui; il voudra crier, mais tu prendras vivement une bourse que tu trouveras entre ses pattes, et tu jetteras sur la terre les perles que contient cette bourse; aussitôt le coq

descendra de l'arbre se mettant à chercher ses perles sans plus penser à autre chose, et toi tu pourras alors l'emparer du vigilant gardien des Khelan.

Saïf-Zuliazan se disposa selon les instructions qu'il venait de recevoir, à cette excursion périlleuse ; il trouva l'escalier, la plate-forme, et vit sur un arbre le coq miraculeux dont il s'approcha tout doucement ; lorsque Saïf étendit la main vers le volatile, celui-ci étendit ses ailes, et voulut crier, mais le jeune arabe saisit rapidement la bourse, dont il sema le contenu à ses pieds ; alors l'animal descendit, et pendant qu'il cherchait ses perles, Saïf se précipita sur lui, et lui plaçant la tête sous les ailes pour étouffer ses cris, il redescendit l'escalier et retrouva Khailouna, qui l'attendait.

Pendant toute la nuit cette femme et Saïf marchèrent ensemble, et vers le point du jour, ils virent une grande poussière qui s'élevait à l'horizon et s'avancait vers eux rapidement ; bientôt ils entendirent des cris sauvages, et Khailouna dit au jeune arabe :

— Voici une troupe nombreuse de Khelan, qui vient au devant de nous ; prends une plume de notre coq, et jette-la dans la direction de ces hommes, comme si tu lançais une flèche.

Saïf-Zuliazan fit ce qui lui était indiqué, et aussitôt échappée de ses mains, la plume devint une lance de feu qui traversa une ligne entière de Khelan, et tua presque en même temps tous les hommes qui formaient cette ligne ; alors Saïf jeta de la même manière toutes les plumes de ce coq, jusqu'à ce qu'il ne lui en restât plus qu'une seule ; la troupe sauvage était complètement anéantie, et Saïf dit à sa conductrice :

— Que ferai-je de cette dernière plume ?

— Jette-la comme les autres, lui répondit Khailouna, car la vie de tout ce qui reste encore de ces hommes tient à cette plume ; dès que tu l'auras jetée, ceux qui sont dis-

persés dans les campagnes, ou renfermés dans leurs habitations, expireront tous en même temps. Saïf aussitôt arracha la dernière plume; le coq fit entendre un grand cri lamentable, puis il mourut, et la race entière des Khelan mourut avec lui.

Khailouna fit alors ses adieux au jeune arabe, mais celui-ci la retint, et lui dit :

— Où vas-tu maintenant ? et que feras-tu sur cette terre déserte ? reste avec moi, car tu m'as délivré de ces êtres barbares, et tu es ma compagne jusqu'à la mort.

La femme sauvage accepta l'amitié de Saïf, et ils se mirent en route sans savoir où Dieu les conduisait.

Retournons maintenant à la chapelle où Schama élevait son enfant, au milieu de ses fonctions qui la faisaient plutôt prisonnière que gardienne du temple; le Dieu qu'elle avait traité quelquefois un peu rudement, la craignait, et se tenait sur ses gardes à son approche. Un soir donc, comme elle lui apportait à manger, tenant les biscuits d'une main et un flambeau de l'autre, elle le repoussa avec un mouvement d'impatience, et le pauvre mouton, perdant à la fin son caractère d'impassible douceur, s'élança sur elle avec colère; Schama, qui n'était pas accoutumée à de pareilles vivacités de la part de son docile pensionnaire, en fut presque renversée, et le flambeau allumé, qu'elle tenait à la main, tomba dans une étable d'éléphants, qui se trouvait au-dessous de la chapelle; alors un incendie se déclara, et devint bientôt considérable; le Malik lui-même à la tête de ses troupes fit les plus grands efforts pour éteindre ce feu, qui d'heure en heure devenait plus ardent, comme si quelque mauvais génie eût pris à tâche de l'étendre et de l'exciter, et ce fut seulement à la fin du troisième jour que l'on parvint à s'en rendre maître.

Lorsque tout fut rentré dans l'ordre, le Malik dit à ses conseillers :



— Il y a bien longtemps que nous n'avions eu à souffrir une calamité pareille! n'y aurait-il pas dans la ville quelque étranger, dont la présence nous aurait attiré ce malheur?

— Ya! Malik, lui répondirent les vesirs, il n'y a point d'étranger dans notre ville, mais nous croyons une chose: c'est que notre Dieu aura en contre nous quelque sujet d'irritation, il faudrait aller voir si rien ne manque au service du temple.

Là-dessus le Malik et les vesirs se rendirent à la chapelle; Schama, qui n'avait pas encore pardonné au mouton l'accident dont il était cause, tenait justement une baguette levée sur lui, au moment où la porte s'ouvrit pour donner passage au Malik; celui-ci voyant ce qui se passait devint furieux et s'écria:

— Plus de doute! c'est parce qu'on le traite de cette manière que notre Dieu nous a envoyé ce malheur; qu'on s'empare à l'instant de cette étrangère maudite, et qu'on prépare son bûcher.

Ensuite le Malik et ses vesirs se jetèrent à genoux priant le Dieu de vouloir bien leur pardonner ce manque de surveillance; après quoi ils firent lier Schama dans un coin obscur de la chapelle, mirent son enfant par terre dans le coin opposé, puis sortirent du temple après avoir de nouveau imploré leur pardon.

Tandis que les gens du Malik s'employaient avec zèle à la construction de l'échafaud, croyant par là faire œuvre sainte, et rentrer dans les bonnes grâces de leur divinité, ils aperçurent un homme et une femme qui se dirigeaient tranquillement vers la ville; c'étaient Saïf et Khailouna, que la providence amenait dans cette contrée, au moment où Schama allait y périr dans les flammes.

Les deux étrangers furent arrêtés aussitôt, et le Malik ordonna qu'on les conduisit dans la chapelle, et que le feu fût préparé pour les trois prisonniers.



Lorsqu'e Saïf et sa compagne entrèrent dans le temple, il faisait sombre; on leur attacha les pieds et les mains contre les murailles, puis on referma sur eux les portes avec soin.

Il était prisonnier, le feu s'allumait pour lui, et cependant ce n'étaient ni les approches de la mort, ni le sentiment de sa propre situation, qui faisaient battre en ce moment le cœur de Saïf; depuis qu'il était entré dans la chapelle, des gémissemens étouffés, convulsifs, comme les dernières plaintes d'un enfant qui expire dans l'épuisement de la fièvre, avaient jeté son âme dans une angoisse inexprimable; plusieurs fois il avait essayé de rompre les cordes qui l'attachaient, mais les cordes étaient solides, et le rôle de la pauvre créature devenait de plus en plus sourd et déchirant; alors Saïf dans un effort surnaturel parvint à briser ses liens, il s'élança vers l'enfant, le réchauffa contre sa poitrine, puis il fit le tour de la chapelle car il entendait aussi à quelque distance d'autres gémissemens douloureux; bientôt il découvrit dans l'ombre une femme échevelée qui pleurait; Saïf s'approcha d'elle, et dès que cette femme entendit l'enfant, elle s'écria d'une voix suppliante:

— Mon fils! rends-moi mon fils, oh! étranger, donne-moi cet enfant qui se meurt.

Aussitôt Saïf détacha les liens de cette femme, et lui remit l'enfant; et la femme aussi serra l'enfant contre sa poitrine, mais cette fois, l'enfant cessa de se plaindre: il retrouvait la vie.

Alors, un flambeau qui allait s'éteindre jeta dans l'ombre un rayon de lumière sur le visage de cette femme, et Saïf reconnut sa belle Schama, pâle et glacée comme l'ange de la mort.

Elle aussi avait au même instant jeté les yeux sur Saïf; deux cris s'échangèrent entre eux; puis Saïf s'éloigna malgré lui:

— Schama! Schama! s'écria-t-il, quel est cet enfant que tu viens de prendre?

— Cet enfant! c'est le mien,... c'est ton fils, Saïf-Zuliazan!

— Cela est peu croyable! répondit Saïf, avec un sourire douloureux.

Mais la fille de Malik Efrah ne le laissa pas achever.

— Saïf-Zuliazan, lui dit-elle, il y a quelques minutes à peine que mon enfant expirait sous mes yeux, je croyais alors ne pas pouvoir souffrir davantage, et voici que tes paroles me jettent au cœur une douleur nouvelle, et plus terrible que toutes les autres; car c'est au moment où elle souffre à cause de toi ces angoisses, que tu oses douter de ton épouse! ne sais-tu pas Saïf, que je t'aime plus que la vie?... comment alors pourrait-il se faire que cet enfant ne fût pas ton fils?

La princesse dit ces paroles avec un tel accent de vérité, d'étonnement et de douleur, que Saïf, honteux de ses soupçons, lui tendit les bras, et couvrit de baisers et de larmes son enfant premier-né.

Alors les deux époux, après avoir également rendu la liberté à Khailouna, se racontèrent leurs disgrâces.

— Maintenant, dit Schama, le feu nous attend, nous sommes enfermés, que pouvons-nous faire?

— As-tu ici quelques provisions, dit Saïf?

— Oui, répondit Schama, la nourriture du mouton peut nous suffire pour quelques jours.

Aussitôt Saïf-Zuliazan se mit à barricader par tous les moyens possibles la seule porte qui donnât entrée dans le temple; quand le jour fut arrivé, et qu'on vint chercher les prisonniers pour les conduire au lieu du supplice, personne ne put parvenir à ouvrir cette porte; alors on alla demander au Malik la permission de la briser, mais le Malik

s'y refusa craignant d'irriter de nouveau le mouton par cet acte de violence dans sa demeure.

Lorsque ces gens auront fini leurs provisions, ajouta le Malik, ils seront bien forcés de se rendre.

En effet les vivres du mouton finirent bientôt; alors Saïf-Zuliazan prit le mouton lui-même, et monta sur la terrasse du temple; c'était une petite plate-forme élevée au dessus du dôme, et à laquelle on arrivait par un escalier fort étroit; de cette terrasse on dominait sur toute la ville; Saïf vit au-dessous de lui, sur la place, l'échafaud qui les attendait, et le peuple qui s'impatientait de voir ces maudits étrangers exister encore dans le pays; le jeune arabe prit alors le mouton sur ses épaules, et cria de toute sa voix :

— Habitans de cette ville, nous n'avons plus rien à manger, et nous avons faim; si vous ne nous apportez pas des provisions, je vous jure que je tuerai, pour le manger, celui que vous appelez votre Dieu.

Le peuple, ayant entendu ces paroles, eut d'abord une grande frayeur, mais le Malik leur dit :

— Ne craignez point, est-ce que l'on peut tuer un Dieu ? cet homme croit nous faire peur, et par ce moyen être indéfiniment nourri dans le temple, mais il faut que cela ait une fin; alors se tournant vers le dôme il dit à Saïf :

— Nous ne craignons pas l'effet de tes menaces, oh ! étranger; est-ce qu'un maudit comme toi peut tuer le Dieu de notre pays ? c'est toi qui vas bientôt cesser de nous insulter par ta présence.

— Encore une fois, Malik, est-ce bien là ton dernier mot ? demanda Saïf.

Le Malik ne fit point de réponse, et Saïf-Zuliazan prenant le mouton, l'égorgea aux yeux de la population rassemblée, et le sang de la victime coula sur les murailles du temple.

Alors un cri terrible, un cri universel ébraula toute la

ville; on enfonça les portes de la chapelle, et le peuple et les soldats se précipitèrent dans le temple; mais les deux femmes avec l'enfant s'étaient réfugiées sur la terrasse, l'escalier qui y conduisait était comme nous l'avons dit si étroit qu'un seul homme à la fois pouvait y passer; Saïf-Zuliazan s'établit à la tête de cet escalier, et chaque fois qu'un soldat se présentait, il le tuait, et les femmes le jetaient par dessus le dôme sur la grande place de la ville; cela dura ainsi pendant trois jours et trois nuits; Saïf était accablé de fatigue et il commençait à s'effrayer du dévouement de ces malheureux Attouline; c'était la première fois de sa vie qu'il ressentait les atteintes de la peur, car c'était la première fois qu'il combattait pour sa femme et pour son enfant, son enfant pour lequel il éprouvait déjà cet amour immense, qui vous prend au cœur subitement pour une petite et faible créature, et que lui, pauvre orphelin délaissé, n'avait jamais inspiré à personne; la puissance de cet amour nouveau pour lui avait soutenu son courage et ses forces pendant trois jours et trois nuits, trois fois vingtquatre heures passées sans nourriture, et occupé sans trêve, sans relâche, à toujours frapper un coup mortel...; aussi, comme nous venons de le dire, il sentait avec désespoir la fatigue et l'épuisement ralentir son bras, lorsqu'une ancienne amie vint s'abattre sur la terrasse du dôme; c'était Aquissa, la grande voyageuse, celle qui déjà l'avait sauvé du puits profond; en un clin-d'œil elle plaça sur ses épaules Saïf-Zuliazan, sa femme et son fils, et elle s'élevait dans l'espace avec eux, lorsque Saïf lui dit:

— Aquissa, je t'en supplie, prends encore avec nous cette pauvre femme qui m'a délivré d'un grand danger, et qui va périr misérablement si nous l'abandonnons à la fureur des Attouline.

— Impossible, répondit Aquissa, si je prenais encore cette femme, nous serions infailliblement perdus tous les cinq.



Comme elle achevait ces paroles, plusieurs soldats s'étaient déjà réunis sur la terrasse; ils s'emparèrent de la seule créature sur laquelle ils pussent assouvir leur colère, et l'ayant coupée par morceaux, ils jetèrent ses membres au peuple.

Saïf-Zuliazan détourna les yeux de cet horrible spectacle, et les élevant vers le ciel, il pria pour la femme sauvage.

Il y avait là une foule immense de gens de toutes les nations, et de toutes les conditions. Les uns regardaient avec curiosité, les autres avec horreur, et quelques-uns avec pitié. Saïf-Zuliazan, au milieu de cette foule, se sentait oppressé par le poids de ses chaînes, et par le bruit de ses pas sur le pavé de la terrasse. Il regarda vers le ciel, et se mit à prier avec une ferveur extraordinaire. Ses prières furent interrompues par un bruit soudain, et par un cri de douleur qui se fit entendre de tous côtés. C'était la femme sauvage qui venait d'être jetée par les soldats sur le pavé de la terrasse. Elle était morte, et ses membres étaient étendus autour d'elle. Saïf-Zuliazan se précipita vers elle, et se mit à pleurer avec une violence extraordinaire. Ses larmes tombaient sur son visage, et sur ses chaînes. Il se mit à crier, et à appeler le nom de la femme sauvage. Ses cris furent entendus de tous côtés, et beaucoup de gens se précipitèrent vers lui. Ils le regardaient avec pitié, et avec une expression de douleur. Saïf-Zuliazan se mit à leur parler, et leur raconta ce qui s'était passé. Ses paroles furent interrompues par un bruit soudain, et par un cri de douleur qui se fit entendre de tous côtés. C'était la femme sauvage qui venait d'être jetée par les soldats sur le pavé de la terrasse. Elle était morte, et ses membres étaient étendus autour d'elle. Saïf-Zuliazan se précipita vers elle, et se mit à pleurer avec une violence extraordinaire. Ses larmes tombaient sur son visage, et sur ses chaînes. Il se mit à crier, et à appeler le nom de la femme sauvage. Ses cris furent entendus de tous côtés, et beaucoup de gens se précipitèrent vers lui. Ils le regardaient avec pitié, et avec une expression de douleur. Saïf-Zuliazan se mit à leur parler, et leur raconta ce qui s'était passé.

IX.

LE MALIK ABOUTTAY.

LA CHASSE AU LION. LE MONT DES SORCIERS.  
LE TRIOMPHE DE LA FOI.

La grande Aquissa s'était rapidement élevée dans les airs, afin d'épargner à Saïf la vue du massacre de Khailouna, compagne de sa dernière expédition dans le pays des Khelan ; mais bientôt elle s'arrêta sur une haute montagne où elle déposa ses voyageurs ; alors Saïf lui dit :

— Il y a bien longtemps, Aquissa, que je n'avais eu le plaisir de te voir ; qui donc a pu t'avertir que nous aurions besoin de ton obligeance ?

— C'est Afroud, qui est venu me dire dans quelle situation tu te trouvais, répondit Aquissa ; par lui-même, il ne pouvait rien faire pour toi, puisqu'il est au pouvoir de Kamaria, mais il pouvait au moins me prier de venir à ton secours, et c'est aussi ce qu'il a fait.

Saïf remercia beaucoup son ancienne amie, et la pria de les reconduire à son pays, lui, sa femme et son fils.

— Je vous conduirai, lui dit Aquissa, aussi loin qu'il me sera possible, mais nous sommes encore à une distance énorme de ton gouvernement, et j'ai fait avec Souleïman le prophète, un pacte qui me défend de servir pendant plus de huit jours les mêmes individus : nous avons donc sept jours encore à voyager ensemble, puis vous serez obligés de faire sans moi le reste du chemin.

Alors, quand ils furent arrivés au huitième jour, comme ils se trouvaient sur une montagne verte et agréable, Saïf dit :

— Aquissa, laisse-nous ici, c'est un lieu favorable pour y faire une halte ; quant à toi tu peux jusqu'à ce soir, nous dévouer tes bons services ; voudrais-tu aller voir ce qui se passe chez Kamaria ? ce qu'elle aura fait de notre père Malik Efrab, et de notre ami Sadoun ? et enfin me rapporter s'il est possible le sabre de *Ham eben Noeh*, que j'avais laissé chez ma mère ?

La grande voyageuse accepta ces commissions avec plaisir, disparut pendant quelques heures, puis revint, en disant :

— Je vous rapporte les nouvelles que vous m'avez demandées : Kamaria n'a pas fait la moindre attention au Malik Efrab, ni à Sadoun, elle s'est plongée dans son sultanat et sa grandeur, et ne s'occupe pas d'autre chose ; vos amis vous saluent et vous attendent avec joie ; quant au sabre, Saïf, le voici ; n'as-tu rien autre chose à désirer pour achever ton voyage ?

— Pardon, répondit Saïf, je voudrais bien encore deux bons chevaux bien équipés, et quelques provisions de bouche.

Aquissa lui donna aussitôt ce qu'il demandait, et lui ayant fait ses adieux, elle les quitta ; Saïf et la princesse montèrent alors sur leurs chevaux avec leur petit enfant Doumar, et ils allèrent ainsi à travers les montagnes, les plaines et les déserts.

Ils marchèrent ainsi pendant un mois entier, et le tren-

le-t-et-unième jour de ce mois, comme ils se trouvaient sur le sommet d'une colline, ils virent à peu de distance dans la plaine un Malik des Habesch, qui, avec ses gens, poursuivait un énorme lion ; tous ces hommes étaient parfaitement armés, et cependant, chaque fois qu'ils voulaient s'avancer sur le lion, le fier animal se retournait vers eux avec un mouvement calme, secouait sa puissante crinière, dardait sur eux son regard semblable à deux jets de flammes rouges et faisait entendre en même temps un rugissement si terrible que ces hommes, intrépides cependant à la guerre, reculaient tout épouvantés. Lorsque Saïf eut observé ce manège pendant quelques momens, et qu'il eut compris la frayeur et l'embarras des Habesch, son instinct de bravoure et son amour de la guerre ne lui permirent pas d'hésiter ; il laissa la princesse avec son fils, la prévenant que son absence ne serait pas longue, et il descendit la montagne se dirigeant vers les lieux où s'était arrêté le lion ; ce fut en vain que les soldats lui crièrent de prendre garde à lui, et de ne pas s'approcher tout seul de cet animal redoutable, il ne s'inquiéta nullement de leurs cris et alla directement à l'ennemi ; celui-ci, dès qu'il vit Saïf s'approcher, se ramassa pour ainsi dire sur lui-même et quand le jeune arabe ne fut plus qu'à une dizaine de pas, il s'élança sur lui d'un seul bond, et avec une telle force, que si c'eût été une muraille, il l'eût assurément renversée ; mais Saïf s'attendait à ce choc, il le reçut contre son sabre ; le lion rebondit en arrière, et, de la violence de la secousse, retomba mort sur le terrain.

Dès que ceci fut arrivé, le Malik qui s'appelait Abouttay, fit appeler Saïf, et lui dit :

— Etranger, tu es un vaillant homme, et un savant guerrier, je te remercie du service que tu viens de nous rendre, et j'espère que tu vas me suivre à mon château, où je me ferai plaisir de te recevoir selon tes mérites.



— Malik, répondit Saïf-Zuliazan, j'accepterais ton offre avec reconnaissance, mais j'ai ma femme et mon enfant qui m'attendent sur la montagne, où j'ai promis de les rejoindre immédiatement.

Alors le Malik ordonna qu'on allât chercher la princesse et son fils, et il les emmena tous dans sa ville, qui était peu éloignée du lieu où ils avaient chassé le lion.

Abouttay les logea dans son propre palais, et les reçut avec toutes sortes d'honneur et de bienveillance; bientôt même il parut plein d'affection pour ses hôtes, et Saïf pensa que le hasard lui avait acquis un ami véritable; cependant à force de voir Shama tous les jours et d'admirer cette beauté dont le charme agissait sur tous ceux qui avaient occasion de l'approcher, le Malik ne put se défendre d'aimer d'amour la femme de son nouvel ami; en vain chercha-t-il à éloigner cette pensée, à se dire qu'il manquait aux lois de l'hospitalité, les efforts même qu'il faisait pour le vaincre, augmentaient encore son amour, et bientôt en firent une passion violente, qui s'empara de son imagination et de son cœur, le priva de toute faculté de raisonnement, et ne lui laissa plus qu'un désir unique, celui de posséder la femme qu'il aimait; quand il se vit ainsi absorbé, anéanti, par cette passion sans espérance, il fit appeler son vesir, et lui dit :

— Eh bien, vesir, que penses-tu de mon malheur? je suis perdu dans l'amour de la femme de cet homme blanc; dans cet amour j'ai laissé le sommeil, le repos, la faim, je n'existe plus que pour souffrir; ne saurais-tu pas un remède à ce mal?

Après avoir un moment réfléchi, et regardé le Malik avec attention, le vesir répondit :

— Ya! Malik, je ne connais à ce mal qu'un seul remède: la femme, qui te fait souffrir ainsi, pourra seule aussi te guérir; veux-tu que je te serve en cette occasion? je pos-

sède une drogue qui, mélangée dans les alimens ou dans la boisson, procure à l'homme un sommeil profond, comme s'il était sans connaissance; si tu le désires nous endormirons les deux époux, pendant quelques heures; alors, tu pourras disposer de la femme.

Abouttay refusa d'abord cet expédient, puis, emporté par son amour, il l'accepta; un jour il se fit apporter le narcotique, et en jeta sur tous les mets qu'il faisait servir à Saïf et à la princesse pour le repas du soir; mais par un hasard tout particulier, la favorite du Malik avait appris l'amour et les projets de son maître; aussitôt elle fit avertir les étrangers, les pria de ne rien manger de ce qui leur serait envoyé par le Malik, et leur demandant la permission de pourvoir elle-même à leurs repas.

Saïf et Schama s'entretinrent ensemble à ce sujet, et ils convinrent de ne rien prendre de ce qui leur serait envoyé de chez le Malik ou de chez sa femme.

Dans la soirée, Abouttay envoya son vesir chez Saïf pour s'assurer que la poudre narcotique avait produit son effet, mais quel ne fut pas son étonnement lorsqu'il entendit le jeune arabe parfaitement bien éveillé lui dire :

— Vesir, que viens-tu faire ici ?

— Je venais, répondit le vesir, pour savoir si le repas vous a suffi et si vous en avez été satisfaits.

— Les autres jours, répondit Saïf, tu n'as pas eu l'idée de me venir faire cette demande; il y a là quelque chose qui n'est pas naturel, et je crois en vérité, vesir, que tu rougis, et que tu as grand sujet de rougir de ta conduite.

Le vesir abrégé sa visite, et retourna aussitôt près du Malik pour lui dire :

— Je crois, Malik, que ces personnages auront appris nos desseins, car ils ne sont nullement endormis, et le jeune homme m'a dit des choses assez peu obligeantes; mais n'es-tu pas un chef puissant et souverain dans ton

gouvernement ? un seul homme s'aviserait-il de te résister ? demande-lui tout simplement de te céder sa femme pour quelques jours., quelques semaines, et s'il n'y veut pas consentir, tu la prendras également; tant pis pour lui, s'il faut employer la force.

Encore une fois le Malik rejeta d'abord ce moyen, puis il l'accepta, car son amour, irrité par le temps et les difficultés, confondait en lui tout sentiment du bien et du mal.

Le lendemain, Saïf-Zuliazan alla comme à l'ordinaire voir le Malik, il s'assit, et ne lui parla point de ce qu'on lui avait appris, mais Abouttay ouvrit lui-même le discours, en disant :

— Ya! Saïf, j'aurais une chose à te demander: si tu es réellement mon ami, tu me prêteras ta femme pour un peu de temps, car sans cela son amour me tuera, ou me rendra fou !

Saïf, en écoutant ces paroles, crut d'abord avoir mal entendu, il pria le Malik de les répéter ; alors pendant quelques minutes la colère et l'étonnement lui ôtèrent l'usage de la voix, puis enfin il dit à son hôte :

— Est-ce bien à moi, que tu oses demander une chose pareille, Abouttay, à moi qui suis ton voyageur? mais où donc es-tu né? dans quelle contrée as-tu appris qu'un homme pût céder sa femme, et la reprendre ensuite...? Et l'émotion qu'éprouvait Saïf-Zuliazan, l'empêcha de continuer; il se leva, traversa les appartemens comme emporté par la fièvre, et sans reconnaître aucun de ceux qu'il rencontrait, puis arrivé près de Schama, il lui dit :

— Femme, lève-toi, nous allons partir, nous étions ici chez des gens sans honneur et sans foi.

Schama se prépara au départ, et tous les deux sortirent du château, et, bientôt après, de la ville.

Pendant qu'ils marchaient ainsi, ils entendirent derrière eux des cris et le bruit de plusieurs chevaux; puis un des



cavaliers, devançant tous les autres, se trouva bientôt auprès des voyageurs, et leur dit :

— Où courez-vous ainsi? et pourquoi cette femme s'éloigne-t-elle de moi, quand je ne puis plus vivre sans elle?

C'était le Malik Abouttay, qui, poussé par son vesir, s'était mis à la poursuite des fugitifs, et venait enfin de les rejoindre.

Alors Saïf lui répondit :

— Voilà donc ce que tu viens nous dire, homme sans pudeur et sans courage! il n'y a entre nous deux maintenant que le champ de bataille et tu vas apprendre bientôt que je suis Saïf-Zuliazan, vainqueur des hommes et des génies.

Au moment où le Malik avait pu les atteindre, Saïf et Schama gravissaient une petite montagne; le jeune arabe découvrit bientôt quelques arbres à l'ombre desquels il laissa son épouse et son enfant; puis il redescendit avec le Malik Abouttay, jusqu'au pied de la colline. Alors le Malik fit appeler ses troupes, les disposa en ordre de bataille, puis donna l'ordre à un de ses héros de sortir contre Saïf-Zuliazan; aussitôt un guerrier, semblable à une barre de fer, sortit des rangs et alla droit à Saïf; celui-ci le reçut comme le lion du désert ferait d'une faible brebis; il le frappa d'un seul coup, et partagea son adversaire en deux morceaux; un autre héros lui succéda et fut traité de la même façon, puis un troisième, puis un quatrième, ainsi de suite jusqu'au soir.

Après le coucher du soleil, Saïf retourna auprès de Schama et de son fils, et Malik Abouttay fit réunir ses troupes, et leur dit :

— Je ne croyais pas jusqu'ici qu'un homme étranger pût vous faire face, et voici que pas un d'entre vous n'a pu résister à cet étranger!

Mais les soldats lui promirent de faire mieux le lendemain, et de le délivrer de son ennemi.



Le lendemain Saïf se présenta devant les troupes, disant :

— Y a-t-il ici quelqu'un qui veuille se mesurer avec moi ?

Un héros des Habesch ne le laissa pas achever ; il se jeta en face de Saïf, mais le jeune arabe leva le sabre de *Han eben Neh*, et le courageux fut exactement partagé en deux parties égales ; un autre vint, qui éprouva le même sort, et cela dura encore jusqu'au soir ; alors, comme la veille, Saïf retourna sur la colline, et le Malik Abouttay ne put retenir l'expression de sa colère, mais les soldats lui répondirent :

— Ya ! Malik, cet homme est inapprochable, et nous aurions pu en avoir la preuve le jour où il a tué le lion ; d'ailleurs pourquoi nous battrions-nous plus longtemps contre lui ? Si tu aimes la femme de cet homme, et que tu veuilles l'avoir par force, c'est à toi de combattre toi-même contre cet homme, mais tu n'as pas le droit d'envoyer à la mort, pour ton seul plaisir et pour ton amour, tous les hommes de ton armée.

Abouttay convint que ses guerriers avaient raison, mais il convint aussi avec lui-même qu'il lui était impossible de renoncer à ses espérances et d'étouffer sa passion malheureuse.

Le lendemain, dès que Saïf se montra dans la plaine, le Malik revêtit son armure, baissa la visière de son casque, et se présenta comme une montagne de fer devant Saïf-Zeliazan.

Abouttay était un des héros les plus renommés parmi les Habesch, et en arrivant à Saïf, il dit :

— Ce n'est plus maintenant ce que tu crois, je suis le Malik Abouttay !

Saïf en apprenant qu'il avait affaire à son rival, se fit un cœur d'acier et lui dit avec joie :

— Sois tranquille, Abouttay, tu recevras des coups dignes d'un héros et d'un Malik.

Alors les deux guerriers se joignirent, et un combat

terrible s'engagea; des tourbillons de poussière, s'élevant autour d'eux, les déroberent bientôt à tous les regards; on entendait seulement le bruit éclatant de leurs armes, qui retentissaient comme la foudre, et parfois brillaient comme l'éclair à travers le nuage; enfin après plusieurs heures d'une lutte acharnée, Saïf s'approcha tellement que son casque touchant celui de son adversaire, il lui cria:

— *Allah veh akber!* Dieu est grand!

Puis avec une seule main, il l'enleva de son cheval, et le tenant par la ceinture, il le conduisit ainsi jusque sur le haut de la colline où attendait la princesse Schama. Dès qu'ils y furent arrivés, Saïf attacha le Malik contre un arbre, et alla s'asseoir à quelque distance auprès de sa femme et de son enfant, tandis que devant eux Abouttay pleurait d'amour, de douleur et de honte.

Pendant que Saïf-Zuliazan était ainsi, jouissant de sa gloire et de son bonheur, il entendit quelque mouvement au-dessus de sa tête, et vit bientôt Airoud, qui descendait vers lui; aussitôt, il lui dit:

— Ya! Airoud?

Et ce dernier lui répondit:

— Malheur à toi, fils des arabes!

Saïf reprit:

— Qu'y a-t-il encore? et pourquoi viens-tu?

— C'est toujours ta gracieuse mère qui m'envoie; répondit Airoud.

— Et d'où sait-elle que j'ai pu échapper aux Khelan?

— N'est-ce pas toujours toi qui prends soin de l'instruire? n'as-tu pas envoyé Aquissa prendre le sabre de *Ham eben Noeh*? quelques jours après, Kamaria chercha le sabre et ne le trouvant pas, elle m'appela pour lui en donner des nouvelles; comme je suis obligé de dire la vérité, je dus lui apprendre que c'était toi, qui l'avais fait chercher par Aquissa.

— Mon fils est donc vivant? s'écria-t-elle.

Alors elle m'interrogea longuement, et je dus lui raconter toute votre histoire, dans le pays des Khelan, et dans celui des Attouline. Dès que j'eus achevé ce récit, elle me dit:

— Eh bien, Aïroud, pars à l'instant, va trouver mon fils, et tu l'emporteras seul sur la montagne des Sorciers, ou adorateurs du feu.

— Maintenant, ajouta le génie, me voici, je suis venu pour te prendre, et te conduire où l'on m'a dit.

— Hélas! mon Dieu! s'écria Saïf-Zuliazan, comment puis-je laisser ma bien-aimée Schama auprès de ce Malik enragé, qui voulait l'arracher de mes mains? s'il agissait ainsi en ma présence, que fera-t-il quand je n'y serai plus?

— Que puis-je à cela? répondit Aïroud, tout cela ne vient-il pas de ta faute? n'as-tu pas eu la générosité de laisser à ta tendre mère une arme à deux tranchans, pour qu'elle en fasse, contre toi, l'usage qu'elle en fait? maintenant, il n'y a plus qu'à nous soumettre, il faut partir.

A ces mots Aïroud prit Saïf-Zuliazan, qui jeta sur sa pauvre Schama un regard plein de larmes, en la recommandant de toute son âme à la protection du Très-Haut.

La princesse Schama resta seule et désolée en présence de Malik Abouttay qui dans les accès de sa tristesse ne s'était pas aperçu de la visite d'Aïroud, bientôt cependant il remarqua l'absence de Saïf.

— Où donc est ton époux? demanda-t-il à Schama.

Cette dernière, qui depuis une heure cherchait un moyen de s'échapper du pays, sans laisser toutefois le Malik attaché à son arbre, lui répondit pour gagner du temps:

— Je ne sais pas où est allé Saïf; mais je pense qu'il va revenir bientôt. Puis une heure encore se passa, et Malik Abouttay dit alors à la princesse:

— Ya! Schama, je te supplie maintenant de me dire la vérité, si tu as besoin d'être protégée, je te promets ma



protection comme je la promettrais à une sœur; Schama qu'est devenu ton époux?

La princesse alors toute en larmes se dirigea vers le Malik, détacha ses liens, et lui offrant sa main comme gage de confiance, elle lui raconta l'histoire et les aventures de Saïf.

Abouttay, plein d'une joie qu'il avait peine à contenir, mais qu'en présence de Schama il ne voulait pas laisser éclater, s'en retourna le soir à sa ville avec la princesse et le petit enfant; il fut pour eux plein de soins et d'attention, leur offrant une hospitalité splendide et généreuse; pendant plusieurs jours il tâcha d'éloigner ses mauvaises pensées, et de s'affermir dans la résolution de respecter la femme qui s'était confiée à lui, mais son amour, loin de diminuer, s'augmentait encore de ses sacrifices, son imagination s'exaltait dans la souffrance, et sa santé se perdait complètement; bientôt enfin il en vint à un point d'exaspération plus grand encore que lorsqu'il avait fait à Saïf cette étrange proposition qui le révolta, et qui leur avait mis les armes à la main; alors ne pouvant plus résister à son mal, il fit un soir venir la princesse et lui dit:

— Schama, lumière de mes yeux, tu es toujours la maîtresse de mon cœur et de mon âme; c'est en vain que j'ai voulu t'obéir, ma bien-aimée, regarde mon visage, vois ce que ton amour a fait de moi, et si tu n'as pas pour moi de la haine, tu ne voudras pas me laisser mourir!

— Malik! répondit Schama inquiète et surprise, j'aime Saïf-Zuliazan, je suis son époux, et je ne puis t'appartenir.

— Ainsi donc, princesse, dit le Malik avec emportement, tant de passion, de douleur et de sacrifice, tant de courage pour lutter, tant de combats pour vaincre! tout cela n'est donc rien pour ton cœur de pierre, et tu me verrais ex-



pirer sous tes yeux sans perdre ton calme impitoyable!

Comme il achevait ces paroles, Abouttay étendit la main vers la princesse, comme pour l'attirer vers lui; alors l'épouse de Saïf, élevant vers le ciel ses beaux yeux pleins de larmes, s'écria dans son cœur:

— Oh! Dieu Très-Haut, toi que les yeux ne peuvent voir, et que l'âme implore sans cesse, unique souverain du ciel et de la terre, au nom de ta puissance; au nom de ta justice et de ta bonté, Dieu Très-Haut, protège la mère du fils de Saïf-Zuliozan!

Au moment où le Malik avait porté la main sur la princesse et tandis qu'elle priait ainsi, Abouttay avait senti son bras devenir sec et raide comme du bois, ce bras était retombé de lui-même comme le bras d'un mort, et il ne pouvait plus lui faire faire un seul mouvement.

— Serais-tu sorcière, Schama? dit aussitôt le Malik.

— Dieu m'en garde, répondit la princesse, je n'entends rien à la magie, seulement j'ai prié le Dieu, souverain créateur de toute chose, et mon Dieu a exaucé ma prière.

— Eh bien, reprit Abouttay, demande à ton Dieu de rendre la force à mon bras, et je me repentirai de l'avoir offensée, et je te promettrai de ne plus le faire.

— Oh! Dieu puissant, dit Schama, si ce que cet homme vient de dire est vrai, rends-lui la force, oh! Dieu clément et bon.

Et comme la princesse achevait cette prière le bras du Malik reprenait toute sa vigueur.

Mais dès le lendemain, Malik Abouttay se rendit chez Schama et lui dit:

— Ce qui m'est arrivé hier n'est qu'un accident qui tient à mon état de santé; je n'en suis que plus désireux de ton amour, qui pourrait seul me rendre la force et la vie, et de nouveau il étendit la main vers la princesse, mais comme la veille, cette main et ce bras perdirent aussitôt leur vie;

il se repentit, obtint sa guérison, puis une troisième fois encore il retomba dans sa faute, et en fut également puni.

Alors s'adressant à Schama :

— Que faut-il faire pour adopter la religion? lui dit-il, car ton Dieu est un Dieu puissant, et je veux croire en lui.

La princesse, heureuse de ce changement, lui expliqua sa croyance, et le Malik Abouttay devint musulman, en répétant après elle: « Il n'y a pas d'autre Dieu, que Dieu, et Abraham est l'aimé de Dieu; » des ce moment Schama devint une sœur pour le Malik, et tous les jours il allait chez elle prendre des leçons sur tout ce qui concerne l'Islamisme.

Personne cependant n'eut connaissance du changement de religion du chef de l'Etat, et bientôt le vesir, voyant la bonne harmonie qui régnait entre son Malik et la princesse, ne put penser autre chose, si non que Schama avait enfin cédé à la passion d'Abouttay; comme ce vesir était un homme de mœurs corrompues, il s'imagina de tirer parti pour lui-même de cette situation, et, se rendant un jour chez l'épouse de Saïf, il lui dit :

— Sais-tu, Schama, que je suis chef de l'armée, et que cette position me fait plus puissant que le Malik? je puis donc prétendre à être traité par toi, aussi favorablement que tu traites Abouttay.

— Sais-tu, vesir, ce que tu me demandes? répondit la princesse; pour venir chez moi aussi souvent qu'y vient ton maître, il faudrait faire ce que ton maître a fait.

— Et qu'a fait le Malik, que je puisse faire?

— Il est entré dans la vraie croyance et le droit chemin, reprit gravement la fille de Malik Efrah.

— Est-ce bien vrai ce que tu viens de me dire? s'écria le vesir au comble de la surprise.

— Cela est vrai, et il y a longtemps que cela est, dit Schama.

Aussitôt après ces paroles le vesir s'élança hors de l'appartement, et courut auprès du Malik pour lui demander s'il était possible qu'il eût abandonné la religion de ses pères. Le Malik, prévoyant les troubles qu'occasionnerait son changement de croyance, voulut nier d'abord, mais bientôt il fut obligé d'avouer. Alors le vesir trop heureux d'un prétexte qui servait son ambition, se mit à parcourir la ville en criant :

— Soldats de ce pays, allez voir comment votre Malik abandonne, pour son amour, la religion de ses ancêtres ! laissez-vous vivre cet homme qui veut vous entraîner dans sa honte ?

Le peuple et l'armée, ainsi excités, se tournèrent bientôt l'un et l'autre contre le Malik ; celui-ci dut se réfugier avec la princesse sur la terrasse de son château ; pendant plusieurs jours ils soutinrent le choc des assaillans, mais ils sentirent enfin diminuer leur courage et leurs forces. Alors Abouttay, élevant son âme à Dieu, se mit à prier en disant :

« O Dieu très-haut, toi que je connais à peine encore, et pour lequel je combats en ce moment, si ma nouvelle croyance est vraie, protège-moi, mon Dieu, contre ceux-là qui n'ont pas de croyance. »

A peine avait-il achevé les derniers mots de cette prière, que le Malik Abouttay vit descendre du ciel une pluie de feu et de lances qui, en quelques minutes, dispersa toutes les troupes ; mais son étonnement fut à son comble lorsqu'il vit la grande Aquissa, venir s'abattre sur la terrasse, et y déposer Saïf-Zuliazan en compagnie d'un autre homme étranger.

Ils entrèrent tous ensemble dans le palais, qui se trouvait libre, car les assiégeans épouvantés s'étaient enfermés dans leurs maisons ; alors Saïf apprit la conversion d'Abouttay, il le félicita sincèrement d'avoir ouvert les yeux à la lumière, et le remercia de sa conduite envers Schama,

après quoi ils convinrent de proposer l'Islamisme à tout le peuple, et sa rébellion lui fut pardonnée à ce prix.

Dès que l'ordre fut à peu près rétabli dans le château, le Malik et Schama demandèrent à Saïf le récit de ce qui lui était arrivé dans le pays des sorciers ou adorateurs du feu, et le jeune arabe se fit un plaisir de satisfaire à leur curiosité.

— Lorsque Aïroud m'eut enlevé d'auprès de vous, leur dit-il, il me conduisit sur une montagne très élevée taillée en forme de cône, et entourée de roches lisses et glissantes, qui en rendaient l'abord absolument impossible; du sommet de cette montagne s'échappaient des flammes et de la fumée; Aïroud m'avait déposé sur le bord de la roche, qui était comme une immense muraille qui entourerait un fort. Bientôt je vis plusieurs personnages qui arrivaient de la plaine, et se dirigeaient vers le pied de la montagne; l'un d'eux, ayant devancé les autres, se mit à lire quelque chose sur un papier qu'il tenait à la main, et je le vis aussitôt s'élever dans les airs en tournant sur lui-même; de cette manière il arriva au sommet de la montagne, et se dirigea vers le feu qui en sortait, alors il se prosterna devant les flammes pendant quelques minutes, puis il vint me trouver et me dit :

— Etranger, je viens d'apprendre que notre Dieu t'a fait venir dans son pays pour lui être offert en sacrifice.

Et disant ces paroles, il prenait dans ses mains un peu de terre; il prononça sur cette terre quelques paroles intelligibles, et la lança toute contre moi; je sentis aussitôt le mouvement et la force m'abandonner, je restai comme un corps privé de vie, gardant néanmoins la faculté de voir et d'entendre; alors je vis les autres sorciers arriver tous sur la montagne par le même moyen qu'avait employé le premier; ils formèrent un cercle autour du feu, et se prosternèrent ensemble pour adorer; leur adoration dura long-



temps, les étoiles déjà brillaient au ciel, et la nuit très noire n'était éclairée que par le feu rouge de la montagne; je n'entendais pas un bruit, pas un mouvement, il semblait qu'on m'eût oublié dans ma souffrance et plein de tristesse je me mis à prier.

Lorsque j'eus achevé ma prière, je vis un des sorciers se lever, quitter le cercle, et regarder à droite et à gauche comme s'il eût cherché quelqu'un ou quelque chose; tout-à-coup il se dirigea vers moi, et bientôt m'ayant aperçu il me dit :

— Sois le bienvenu, ya! Saïf-Zuliazan.

Puis s'approchant de moi davantage, il prit dans un vase un peu d'eau, prononça quelques paroles, et cette eau se mit à bouillir d'elle-même, et sans feu; alors il la jeta sur moi, et le mouvement et la force me furent rendus à l'instant même.

— Et d'où me connais-tu et d'où sais-tu mon nom? demandai-je alors au sorcier.

— Sache, ya! Saïf-Zuliazan, me répondit-il, que je me nomme Barnokh-Assahir et que je suis le chef de ces sorciers; ce soir comme nous étions en prosternation, j'ai vu près de moi un vieillard plein de lumière, qui tenait à la main une bague de feu; « ya! Barnokh, m'a-t-il dit, combien de temps encore resteras-tu dans ton idolâtrie? va trouver Saïf-Zuliazan qui est ici, tout près de toi, et adopte sa croyance, car c'est la bonne, celle qui te conduira le plus sûrement à la vie éternelle dans l'autre monde. »

Et maintenant Saïf, ajouta le sorcier, dis-moi ce qu'il faut faire pour prendre ta religion?

— Je le lui dis, et Barnokh devint musulman.

Alors ce dernier me prit par la main, se mit à lire un instant, et je me sentis aussitôt tourner sur moi-même, et nous descendîmes la montagne comme je l'avais vu monter à tous ces personnages.

Bientôt nous traversâmes de grandes terres arides, mais nous marchions à peine depuis un quart d'heure, lorsqu'ayant regardé par hasard derrière nous, nous vîmes une grande poussière qui s'élevait à peu de distance; c'étaient les sorciers qui nous poursuivaient en criant:

— Ya! Barnokh, où donc cours-tu ainsi? et où emmènes-tu la victime destinée à notre Dieu très puissant?

Nous nous arrêtâmes alors, et nous vîmes tous ces hommes faire briller au soleil des petits morceaux de verre, sur lesquels ils prononçaient des paroles symboliques, et aussitôt des lances de feu s'en échappèrent et furent dirigées sur nous; mais nous ne fûmes atteints ni l'un ni l'autre; alors Barnokh prit une feuille de papier qu'il découpa, lui donnant la forme d'un homme, il plaça cette image sur un vase plein d'eau, récita ses phrases magiques, et de tous côtés des hommes surgirent autour de nous, et s'occupèrent à éteindre les lances, tandis que l'eau du vase, que Barnokh versait devant lui, devenait un fleuve rapide qui se dirigeait vers les adorateurs du feu; ces derniers qui probablement craignent l'eau comme nous craignons le feu, se mirent à crier comme des damnés, mais un puits s'ouvrit tout-à-coup entre les pieds de chacun de ces personnages, qui furent obligés de les écarter de manière à ne pouvoir plus faire un seul mouvement; alors le fleuve se divisa en autant de ruisseaux qui vinrent s'abîmer dans ces égouts.

Cependant les eaux, en se perdant, avaient laissé une terre limoneuse, d'où naquit aussitôt une quantité de serpents, et autres animaux dangereux. Barnokh lança parmi ces reptiles des scorpions qui les attaquèrent et les mordirent; ce fut alors une guerre immonde, un incroyable et infernal sabat, entremêlant et secouant tous les ignobles rebuts de la nature, et cet enfer environnait les malheureux sorciers.

Nous ne savons pas leur destinée, car je détournais la

vue de ce spectacle dégoûtant, lorsque j'aperçus Aquissa, qui, avertie par le génie Aïroud, venait encore à mon secours; et je la priai de me conduire vers Schama, ainsi que mon ami Barnokh, avec lequel vous avez déjà fait connaissance.

Après le récit de ses dernières aventures, Saïf-Zuliazan resta quelque temps encore auprès de Malik Abouttay, s'occupant à préparer des vaisseaux pour retourner par mer à sa ville natale, lorsqu'un jour Barnokh vint lui dire :

— Ya! Saïf, on m'a raconté la conduite de ta mère envers toi, comment tu te trouves dans sa dépendance au moyen d'un talisman qu'elle t'a pris; laisse-moi donc aller avant toi chez Kamaria, je tâcherai par ma science de m'emparer du *loueh* précieux, et je pourrai alors te le remettre quand tu arriveras dans ton pays.

Saïf-Zuliazan se prêta volontiers à ce projet, et appelant Aquissa il lui dit :

— Voudrais-tu bien prendre Barnokh, et le conduire à mon pays? voudrais-tu aussi prendre Schama et son fils, et les emmener chez Malik Efrah, mais en prenant toutefois tes précautions pour que Kamaria ignore leur présence dans sa ville?

Aquissa promit à Saïf de faire ce qu'il lui demandait, et bientôt elle partit avec ses voyageurs, tandis qu'Abouttay et le jeune arabe ayant fait appareiller leur vaisseau, s'embarquèrent peu de temps après le départ de leurs amis.

Dans ce temps-là, les Phéniciens seuls et les Egyptiens étaient savans dans l'art de la navigation; chez tous les autres peuples la science maritime était absolument dans l'enfance, et le navire de Malik Abouttay ne marchait pas tous les jours, et ne marchait pas vite. Depuis une semaine entière ils étaient en route lorsqu'un soir le temps étant superbe et le vent favorable, Saïf s'assit sur le bord du navire, et se mit à raconter au Malik tous les événemens



de sa vie ; bientôt il sentit l'air s'agiter auprès de lui, et, s'étant retourné, il vit Aïroud qui descendait, lui adressant de nouveau ces paroles :

— Malheur à toi !

— Encore ! s'écria Saïf, d'où viens-tu, et qui t'envoie ?

— Et ne le sais-tu pas ? répondit Aïroud, ne m'as-tu pas donné à ta mère, pour que j'exécute ses ordres ?

— Mais qui lui a donné de mes nouvelles ?

— N'est-ce pas encore toi ? Ne lui as-tu pas envoyé Barnokh ?

— Hélas ! qu'a donc fait Barnokh ? reprit Saïf en soupirant.

Depuis quelques minutes le Malik Abouttay s'était éloigné de son ami, la conversation de Saïf et d'Aïroud n'était donc entendue de personne, et le génie n'était ordinairement visible que pour celui qui lui parlait.

Tu sauras, dit alors Aïroud à Saïf-Zuliazan, que lorsque Barnokh-Assahir fut arrivé dans la ville, il s'établit sur la montagne voisine, et de là il jeta sur le palais de Kamaria un sort magique, par lequel le palais fut plongé tout-à-coup dans une obscurité complète, et cela sans qu'il y eût moyen d'y allumer une seule lumière, aucun feu n'y pouvait exister ; en même temps la mère fut prise d'un tremblement nerveux qui lui agitait tout le corps, tandis que des sons pareils à ceux du tonnerre lui ébranlent et lui fatignent la tête ; alors Kamaria me fit appeler : quelle est, me dit-elle, la cause de tous ces malheurs ?

— C'est Barnokh, lui répondis-je, un sorcier envoyé par ton fils.

— Mon fils est donc vivant ? reprit Kamaria.

— Et je dus lui raconter forcément tes aventures.

— Eh bien, me dit-elle, après avoir un moment réfléchi, nous avons jusqu'à présent envoyé Saïf dans des pays de l'Occident, dont il revient toujours, essayons maintenant de le perdre dans les déserts de l'Orient ; prends-le, et



conduis-le dans quelque île sauvage. Et me voici venu pour t'emmener, dit Aïroud.

— Mon Dieu, s'écria le jeune arabe, en voyant Abouttay revenir vers lui, que vais-je dire à ce Malik ? si je lui parle de ces continuel enlèvemens, il va me prendre en dérision ; ne m'a-t-il pas déjà blâmé de ma trop grande condescendance pour ma mère ? ah....! dis-moi, Aïroud, pourrais-tu me faire un plaisir ? ce serait de me conduire sur la surface de la mer, jusqu'à ce que le Malik m'ait perdu de vue ; de cette manière il croira que je marche sur les eaux, soutenu par la puissance de Dieu, et il ne pourra pas se douter que c'est toi, qui viens me prendre encore.

— Tu sais bien que je t'aime, dit Aïroud à Saïf-Zuliazan, et que, bien que tu m'aies condamné à devenir le ministre des persécutions de Kamaria, je n'en fais pas moins tout ce que je puis faire pour te servir : passe donc pour ce caprice, et partons bientôt.

— Abouttay ! dit alors Saïf au Malik, je trouve que ton navire est bien lent dans sa marche, et puis je voudrais arriver un peu avant toi dans ma ville, je vais donc partir immédiatement pour t'y attendre.

— Partir ! et par quel moyen ? dit Abouttay.

— Au moyen de la foi et de la volonté, dit Saïf, la foi transporte les montagnes, et dompte les élémens, et je vais tout simplement marcher sur l'eau pour arriver plus vite à mon pays.

— Mais cela est tout-à-fait impossible ! continua le Malik.

— Si tu deviens un jour un parfait croyant, Abouttay, tu verras qu'il y a peu de choses impossibles.

Après ces paroles, Saïf-Zuliazan fit ses adieux à son ami, descendit du navire, et se mit à glisser rapidement sur les eaux, tandis que Malik Abouttay le suivait des yeux avec une respectueuse admiration.

## L'ORIENT.

LE POISSON MERVEILLEUX. LES ENFANS DE HAKIM EFLIATOUN.

LE JARDIN DES FILLES.

Lorsque Saïf-Zuliazan, marchant sur la mer, fut à quelque distance du navire de Malik Abouttay, le génie Aïroud, retenant sa manière habituelle de voyager, s'éleva dans les airs avec le jeune arabe, et en peu de temps il le conduisit dans une île déserte, où, lui ayant fait ses adieux, il le quitta. Saïf marcha longtemps à travers des terres sauvages et incultes, où l'œil ne parvenait pas à découvrir la plus petite plante; cependant au milieu d'une grande plaine pierreuse, il aperçut bientôt un arbre vert, et se dirigea aussi vite que possible vers cet ombrage afin de pouvoir se reposer un moment.

Tandis que Saïf, assis sous cet arbre, méditait sur sa destinée errante et tourmentée, il vit à quelques pas devant lui une ouverture étroite et sombre, semblable à la bouche d'un puits; s'en étant approché davantage, il recon-

nut que dans ce puits la pierre formait une sorte d'escalier, et, poussé par son désir de voir et de connaître, il essaya de descendre dans ce passage obscur, et si étroit que le corps mince de Saïf pouvait à peine s'y glisser; il descendit ainsi pendant quelques minutes, mais bientôt les échelons manquèrent sous ses pieds..., et Saïf-Zuliazan se sentit précipité dans le goufre..., il tomba d'une hauteur immense, mais, ayant rencontré un lit de sable, il ne se fit aucun mal.

Bien qu'il fût accoutumé depuis quelque temps à toutes sortes de voyages, le jeune arabe resta cependant étourdi de la rapidité de sa chute, mais lorsqu'il fut remis de son saisissement, il vit qu'il se trouvait dans une contrée tout-à-fait différente de celle qu'il venait de quitter; c'était une campagne verte et riante dans laquelle coulait une grande rivière qui descendait dans la mer; Saïf suivit les bords de cette rivière dans l'espoir d'y trouver quelque habitation, mais il ne rencontra qu'un homme d'une grandeur surnaturelle qui était assis au bord de l'eau; dès que cet homme aperçut Saïf-Zuliazan, il se leva d'un air tout effrayé, et lui dit:

— Etranger, je t'en supplie, ne me fais point de mal!

— Certes, ce serait à moi d'avoir peur de toi, qui es trois fois grand comme je le suis, dit Saïf, mais dis-moi qui tu es, et à quelle race tu appartiens.

— Je te dirai qui je suis, répondit le géant, lorsque tu m'auras fait la promesse expresse de ne point me faire de mal.

Saïf se mit à rire, en pensant que, pour cette fois, il se trouvait sans doute chez un peuple nullement belliqueux, et il promit solennellement à ce grand homme de ne pas lui faire le moindre mal.

— Tu sauras donc, reprit le géant, que nous sommes une tribu descendant des fils de Noëh; que le salut soit sur

lui ; on nous appelle Nouhia, nous habitons près de cette fle, et nous sommes tous musulmans croyant à un seul Dieu.

— Et que viens-tu faire ici ? dit Saïf.

— Je te l'apprendrai, répondit le grand homme, si tu me jures de ne mettre aucune entrave à mon retour dans mon pays.

— Et n'aie donc peur de rien, reprit Saïf, qui commençait à s'impatienter de la pusillanimité de ce cotosse.

— Eh bien, continua le grand personnage, tous les ans nous venons ici, au bord de cette rivière, et le dixième jour du mois de *achoura* (qui est aujourd'hui), un serpent, bigarré de diverses couleurs, descend à cette place, porté par le courant de l'eau; alors nous le prenons et nous retournons à notre pays ; là quand les bâtimens de commerce viennent à notre côte, ils nous fournissent des étoffes et autres marchandises, et nous leur donnons en échange des morceaux de notre serpent.

— C'est donc un animal bien précieux ! dit Saïf, et quelle est sa propriété ?

— La peau de cet animal, répondit le Nouhia, peut rendre la vue aux aveugles ; il suffit de leur frotter légèrement les paupières avec un petit morceau de cette peau, et ils recouvrent la vue à l'instant.

— C'est en effet un don miraculeux !

A peine Saïf-Zuliazan avait-il prononcé ces paroles, qu'il vit la rivière s'enfler, déborder, et prendre toutes les couleurs brillantes de l'arc-en-ciel ; bientôt deux énormes poissons, assez semblables à des serpens, vinrent se jouer tout près de lui dans les eaux ; le géant se disposa aussitôt à s'emparer de l'un d'eux, puis il dit à Saïf :

— L'autre poisson doit être pour toi, jeune étranger, car jamais depuis qu'ils existent, les Nouhia n'en ont eu qu'un seul, c'est donc pour toi sans doute que Dieu nous envoie le second.



Saïf alors se mit en devoir de prendre ce que Dieu lui envoyait, puis il suivit son compagnon jusqu'à la barque qui l'attendait à quelque distance; dans cette barque se trouvaient deux hommes de la même taille que celui que Saïf avait rencontré, et qui témoignèrent les mêmes frayeurs à son approche, mais le pêcheur les ayant assurés qu'il n'y avait rien à craindre, ils avancèrent leur bateau pour y faire descendre leur camarade et Saïf, sans oublier les deux poissons; puis ils se dirigèrent vers la mer, et peu d'heures après ils étaient de retour dans leur pays.

Un de leurs premiers soins, dès qu'ils furent arrivés chez eux, fut de conduire Saïf-Zuliazan auprès de leur Malik, auquel ils racontèrent comment ils avaient rencontré Saïf, et comment il avait aussi un serpent, ce qui était une preuve incontestable de la protection du Très-Haut. Le chef des Nouhia dit alors au jeune arabe :

— Mon petit ami, nous sommes désolés de ne pouvoir te garder parmi nous, mais nous craignons les étrangers; tout ce que nous pouvons faire, c'est de te donner un bateau et des provisions, pour retourner dans ta patrie, ou continuer tes voyages, si tu le préfères.

En effet, dès le lendemain, on prépara une barque et des vivres, et Saïf prit la mer avec l'intention de retourner dans son pays, mais le vent et les vagues l'emportaient en sens contraire, si bien qu'il se vit obligé d'abandonner toute résistance et de se laisser entraîner au courant de l'eau; pendant trois jours et trois nuits les vagues le conduisirent avec rapidité dans la même direction sans qu'il rencontrât un seul bâtiment; enfin dans la matinée du quatrième jour il aperçut une voile qui se dirigeait vers lui, et tout joyeux Saïf prit les rames pour abrégier la distance, car il commençait à s'inquiéter, ne voyant plus la terre, et voyant qu'il n'arrivait nulle part; mais bientôt il n'était plus qu'à très peu de distance du bâtiment qu'il avait aperçu,

lorsqu'il le vit tout-à-coup s'avancer avec une vélocité plus grande ; une gueule énorme s'ouvrit devant lui, et sa barque glissa rapidement dans les flancs du navire ; le pauvre Saïf n'eut que le temps de sauter dans la mer, et de s'éloigner au plus vite de ce corsaire dévorant ; quand il osa retourner la tête, il reconnut que c'était un poisson d'une dimension colossale, et qui portait des ailes blanches, toutes semblables à des voiles.

Saïf-Zuliazan, s'étant débarrassé de tous les vêtemens qui le gênaient, se mit à nager suivant toujours la direction du vent ; il nagea ainsi toute la journée sans apercevoir la moindre côte, la nuit vint ensuite, et ses forces ne le soutenaient plus qu'à peine ; il était épuisé de fatigue et de faim ; bientôt il lui devint impossible de faire un seul mouvement, il sentit que sa dernière heure était venue, et, se mettant à prier, il abandonna son corps à la Providence divine.

Quelques heures après, il ne restait plus au jeune arabe qu'un bien faible sentiment de l'existence, absolument ce qu'il en faudrait pour sentir la mort ; il lui sembla que les vagues avaient cessé de le porter, et qu'il était couché pour toujours sur la froide pierre de son tombeau. Cependant les premières lueurs du matin vinrent bientôt glisser sur ses paupières : la fraîcheur de l'air ranima ses esprits ; il put enfin ouvrir les yeux, et se vit à une assez grande distance de la mer sur une terre basse et humide ; un peu plus loin se trouvaient quelques arbres, Saïf essaya de se traîner jusque-là ; il y découvrit une source et quelques fruits sauvages qui réparèrent un peu ses forces, et, après s'être reposé pendant une partie du jour, il se dirigea vers une grande ville qu'il apercevait dans le lointain.

A mesure qu'il en approchait, cette ville lui paraissait plus belle et plus considérable ; Saïf jeta les yeux sur sa nudité (il avait pour unique vêtement un caleçon), et il eut

bonte de se présenter dans une capitale comme un véritable noyé, il chercha donc autour de lui s'il ne découvrirait pas dans la campagne une maison où il pût recevoir l'hospitalité.

Comme il regardait ainsi, il vit plusieurs hommes qui marchaient en pleurant et gémissant; ils avaient tous la corde passée autour du cou et paraissaient être conduits au supplice par d'autres hommes armés qui marchaient derrière eux; Saïf-Zuliazan s'approcha de ceux-ci et leur demanda ce qu'ils allaient faire de leurs prisonniers, et quels étaient ces hommes qui pleuraient.

— Ce sont des médecins, lui répondit-on, que notre Malik dans un accès de colère, envoie à la mort, parce qu'ils n'ont pas su guérir sa fille unique qui est devenue aveugle.

Aussitôt Saïf se rappela cette peau de serpent qu'il avait toujours gardée sur lui, malgré son naufrage, et il dit à ces hommes :

— N'allez pas plus loin, et ramenez en ville ces pauvres médecins, car il leur était impossible de guérir votre princesse; il n'existe contre ce mal qu'un seul remède, et moi seul je connais ce remède; j'ai entendu parler dans mon pays de l'accident arrivé à la fille de votre Malik, et j'ai fait ce voyage exprès pour venir lui rendre la vue.

Les hommes d'armes demandèrent alors à Saïf, comment et pourquoi il se trouvait ainsi seul et sans vêtement, et celui-ci leur dit que le navire sur lequel il se trouvait s'était perdu non loin de cette côte, et qu'il avait alors pu l'atteindre à la nage; là-dessus on fit prévenir le Malik pour qu'il donnât la permission de conduire cet étranger auprès de sa fille.

Le Malik accueillit Saïf, heureux de l'espoir qu'il lui offrait, et, après lui avoir fait donner des habits, il le fit conduire chez la princesse.

Dès que Saïf-Zuliazan eut été introduit au harem, et



qu'il eut jeté les yeux sur la jeune aveugle, il reconnut Nahida, fille du Malik de la Chine, cette jeune personne qu'il avait délivrée du géant Moukhtatif, et qui, voyant qu'il ne voulait pas l'épouser, lui avait souhaité de le voir un jour arriver à son pays, sans or, sans habits, et sans pain.

« Cela est étonnant, se dit Saïf, la prière de cette fille s'est accomplie ! »

Saïf prit alors un morceau de la peau du serpent, et frotta les yeux de la princesse qui jeta aussitôt un cri si terrible que ceux qui l'entendirent crurent qu'elle en était morte ; le Malik inquiet accourait auprès de sa famille, mais au moment où il entra dans l'appartement, Nahida venait d'ouvrir les yeux, de reconnaître Saïf-Zuliazan, et dans sa joie de le revoir elle ouvrait les bras pour l'embrasser, lorsque son père lui dit :

— Ma fille, que fais-tu ? ta reconnaissance pour ce docteur t'emporte trop loin.

— Mon père, lui répondit Nahida, c'est l'homme pour lequel j'ai tant pleuré que j'en suis devenue aveugle, c'est ce Saïf-Zuliazan qui m'a sauvée du géant Moukhtatif, et c'est encore lui qui vient de me rendre la vue.

— Mon fils, dit alors à Saïf le Malik de la Chine, pour de pareils services je ne connais qu'une récompense, et c'est la main de ma fille.

Alors on offrit à Saïf de riches costumes, on fit appeler immédiatement les muftis et les cadis ; le mariage fut arrêté, et les réjouissances durèrent pendant sept jours.

Le septième jour, Nahida, parée des vêtemens les plus somptueux, fut amenée à Saïf-Zuliazan ; dès que la cérémonie fut achevée, tous les assistans se retirèrent, et les deux époux se trouvèrent seuls ensemble ; alors, Saïf se retira dans un coin de l'appartement, et se mit en prière. Pendant qu'il priait ainsi, il crut entendre quelque bruit au plafond, et bientôt il vit Aïroud descendre auprès de lui.



— Ya ! Aïroud , dit Saïf-Zuliazan.

— *Labique* (1), *ya! Sidi*, répondit aussitôt le génie.

Saïf , étonné de la différence avec laquelle parlait Aïroud , lui dit encore :

— D'où viens-tu ? et que viens-tu faire ?

— Je viens ici , répliqua le génie , pour te rendre à ton pays , à ta femme , à ton enfant....

Saïf n'en voulut pas écouter davantage .

— Prends-moi , lui dit-il , et partons.

Mais Nahida , lorsqu'elle entendit ces paroles , se mit à fondre en larmes , et s'écria :

— Maintenant que je suis ton épouse , tu vas donc m'abandonner encore , et la princesse leva ses deux mains pour prier.

— Prenons cette femme avec nous , dit alors Saïf-Zuliazan , car je redoute ses prières ; c'est par ses vœux et ses imprécations que je suis arrivé misérablement sur cette terre lointaine.

Aïroud les prit alors tous les deux , et ils se mirent en route immédiatement pour le pays des Arabes.

Quelques heures après , Saïf était de retour dans sa patrie ; il s'enferma aussitôt avec Aïroud , lui demandant comment il se faisait qu'il ne fût plus au pouvoir de Kamaria.

— Tu te rappelles sans doute , répondit Aïroud , ce que je t'ai dit dernièrement de Barnokh-Assahir , de l'obscurité qu'il avait envoyée sur le palais , et des maux qu'il avait jetés sur la Sultane ; c'est à cette occasion , tu t'en souviens , qu'elle m'envoya te chercher pour te conduire aux pays de l'Orient ; aussitôt après mon départ , elle envoya prier le Sultan Saïf-Rad de la secourir dans ces calamités , et de permettre à son vesir Scardion , qui était un homme de bon conseil , de venir la trouver , et la protéger contre Barnokh ; ce dernier , au moyen de sa science magique , fut instruit

(1) Plait-il.

du message de Kamaria; aussitôt il changea complètement son visage, et prit tous les dehors de Scardion, vesir du grand Sultan Saïf-Rad, puis il monta sur une mule richement ornée et se rendit au palais de la Sultane.

Dès qu'on lui eut appris l'arrivée du personnage qui se disait être Scardion, elle alla elle-même à sa rencontre, et le reçut avec tous les honneurs possibles: elle lui raconta le tremblement de fièvre nerveuse qui ne la quittait pas une minute, et les bruits fatigans qui lui rompaient la tête; quant à l'obscurité, il en était lui-même témoin, et elle ne pouvait échapper à ces ténèbres, car partout où elle se rendait, elle les traînait à sa suite, et jusqu'à une certaine distance; tous ceux qui lui parlaient, tous ceux qui l'entouraient, se trouvaient dans la même obscurité.

Alors Barnokh lui expliqua que ces choses étaient l'effet d'un *sihir* (sortilège), et qu'il espérait pouvoir dissiper cette influence; en effet il se mit à l'œuvre, et, au moyen de quelques combinaisons magiques il détruisit le résultat des premières; le soleil pénétra dans le palais, et la santé fut rendue à Kamaria.

La Sultane, dans l'effusion de sa joie, ne savait comment remercier le faux vesir, et ne voulait pas qu'il s'éloignât d'elle un moment. Barnokh se rendit aussi aimable que possible, cherchant toujours quelque moyen de s'emparer du *toueh* qu'elle portait sur son bras; enfin la nuit étant venue il fallait cependant se lever et partir, mais Kamaria lui dit:

— Reste avec moi cette soirée, car tu es homme de bon sens et d'esprit, et je me plais à causer avec toi.

Barnokh-Assahir ne demandait pas mieux, il accepta l'invitation, et, après avoir causé longuement avec lui, la Sultane se coucha pour dormir, et fit dresser un lit dans sa propre chambre pour le soi-disant Scardion.

Barnokh parut très reconnaissant de cet honneur, qu

en effet convenait parfaitement à ses vues, et lorsqu'il vit que Kamaria était endormie il se leva en disant :

— Si je ne profitais pas d'une occasion pareille, je ne la retrouverais de ma vie !

Alors il se dirigea vers la Sultane, lui souleva doucement la main, et détacha le talisman dont la chaîne était enroulée autour de son poignet.

Aussitôt Barnokh retourna sur son lit, frotta le *loueh*, me donna l'ordre de venir te prendre, et me voici.

Il faisait nuit encore, Saïf-Zuliazan se rendit à la chambre de Kamaria, qui dormait profondément ; il embrassa Barnokh-Assahir qui lui rendit le précieux talisman, avec la recommandation de ne plus s'en défaire, puis tous les deux ils se rendirent chez Malik Efrah, où Saïf retrouva sa famille.

Dans la matinée, Kamaria voulut, comme elle en avait l'habitude, passer quelques momens à la salle du trône, pour écouter les vesirs, rendre la justice, et donner ses ordres ; mais quand elle voulut s'approcher du fauteuil, elle trouva son fils Saïf-Zuliazan qui y était assis, ayant à sa droite le Malik Efrah, et Sadoun à sa gauche.

La Sultane passa la main sur ses yeux, croyant avoir une vision, mais quand elle se fut convaincue de la réalité du tableau, elle voulut encore avoir recours aux larmes et aux gémissemens : à peine cependant recommençait-elle ce manège, que Malik Efrah, Sadoun, et toutes les personnes qui se trouvaient présentes s'écrièrent ensemble :

— Saïf ! si tu crois encore à cette femme, si tu écoutes ses ruses infernales, pas un de nous ne te servira plus, car nous devons tous la craindre, non seulement pour toi, mais encore pour nous.

Alors Saïf-Zuliazan dit :

— Qu'on prenne la Sultane et qu'on l'enferme dans laorterresse.



Et pendant quelques semaines il resta paisible sur le trône.

Mais au bout de quelques semaines on vint avertir Saïf, que les vesirs Scardis et Scardion venaient d'entrer dans la ville ; ils ignoraient les changemens qui avaient eu lieu, et croyaient arriver chez Kamaria ; Saïf donna l'ordre de les lui amener sans les prévenir de rien, et quand les deux vesirs furent admis en sa présence, ils restèrent tout interdits, sans pouvoir prononcer une parole ; alors il les fit conduire en prison, auprès de celle qui avait imploré leur secours.

Dès que les vesirs furent enfermés avec Kamaria, elle leur apprit les derniers événemens que nous venons de raconter, et Scardis lui dit alors :

— Si je trouvais un moyen de te faire sortir de ce donjon, Sultane, nous rendrais-tu la liberté ?

— Comment peux-tu penser, répondit Kamaria, que je vous laisse en prison quand je serai libre !

Alors, Scardis prit dans sa poche un papier qui contenait une poudre blanche, et délayant cette poudre dans un peu d'eau, il la fit boire à Kamaria ; bientôt celle-ci devint pâle, prit des étourdissemens et tomba presque sans connaissance ; elle eut pourtant la force de dire à Scardis :

— Mais tu m'as donc empoisonnée, vesir ?

— Du tout, lui répondit Scardis, je t'ai donné un médicament nullement dangereux, demain tu ne t'en souviendras plus, mais je connais Saïf-Zuliazan, et avant demain tu seras libre.

En effet le gouverneur de la forteresse alla avertir Sultan Saïf, que sa mère était malade à la mort, et peu de momens après, Saïf se rendait en courant chez sa mère.

Quand il la vit pâle et sans force, Saïf-Zuliazan se mit à pleurer, et lui dit :

— Ma mère ! ma mère ! j'ai mal agi envers toi, c'est



moi qui suis coupable de l'avoir enfermée, ici, pardonne-moi, ma mère ! et aussitôt il donna des ordres pour qu'on la ramenât au palais.

Les soins les plus affectueux furent alors prodigués par Saïf à la Sultane Kamaria, et dès qu'elle fut remise de cette petite secousse, il lui dit :

— Ma mère, je t'en supplie, garde ta santé, ton repos, ta joie, je n'ai besoin ni du Sultanat, ni du *loueh*, garde tout cela ; si je veux des royaumes, j'en saurai conquérir, sans le secours d'aucun génie.

Là-dessus la Sultane recommença à pleurer :

— Mon fils, lui dit-elle, garde ce talisman, je n'en veux pas, il pourrait encore me rendre coupable, il me fait peur, car je sais tout le mal que je t'ai fait ! reprends-le, mon fils, je t'en supplie.

— Non, non, répondit Saïf, puisqu'il a causé ta souffrance, je n'en veux plus ; d'ailleurs pourquoi serais-tu jamais tentée de t'en servir contre moi, puisque je t'abandonne cette puissance que tu aimes, et qui te convient ?

— Mon fils, dit alors Kamaria, si tu me forces à garder ce talisman, je vais l'enfermer là, au fond de ce meuble, afin de le conserver pour toi qui un jour peux en avoir besoin.

Dès qu'elle fut ainsi rentrée en possession de son talisman, Kamaria reprit toute sa gaieté, toute son assurance, et elle n'attendit pas plus longtemps que le soir même de ce jour ; le soir donc, aussitôt qu'elle fut seule dans sa chambre, elle sortit le *loueh* de son tiroir, et appelant Airoud, elle lui dit :

— N'est-il pas vrai que Saïf a pris autrefois un *kalnoussa*, qui appartenait aux fils de Hakime-Eflatoun ?

— Oui, cela est vrai, dit Airoud.

— Eh bien ! poursuivit Kamaria, tu vas prendre mon fils, et te rendre avec lui au-dessus de la ville de ces jeu-

nes hommes ; tu leur enverras aussitôt une pluie de feu et de pierres, et les habitans te demanderont ce que tu veux ; alors tu répondras : « c'est le voleur de votre *hal-noussa* que je vous apporte, allez chercher vos sabres et vos lances, et quand vous serez tous armés et rassemblés sur la place, je vous jeterai d'en haut ce jeune arabe, pour que vous le coupiez en morceaux. »

— Maintenant, pendant son sommeil, va prendre cet enfant du désert, ajouta la Sultane, et fais bien attention d'exécuter mes ordres à la lettre.

Aïroud alors s'éloigna, disant : « Mon Dieu ! mon Dieu ! que faire ? il faut pourtant l'exécuter cet ordre épouvantable ; mon Dieu ! je suis bien malheureux de m'être attaché à un homme aussi faible, et qui me rejette sans cesse entre les mains d'une créature aussi méchante ! »

Et disant ces paroles, il était arrivé auprès de Saïf-Zuliazan ; il le prit sans le réveiller, et bientôt il se trouva au-dessus de la ville des enfans de Hakime-Eflatoun.

Cependant la fraîcheur du matin et la rapidité du voyage, tirèrent le jeune arabe de son sommeil ; il se vit dans les airs, encore une fois emporté par Aïroud, et s'écria :

— Qu'y a-t-il ?

Mais Aïroud lui dit avec tristesse :

— Que me demandes-tu, malheureux aveugle ? je ne devrais pas même te répondre ; comment, tu ne cesseras donc pas d'être le jouet de la plus fourbe et de la plus méchante femme qu'il y ait au monde ? tu as pu croire à la maladie de ta mère ? et c'était une médecine que Scardis lui avait donnée ; mais ne sais-tu donc pas qu'il y a des créatures avec lesquelles il ne faut en croire ni ses yeux ni ses oreilles ? tout le monde t'a supplié, averti contre cette femme, tout le monde a eu pitié de toi, et tu n'as pas eu pitié de toi-même ! et tu meurs par la faute, car nous som-

mes sur la ville des fils de Hakime-Effatoun, et il faut que je te sacrifie à la vengeance de ces hommes.

— Aïroud, mon sort est sans doute fort triste, répondit Saïf, mais lorsqu'on a une mère semblable à la mienne, je crois qu'il vaut mieux mourir que vivre comme j'ai vécu; c'est ma mère! je ne puis la tuer, et tant qu'elle vivra, soit faiblesse de cœur, soit la force du sang, ma mère conservera le pouvoir de me faire croire à ses fausses larmes, à ses comédies d'affection, je me résigne donc à mourir, puisque je ne saurais vivre heureux.

— Quelle faiblesse en effet! dit Aïroud, une mère indigne de ce titre, est-elle une mère?

— Toujours, dit Saïf-Zuliazan, Dieu ne saurait lui ôter ce titre! pouvons-nous faire plus que Dieu?

Il y eut alors quelques momens de silence; le soleil commençait à rougir l'horizon; enfin le génie s'écria tout-à-coup:

— Allons! il faut se décider; puis il se mit au-dessus de la grande place de la ville, et fit tomber sur elle du feu et des pierres. Les habitans regardèrent aussitôt vers le ciel, disant:

— Qu'y a-t-il? et qui nous traite ainsi?

Aïroud leur répondit:

— C'est moi qui vous apporte l'homme qui vous a pris votre *kalnoussa*, voulez-vous que je vous livre cet homme?

— Oui! oui! jette-le, s'écrièrent d'une seule voix tous les habitans, nous allons enfin pouvoir le couper en morceaux!

— Allez d'abord chercher vos sabres, leur cria le génie.

Alors tous les habitans entrèrent dans leurs maisons, puis en ressortirent une minute après, armés de lances, de piques et de sabres, qui brillaient au soleil comme une mer d'acier.

— Maintenant, dit Aïroud, il faut que je m'élève à plus de mille brasses au-dessus de la terre, et de cette hauteur immense je vous jetterai votre ennemi.



Les fils de Hakime-Eflatoun eussent préféré qu'on le leur jetât de plus près, car ils craignaient que Saïf ne mourût en route, et qu'une partie de leur vengeance leur fût ainsi enlevée; cependant Aïroud montait, montait toujours, et quand il fut arrivé à la hauteur voulue, il s'écria de toute son âme.

— *Ya! Satti.*

Puis il abandonna Saïf et s'éloigna, rapide comme une flèche.

Alors Saïf-Zuliazan vola dans les airs; pendant la première centaine de brasses, il répétait :

« *Ya! Satti* »! dans la seconde centaine, il fit ses dernières prières, dans la troisième il perdit à peu près connaissance, et à la quatrième il était comme un corps privé de vie, tombant toujours plus vite vers la terre, il n'en était plus enfin qu'à deux cents brasses, les enfants de Hakime-Eflatoun criaient et se réjouissaient, comme si Dieu leur eût envoyé la manne que Moïse demanda jadis au Seigneur pour son peuple; mais au moment où ils se précipitaient tous ensemble vers le point où Saïf allait tomber un être aérien, traversant l'espace comme un oiseau, le prit, et disparut avec lui comme l'éclair.

Alors, les enfants de Hakime-Eflatoun se mirent à arracher leur barbe, et à jeter par terre leurs armes avec rage; quant à Saïf, c'est sa fidèle amie Aquissa, qui était venue l'enlever à la mort au moment où elle allait fondre sur lui; lorsque le génie Aïroud avait dit qu'il voulait précipiter Saïf de la hauteur de mille brasses, il espérait par ce moyen avoir le temps de lui envoyer Aquissa, avant qu'il n'eût touché la terre; en effet, dès qu'elle fut avertie du danger qu'il courait, l'amie de Saïf se dirigea vers lui avec la rapidité de la lumière, et l'ayant pris, comme nous l'avons raconté, elle l'emporta dans son château.



Saïf-Zuliazan était absolument sans connaissance; Aquissa lui prodigua tous les soins imaginables, veillant auprès de son lit comme une sœur, mais pendant trois jours entiers Saïf ne donna pas un signe de vie, et la pauvre Aquissa pleurait avec une grande amertume celui qu'elle avait déjà sauvé de tant de maux, et qu'elle appelait le grand héros du monde; enfin vers l'aurore du quatrième jour, il ouvrit doucement les yeux, reprit un peu ses esprits, et voyant Aquissa, lui demanda où il était, et ce qui s'était passé; Aquissa lui répondit avec joie, lui apporta quelque nourriture légère, puis elle le supplia de rester en silence et de se reposer.

Les soins empressés de son amie eurent bientôt rendu à Saïf-Zuliazan toutes ses forces et toute sa santé; alors se croyant tout-à-fait remis, il dit un jour:

— Ma bonne Aquissa, retournons, je t'en prie, chez ma mère, car enfin puisque Dieu ne veut pas que je meure, il faut en finir avec cette horrible situation, et je me sens maintenant du courage contre cette femme cruelle qui peut être funeste à tous ceux que j'aime.

— Que le Dieu très-haut te conserve dans ces résolutions répondit Aquissa, mais il faut en remettre à plus loin l'exécution, car je ne te laisserai pas quitter mon château avant trois mois, ta santé ne pouvant être parfaitement rétablie qu'à cette époque.

— Eh! bien, ajouta Saïf-Zuliazan, puisque tu me défends de partir, tu pourrais au moins, Aquissa, aller voir toi-même ce qui se passe dans mon pays, et me rapporter des nouvelles de ma famille, de mon fils qui peut déjà parler de moi.

— J'entends, lui dit Aquissa, et j'obéis.

La grande voyageuse se remit en route, et deux jours après, elle était de retour, disant à Saïf:

— Tes amis et ta famille te saluent, t'embrassent, et sont

tous en santé parfaite, et tranquilles sous la protection de Malik Efrak, qui gouverne le pays; car, après ton départ, Kamaria, se croyant à tout jamais débarrassée de toi, fit sortir de prison les vesirs Scardis et Scardion, et les renvoya chargés de présents à leur Malik, Sultan Saïf-Rad; mais alors, Barnokh fit aussitôt redescendre sur elle tous les fléaux dont il l'avait un jour délivrée, et Kamaria, tremblante, assourdie, errant dans l'obscurité, a été obligée elle-même d'abandonner le gouvernement et le pouvoir.

— Et Schama? et mon fils? demanda Saïf-Zuliozan.

— La princesse Schama et ton fils Doumar, dit Aquissa, ont été bien heureux d'apprendre que tu es loin de tout danger, ils t'embrassent de toute leur âme, et t'attendent avec joie.

Après avoir reçu toutes ces nouvelles, Saïf se sentit plus fort et plus tranquille, et il passa trois mois encore dans le château de la grande Aquissa, vivant d'amitié, de repos et d'espérance.

Quand le terme prescrit fut écoulé, cependant, il dit un jour à son amie :

— Tu le vois, Aquissa, je n'ai pas voulu te contrarier et je me suis laissé soigner comme une femme, mais il ne faut pas non plus s'abandonner à la paresse lorsqu'on peut avoir besoin de nous; partons, et allons ôter à Kamaria tout moyen de nuire à personne.

— Maintenant, je le veux bien, dit Aquissa, et prenant aussitôt Saïf, elle s'enleva dans l'espace.

Vers le soir de ce même jour, comme ils étaient à peu de distance de la terre, Saïf sentit une fraîcheur agréable, et des odeurs délicieuses qui montaient jusqu'à lui.

— D'où viennent donc ces parfums exquis? demanda-t-il à sa compagne.

— Ils viennent, répondit Aquissa, d'un jardin qu'on appelle le jardin des filles parce que les anciens Moulouks l'avaient fait

établir pour l'amusement des jeunes princesses; ce jardin est un véritable paradis terrestre, il n'y en a pas de pareil au monde, mais les génies ne peuvent y pénétrer.

— Et les hommes? demanda Saïf.

— Les hommes, poursuivit Aquissa, peuvent aller jusqu'à une certaine balustrade qui sépare en deux le jardin, et qui est cachée par des feuillages, mais ils ne peuvent pas s'y arrêter pendant plus de trois heures.

— Je t'en prie, Aquissa, dit Saïf, laisse-moi descendre un moment dans ce beau jardin, je n'y resterai que peu de minutes et je viendrai te retrouver.

Aquissa lui dit alors :

— Nous allons descendre, mais à condition que tu reviendras avant deux heures, et que tu ne t'approcheras pas du grillage dont je viens de parler.

— Je te promets, répondit Saïf, de suivre tes recommandations.

Alors Aquissa descendit sur terre, et montrant à Saïf la porte du jardin :

— Voici, lui dit-elle, promène-toi, mais n'oublie pas mes paroles.

Dès que Saïf-Zuliazan fut entré dans ce jardin, il demeura comme ébloui sous le charme de tout ce qui l'entourait; c'était réellement, comme le lui avait dit son amie, plutôt un paradis qu'un jardin; la verdure y était plus éclatante que partout ailleurs, les fleurs plus brillantes et plus suaves, les ruisseaux d'un cristal plus pur; les gazons même exhalaient une odeur de vanille, les allées étaient sablées de musc, et les fruits qui de tous les côtés s'entremêlaient aux fleurs, charmaient en même temps la vue, l'odorat et le goût. On comprendra facilement qu'un lieu pareil disposait à l'étourdissement et à l'ivresse, et l'on conçoit les pressantes recommandations d'Aquissa de n'y pas demeurer trop longtemps.



Saïf marchait de surprise en surprise, d'enchantement en enchantement, lorsque, dans sa préoccupation, il alla donner contre une charmille qui s'entr'ouvrit, et lui laissa voir un grillage, qui était sans doute cette barrière dont Aquissa lui avait parlé; il allait s'en éloigner aussitôt pour obéir à son amie, mais un regard involontaire lui montrant un spectacle plus singulier que tout ce qu'il avait encore vu dans ce jardin, l'étonnement et la curiosité le retinrent cloué à sa place.

Il voyait une quantité d'oiseaux, très grands de taille, mais au plumage éblouissant de toutes les couleurs du rubis, de l'émeraude, de l'améthyste, et de la topaze; ces magnifiques oiseaux se jouaient au soleil, tantôt près d'une source brillante et claire comme le diamant, tantôt sur un arbre vert et touffu, qui leur prêtait ses abris et son ombrage; bientôt ils descendirent tous regardant avec attention du côté de la balustrade, et ne voyant personne, ils se placèrent sur le bord du ruisseau, se débarrassèrent, en un clin-d'œil, de leur enveloppe de plume, et il en sortit de jeunes personnes presque aussi belles comme femmes qu'elles étaient belles comme oiseaux. Une seule d'entr'elles était restée sur l'arbre et lorsque ses compagnes furent dans l'eau, elles l'appelèrent et lui dirent:

— *Ya! Satti Maniatanoufous*, pourquoi ne viens-tu pas te baigner avec nous?

— Je ne me baignerai pas aujourd'hui, mes filles, répondit l'oiseau, je me sens le cœur oppressé; je souffre, et je ne sais de quoi je souffre, j'ai du chagrin, et je ne connais pas l'objet de mon chagrin; il me semble qu'il doit m'arriver aujourd'hui quelque malheur.

— Allons, dirent aussitôt les jeunes femmes, si tu es triste, raison de plus pour venir avec nous, notre gaieté dissipera tes mélancolies.

Enfin à force de prières, elles obtinrent de l'oiseau qu'il



descendrait de son arbre; bientôt il depouilla son enveloppe et, soit l'ivresse du jardin, soit qu'elle lui apparût telle en effet, Saïf trouva que cette dernière femme était la créature la plus belle qu'il eût encore vue de sa vie; il la contempla quelques momens en silence, puis s'éloignant avec vivacité, il s'en alla retrouver Aquissa.

— Partons, Saïf, je suis prête, lui dit cette dernière aussitôt qu'elle l'aperçut.

— Partir! oh! pas encore, dit Saïf, je laisserais mon cœur ici.

— Saïf-Zuliazan! dit Aquissa, tu ne m'as pas écoutée? tu as regardé à travers le grillage; sâche donc, malheureux, qu'il y a sur ce jardin un *talsame* qui rend toutes ces filles les ennemies des hommes, et quand tu aurais la force des lions, ta force deviendrait inutile, car elles peuvent t'arrêter avec la main sans que tu puisses faire la moindre résistance, et alors tu serais à jamais perdu.

— Celle qui m'a plu s'appelle Maniatanoufous, dit Saïf, qui avait à peine écouté les paroles d'Aquissa.

— C'est justement la reine, la Sultane, poursuivit Aquissa, une femme pleine de hauteur et de fierté; elle est fille d'un Malik puissant qui règne non seulement sur les hommes, mais encore sur des génies; crois-tu, Saïf, renonce à cette folie, ne va pas t'exposer pour une femme qui ne t'aime pas et qui peut-être voudra te perdre.

— Et si je te promets de ne pas m'exposer, Aquissa...! dis-moi si je parvenais à conduire jusqu'ici cette Sultane, ne serait-elle pas alors en ma puissance?

— Assurément, le *talsame* n'a de pouvoir que jusqu'aux portes du jardin, mais elle n'en sortira jamais.

— Veux-tu m'attendre encore une demi-heure seulement? dit Saïf, je ne te demande que ce temps-là, et si je ne puis réussir, je reviendrai seul te trouver.

— Mon Dieu! répondit Aquissa, il faut que tu comptes

bien sur mon amitié pour me proposer de semblables choses, mais si je te quittais, tu pourrais te perdre!... je l'attendrai.

Alors Saïf-Zuliazan rentra dans le jardin, retourna près du grillage, et, au moyen d'une petite baguette, il parvint, sans être vu de personne, à s'emparer du plumage de Maniatanoufous; bientôt toutes les femmes sortirent de l'eau, la Sultane revêtit son riche costume, mais lorsqu'elle voulut remettre son enveloppe, elle chercha partout et ne la trouva plus; alors elle se mit dans une grande colère, disant à ses filles des injures, parce que, malgré ses fâcheux pressentimens, elles l'avaient engagée à se baigner avec elles; puis elle donna l'ordre à plusieurs femmes d'aller chercher une autre enveloppe, et celles-ci ne revenant pas assez vite, elle en envoya d'autres encore, et ainsi de suite, jusqu'à ce qu'elle se trouva complètement seule. Alors Saïf, écartant les feuillages, se montra devant elle, et lui dit:

— Maîtresse du cœur des hommes, que demandes-tu? n'est-ce pas ton plumage?... le voici.

Quand la Sultane vit son enveloppe entre les mains de Saïf, elle devint comme furieuse, l'accabla d'injures, et lui demanda comment il avait eu l'audace d'entrer dans le jardin des filles des Moulouks et de les déshonorer par son indigne présence; comme elle achevait ces paroles, elle ouvrit une des portes du grillage, et se mit à courir vers Saïf; celui-ci, tenant toujours l'enveloppe emplumée, partit comme l'éclair, et se dirigea vers la sortie du jardin; il n'en était plus qu'à une très petite distance, lorsqu'une pierre ou une branche d'arbre le fit trébucher et tomber; Saïf Zuliazan crut alors sentir une main légère se poser vivement sur son épaule.

— Allons, se dit-il en se relevant avec agilité, me voici tombé au pouvoir des femmes.

LES HABESCH ET LES ARABES.

VOYAGE MARITIME DE SAÏF. GRANDE EXPÉDITION DE SULTAN  
SAÏF-RAD.

Lorsque Saïf-Zuliazan se fut relevé de sa chute rapide, il retourna la tête cependant pour voir si c'était en effet la main de la Sultane qui s'était posée sur son épaule, mais ce n'était qu'une fleur, grande et belle, qui était tombée d'un arbre voisin ; néanmoins la main de la Sultane s'avavançait comme une flèche, et allait s'abattre sur lui, lorsqu'il prit de nouveau son élan, et en quelques secondes il eut franchi la porte du jardin ; la Sultane, encore plus irritée d'avoir manqué de si près son ennemi, dépassa sans s'en apercevoir cette limite fatale, mais à peine avait-elle fait trois pas au dehors que Saïf se retournant l'arrêta par les tresses de ses beaux cheveux, et lui dit :

— Reine du monde, je t'aime, veux-tu me suivre ?



— Hélas ! répondit Maniatanoufous en pleurant, ici je ne suis plus rien..., que ton esclave !

Puis apercevant hientôt Aquissa, elle lui dit :

— Ah ! c'est donc toi, qui as amené cet homme dans le jardin des femmes pour y venir enlever leur souveraine ?

— Ce n'est pas moi qui lui ai donné ce conseil, assurément, dit Aquissa ; mais rassure-toi, ya ! *Sati*, cet homme n'est point un homme vulgaire, c'est le plus grand héros du monde ; il est Malik et fils des Moulouks, et tu seras plus considérée comme son épouse que tu ne l'étais comme Sultane.

Alors Saïf-Zuliazan pria son amie Aquissa de les reconduire dans son château, où peu de temps après il épousa Maniatanoufous.

Il resta ainsi plusieurs semaines tout occupé de son nouvel amour, lorsqu'un soir, conversant avec Aquissa, il lui dit :

— Sais-tu que maintenant j'ai peur de retourner à mon pays, et que j'éprouve comme un remords, lorsque je pense qu'il peut être arrivé quelque malheur à mes amis, à ma famille, que nous allions retrouver quand le sort nous a fait passer sur ce jardin malencontreux ? et moi que nulle femme jusqu'à ce jour n'avait pu détourner de Schama, voici que maintenant une femme, qui ne m'aime pas et qui ne m'a épousé que par force, m'inspire une passion que je ne puis vaincre ! mon Dieu, mon Dieu, faut-il que l'homme le plus fort soit toujours faible par quelque endroit !

— Eh ! bien lui répondit Aquissa, puisque tu crains de retourner à ton pays avant de savoir ce qui s'y passe, j'irai encore une fois en chercher des nouvelles ; aussi il est bien juste que je m'impose cette petite peine, car c'est par ma faute que tu as connu Maniatanoufous, j'aurais fort bien pu me dispenser de te parler de ce jardin.

En effet, dès le lendemain, Aquissa partit pour la ville des Arabes, et peu de temps après, elle revint, en disant :



— Ya ! Saïf, il te faut partir à l'instant même, car ta mère, se trouvant toujours sous des calamités que Bernokh lui envoie, a fait encore une fois demander secours au grand Malik Saïf-Rad, et ce dernier fait marcher en ce moment contre tes amis une armée très considérable qu'il a rassemblée de tous les points de son vaste territoire; il te faut donc aller au secours de Schama, de son père, et de Sadouu-Ezendjè, qui se préparent à soutenir vaillamment cette guerre.

— Partons, dit aussitôt Saïf-Zuliazan, je suis prêt.

Aquissa prit à peine quelques momens de repos, puis elle emporta Saïf-Zuliazan et sa nouvelle épouse, se dirigeant vers le pays des Arabes.

Le temps leur fut peu favorable, les voyageurs furent très souvent obligés de descendre sur terre et le voyage dura dix jours; alors, arrivés au dixième jour, Aquissa dit à Saïf:

— Je ne puis vous accompagner plus longtemps, tu sais que j'ai promis à Soliman le prophète de ne jamais voyager pendant plus de dix jours avec les mêmes personnes, mais te voilà près de ton pays, et je vais te descendre sur une côte où passent tous les jours des navires qui pourront te prendre, et te conduire jusque chez toi.

Là-dessus Aquissa vint déposer Saïf-Zuliazan sur le rivage d'une île assez agréable et, lui ayant fait ses adieux et ses promesses de le revoir bientôt, elle retourna sur sa montagne.

Saïf resta plusieurs jours dans cette île sans qu'un seul bâtiment pût venir à la côte, toujours à cause du mauvais temps qu'il faisait. Enfin dans son impatience il monta sur une hauteur qui dominait assez loin sur la mer, et bientôt il aperçut plusieurs navires qui semblaient réunis dans un même lieu pour attendre un vent favorable, mais le soir de ce même jour le temps changea, les bâtimens mirent à la voile, et Saïf leur ayant fait des signaux, un d'entr'eux envoya vers lui sa chaloupe.

Les mariniens apprirent alors à Saïf-Zuliazan, qu'il se trouvait dans une île où les navires s'arrêtaient ordinairement pour y renouveler leur provision d'eau, mais que depuis quelques jours le mauvais temps ne leur avait pas permis de s'en approcher; alors, après avoir rempli leurs outres et leurs tonneaux, ils prirent Saïf et l'emmenèrent avec eux.

Dès que notre voyageur eut abordé le bâtiment, et qu'on l'eut présenté au chef, il reconnut le Malik Abouttay, qu'il avait quitté plusieurs mois auparavant, marchant sur la mer avec Aïroud, quand le génie était venu le chercher pour le conduire aux pays d'Orient.

Les deux amis se retrouvèrent avec grand plaisir, et s'embrassèrent cordialement; puis Saïf dit à Malik Abouttay:

— Comment se fait-il, Malik, que depuis une année entière tu sois en mer pour un trajet qui de rait se faire en un mois?

— Ya! Saïf, répondit Abouttay, depuis le jour que tu t'es éloigné de nous, nous avons été complètement dérouterés, mais je vois bien que le Dieu Très-Haut est avec toi, et maintenant, il va nous remettre dans le droit chemin.

Saïf alors raconta au Malik ses aventures en Chine, et dans l'île du serpent, puis enfin malgré son influence ils restèrent encore un mois en route; au bout de ce terme cependant, ils aperçurent une terre que Saïf reconnut pour être la côte de Yaman près de sa ville natale; ils quittèrent alors leurs navires; et tandis qu'ils marchent vers la ville, nous dirons ce qui s'était passé entre les Arabes et le pays des Habesch depuis la dernière trahison de Kamaria.

Nous avons déjà raconté, par la voix d'Aquissa, comment, après avoir fait sortir de prison les vesirs de Saïf-Rad, la Sultane, replongée de nouveau dans ses infirmités, avait de nouveau imploré la protection du grand Sultan; celui-ci, qui avait à se venger de Saïf, de Schama, de Malik Efrab et de Sadoun, bien plus pour satisfaire à cette vengeance que par intérêt pour Kamaria, fit assembler son conseil, et proposa de lever

une armée assez nombreuse pour l'opposer avec succès aux oppresseurs de la Sultane; alors le vesir Scardion dit à Saïf-Rad :

— Ya ! Malik azaman, mon frère et moi, nous pouvons tenir tête à Barnokh-Assahir, parce que la science qu'il possède nous la possédons aussi bien que lui, mais il nous faut trouver un guerrier qui puisse être opposé à Sadoun, un des plus grands héros du monde; parmi les hommes que nous avons encore dans notre armée, pas un n'est capable de lui faire face.

Les conseillers alors se mirent à citer au Malik, tous les guerriers dépendans des Habesch ou des Zoudan, dont la renommée était arrivée jusqu'à eux; ils en nommèrent trois surtout qui étaient réputés invincibles. C'étaient: Sabique-Assalace, Demenhour-Alvahich, qui entraît toujours au combat accompagné de deux lions, et enfin Maïmoun le brigand, qui était un bandit indomptable, et redouté des Habesch, car tous les Moulouks et le grand Sultan lui-même, avaient plusieurs fois envoyé des troupes contre lui, mais comme elles avaient été chaque fois anéanties, on commençait à le laisser exercer en paix ses brigandages.

— Eh! bien, dit le Malik Saïf-Rad, il faudrait envoyer chercher ces trois héros !

— Pour les deux premiers, cela se peut faire, dit Scardion, mais quant à Maïmoun, c'est autre chose, il faudrait une lettre de ta grandeur, qui lui accorderait le pardon de tous ses méfaits, et qui lui promettrait en outre la charge et le titre de vesir, s'il menait à bien son entreprise.

Le Malik répondit alors :

— En vérité, Scardion, je ne saurais mieux trouver que toi pour une pareille commission, c'est toi que je charge de porter ma lettre à ce sauvage, et de lui faire un de ces discours dont tu as depuis longtemps l'habitude.

Scardion se serait passé bien volontiers de cette ambassade dangereuse, mais le grand Malik avait dit :



— Il faut partir.

Et Scardion partit.

Il partit avec plusieurs hommes d'armes, cherchant Maïmoun à travers les montagnes et les lieux déserts; bientôt on lui apprit que le brigand se trouvait seul dans une forêt, et Scardion descendit de cheval, et se dirigea seul et à pied vers la forêt; après avoir marché pendant un quart d'heure, il vit Maïmoun qui était assis sur une petite éminence; aussitôt que celui-ci eut aperçu le vesir, il se leva et alla à sa rencontre, mais quand il fut à quelques pas de lui, il lui dit :

— Maintenant arrête-toi; qui es-tu? et que viens-tu faire?

Scardion répondit :

— Je suis porteur d'une lettre à ton adresse, de la part du grand Malik Saïf-Rad.

Maïmoun alors fit s'approcher le vesir, et prit la lettre.

— Eh! bien, demanda Scardion quand le sauvage eut achevé sa lecture, quelle réponse apporterai-je à mon maître?

— Ton maître, dit Maïmoun, s'engage à me faire vesir, et à me donner la main de sa fille, si je parviens à vaincre un personnage qu'on appelle Sadoun-Ezendjè; mais en vérité la récompense est trop grande pour une pareille besogne, car j'ai beaucoup entendu parler de ce personnage, et je n'ai jamais pensé qu'il valût la peine de me mesurer contre lui; je vais te suivre cependant pour faire plaisir à ton maître, et dans l'espoir qu'il pourra m'offrir quelque chose de mieux à combattre.

Le vesir, enchanté d'avoir aussi facilement réussi dans sa mission, repartit aussitôt avec Maïmoun, et, après quatre jours de voyage, il le présentait au grand Malik Saïf-Rad.

Celui-ci, en voyant Maïmoun, lui demanda :

— Penses-tu pouvoir vaincre Sadoun-Ezendjè?

— Ya! Malik Azaman, répondit Maïmoun, si je savais qu'il y eût au monde un seul homme qui pût me tenir tête au champ de bataille je sortirais à l'instant de ce monde



Cet excès d'assurance plut au Malik, il lui permit de s'asseoir en sa présence, lui fit donner de riches habits, et commanda tous les préparatifs de l'expédition. Maimoun, Sabique-Assalace, et Demourhour-Alvabich furent nommés premiers chefs de l'armée. Bientôt les tentes et les provisions furent portées hors de la ville, et les troupes se mirent en marche se dirigeant vers le pays des Arabes. Pendant la première journée de route, on aperçut dans les airs une compagnie de personnages semblables à des hommes très grands, et qui traversaient l'espace en tournant sur eux-mêmes comme des fuseaux; ces personnages suivaient la direction de Madima-Adour, et, comme les soldats paraissaient effrayés de cette rencontre, les voyageurs aériens leur dirent :

— N'ayez pas peur, nous sommes des hommes comme vous, et nous venons chercher un prisonnier qui nous a été enlevé par notre chef, qui se nomme Barnokh-Assahir; nous sommes déjà depuis longtemps à la recherche de cet homme, mais nous avons entendu dire que dans votre ville on pourrait nous en donner des nouvelles.

Les vesirs, en entendant ces paroles, répondirent tous pleins de joie :

— C'est précisément contre cet homme, et contre Barnokh que nous marchons en ce moment, vous allez donc vous joindre à nous, et nous aider dans notre expédition.

Ces hommes étaient les *sahirs*, ou adorateurs du feu, auxquels Saïf-Zuliazan avait échappé, en descendant, avec Barnokh, leur inabordable montagne. Ils se mêlèrent aussitôt parmi les guerriers de Saïf-Rad, et cheminèrent avec eux, faisant face à la ville de Kamoria.

Nous passerons maintenant à Malik Efrah, qui, dès les premières nouvelles qu'il avait eues, que l'armée s'avancit contre lui, s'était activement préparé à soutenir cette rencontre; déjà ses troupes attendaient, échelonnées jusqu'à une lieue de la ville, quand on aperçut un matin une poussière

considérable qui s'élevait à l'horizon, bientôt le vent, ayant soulevé cet épais rideau de poussière, découvrit aux regards une forêt de lances, de casques, et de boucliers qui étincelaient au soleil, et qui paraissaient innombrables comme les sables de la mer.

Lorsque les troupes ennemies furent arrivées en face du camp de Malik Efrah, elles s'arrêtèrent, mais leur nombre était tel, qu'il leur fallut trois jours pour se réunir, et former leur camp. Bientôt cependant les redoutes furent achevées et les deux armées se trouvèrent disposées en ordre de bataille; mais lorsqu'un matin les Habesch voulurent enfin commencer les hostilités, ils trouvèrent le camp des Arabes et leur ville, entourés par une mer considérable, sur laquelle ils virent même dix bâtimens voguant à pleines voiles, et des embarcations plus petites occupées à la pêche du poisson.

— Que veut dire cela? s'écrièrent d'abord les vesirs, mais, en y réfléchissant davantage, ils pensèrent que c'était un *Sihir*, (1) de l'invention de Barnokh; alors Scardis et Scardion entrèrent dans une tente avec les *sahirs* qu'ils avaient rencontrés en route, et ils y restèrent longtemps, travaillant à faire disparaître l'obscurité qui entourait Kamaria, et la mer qui entourait les Arabes.

Quant à Malik Efrah et à Sadoun-Ezendjé, ils appelèrent Barnokh, et lui dirent :

— Ce que tu viens de faire nous retarde beaucoup, et ne peut aboutir à rien, c'est même un déshonneur pour nous, car nous voulons nous battre contre les Habesch, fer contre fer, poitrine contre poitrine, et, avec des fortifications à ta manière, nous aurions l'air de reculer.

— Mon intention, leur dit alors Barnokh, était d'arrêter pendant quelque temps encore vos ennemis, afin de vous donner le loisir de bien prendre toutes vos mesures, mais puisque vous m'en avez prié, je ne ferai plus rien.

(1) Sort, effet magique

Les vesirs de Saïf-Rad, et les *sahirs* restèrent quarante jours sous la tente, enfin au quarante-et-unième jour, ils en sortirent, avec des tuyeaux de plomb sur lesquels il y avait des talsame, écrits avec des plumes en cuivre; ils allèrent planter ces tuyeaux à quelque distance les uns des autres sur le bord de la mer, puis ils prononcèrent des paroles magiques et toutes les eaux de cette mer s'engouffrèrent et s'absorbèrent dans les tuyeaux jusqu'à ce qu'il n'en restât plus une goutte. Les navires et les bateaux qu'ils y avaient vus disparurent en même temps que les eaux, ensuite ils prirent une grande feuille de papier blanc, qu'ils lancèrent en l'air en disant quelques phrases cabalistiques, le papier, s'élevant et s'agrandissant toujours, alla se placer comme une tente au dessus du palais de Kamaria, et la lumière lui fut rendue, et Kamaria fut délivrée de tous ses maux, mais elle demeura tranquille chez elle attendant l'issue de la guerre qui se préparait.

Alors les deux armées se tinrent en présence, elles firent proclamer l'ouverture des combats et passèrent toute la nuit dans une surveillance mutuelle.

Le lendemain, au lever de l'aurore, le terrain étant bien préparé, le premier qui sortit dans la lice fut le vaillant Sadoun-Ezendjè. Après avoir un moment exercé son cheval, il se promena devant les rangs des Habesch, en disant:

— Ya-t-il parmi vous un guerrier qui ose venir à moi? je suis Sadoun-Ezendjè, celui qui a toujours envoyé la mort à son ennemi!

A peine avait-il achevé ces paroles qu'un héros se présenta, c'était le plus renommé des Habesch; les deux guerriers se rapprochèrent, et le combat commença au milieu d'un nuage qui les déroba bientôt à tous les regards; ils combattirent ainsi pendant une heure, mais alors la poussière qui les enveloppait s'étant dissipée, les Habesch purent voir leur cavalier coupé en deux parties au milieu du champ de bataille.



Aussitôt une clameur générale s'éleva du camp ennemi contre Sadoun, mais celui-ci se promenait dans l'arène comme un lion qui aurait jeté de côté le faible ennemi qui gênait son passage; alors un autre cavalier sortit, et celui-ci fut terrassé en moins de temps que le premier, et ainsi d'un troisième, d'un quatrième, et jusqu'au soir; et les combats devenaient progressivement, pour Sadoun, moins difficiles et plus rapides, parce que les guerriers les plus redoutables s'étaient présentés les premiers. Il avait tué, en tout, vingt cavaliers, les plus renommés d'être les Habesch, puis on cria l'heure de la séparation, et les deux armées rentrèrent dans leurs camps respectifs.

Ce même soir les vesirs se réunirent avec Maïmoun, Demeuhour, et Sabique-Assalace, et le Malik leur dit:

— Voici, nos principaux guerriers sont déjà perdus, et si nous continuons à faire sortir nos cavaliers l'un après l'autre, nous pouvons être sûrs que Sadoun-Ezendjé nous les tuera tous; vous autres, vous êtes venus avec nous, cependant, pour combattre cet homme, et non pour assister tranquillement au massacre de notre armée.

Les trois héros répondirent alors tous d'une voix:

— Qui donc est ce Sadoun-Ezendjé pour que nous soyons obligés de nous occuper de lui? donnez-nous un champion plus digne de nos armes, et vous verrez ce que nous en saurons faire!

Mais Scardion répondit:

— Je vous jure par l'étoile de Zihil, qu'il n'y a plus maintenant parmi les Habesch, un seul homme qui puisse tenir tête à Sadoun.

Là-dessus les vesirs se retirèrent, et le lendemain, les rangs étant formés et le champ de bataille préparé, celui qui sortit du côté des Arabes, ce fut encore le brave Sadoun-Ezendjé: plusieurs cavaliers des Habesch se présentèrent les uns après les autres, mais à peine pouvaient-ils résister à Sa-



doun pendant quelques minutes, et ce jour-là Sadoun en tua beaucoup plus que la veille, sans qu'il eût encore la moindre blessure.

Les vesirs de Saïf-Rad commençaient à pâlir d'inquiétude, et à regarder avec défiance les trois premiers chefs de leur armée.

Le troisième jour, ce fut Malik Efrah qui se présenta dans la lice, afin de laisser du repos à Sadoun; le Malik donna également des témoignages de sa bravoure, il tua presque autant d'ennemis que Sadoun, et fit en outre quelques prisonniers; cela dura plusieurs jours ainsi: le Malik Efrah et Sadoun-Ezendjè, sortant alternativement d'un jour l'autre, détruisirent en peu de temps les chefs les plus courageux des Habesch.

Alors les vesirs perdirent tout-à-fait patience, et dirent à leurs trois héros:

— Vous ne voulez pas vous battre avec Sadoun, parce que vous ne croyez pas qu'il soit de votre force; cependant vous voyez en quel état il réduit notre armée qui sera bientôt entièrement privée de chefs; si c'était là votre but, vous y êtes arrivés, mais je voudrais encore ne pas le croire.

Les trois héros, sans s'émouvoir le moins du monde, répondirent:

— Malgré tout le mal que vous fait cet homme, nous ne nous abaisserons pas à nous mesurer contre lui, mais ordonnez une bataille, un combat général, et vous verrez si l'on s'apercevra de tous les chefs qui vous manquent? nous saurons suppléer à tout, et si par hasard dans la mêlée, nous rencontrons votre Sadoun, il sera traité comme il le mérite.

Les vesirs accueillirent avec empressement ce conseil, et dès le lendemain les troupes furent mises en ordre de bataille; Malik Efrah, reconnaissant aussitôt les intentions de l'ennemi, ne le fit pas attendre une minute, les trompettes sonnèrent la charge, et les deux armées se précipitèrent l'une contre l'autre; alors ce fut une mêlée générale,

et un massacre épouvantable ; on ne distinguait plus les Habesch des Arabes, le sang coulait comme des rivières, et les têtes volaient comme des balles ; bien des riches, et bien des pauvres furent égaux ce jour-là devant la mort, et pour exprimer toute l'horreur, tout l'effroi de cette journée, celui qui nous en transmet l'histoire, nous dit : « que les cheveux des petits enfants qui étaient encore au berceau, en devinrent blancs de frayeur. »

Cependant l'heure de la séparation arriva, les deux armées se reformèrent à grand'peine et retournèrent à leurs tentes.

Le lendemain la même bataille recommença, et ainsi pendant trois jours de suite ; Sadoun-Ezendjé et ses nègres avaient par leur courage indomptable soutenu les troupes de Malik Efrah, qui étaient de beaucoup inférieures en nombre à celles de Sultan Saïf-Rad ; mais au troisième jour cependant ils sentirent qu'ils ne pourraient pas résister plus longtemps aux forces innombrables de l'ennemi, déjà ils commençaient à perdre du terrain et à reculer vers leurs tentes, lorsque le Dieu Très-Haut leur jeta un regard et leur envoya son secours.

Pendant qu'ils étaient ainsi, souffrant et faiblissant devant les Habesch, deux cavaliers s'avançaient, menant leurs chevaux ventre-à-terre, c'étaient Saïf-Zuliazan, et son compagnon Malik Abouttay à la tête de quelques marins. Saïf, en s'approchant des deux armées, comprit aussitôt leur situation, alors ils se mit à crier de la force de sa voix puissante :

— Dieu est grand ! ya ! maudits ! je suis Saïf-Zuliazan !

Et Abouttay répéta ces paroles en ajoutant :

— Je suis Malik Abouttay !

Là-dessus ils s'élançèrent à la tête des Arabes ; Scardis et Scardion, qui se trouvaient auprès de leur bannière, devinrent pâles de frayeur en voyant arriver Saïf ; Maïmoun vint alors à passer près d'eux et, les voyant agités et tremblant, il leur

demanda la cause de leur trouble, mais avant que les vesirs eussent eu le temps de répondre, Saïf, suivi d'Abouttay et de ses compagnons, se trouva devant eux, il entra dans les rangs des Habesch faisant sauter les têtes autour de lui et bientôt les troupes lui livrèrent passage se refoulant épouvantées sur elles-mêmes.

Les vesirs montrèrent alors Saïf à Maïmoun, en lui disant :

— Voilà ce grand héros des Arabes! celui qui est la cause du trouble où tu nous vois, et qui fait trembler tout le pays des Habesch!

Maïmoun répondit alors :

— Comment! c'est celui-ci qui est le plus fort et le plus redouté de tous vos ennemis? c'est donc lui qui a blessé le cœur de Sultan Saïf-Rad d'une blessure dont il n'a pu guérir jusqu'à ce jour? alors pour celui-ci je veux bien le combattre, et je vais sans perdre un instant vous délivrer de ce personnage.

Mais le soleil tombait à l'horizon, il fallut remettre au lendemain ces projets belliqueux. Saïf se rendit alors auprès de Schama, de Malik Efrah et de Sadoun, qui l'embrassèrent avec tendresse, et se réjouirent de son retour, et du secours bien opportun que leur promettait sa vaillance.

Dans la soirée il y eut encore au camp de Saïf-Rad une sorte de conseil où les vesirs parurent encore très inquiets de l'arrivée de Saïf-Zuliazan, mais le sauvage Maïmoun leur disait :

— N'est-ce donc que cet homme qui vous inquiète? si c'est l'homme que j'ai vu, je vous jure que vous pouvez être tranquilles, et que demain dans la matinée je le briserai comme une paille, d'une seule main; mettez-vous donc l'esprit en repos, et vous verrez demain où en seront vos affaires!

Mais alors les deux autres héros se mirent à demander quel droit avait Maïmoun à sortir le premier contre Saïf, et

là-dessus ils se disputèrent entr'eux pour savoir qui sortirait le lendemain.

— En vérité c'est le moment d'une pareille contestation s'écria Scardis ; fasse l'étoile protectrice des Habesch que vous n'ayez pas à combattre demain tous les trois !

— En vérité, répétèrent les trois héros, tes craintes Scardis, ne sont guere flatteuses pour nous, et l'on n'aime pas à entendre, la veille du combat, les oiseaux de mauvais augure.

— Pardonnez à mes craintes, répondit le vesir, je ne doute nullement de votre valeur, mais vous jugez Saïf-Zuliazan sur l'apparence et sur la taille, et moi qui le connais depuis le jour où on l'apporta du désert, je sais que pas un homme encore ne l'a fait reculer d'un pas ; depuis ce premier jour où je l'ai vu, j'ai eu la prévoyance de tout ce qui s'est peu à peu réalisé, car jusqu'ici il a réellement été le sabre sur la tête des Habesch. Ne croyez donc pas avoir affaire à un guerrier médiocre ; jamais en ce monde il n'y aura eu de gloire semblable à celle du héros qui vaincra Saïf-Zuliazan.

Le rusé Scardis connaissait bien les trois hommes auxquels il adressait ces paroles, car à peine les avait-il achevées, que la dispute entr'eux recommença plus vive, chacun d'eux voulant sortir le lendemain contre Saïf-Zuliazan.

Mais les vesirs dirent alors :

— Entre trois hommes de valeur égale, il ne peut pas y avoir de choix, il faut que le hasard en décide, vous devriez donc tirer au sort, pour savoir quel est celui d'entre vous qui combattra demain Saïf.

Les trois chefs approuvèrent cette pensée, et le sort désigna Sabique-Assalae. Le lendemain, dès que le soleil vint jeter sur la terre ses brillans rayons, les troupes des deux armées se trouvèrent alignées autour du champ de bataille, et Saïf-Zuliazan parut, éclatant sous les feux du matin qui se réunis-



saient sur son armure, et, semblable à un soleil nouveau se levant en face du premier, pendant quelques minutes il se promena calme et grave devant les rangs ennemis, puis, s'arrêtant à quelque distance devant les chefs et les vesirs des Habesch, il cria ces paroles :

— A celui qui me connaît, cette connaissance doit suffire, et à celui qui ne me connaît pas, j'apprendrai que je suis Saïf-Zuliazan, roi des champs de bataille, et vainqueur des hommes et des génies.

Alors Sabique-Assalace, désigné par le sort pour ce combat, se présenta immédiatement, et sans dire un seul mot il débuta par une attaque vigoureuse; Saïf para quelques uns de ses coups, reçut les autres avec tranquillité, et il y répondit sans le moindre effort, et comme s'il voulait seulement se défendre sans attaquer. Bientôt il vit son adversaire changer son arme de droite à gauche, puis enfin il parut à bout de tout moyen de résistance; alors Saïf, approchant son cheval de celui d'Assalace, prit ce dernier par la ceinture, en lui criant au visage :

— Dieu est grand! il soutient ceux qui croient en lui, et fait trembler les adorateurs des idoles.

Et disant ceci, il l'enleva de selle, comme s'il n'eût été qu'un oiseau, et le remit comme prisonnier à ses soldats.

On était au milieu du jour et malgré le combat qu'il venait de soutenir, Saïf-Zuliazan semblait attendre un nouveau champion, mais la surprise dominait en ce moment les chefs de l'armée ennemie, et, voyant que personne ne se présentait, Saïf dut retourner vers sa tente.

Le lendemain les deux héros des Habesch tirèrent au sort de nouveau, et le sort tomba sur Demenhour-Alvahich qui entra dans l'arène accompagné de ses deux lions: ces animaux étaient dressés par lui, et devaient le soutenir en cas que son adversaire devînt plus fort que lui; en arrivant en face de Saïf, les lions se placèrent d'eux-mêmes

l'un à droite et l'autre à gauche de leur maître, et Demenhour commença le combat; celui-ci, moins fort et moins grand que son compagnon de la veille avait aussi plus de science, le combat dura jusqu'au soir, mais alors se sentant faiblir, et voyant que Saïf n'avait rien perdu de sa vigueur, il se recula comme pour prendre un moment de repos et regarda le lion qui se trouvait à sa droite; l'animal se redressa, battit ses flancs de sa queue, et se prépara pour s'élançer sur Saïf; mais le jeune arabe s'étant jeté à bas de son cheval, reçut le choc contre son sabre, et la tête du lion fut littéralement partagée en deux. En voyant ce qui se passait, le lion de gauche s'élança également sur Saïf, qui le reçut comme il avait reçu le premier; alors, Demenhour, considérant ses deux compagnons morts auprès de lui, s'écria :

— Que ta main soit coupée, ya! Saïf, et que tes ennemis te traitent comme tu as traité mes lions.

En achevant ces paroles, il se précipita sur Saïf-Zuliazan par une attaque vigoureuse, mais celui-ci n'en fut pas ébranlé, le combat dura une heure encore, bien que les forces du héros des Habesch fussent à peu près épuisées, mais chez lui l'art suppléait à la vigueur; cependant Saïf, voulant terminer le combat, s'approcha de son adversaire, s'écria: Dieu est grand! et le mettant à bas de son cheval, il le conduisit au camp des Arabes comme le prisonnier de la veille.

Alors Saïf-Zuliazan se réjouit, avec ses amis, de cette seconde victoire, tandis que la stupeur régnait dans l'armée des Habesch, et que les vesirs Scardis et Scardion faisaient appeler Maimoun, et lui disaient :

— Maintenant, Maïmoun, notre seule espérance repose sur toi, tu vois quels sont les intérêts que nous remettons entre tes mains, car si tu succombais comme les autres, il ne nous resterait qu'une ressource; une prompte et honteuse retraite.

Alors Maïmoun leur répondait :

— Si vous m'aviez laissé combattre le premier, comme je vous demandais à le faire, tout ceci ne serait pas arrivé ; leur orgueil a perdu Demenhour et Sabique ; mais quoi qu'il en soit, dormez tranquilles cette nuit, car demain je vous amènerai, poings liés, ce grand Saïf-Zuliazan, qui n'est après tout qu'un assez petit personnage.

Le lendemain à l'heure où les étoiles disparaissaient, où le soleil commençait à paraître, les deux armées étaient déjà sur pied, et Maïmoun chevauchait autour du champ de bataille, Saïf se disposait également à entrer en lice quand Sadoun vint se jeter à ses pieds en disant :

— Oh ! je t'en supplie au nom de Dieu, laisse-moi sortir aujourd'hui à ta place, car j'ai entendu dire que cet homme qui attend là-bas était venu tout exprès de son pays pour combattre avec moi.

— Cela est impossible, répondit Saïf, on s'attend à me voir encore aujourd'hui sur le terrain.

— On t'y a vu deux jours de suite, reprit Sadoun, c'est déjà plus que tu ne devrais faire, et d'ailleurs cet homme est nègre et sauvage comme ton serviteur ; il lui revient de droit ; je t'en supplie, laisse-moi donc aller à lui !

Enfin à force de prières Sadoun obtint de Saïf-Zuliazan la grâce qu'il lui demandait, aussitôt il s'élança dans l'arène, et en quelques minutes il fut près du guerrier Maïmoun.

Ce dernier reconnut que ce n'était pas Saïf qui s'approchait, et quand Sadoun-Ezendjè fut à quelques pas de lui, il lui cria :

— Maintenant arrête ; qui es-tu ?

— Ne le sais-tu pas, toi, qu'on a fait venir en ce pays exprès pour me combattre ? si tu ne me connais pas, apprends que je suis Sadoun-Ezendjè, celui qui te fera connaître la mort.

— Que le salut ne soit pas sur toi, et que le bonheur ne t'approche jamais ! répartit Maïmoun, je suis venu aujourd'hui



sur le terrain pour combattre Saïf-Zuliazan, et je ne veux pas me battre avec toi, car tu n'es pas digne de mes armes.

— Et toi quelle espèce de chien es-tu, répliqua Sadoun, pour oser seulement prononcer le nom de mon maître? sache qu'il te faut d'abord me vaincre avant d'arriver à Saïf-Zuliazan.

Ces paroles ayant excité la colère de Maïmoun, il s'élança immédiatement sur Sadoun-Ezendjé frappant avec fureur, mais Sadoun soutint l'attaque, et le combat s'établit entr'eux: les coups se succédaient sans interruption; on n'entendait que les sabres frappant l'un contre l'autre, et les lances qui frappaient sur les boucliers; ils se battirent ainsi pendant trois heures, enfin deux coups terribles furent échangés presque en même temps, la lance de Sadoun-Ezendjé perça le bouclier de Maïmoun, mais celui-ci avait préservé sa poitrine en faisant un mouvement de côté, tandis qu'il déchargeait un violent coup de sabre sur la tête de son adversaire; Sadoun, en détournant la tête laissa le sabre tomber sur son épaule, et n'en reçut pas moins une dangereuse blessure, il fut désarçonné et Maïmoun, l'ayant pris, le traîna d'jà vers son camp, lorsqu'une voix sonore fit entendre auprès de lui ces paroles:

— En garde! Maïmoun, et laisse ce héros tranquille, ou tu es mort.

— Comment! dit alors Maïmoun en se retournant, on m'empêchera de prendre mon prisonnier?

— Je voudrais bien voir, reprit le nouveau venu, qu'on m'enlevât un de mes hommes quand je vis encore; je suis Saïf-Zuliazan; au combat! te dis-je et plus de paroles.

Lorsque Maïmoun connut que c'était Saïf-Zuliazan qui était devant lui, il abandonna son prisonnier en disant:

— Alors, puisque c'est toi qui es Saïf, je ne veux pas perdre une minute, et tu vas être châtié de ton orgueil, et du mal que tu as fait à Sultan Saïf-Rad.



Là-dessus les deux héros se mirent en présence, et le combat s'établit entr'eux ; leurs armes frappaient comme la foudre, et ils s'élançaient l'un contre l'autre comme deux lions irrités ; cette lutte dura jusqu'au soir, mais enfin Maïmoun jeta un vigoureux coup de sabre sur la tête du cheval de Saïf, l'animal tomba mort, et Saïf-Zuliazan se trouva démonté ; alors se voyant à terre il tua également le cheval de Maïmoun, et les deux champions combattirent à pied, jusqu'à ce qu'il ne restât plus dans leurs mains que la baguette de leurs lances, jusqu'à ce que le sabre aussi se fût brisé ; quand ils se virent ainsi, sans cheval et sans armes, ils se prirent corps à corps, et leurs forces égales les soutinrent encore pendant une heure ; cependant les derniers reflets du soleil venaient de disparaître à l'horizon, et Saïf-Zuliazan se dit en lui-même : « Comment ! moi, qui ai vaincu des génies, et les plus grands héros parmi les hommes, je ne saurais pas en finir avec un misérable comme ce nègre ? » et cette pensée redoublant aussitôt son énergie, il retint avec force Maïmoun par les deux bras, et lui cria au visage :

— *Allah va keber, fatapa va nassar, va Khazala man Kafar!* (1)

Et puis d'un mouvement rapide le saisissant par la ceinture, il le frappa contre terre d'un coup si violent qu'il faillit lui briser les os. Maïmoun perdit aussitôt connaissance, et Saïf-Zuliazan le fit transporter au camp des Arabes.

Dans la soirée, quand l'ordre fut rétabli dans les deux camps, et qu'il eut pris quelques momens de repos, Saïf se fit amener les trois prisonniers et leur dit :

— Voici, voulez-vous embrasser la vraie croyance et la bonne religion ? vous deviendrez alors mes frères ; si non, nous serions obligés de vous tuer, car vous êtes des ennemis trop redoutables ; si vous nous forcez à cette extrémité, je pleurerai votre mort, car des héros tels que vous sont

(1) Dieu très grand ouvrira la porte de victoire, et abattra les adorateurs des idoles.

choses grandes et précieuses, quand ils servent la bonne cause.

Maïmoun répondit à ces paroles:

— Ya! forisse Azaman! vainqueur des hommes et des génies, je pense que si tu m'as vaincu, tu le dois à ton courage, à ta foi et à ta religion, plus qu'à tes propres forces, je suis réellement plus fort que toi; mais tu as invoqué ton Dieu; ton Dieu t'a soutenu, je dois donc croire à sa puissance; et pour ma part je donne sans hésiter ce témoignage: Il n'y a pas d'autre Dieu que Dieu, et Ibrahim est l'aimé de Dieu.

Alors les autres prisonniers suivirent l'exemple de leur compagnon d'infortune; Saïf leur donna le baiser de frère, se réjouit de leur conversion, et cette nuit fut une nuit de fête au camp des Arabes.

Mais la terreur et la consternation régnaient au camp des Habesch; les deux vesirs, enfermés dans leur tente, oubliaient dans leur stupeur les soins que réclamait leur position dans l'armée, et se demandaient entr'eux s'ils n'allaient pas donner dans la nuit l'ordre du départ, quand les *sahirs* se présentèrent à eux, en leur disant:

— Pourquoi vous abandonner ainsi au trouble et au découragement? si vous avez perdu vos héros, vous n'avez pas encore perdu vos *Sahirs*? livrez une bataille générale, vos troupes sont encore plus nombreuses que celles de l'ennemi, et quant à nous, nous nous chargerons de Saïf et de ses compagnons.

— Comment? s'écrièrent les vesirs, serait-il vraiment en votre pouvoir de mettre tous les chefs de l'armée hors d'état de nous nuire?

— Par la toute-puissance du feu, répondirent aussitôt les *sahirs*, nous vous en donnons notre parole.

Cette assurance rendit un peu d'espoir aux vesirs Scardis et Scardion, ils firent préparer les troupes pour le combat du lendemain; les Arabes eurent aussitôt connaissan-

ce de ces nouvelles dispositions, et dès que l'aurore eut jeté son demi-jour sur la terre, les deux armées se trouvèrent en présence; alors Barnokh, étonné de ne voir encore ni Saïf, ni Malik Efrak, ni Sadoun, ni les nouveaux musulmans de la veille, se dirigea vers la tente où Saïf-Zuliazan dormait avec ses compagnons: en arrivant sur le seuil il y vit la princesse Schama qui veillait seule, et qui lui dit:

— Sois le bienvenu, Barnokh-Assahir, car je crois qu'il y a là dans cette tente quelque chose d'extraordinaire, de surnaturel peut-être. — En disant ces paroles la princesse ouvrit la portière, et Barnokh s'étant avancé sous la tente, y put voir un spectacle assez inquiétant: en effet au moment où une bataille décisive allait s'engager, Saïf-Zuliazan et tous les autres chefs, étaient plongés dans un sommeil si profond que ni la voix ni le mouvement n'obtenaient d'eux le moindre signe de vie.

Après les avoir examinés quelques momens avec attention, Barnokh dit à Schama:

— Ceci doit être l'effet d'un *Sibir*, mais fais-moi vite apporter un vase plein d'eau, et je vais immédiatement dissiper ce sortilège.

A peine Barnokh avait-il achevé ces paroles que l'on entendit au dehors une agitation extraordinaire et des cris effrayans; il sortit pour savoir d'où venaient ces bruits. C'étaient les troupes ennemies qui avaient commencé l'attaque, et s'avançaient rapidement vers la tente. Bientôt Barnokh se sentit entouré, enlevé, par des hommes qui arrivaient par la voie de l'air, et qu'il reconnut pour être ses anciens camarades, les adorateurs du feu: les assaillans accouraient toujours, ils n'étaient plus qu'à une bien faible distance, alors la princesse Schama, tenant le sabre à la main se mit en garde devant la tente de Saïf, tandis qu'à la droite deux cavaliers armés, et couverts de poussière, accouraient de toute la vitesse de leurs chevaux.

## SULTAN SAÏF-ZULIAZAN.

FIN DE LA GUERRE DES HABESCH. INTRIGUES DE FEMMES.

KAMARIA.

Les deux cavaliers, dont la course rapide se dirigeait vers la princesse Schama, s'arrêtèrent aussitôt devant elle, et lui demandèrent où était la tente des *Mashourine* ; (1) la princesse, qui se tenait, le sabre levé, devant la porte de la tente, répondit :

— La voici, ma mère ; car elle venait de reconnaître deux femmes dans les deux voyageurs : c'étaient la vieille Akela, cette magicienne qui avait aidé Saïf-Zuliazan à prendre le livre de *Tarik-Enil* dans la ville de Malik Kamroun, et sa fille Tama, qui lui avait dérobé ce livre, ainsi que le *kalnoussa* de Hakime Eflatoun, lui jurant qu'elle ne le lui rendrait que lorsqu'il l'aurait épousée. Les deux femmes entrèrent alors dans la tente, et la magicienne, s'étant fait apporter un vase plein d'eau, lut sur cette eau quelques formules, et l'eau se mit à bouillir d'elle-même ; tandis qu'elle bouillonnait ainsi, la vieille femme en aspergea tous les dormeurs, qui se réveillèrent aussitôt, et Akela dit à Saïf-Zuliazan :

(1) Ceux qui sont endormis par la science des *sahirs*.



— Avant toute explication, Saïf, il te faut courir à la tête de ton armée, que les ennemis viennent d'attaquer pendant ton sommeil; pour moi, j'irai au secours de Barnokh, que viennent d'enlever les *sahirs*.

Saïf et les autres chefs se rendirent aussitôt à leur poste, et les deux nouvelles arrivées restèrent dans la tente avec Schama. La vieille Akela se mit à préparer ses opérations magiques, et Tama, se trouvant seule auprès de la princesse, lui demanda :

— Quel est ton nom ?

— Schama, fille de Malik Efrah, répondit l'épouse de Saïf.

— Je m'en doutais, reprit Tama, c'est donc toi, femme, que Saïf-Zuliazan a préférée à moi, et qu'il a aimée au point de ne vouloir épouser personne avant toi ?

Là-dessus elle se mit à dire à la princesse des paroles insultantes, et la beauté de sa rivale excitant de plus en plus sa colère, elle en vint à lever le sabre contre elle; alors Schama se mit en défense, et ces deux femmes allaient commencer à se battre, lorsqu' Akela, se plaçant entre elles deux, prit rudement sa fille par le bras, et lui dit :

— Vraiment! n'as-tu pas honte de te livrer à ta sottise jalouse dans un moment pareil ? c'est quand l'ennemi est là, prêt à nous anéantir, que je vois sous mes yeux une misérable querelle de femmes !

Alors, s'adressant à la princesse, elle ajouta :

— Ma fille, je te demande pardon pour cette pauvre folle, qui depuis quelque temps a véritablement perdu la tête à cause de ton époux Saïf-Zuliazan; venez plutôt avec moi, jeunes femmes, et vous allez voir ma petite guerre qui sera plus utile que la vôtre.

En disant ces paroles elle entraîna la princesse et Tama au dehors de la tente; elle prit dans sa main gauche cinquante petits papiers qu'elle avait roulés en forme d'aiguilles, et sur lesquels elle avait écrit préalablement le nom de chacun des

cinquante *sahirs*; puis elle prononça les paroles magiques, et jeta dans les airs toutes ces aiguilles de papier; aussitôt chacune de ces aiguilles devint une lance de feu qui se dirigea vers le camp des Habesch, allant frapper celui des *sahirs* dont elle portait le nom; alors tous les adorateurs du feu vaincus par leur élément tombèrent transpercés sur le champ de bataille; le seul Barnokh, n'ayant pas eu de lance dirigée contre lui, s'en alla retrouver Saïf et ses compagnons, qui à la tête de leurs troupes faisaient des prodiges de valeur. Bientôt les ennemis se trouvèrent en pleine déroute, et abandonnèrent le combat, laissant sur le terrain près de la moitié de leurs cavaliers, et se voyant entièrement privés de chefs.

Les deux *vesirs*, Scardis et Scardion, étaient atterrés, car c'était sur eux que reposait la responsabilité de cette expédition, alors Scardis dit à son frère :

— Voici, nos héros ont été vaincus, nos *sahirs* détruits par le feu, et nos soldats mis en déroute par Saïf, comme un grand troupeau de brebis sur lequel viendrait fondre un lion furieux : que pouvons-nous faire maintenant, et quel espoir peut nous rester ?

— Frère, lui répondit tristement Scardion, donne-moi la main, et partons, car je ne vois plus que la fuite qui puisse nous sauver de Saïf-Zuliazan.

Aussitôt ils prirent à la hâte leurs dispositions, s'échappèrent de leurs tentes, et traversèrent le camp, donnant des ordres pour la retraite définitive et le départ de l'armée pour Madina-Adour. Les troupes, voyant que leurs *vesirs* les abandonnaient, n'attendirent pas même le moment du départ, et se pressèrent à la fuite avant le jour, et dans un désordre incroyable.

Dès que l'aurore eut éclairé ce pêle-mêle et cette retraite précipitée, Saïf, qui était sur son terrain, et connaissait les chemins de traverse, fit aussitôt partir deux corps d'armée qui au bout d'une heure atteignirent les ennemis, l'un à

droite, l'autre à gauche, tandis que lui, marchant en avant, rejoignit bientôt leur arrière-garde ; ce fut encore là une journée désastreuse pour les Habesch, après quoi Saïf les laissant partir s'en revint à son camp, où commencèrent les actions de grâce au Seigneur, et les réjouissances pour la victoire signalée que Dieu venait d'accorder aux Arabes; puis, après quelques jours, Saïf-Zuliazan, au milieu de sa famille et de tous ses amis fit une entrée triomphale dans sa ville, et fut replacé sur le trône aux acclamations de tout un peuple dont il avait déjà beaucoup étendu la puissance et le nombre.

A peine Saïf-Zuliazan avait-il pris dans son palais quelques moments de repos, que la vieille Akela lui fit demander de vouloir bien la recevoir, et, quand elle fut arrivée auprès de lui, elle lui dit :

— Mon fils, je t'ai toujours aimé, malgré le mal que tu fais involontairement à ma fille Tama ; depuis trois ans je me suis toujours occupée de toi, et j'ai appris par la voix de la renommée toutes tes aventures : sachant le mal affreux que te fait continuellement ta mère, au moyen d'un *talsame* écrit sur un *loueh*, je me suis appliquée à chercher une combinaison qui puisse te préserver de l'influence de ce *talsame*, et je suis arrivée à la fabrication d'une tunique, sur laquelle est aussi un *talsame* qui empêchera le génie Aïroud de t'approcher, car, s'il touchait à cette tunique, il serait aussitôt consumé par le feu ; c'est pour t'apporter ce vêtement que j'ai quitté mon pays, je te prie de le garder toujours sur toi, ou, si tu le quittes pendant la nuit, de ne pas l'éloigner au moins de ta personne et de l'étendre sur le lit où tu dors.

— Je te remercie mille fois, ma mère, dit Saïf, en revêtant aussitôt cette précieuse tunique, je sais que tu as toujours été bonne pour moi, et que tu m'as aidé en bien des choses de tout le pouvoir de ta science; dernièrement



encore, lorsque tu l'approchais de notre camp, cette science ne t'a-t-elle pas révélé le stratagème des *sahirs* qui nous avaient endormis ? c'est à toi que nous devons nos derniers succès et mon plus grand plaisir serait de te voir passer le reste de ta vie dans mon palais et dans ma ville, et de tout faire pour l'en rendre le séjour agréable.

Ainsi que nous l'avons dit plus haut, Kamaria, ayant retrouvé la lumière, ne s'était mêlée de rien pendant cette lutte, attendant l'issue des événemens ; mais lorsqu'elle vit son fils de retour, et occupant de nouveau le trône, elle appela son génie Aïroud, et lui dit :

— Maintenant, Aïroud, c'est moi qui dois seule me débarrasser de ce maudit enfant du désert ; si je ne le tuais de ma propre main, il trouverait toujours quelque moyen de s'échapper ; que le monde en pense ce qu'il voudra ; quand Saïf-Zuliazan sera mort, il n'y aura pas pour les Arabes d'autre souverain que Kamaria, cours donc, va chercher mon fils pendant son sommeil, et apporte-le ici devant moi.

Aïroud se rendit à l'instant même dans la chambre de Saïf, mais au moment où Kamaria préparait son sabre, elle vit le génie revenir tout plein de trouble et d'effroi.

— Qu'as-tu donc, Aïroud ? lui demanda-t-elle.

— Maîtresse, répondit ce dernier, il s'en est fallu de bien peu que je ne fusse anéanti ; lorsque j'étendais les bras vers Saïf, pour le prendre et te l'apporter, des lances de feu se sont échappées d'un vêtement qui était placé sur son lit, et j'aurais péri infailliblement, si je ne m'étais sauvé avec toute la promptitude que tu me connais.

— Et que veut dire cela ? s'écria la Sultane.

— Cela doit être l'ouvrage de cette savante femme qui s'appelle Akela, poursuivit Aïroud ; je pense qu'elle aura bien prié Saïf de ne jamais quitter ce vêtement, et ton fils n'est plus en notre pouvoir.



Tandis qu'Aïroud prononçait ces paroles, un éclair de satisfaction brillait sur son visage, et remplaçait la frayeur qu'il avait un moment éprouvée.

Quant à Kamaria, pensant qu'elle ne pouvait plus avoir d'influence sur la vie de Saïf-Zuliazan, elle en revint à l'intrigue et à la ruse, qui étaient si bien dans son caractère, et, après avoir réfléchi quelques momens, elle dit au génie :

— Va me chercher un bon joaillier, et que ce soit le plus habile dans son art qu'il te sera possible de rencontrer.

Aïroud partit, mais se doutant bien qu'il s'agissait de quelque nouvelle noirceur, il allongea son voyage et sa recherche autant qu'il lui fut possible de le faire; cependant il comprit que le chapitre des excuses et des prétextes aurait un terme, et force lui fut de revenir avec un homme, joaillier de son état; lorsque cet homme fut amené en présence de Kamaria, la Sultane lui dit, en lui faisant examiner son précieux talisman :

— Si tu es savant dans ton art, tu pourras sans doute me faire un bijou pareil à celui-ci; mais il faut qu'il soit absolument semblable.

Le joaillier prit le *loueh* et au bout de quelques heures il en rapporta un second exactement pareil au véritable.

Alors Kamaria prit le faux talisman d'une main, le sabre de l'autre, et se rendit chez son fils, renouvelant la scène qu'elle avait déjà tant de fois jouée avec succès; ses longs cheveux épars touchaient la terre, ses larmes tombaient comme la pluie, et elle s'écriait au milieu des sanglots :

— Je mérite la mort! je le sais, mon fils, tu peux faire de moi ce que tu voudras, tu peux me punir en m'ôtant la vie, ou me la laisser pour me repentir; quant à ce malheureux talisman, par lequel le démon m'a si souvent tentée, le voici, reprends-le, je n'en veux plus entendre parler, je ne veux plus le voir; pourquoi dernièrement

Pas-tu laissé entre mes mains ? ne savais-tu pas déjà qu'il a le don fatal de me rendre coupable ?

Et en disant ces paroles Kamaria se traîna sur la terre, embrassant les genoux de Saïf-Zuliazan.

Saïf, qui d'abord avait voulu s'armer de courage et combattre son émotion, se vit malgré lui contraint à céder à l'éloquence d'un désespoir, qu'il lui semblait impossible de pouvoir jouer ; cette femme pleurait avec une si déchirante vérité, que c'était là le principal secret de son incroyable influence ; le généreux Saïf, dont la grande âme ne savait pas conserver la défiance ou la haine, jeta sur sa mère un regard d'affectueuse pitié, puis il lui tendit les deux mains et lui dit :

— Relève-toi, ma mère, console-toi, Dieu te pardonnera comme je te pardonne ; moi aussi j'ai pris en horreur *ce louch* qui nous a causé tant de maux, et je vais l'enfermer dans un meuble afin de ne le voir jamais.

Saïf-Zuliazan, en effet, cacha le talisman dans un coin obscur ; mais, soit oublié, soit parce que l'étoffe lui en plaisait, il garda sur lui la tunique que la vieille Akela lui avait donnée ; il resta ainsi tranquille pendant quelques semaines, heureux de son retour dans sa patrie et de l'affection de sa mère qu'il croyait avoir retrouvée.

Tandis que le calme régnait au palais de Saïf, la jeune Tama vint un jour trouver sa mère Akela, et lui dit :

— Mère, où donc est la promesse que tu m'as faite, que je serai un jour l'épouse de Saïf-Zuliazan ? voici maintenant plus de trois années que j'attends l'accomplissement de cette promesse, et Saïf ne semble pas encore penser à moi.

— Saïf a eu tant de choses à penser jusqu'ici, répondit la vieille Akela, qu'on ne doit pas s'étonner s'il ne s'est guère occupé des femmes, mais à présent que tout est tranquille autour de lui, je pourrai l'entretenir à ton sujet ;

demain nous irons ensemble le trouver et comme je lui ai rendu quelques services, j'espère qu'il ne me refusera pas.

Le lendemain dans la matinée, Tama vint retrouver sa mère, et elles se rendirent aussitôt auprès de Saïf-Zuliazan.

— Qu'y a-t-il, ma mère? dit le jeune Malik, dès qu'il aperçut Akela.

— Ya! Ebeni, répondit la magicienne, voici une fille qui t'aime, et qui me tourmente à cause de toi depuis le premier jour qu'elle t'a vu, car je lui avais dit ce qui est vrai, c'est que j'ai lu dans le livre du destin qu'elle serait un jour ton épouse.

— Tama ne peut pas avoir oublié, répondit Saïf-Zuliazan, que je lui ai juré par le saint nom de mon Dieu, qu'elle ne deviendrait mon épouse, que lorsqu'elle m'aurait rendu le Kalnoussa et le livre qu'elle m'a dérobés.

— Saïf dit vrai, reprit Akela s'adressant à sa fille; et toi, qu'en dis-tu?

— Je dis que je lui restituerai le Kalnoussa et le livre de Tarik-Enil, répondit Tama, le lendemain de mon mariage.

— Et moi, je les veux avoir la veille, reprit Saïf.

— Alors, répliqua la jeune fille avec emportement, je te jure par le saint nom de Dieu que si tu épouses une autre femme que Sebama (qui avait déjà tes promesses avant que tu me connusses), cette nouvelle femme périra de ma main, et tu vois que je tiens mes sermens.

A ces paroles, la fille d'Akela, pleine de colère et de rancune, s'éloigna de Saïf, et rentra chez elle.

Sultan-Saïf oublia facilement auprès de sa famille les larmes et les menaces de la jeune fille; un jour qu'il était assis au milieu de son conseil, et entouré de ses vesirs, on vint lui dire qu'un voyageur accompagné de sa fille de-



mandait à lui être présenté; il les fit aussitôt venir en sa présence, et reconnut, dans le voyageur, Khamime Atalibe, celui qui lui avait donné les moyens de prendre le *loueh* dans le château de *Ham eben Noeh*; Saïf les reçut avec plaisir et courtoisie, leur fit donner des sièges auprès de lui, et comme il les remerciait de leur souvenir, Khamime lui dit :

— Depuis le jour que tu nous as quittés, Saïf, en t'élevant dans les airs d'une façon si merveilleuse, nous avons beaucoup entendu parler de toi; ma fille, que voici, n'était occupée que de ton courage et de ta gloire, et, pensant qu'elle avait eu un jour en sa puissance un héros aussi renommé, elle m'entretenait constamment de ses regrets de n'avoir pas su te connaître, et de n'avoir pas mieux gardé le *loueh*, qui lui aurait donné tout pouvoir sur toi. Enfin, quand j'ai vu que son admiration et ses regrets altéraient sa santé, détruisaient son repos, je me suis décidé à partir, et à t'amener ma fille comme une épouse digne de toi par son amour pour la guerre, et sa passion pour la gloire.

Sultan Saïf répondit alors :

— Sois le bienvenu et le bien reçu, mon père, j'accepterais ton offre avec reconnaissance, mais une fille, nommée Tama, a juré de tuer de sa main toute femme nouvelle que j'épouserais, je ne puis donc pas me permettre d'exposer ta fille à ce danger.

— Tu as entendu, mon enfant, dit alors Khamime à sa fille, aurais-tu le courage d'affronter une pareille menace ?

— Mon père, répondit la jeune femme, la plus grande gloire pour moi c'est d'épouser Saïf-Zuliazan, et Saïf-Zuliazan sait bien qu'on ne craint pas la mort quand il s'agit de gloire.

Ce fut en vain que Saïf voulut combattre l'exaltation de la jeune amazone, il comprit qu'il y aurait mauvaise grâce de sa part à refuser plus longtemps ce mariage, et il se dévoua recommandant la fille de Khamime à la protection du Très-Haut



mais les noccs se firent dans le plus grand secret, et la vindicative Tama n'en eut point connaissance, malgré son merveilleux *kalnoussa* qui la rendait si dangereuse, en lui permettant, dès qu'elle le plaçait sur sa tête, de tout voir et de tout entendre sans être vue.

Quelque temps après les circonstances que nous venons de rapporter, la Sultane Kamaria se trouvait assise dans son appartement, lorsqu'une jeune femme vint se jeter à ses pieds, prenant ses mains qu'elle couvrait de larmes, et donnant tous les signes de la plus profonde tristesse; Kamaria porta les yeux sur cette créature désolée, et reconnut Nahida, fille du Malik de la Chine, qu'elle avait eu l'occasion de rencontrer quelquefois au palais. La Sultane accueillit la jeune femme, la fit asseoir auprès d'elle, et lui demanda le sujet de sa douleur.

— Ya! Satti, répondit Nahida, ton fils, Sultan Saïf, m'avait épousée au pays de mon père, quand le soir même de mes noccs, un génie vint le prendre, pour le conduire à son pays; par pitié pour mes larmes, il m'emmena avec lui, mais depuis que nous sommes arrivés, il m'a oubliée complètement, je suis restée seule, inconnue, étrangère à tout ce qui m'entoure, et je viens à toi, ya! Satti, pour te prier de me rappeler à la mémoire de ton fils, ou, s'il n'a pas l'intention de me garder pour sa femme, qu'il me renvoie au moins à mon père, car je ne puis demeurer plus longtemps dans une pareille situation.

Kamaria lui répondit alors :

— Sois la bienvenue, mon enfant, puisque Sultan Saïf t'a épousée, tu seras la femme de Sultan Saïf: j'exigerai de lui qu'il tienne sa promesse, et je vais te placer dans le rang et la position qui te conviennent; mais j'aurai, moi aussi, une prière à t'adresser, et avant de t'expliquer ma pensée je te demande le serment de ne dire mon secret à personne, il faut que tu me jures par le saint nom de Dieu de ne révéler à qui que ce soit le service que tu vas me rendre.

Nahida engagea sa parole, et jura solennellement à la Sultane que personne au monde ne saurait son secret.

— Apprends donc, ma fille, dit alors Kamaria, que Saïf porte sur lui une tunique renfermant un *talsame*, écrit dans l'étoffe même du vêtement; la nuit il quitte ordinairement cette tunique et l'étend sur son lit, je te prierai donc, lorsque tu passeras une nuit avec Saïf-Zuliazan, de prendre sa tunique dès que tu le verras endormi, et de me l'apporter immédiatement; je voudrais en examiner le *talsame* et je te la rendrai bientôt pour que tu la remettes à sa place.

Nahida promit sur serment de faire tout ce que la Sultane lui demandait, et Kamaria de son côté se rendit aussitôt chez son fils, qu'elle trouva seul, et qui la reçut comme d'habitude avec honneur et avec plaisir.

— En quoi pourrais-je te servir, ma mère? dit Sultan Saïf, après avoir embrassé la Sultane.

— Je suis venue, mon fils, répondit Kamaria, pour te prier d'une chose que tu ne me refuseras pas, je l'espère.

— Tes prières seront des ordres pour moi, ma mère, dit Saïf, parle donc.

— Je te parlerai alors de Nahida, reprit la Sultane, cette fille de Malik Assine, que tu as oubliée, et que tu avais pourtant épousée au pays de son père!

— Cela est vrai, dit Saïf-Zuliazan; eh bien, je tâcherai de réparer cet oubli, tu peux dire à la princesse qu'elle sera traitée en souveraine, et que, dès demain, si elle peut me recevoir, j'irai passer la soirée avec elle.

Nahida fut conduite aussitôt dans une belle habitation, décorée avec élégance, et la Sultane vint la prévenir qu'elle recevrait dès le lendemain la visite de son époux, elle lui rappela leurs conditions, et Nahida promit de ne rien oublier.

Le lendemain, Saïf-Zuliazan se rendit chez son épouse Nahida, qui le reçut avec tous les honneurs dûs à un Malik, et toutes les grâces d'une femme qui aime; elle lui offrit un re-

pas savoureux et bien choisi, commandé par les soins de la Sultane Kamaria, et Sultan Saïf passa la nuit entière auprès de la princesse; vers le matin, lorsqu'il fut complètement endormi, et qu'il eut comme à l'ordinaire tendu sur son lit la tunique qui renfermait le talisman, la princesse enleva légèrement cette tunique, prenant bien garde de ne pas réveiller son époux, et traversa l'appartement à pas légers jusqu'à ce qu'elle eût atteint la porte derrière laquelle devait attendre Kamaria; aussitôt elle poussa cette porte disant à voix basse :

— Sultane, es-tu là ?

— M'apportes-tu la tunique ? dit Kamaria.

— La voici ! répondit la fille de Malik Assine.

Mais au moment où elle étendait le bras en avant, un sabre brilla dans l'obscurité, et la tête de Nahida vint tomber aux pieds de la Sultane.

Saïf, ayant entendu quelque bruit, se réveilla, se jeta en bas de son lit, et, ayant pris une lampe, il entra dans la pièce voisine où il trouva le corps de la pauvre Nahida étendu par terre sans tête et un sabre nu qui brillait tout seul porté par une main invisible, tandis que la Sultane Kamaria s'enfuyait à l'approche de Saïf.

— Ya ! Tama, qu'as-tu fait, maudite ? s'écria Saïf-Zuliazan.

— *Aïla ya ! Katiata al Arabe !* (1) répondit la fille d'Akela.

— Tu n'as donc nulle crainte de Dieu, reprit Saïf, pour tuer ainsi une pauvre femme innocente ?

— Ne t'ai-je pas juré de tuer ainsi, toute femme que je trouverais avec toi à l'exception de ta femme Schama ? d'ailleurs tu la dis innocente, cette princesse de la Chine, regarde ce qu'elle tient encore à la main; la princesse qui vient de s'enfuir était Kamaria à qui ta jeune épouse venait te sacrifier en lui remettant cette tunique.

(1) Malheur à toi, fils des Arabes!



— Me sacrifier ! et pourquoi ? dit Saïf.

— Parce que tu l'avais oubliée , répondit Tama.

— Et à quoi peut servir à ma mère ce vêtement ? depuis longtemps elle m'a rendu le *louch* qui lui donnait prise sur moi, et si j'ai continué à porter cette tunique, c'est par habitude, et sans y penser.

— Examine le *louch* que t'a donné ta mère, et tu verras si elle est femme à se dessaisir de ses avantages, et à se repentir jamais.

A ces paroles, Saïf-Zuliazan voulut reprendre sa tunique, mais Tama avait disparu emportant le précieux vêtement, alors Saïf courut vers son palais, se rendit dans sa chambre, tira du fond de son armoire le faux talisman, et le frotta plusieurs fois sans en obtenir un mot de réponse.

Bien convaincu que sa mère l'a trompé de nouveau par ses jongleries, et qu'elle conserve contre lui toutes ses intentions malveillantes, Saïf envoie dire aussitôt à Kamaria, de vouloir bien se rendre auprès de lui; mais ce fut en vain qu'on la chercha de tous les côtés; la Sultane fut introuvable, et Saïf pensa que par le secours d'Aïroud elle devait avoir quitté la ville.

Alors Sultan Saïf s'occupa des obsèques de la princesse Nahida, qu'il fit ensevelir avec tous les honneurs dûs à la fille d'un Malik, et il donna quelques larmes à la fin malheureuse de cette pauvre femme, persuadé qu'elle n'avait jamais songé à le trahir, et qu'elle était l'innocente victime des intrigues de la Sultane, et de l'ardente jalousie de Tama.

Nous dirons maintenant ce qu'était devenue la Sultane; des qu'elle vit tomber la tête de Nahida et s'avancer Saïf-Zuliazan, elle comprit qu'il lui fallait renoncer à s'emparer de la tunique, et se mettant à courir dans l'obscurité jusqu'à ce qu'elle eût atteint son appartement, elle appela le génie Aïroud, et lui dit :

— Vite, Aïroud ! nous allons partir pour la Chine, je



veux aller prévenir Malik Assine de la mort de sa fille Nahida.

Aïroud prit aussitôt Kamaria, et s'éleva dans les airs avec elle; leur voyage dura plusieurs jours; cependant ils arrivèrent au-dessus de la capitale de la Chine, et, voyant que le Malik était assis sur la terrasse de son château, la Sultane dit à Aïroud :

— Descendons sur cette terrasse.

Malik Assine, en voyant arriver ces personnages inattendus, se leva subitement de son siège, et passablement effrayé, croyant voir descendre auprès de lui quelque mauvais démon de génie, mais quand il eut observé que le démon était une femme parfaitement belle, il se rassura complètement, et lui offrit de s'asseoir à ses côtés.

— Ya ! Malik, si j'arrive ici d'une manière tout-à-fait inusitée, dit Kamaria, c'est que je suis venue avec un génie qui m'appartient, et qui a la propriété de voyager de cette manière; je suis la mère de Saïf-Zuliazan, et je viens t'apprendre le malheur qui est arrivé à ta charmante fille Nahida.

Là-dessus la Sultane raconta au Malik la mort déplorable de la princesse, ayant soin d'employer pour son récit les couleurs les plus défavorables à Saïf, car elle espérait par ce moyen faire naître des idées de vengeance chez le père de Nahida; mais le Malik, après avoir versé des larmes sur la fin prématurée de la princesse, parut s'occuper beaucoup plus des charmes et des grâces de Kamaria, que de sa rancune contre son fils. La Sultane, pensant que l'amour de Malik Assine la servirait infailliblement dans ses projets, employa toutes les ressources de la coquetterie, et toutes les ruses de son esprit inventif, à séduire l'imagination du souverain de la Chine, qui bientôt devint complètement l'esclave de ses intrigues et de sa beauté.

Malik Assine était un homme emporté dans ses passions, aimant beaucoup la table et les plaisirs, et la Sultane con-

sacra plusieurs semaines à l'étourdir dans l'excès de la bonne chaire et du vin, se rendant ainsi complètement maîtresse de toutes les volontés de cet homme.

Pendant ce temps-là, Sultan Saïf, n'ayant pu obtenir, malgré ses recherches, aucune nouvelle de sa mère, s'occupait avec zèle et avec plaisir des affaires de son gouvernement; une seule chose l'inquiétait, c'était la fille d'Akela, qui joignait maintenant aux autres trésors qu'elle lui avait dérobés, la précieuse tunique qui seule pouvait le préserver de l'approche d'Aïroud, mais bien qu'elle fût en possession de tous ces *Zhakhiras*, Saïf-Zuliazan préférait s'exposer aux dangers qui en résultaient pour lui, que de consentir à épouser cette méchante fille.

Un jour que Sultan Saïf-Zuliazan s'ennuyait selon toute apparence, il se mit à penser à Maniatanoufous, cette Sultane du jardin des filles dont il ne s'était plus occupé depuis son retour dans sa patrie, bien qu'elle lui eût donné un fils, qu'il avait appelé Massar; ce jour-là donc Saïf se rendit à la maison de sa seconde épouse qui le reçut en lui reprochant la solitude et l'abandon dans lesquels il la laissait depuis si longtemps, ajoutant qu'il aurait beaucoup mieux fait de ne pas l'enlever à ses amies et à son Sultanat; ces reproches mérités touchèrent Saïf et réveillèrent son amour pour la mère de son dernier enfant; il lui témoigna vivement ses regrets d'une négligence qu'il attribua au mouvement de ses affaires, et au trouble dont Kamaria remplissait sa vie, il s'excusa aussi par les craintes que lui inspirait Tama qui, n'étant pas instruite de son mariage avec Maniatanoufous, avait promis de tuer toute femme (excepté Schama) avec laquelle elle pourrait le rencontrer; la jeune Sultane, heureuse des paroles d'affection de Saïf-Zuliazan, tâcha de paraître satisfaite de ses excuses, et leur conversation dura bien avant dans la soirée.

Déjà la nuit descendait sur la terre, et la salle où se

tenaient Saïf et la Sultane se trouva plongée dans l'obscurité, avant qu'ils eussent songé à demander les lampes, bientôt Saïf entendit des pas légers dans l'ombre, et vit briller un sabre nu.

— Ya ! Tama ! s'écria aussitôt Saïf, en se levant avec vivacité.

— *Aïla ya ! Katiata al Arabe*, répondit la voix de Tama.

— Ne t' imagine pas, reprit aussitôt Saïf-Zuliazan, que de pareils actes se puissent recommencer, et que je te laisse une seconde fois tuer une femme qui m'appartient !

— Je le tuerai cependant, répliqua la voix de plus près.

— Je te défends d'avancer, dit Saïf, en faisant reculer la Sultane jusqu'à l'un des coins de la chambre, tandis qu'il se plaçait devant elle en tirant son sabre pour abattre le sabre de Tama.

Alors Saïf-Zuliazan se mit à combattre contre une ombre, mais dès les premiers coups les serviteurs, s'étant permis d'entrer dans la salle, furent aussitôt chercher la vieille Akela, qui vint à la hâte séparer les combattans.

— Ma mère, dit Saïf-Zuliazan à la magicienne, ceci passe toute permission, ta fille ne me laissera donc pas un moment de liberté, et je ne serai plus dans mon Sultanat que son très humble serviteur, grâce à tous les talismans qu'elle m'a pris ?

— Ma fille en effet a presque perdu la raison, dit Akela, mais ne sais-tu pas le moyen de la lui rendre, de recouvrer tes *Zhakhiras* et de terminer enfin cette guerre ? après tout, n'est-il pas écrit que tu dois l'épouser tôt ou tard ?

— Je ne l'épouserai, ma mère, que le lendemain du jour où elle m'aura rendu mes talismans.

— Voyons ! dit alors la vieille Akela, je vais tâcher d'arranger cette affaire et de vous mettre d'accord tous les deux ; tu prétends, toi, Saïf, que Tama doit te rendre tes *Zhakhiras* la veille de son mariage, et elle, elle ne veut te



les rendre que le lendemain ; si je disais, moi, qu'ils seront restitués le jour même des noces, et pendant la cérémonie, que répondriez-vous ?

Ce compromis mettait à l'aise l'amour-propre des deux partis, Tama l'approuva la première, et Saïf, pensant que s'il lui fallait en effet épouser tôt ou tard cette fille, mieux valait immédiatement couper court aux maux qu'elle pouvait lui causer, se résigna au mariage en ayant l'air d'y consentir de bonne grâce ; les cérémonies se firent avec éclat ; dans le même temps la fille de Khamime eut un fils auquel Saïf donna le nom de Massar, et le jeune Sultan au milieu de ses amis, de ses quatre femmes, et de ses enfans, put jouir enfin de quelques momens de repos.

Pendant que Saïf était ainsi tranquille sur le trône, il reçut un jour la visite d'Aquissa, qui vint le trouver au milieu même de son conseil ; Sultan Saïf la revit avec grand plaisir, et après avoir passé quelques jours auprès de lui, et avoir entendu le récit de tout ce qui lui est arrivé depuis le jour où elle l'a déposé dans l'île pour y attendre un navire, la grande voyageuse lui dit :

— Serais-tu bien-aise, Saïf, d'avoir des nouvelles de ta mère ? je suis sûre que je pourrais en apporter et que je devine où elle est.

— Si tu es assez bonne pour me rendre encore ce service, tu me feras un bien grand plaisir, ma sœur, dit Saïf-Zuliazan, et si tu la trouves, pourras-tu me l'amener ?

— Non, répondit Aquissa, je ne puis m'approcher d'elle parce qu'elle possède le *loueh*, qui m'empêche d'enlever celui qui le porte.

— Ya ! Malik Azaman, dit alors Barnokh qui était présent à cette conversation, permets-moi de partir avec Aquissa, j'ai déjà pris une fois ce talisman sur le bras même de ta mère, j'y réussirai bien encore, surtout si tu voulais me prêter ton *kalnoussa*.



Le Sultan Saïf donna aussitôt à Barnokh le bonnet merveilleux, puis ce dernier se mit en route avec Aquissa, et au bout de quelques journées ils arrivaient sur la terrasse du château de Malik Assine.

Il Quand la nuit fut entièrement venue, Aquissa dit à son compagnon de voyage :

— Tu peux maintenant commencer ton expédition, pour moi je t'attendrai ici.

Barnokh descendit alors dans le palais, en se couvrant la tête de son *kalnoussa* ; il descendit des escaliers, traversa des salles, et des vestibules, et le bruit de ses pas, quelque légers qu'il pût les rendre, faisait à chaque instant se retourner les serviteurs et les officiers de garde, qui entendaient marcher et ne voyaient personne ; enfin, après avoir erré assez longtemps dans ce château qu'il ne connaissait pas, Barnokh se trouva dans un appartement qui lui parut être celui du souverain : ayant cru entendre quelque mouvement dans une pièce voisine, il souleva une portière, et vit Kamaria seule avec le Malik, et au milieu des débris du dernier repas : lorsque Barnokh entra dans cette chambre, la Sultane aurait pu voir une tapisserie s'entr'ouvrir et s'abaisser d'elle-même, cependant Kamaria ne parut pas faire la moindre attention à cette circonstance ; le nombre des flacons épars, les coupes encore à moitié pleines et l'attitude des deux grands personnages annonçaient des libations nombreuses et prolongées ; le *sahir* invisible alla se placer dans un des angles de l'appartement, et bientôt il put entendre la Sultane appeler Afroud et lui dire :

— Je voudrais, Afroud, avoir des nouvelles de mon fils, car je vois que cet ivrogne de Malik ne se décide à rien ; va donc à notre ville, informe-toi s'il porte encore la tunique que cette vieille sorcière lui a donnée, et sans laquelle je serais depuis longtemps débarrassée de lui ; enfin tâche de recuei-

lie tout ce qui a rapport à Saïf-Zuliazan, et tu reviendras m'en informer.

Aïroud partit, et Kamaria et Malik Assine recommencèrent à manger, à boire, et à chanter les promesses de Saïf, que la Sultane tournait en dérision de la manière la plus comique et la plus insultante. L'ivresse parvint cependant à les dominer, et bientôt ils tombèrent tous les deux sans connaissance, et comme des corps privés de vie.

« Voici le moment, » se dit Barnokh, et s'avançant auprès de Kamaria, il détacha le *Zhakhira*, et remonta aussitôt sur la terrasse où la grande voyageuse l'attendait, ils se mirent en route immédiatement et retournèrent auprès de leur Malik sultan Saïf.

Barnokh lui remit avec joie le précieux talisman ainsi que le *kalmoussa* qui lui avait si bien servi, puis il lui raconta la conduite déplorable de sa mère et tout ce qu'il avait vu et entendu par lui-même.

Alors Saïf-Zuliazan dit à son amie Aquissa :

— Je te supplie, ma sœur, va me chercher cette femme qui me couvre de honte et de misères, car elle ne doit pas vivre plus longtemps.

— Je suis exténuée de fatigue, répondit Aquissa, cependant je veux bien encore aller chercher la Sultane, mais à une seule condition, c'est que *tu me laisseras maîtresse de disposer de son sort.*

— Va toujours la chercher, dit Saïf; amène-la-moi, et puis nous verrons après cela ce que je pourrai te répondre,

Aquissa partit de nouveau, et quelque temps après revint portant Kamaria sur une de ses épaules.

Saïf-Zuliazan, Schama, et la plupart de ses amis et sesirs, se trouvaient réunis sur la galerie du château; la grande voyageuse s'arrêta au-dessus d'eux, à une assez grande hauteur, puis s'adressant au malik elle lui dit :

— Saïf-Zuliazan, tu sais que je t'aime comme un frère-

re, pour toi j'ai perdu le repos, la tranquillité de ma vie, et t'ai déjà rendu de grands services ; eh bien, en échange de ces services, me donneras-tu cette femme comme je te l'ai demandée en partant ? Serai-je maîtresse de sa destinée ?

— Oui, répondit Saïf, mais auparavant apporte-la ici, que je la voie, et que je lui parle.

— Non, non, reprit Aquissa, car elle te séduirait encore, car elle te tromperait comme toujours ; non, c'est moi seule qui la juge, et je la traite selon ses mérites.

En achevant ces paroles la voyageuse fit tomber son sabre sur la tête de Kamaria, et la tête roula dans l'espace, et elle jeta le corps sur la place de la ville.

A cette vue Saïf-Zuliazan fit entendre un cri épouvantable, et déchirant ses habits il tomba par terre sans connaissance.

## MANIATANOUFOUS.

## LES CERQUEILS. LA VILLE DES FEMMES.

Lorsque Saïf eut repris ses sens et retrouvé l'usage de la parole, il vit encore Aquissa au-dessus de la terrasse et lui dit :

— Malheureuse! d'où a pu te venir cette audace, de tuer ma mère? Sois bien sûre que si jamais je puis l'atteindre, je te traiterai comme tu as traité la Sultane, et je l'atteindrai, Aquissa!

Mais la grande voyageuse lui répondit :

— Saïf-Zuliazan! tant que cette femme détestable a vécu, je venais te voir souvent, car je n'avais pas un moment de tranquillité, je craignais à chaque instant pour ta vie, mais à présent que ta grande ennemie est morte, je suis tranquille sur ton sort, et tu ne me reverras plus de longtemps.

En achevant ces paroles, Aquissa disparut dans les airs, et Saïf resta seul à pleurer auprès du corps de sa mère.

Il pleura ainsi pendant plusieurs jours, sans vouloir être consolé ni écouter personne, et cependant tous ses amis lui disaient :



— Ya ! Malik Azaman, te voici dans les larmes et dans la désolation comme si tu pleurais une chose bien regrettable ; as-tu donc oublié ce qu'était cette femme , et tout ce qu'elle a fait contre toi ? Sâche donc que si Aqissa n'avait pas eu le courage de la tuer, c'est nous qui l'aurions tuée nous-mêmes, car elle méritait cent fois la mort.

— Quelle qu'ait été ma mère, leur répondait Saïf-Zuliazan, jamais une autre femme ne pourra m'inspirer cette affection que j'éprouvais pour elle , et puis j'espérais toujours la voir changer., se repentir.; maintenant , espoir, affection, j'ai tout perdu dans un moment , cela vaut bien la peine qu'on la pleure.

Alors Saïf ordonna de magnifiques obsèques pour la Sultane Kamaria, et il fit des dons considérables aux ministres du culte, et des aumônes aux pauvres , afin d'effacer les péchés de sa mère , et d'obtenir que l'on priât pour elle.

Puis il resta paisible dans son gouvernement, mais sans pouvoir secouer le chagrin que lui causait la mort de Kamaria.

Pour essayer de se distraire, il allait souvent à la chasse aux gazelles afin d'oublier sa douleur dans la fatigue du corps, ou bien à la chasse aux lions pour exercer son courage et ses forces; dans ces longues courses il avait occasion d'observer les campagnes et les hameaux de son pays, mais depuis la mort de son père, les Arabes avaient élevé d'autres villes assez considérables, et à d'assez grandes distances de leur capitale.

Saïf-Zuliazan se résolut à aller visiter toutes ces villes en même temps qu'il continuerait ses exercices de chasse ; il fit donc les préparatifs de ce voyage qui devait durer plusieurs mois, et tout étant prêt il se mit en route avec une suite nombreuse, et un grand nombre de cavaliers.

Il fut comme toujours représenté dans sa ville capitale par son beau-père Malik Efrah , et tout resta dans le calme et dans l'ordre. Quant aux quatre femmes de Saïf , pour se

distraire de l'absence de leur Sultan, elles se mirent à se donner réciproquement des fêtes et des repas, où elles se rendaient quelquefois avec leurs enfans. Un jour donc elles se trouvaient réunies chez la fille d'Akela, qui leur offrait un souper magnifique, et après avoir bu et mangé, après s'être promenées dans les jardins, et avoir joué à tous les jeux imaginables, elles se mirent à causer ensemble, et Tama dit à Maniatanoufous :

— Ya ! Satti, quand je vois ces jolis oiseaux qui gazouillent en liberté ou qui traversent l'espace, je pense toujours à vous, qui jadis avez joui des mêmes avantages; comment donc faisiez-vous pour voler avec votre enveloppe de plumes ? c'est en vérité une chose bien extraordinaire.

A ce souvenir, qui déjà bien souvent dans ses jours de tristesse lui avait fait verser des larmes de regrets, Maniatanoufous se mit à soupirer du plus profond de son cœur, et elle dit :

— Ya ! Tama, c'est en effet un secret bien étrange ! voici comment nous nous y prenions : nous faisons ainsi, puis ainsi, dit-elle, en faisant quelques mouvements des épaules; j'ai entendu dire, ya ! Satti, que tu avais demandé à Sultan Saïf pour ta dot, mon ancien plumage; si tu le faisais apporter ici, je vous ferais voir comment je le mets, comment il va juste, et je vous donnerais une petite représentation de la manière dont on peut voler avec cela.

— Ya ! Satti, répondit Tama, si je faisais ce que tu me demandes, je craindrais que tu ne te sauvasses à ton pays, alors que la chose te serait si facile.

— Comment peux-tu croire cela? reprit Maniatanoufous, n'ai-je pas ici mon enfant, et puis-je abandonner cet enfant ? d'ailleurs je ne puis retourner ni chez mon père, que j'ai offensé, ni chez mes anciennes compagnes qui me tourmenteraient et me mépriseraient pour n'avoir pas préféré la mort à l'esclavage d'un homme.

Après avoir entendu ces paroles, Tama entra dans sa maison, puis en sortit un moment après, apportant le plumage de Maniatanoufous ; cette dernière le prit avec joie, l'endossa immédiatement, et, au bout de quelques minutes, il était impossible de voir en elle autre chose qu'un grand oiseau ; alors elle se mit à voler d'arbre en arbre, puis elle s'éleva jusqu'à la terrasse du château, puis enfin elle redescendit auprès des femmes qui la regardaient avec étonnement, et prenant son fils Massar qui était dans le jardin, elle se remit à voltiger d'arbre en arbre.

Sur ces entrefaites, la vieille Akela vint auprès de sa fille, et toutes les spectatrices lui dirent aussitôt :

— Regarde donc, ma mère, comment une femme s'en-vole ?

Quand la magicienne vit ce qui se passait, elle jeta les hauts cris disant à sa fille :

— Malheureuse ! voilà une jolie besogne que tu as faite là, que pourrons-nous dire à Saïf, si cette femme se sauve ? et je suis sûre qu'elle se sauvera.

Comme elle achevait ces paroles, elle se rapprocha de l'arbre sur lequel venait de se poser Maniatanoufous, et lui dit :

— Ya ! Satti, nous avons admiré ton talent et tes grâces légères, ne pourrais-tu pas maintenant redescendre pour causer un peu avec nous ? j'aurais ce soir quelque chose de particulier à te dire.

Là-dessus Maniatanoufous se mit à partir d'un éclat de rire, le plus franc et le plus gai qu'elle eût eu depuis bien longtemps.

— Ya ! ma mère, dit-elle à la vieille Akela, tu n'as pas autre chose à me dire, sinon que mes grâces légères te font peur parce que tu seras embarrassée d'expliquer ma fuite à Sultan Saïf, mais c'est là ton affaire, et tu es certes assez savante pour t'en tirer ; quant à moi, maintenant j'ai retrouvé mes aïles, j'ai repris ma liberté, je ne serais plus



jamais esclave ; j'emmène mon fils à la ville des femmes, ( Madina-Albanate), c'est un refuge pour nous , et j'espère qu'on nous y recevra; d'ailleurs n'ai-je pas retrouvé mes ailes ? tous les royaumes du monde sont à nous.

Alors Maniatanoufous , après avoir fait ses adieux aux femmes commençait à prendre son essor, quand une pensée la ramena sur son arbre , et, s'adressant à la magicienne :

— Je pense pourtant, ma mère , lui dit-elle, que Sultan Saïf m'a beaucoup aimée , et qu'il doit aimer son enfant ; lorsqu'il reviendra de son voyage, s'il pleure sur notre départ , si son amour se réveille dans son cœur, alors je te prie de lui dire : « Maniatanoufous te salue et te dit que si tu l'aimes toujours, elle te reverra toujours avec plaisir, si tu viens quelquefois la trouver à la ville des femmes. »

Là-dessus elle salua définitivement les spectatrices de cette petite scène et s'éleva dans les airs avec le fils de Saïf-Zkiazan.

Alors Akela, ne pouvant maîtriser sa colère et ses craintes , apostropha vivement sa fille , puis elle chercha dans sa pensée tous les moyens de cacher à Saïf cet événement ; les autres femmes s'unirent à elle dans cette recherche, car elles craignaient toutes d'être accusées d'avoir favorisé la fuite de Maniatanoufous , par jalousie de sa beauté et de l'influence que son caractère sauvage et indépendant pourrait avoir sur le Malik des Arabes.

Après avoir bien réfléchi, la magicienne s'arrêta à l'idée de faire passer pour morts la fugitive et son enfant ; elle commanda deux sarcophages, fit creuser, dans le jardin même de Maniatanoufous, deux tombes, l'une grande , l'autre plus petite, et fit appeler les imams qui bénirent publiquement deux cercueils scellés , croyant prononcer les prières sur la femme et l'enfant de Sultan Saïf ; ensuite on enferma le plus grand de ces cercueils dans la tombe qui portait le nom de Maniatanoufous, et l'autre dans celle où était écrit



sur la pierre le nom de Massar, fils de Saïf-Zuliazan. Personne ne soupçonna cette supercherie; les trois femmes de Saïf, deux serviteurs et un médecin furent seuls dans le secret, et les gens de Maniatanoufous prirent le deuil en toute confiance.

Quant à Sultan Saïf, au bout de quelques mois, il revint de sa grande tournée à travers les villes de son gouvernement, et quand il fut de retour dans sa capitale à peine eut-il embrassé son fidèle représentant Malik Efrah, son épouse Schama et son fils aimé Doumar, que, poussé par une sorte d'inquiétude, il se rendit à l'habitation de Maniatanoufous. En arrivant près de la porte, il remarqua qu'elle était garnie de toiles d'araignées, ce qui prouvait que depuis longtemps cette porte n'avait été ouverte, et son cœur se serrait comme s'il allait voir ou apprendre quelque chose de déplorable; aussitôt il appela, et personne ne répondit; alors il fit ouvrir la porte, traversa la cour, la maison déserte, visita le jardin, et bientôt les deux tombes avec leurs inscriptions se présentèrent à ses regards.

Alors Saïf-Zuliazan questionna le gardien de ces deux tombes, et il apprit ce qui avait été répandu par la ville, c'est-à-dire que le soir où l'on était réuni chez Tama, la pauvre Maniatanoufous avait pris tant de boissons fermentées qu'elle en était morte, et que son fils, la voyant rapporter presque sans vie, et bientôt après expirer, était mort lui-même d'affroi et de chagrin.

Sultan Saïf fut d'autant plus sensible à ce malheur, qu'il se reprocha d'en être la première cause, en ayant abandonné cette femme étrangère et sans protection à la jalousie de ses rivales et surtout de l'impitoyable Tama; et il lui revint en mémoire les paroles que Maniatanoufous lui avaient dites avant son départ, et lorsqu'il l'avait oubliée déjà pendant une année entière:

« Saïf, était-ce donc pour m'abandonner à un pareil iso-

lement, que tu m'as enlevée à mon Sultanat et à mes compagnes? »

« Oui, se répétait Saïf, l'abandon, l'isolement sont allés pour elle jusqu'à la mort, » car il ajoutait peu de croyance à cet excès de boissons qui n'était nullement dans les goûts de Maniatanoufous, et il persistait à attribuer sa perte à quelque méchante manœuvre; cette pensée exalta tellement sa douleur et ses regrets, qu'on le vit passer des journées et des nuits entières auprès de ces deux tombeaux pleurant et gémissant comme s'il eût été réellement coupable; bientôt il en vint à oublier tout-à-fait les soins qu'il devait à son gouvernement qui tombait entre les mains des resirs, et malgré les remontrances de ses amis, malgré les ménagemens que réclamait sa santé déjà fatiguée par le travail et les voyages, il se concentra dans ses remords imaginaires, passant toutes les heures de sa vie entre les deux tombeaux.

Alors Akela, voyant tout ceci, voyant que Sultan Saïf les traitait elle et sa fille avec la plus grande froideur, ne répondant pas même à leurs paroles, Akela comprit qu'elles étaient accusées de beaucoup plus qu'elles n'avaient fait, et elle résolut de tout avouer à Saïf, pensant avec raison que leur position à tous n'en pouvait être qu'améliorée; un jour donc elle alla trouver le Malik, tandis qu'il était assis sur le tombeau de son fils Massar, et, prenant sa tête entre ses bras pour lui donner un baiser, elle lui dit :

— *Koume, Ya! forisse Azaman! relève-toi, oh! grand héros du monde, ni ton enfant, ni sa mère ne sont morts, cesse de pleurer sur des tombeaux vides, — et elle se mit à lui raconter comment sa fille Tama s'était rendue aux instances de Maniatanoufous, qui désirait avec ardeur essayer un moment son plumage promettant sur parole de ne pas quitter le jardin, et comment, une fois maîtresse de cette enveloppe, elle s'était enfuie au mépris de sa promes-*

se, emmenant avec elle son fils, et laissant à Saïf-Zuliazan les adieux que nous avons dits.

Lorsque Saïf eut entendu cette explication, il s'écria :

— Comment est-il possible, Akela, que tu aies eu le courage de me tromper aussi longtemps, et de me laisser dans cette noire tristesse ?

Puis après s'être assuré que les tombeaux en effet étaient vides, il se leva, rentra dans son palais, se rendit au bain, de là au conseil, reprit enfin son humeur ordinaire et toutes les habitudes de sa vie, si bien que tous ceux qui n'en connaissaient pas la raison, s'étonnaient qu'après un aussi long chagrin, il eût pu tout d'un coup oublier aussi complètement sa douleur.

Quelques mois se passèrent ainsi ; puis un jour que Saïf-Zuliazan était assis au milieu de ses conseillers, on vint l'avertir qu'Aquissa demandait à lui parler ; il allait aussitôt répondre qu'il ne voulait pas la recevoir, lorsque la voyageuse elle-même se présenta subitement à ses yeux ; Saïf, dès qu'il l'eut aperçue, détourna la tête, et lui dit :

— En vérité, Aquissa, je ne croyais pas que tu pusses jamais avoir l'audace de reparaitre en ma présence ; espères-tu que je veuille encore toucher cette main de laquelle tu as assassiné ma pauvre mère ?

Alors Aquissa, les yeux pleins de larmes et la voix émue, lui répondit :

— Ya ! Malik Azaman, tu sais si je t'aime, et si je te suis dévouée en toute chose, car je me suis dévouée à ta colère pour assurer ton existence par la mort de Kama-ria ; je me suis cru assez de courage pour supporter cette colère, mais j'avais trop présumé de mes forces, car je sens bien que je ne puis plus vivre avec la pensée d'être haïe de toi, et je viens pour te demander de me rendre ton affection ; je veux te croire encore ce que tu as été toujours, homme d'esprit et d'intelligence ; il te suffira donc



de réfléchir pour juger de ce que j'ai fait, et je pensais t'avoir laissé le temps de la réflexion; rappelle-toi donc, ya! Saïf, tous les services que je t'ai rendus; pour toi, j'ai perdu le repos et le sommeil; pour toi, j'ai bravé bien des dangers, et je crois t'avoir sauvé de plusieurs, je crois t'avoir fait souvent du bien, et jamais de mal, et maintenant tu oublies tout cela, et tu m'accables de ta haine parce que je t'ai délivré d'une femme maudite, que personne ne veut appeler ta mère?

Tous les amis de Saïf-Zuliazan, qui se trouvaient autour de lui, furent émus de la douleur d'Aquissa, et lui donnèrent complètement raison; ils prièrent tous le Malik de lui rendre son amitié, et lui dirent d'une commune voix:

— Ton ressentiment contre cette véritable amie n'a duré que trop longtemps, ya! Malik, et elle, si elle n'avait pas tué Kamaria, c'est nous qui l'aurions fait, ou bien nous t'aurions abandonné à ta malheureuse faiblesse, ne voulant pas être les complices de ta perte, et de la ruine d'un pays qui déjà, depuis vingt-cinq ans, gémissait sous la tyrannie de cette femme.

Saïf, voyant qu'il était généralement blâmé, et que nul ne lui disait un mot de pitié sur sa mère, tourna enfin ses regards du côté d'Aquissâ, et lui dit:

— Je te promets, Aquissa, de faire tout mon possible pour ne me souvenir que de ton amitié; mais toi, tâche de ne jamais me dire une parole qui ait rapport à Kamaria.

L'amie de Saïf lui promit de ne pas oublier cette recommandation, et elle passa plusieurs semaines dans la capitale des Arabes.

Un jour que le Malik paraissait en proie à quelque préoccupation mélancolique, Aquissa cherchait à le distraire en lui rappelant quelques circonstances de leurs communs voyages; alors Saïf-Zuliazan qui écoutait avec plaisir ces récits de leurs expéditions lointaines lui dit tout-à-coup:



— Aquissa ! j'aurais encore un service à te demander ; c'est je crois une chose difficile , mais quelle que soit cette chose, me promets-tu de la faire ?

— S'il n'y a de danger que pour moi seule , répondit Aquissa, quelle que soit cette chose , je te promets de la faire ; si elle doit être périlleuse pour toi , je me réserve le droit des conseils et des observations, et, si après tout tu persistes dans ta volonté, je t'obéirai également.

— Eh bien, dit Saïf, je voudrais que tu pusses me conduire à la ville des femmes.

Aquissa jeta un grand cri, en disant :

— J'aurais dû m'en douter, d'après ce que tu m'as dit de Maniatanoufous , mais cela est à-peu-près impossible, car aucun homme ne peut entrer dans cette ville, en as-tu jamais entendu parler ?

— Quelquefois, dit Saïf, mais on n'a jamais pu m'en faire connaître les lois ni les usages, pourrais-tu m'en apprendre quelque chose ?

— Voici ce qu'on m'a raconté sur ce pays, dit Aquissa :

— Un Malik des Moulouks, étant père de deux garçons, partagea en mourant son royaume entre ses deux fils, Kassam et Assam ; chacun d'eux eut alors une grande ville et la moitié de son pays ; l'un des frères possédait une fille, l'autre avait un fils ; alors Kassam demanda pour son fils la main de la fille de son frère , mais le frère, s'étant refusé à ce mariage, Kassam très irrité fit appeler aussitôt des savans et des hakimes, et leur demanda s'ils ne connaîtraient pas quelque moyen de chasser tous les hommes de la ville de son frère : « pardon, lui répondirent les magiciens, nous ferons cela très facilement, si tu nous permets de chasser toutes les femmes de ta propre ville ! » Le Malik voulut bien y consentir ; alors on vit comme par enchantement s'élever un matin deux statues en cuivre sur chacune des portes des deux villes ; l'une chassait tous les hommes, l'autre toutes

les femmes, si bien qu'en peu de temps, l'une des villes ne se trouva peuplée que de femmes, tandis que l'autre ne contenait que des hommes.

Chacune des deux villes conserve les mêmes lois et les mêmes usages, l'une étant gouvernée par son Malik, l'autre par sa Malika.

Une fois dans l'année seulement les femmes se trouvent atteintes d'une légère maladie de la peau qui les force à se plonger dans une petite rivière qui serpente entre les deux villes: quand elles sortent de cette eau, leur mal est complètement disparu; alors les hommes arrivent auprès des femmes et se réunissent à elles jusqu'à la fin du jour. Le soir les deux peuplades retournent chacune dans son domaine, et celles de ces femmes qui, neuf mois après cette journée, ont un enfant le gardent auprès d'elles, toujours si c'est une fille, mais les garçons à l'âge de quatorze ans sont chassés de la ville.

Tu vois, Saïf, ajouta la grande voyageuse, que ton fils n'est pas perdu pour toi; encore un peu de patience, et dans quelques années tu pourras aller le chercher toi-même à la porte de la ville.

Mais Saïf-Zuliazan trouva que douze années de patience était une chose tout-à-fait hors de ses habitudes.

— D'ailleurs, ajoutait-il, je l'ai résolu, je veux tenter cette entreprise.

— Mais tu ne sais pas, lui répondit Aquissa, que ces Moulouks possèdent à leur service non seulement des hommes, mais des génies; je sais que la guerre n'a rien qui te puisse intimider, mais là il ne s'agit pas seulement de combattre, tu peux tomber dans mille embûches que nous ne pourrions ni prévoir ni surmonter, et dans le cas même où tu parviendrais jusqu'à la ville des femmes, quel moyen aurais-tu d'y pénétrer? et quel moyen surtout d'y retrouver jamais une femme qui doit être surveillée, gardée

à vue peut-être comme ayant déjà manqué aux lois de sa nation?

— Raison de plus, s'écria Saïf-Zuliazan, pour aller au secours d'une pauvre mère qui peut être maltraitée dans un pays dont nous ne connaissons pas encore tous les préjugés ! raison de plus pour enlever mon enfant à des étrangers qui lui défendraient de prononcer le nom de son père !

Aquissa lui dit alors :

— Eh bien, Saïf, je te donne dix jours de réflexion; pense à tout, prends le conseil de tes amis, et, si dans dix jours tu n'as pas renoncé à ce terrible voyage, eh bien, Saïf, nous partirons.

Dix jours après, Aquissa revint à Saïf, et lui dit :

— Salut, ya ! Malik Azaman ; qu'est devenu ton projet fantastique ?

— Je suis toujours dans les mêmes intentions, dit Saïf; lorsque j'annonce quelque projet, c'est que j'y ai bien pensé d'avance, et si j'ai accepté ces dix jours pour réfléchir encore, c'était absolument pour te faire plaisir, car ils n'ont rien changé à ma résolution; tu vas donc me conduire jusqu'à cette ville féminine, et là, je ferai ce que Dieu m'inspirera de faire.

— Puisqu'il en est ainsi, reprit Aquissa, voudrais-tu appeler ton serviteur Aïroud ?

Saïf prit le *loueh*, et fit venir Aïroud.

Aquissa dit alors au génie :

— Vois donc, Aïroud, ce que Saïf-Zuliazan me demande, il veut que je le conduise à la ville des femmes !

— C'est le conduire à sa perte, répondit Aïroud.

— Et cependant, répliqua la voyageuse, rien ne peut le détourner de ce projet téméraire ! Saïf dit-elle en s'adressant alors au Malik, tu m'affliges; tu me rends même bien malheureuse puisque tu me forces à te jeter de mes propres mains au milieu des périls, de supplices peut-être.



Enfin puisque tu ne m'écoutes pas, allons, Saïf, partons.

Saïf-Zuliazan fit aussitôt ses adieux à sa famille et monta sur l'épaule d'Aquissa; ils se mirent alors en route, suivis d'Aïroud, et chaque fois que la grande voyageuse était fatiguée, le génie prenait Sultan Saïf.

Ils le conduisirent ainsi pendant plusieurs jours jusqu'à ce qu'ils atteignirent enfin le sommet d'une petite colline.

Au pied de ce côteau, tout brillant de verdure, s'étendait, partie sur la colline et partie dans la plaine, une ville grande et agréable, entrecoupée de jardins et d'eaux vives; plus loin une rivière, bordée d'arbres et de buissons verts, coulait au milieu d'une large vallée qu'elle semblait partager en deux parties égales, et ses détours capricieux entretenaient la fraîcheur et la végétation dans d'immenses prairies; puis tout-à-fait dans le lointain sur le penchant de la montagne opposée on distinguait les tours et les principaux édifices d'une ville, sans doute rivale en grandeur de celle qui se déployait sous les yeux de Saïf-Zuliazan.

Aquissa descendit le Malik sur la colline en lui disant :

— Tu vois à tes pieds la ville des femmes, ya ! Saïf; il serait imprudent d'en approcher davantage; celle que tes yeux distinguent à peine dans le lointain, c'est la ville des hommes, et cette rivière qui coule au milieu de la plaine, est celle où les hommes et les femmes se réunissent une fois dans l'année; maintenant repose-toi ici car je vais m'absenter pour quelques momens.

Aquissa disparut en effet, puis revint au bout de quelques minutes, amenant avec elle un cheval blanc, tout harnaché de blanc, et un costume de femme également blanc.

— Saïf, dit-elle au Malik, pour ce soir, il ne nous reste qu'à dormir, s'il est possible, mais demain, dès que l'aurore paraîtra, tu revêtiras ce costume, et, après avoir bien caché ton visage, tu monteras sur ce cheval blanc. Je viens d'apprendre que la Malika sortirait demain de très bonne



heure pour assister à des exercices qui doivent avoir lieu hors la ville, tu feras donc en sorte de te cacher derrière quelque verdure pour voir défilér le cortège de la souveraine ; ce cortège sera disposé par compagnies, dont chacune portera une couleur différente ; lorsque tu verras arriver la couleur semblable à celle de tes vêtements, tu pourras te mêler à cette compagnie, et alors, il faut l'espérer, Dieu fera le reste.

— Oui, car mon Dieu me protège déjà, dit Saïf, puisqu'il me donne probablement l'occasion d'entrer dans la ville.

Ils passèrent la nuit sur la montagne, et le lendemain Saïf-Zuliazan, habillé en femme par les soins d'Aquissa, descendit vers la porte de la ville, et, s'étant mis à l'abri des regards sous un buisson de feuillage, il vit bientôt s'avancer la Malika, suivie de sa vesira et de plusieurs autres femmes occupant de hautes dignités ; cette première partie du cortège portait des vêtements rouges ; la seconde compagnie, composée des principales autorités de l'armée et des gardes, était habillée de vert, enfin venait la trésorière, et toutes les employées aux finances, avec une suite innombrable, montées sur des chevaux blancs, et entièrement vêtues de blanc ; cette dernière compagnie était la plus nombreuse et c'est pour cette raison sans doute que la bonne Aquissa avait choisi pour Saïf la couleur blanche. Aussitôt que celui-ci vit arriver la fin de ce dernier bataillon, il se glissa parmi les femmes de la suite ; et, personne n'ayant fait attention à lui, il put examiner tout le monde et chercher des yeux Maniatanoufous, mais il ne put la découvrir nulle part.

La Malika ayant pris place sur un fauteuil doré qu'on avait élevé sous un bosquet de verdure, et en face d'une belle prairie, un assez grand nombre de jeunes femmes vinrent former un cercle devant la souveraine, et l'on se mit

à jouer au volant. Ce jeu se joue à deux personnes, et consiste à se renvoyer mutuellement une petite balle emplumée que l'on reçoit sur une raquette, et que l'on renvoie par un coup de cette même raquette; celui des deux joueurs qui laisse tomber le volant est aussitôt remplacé par un autre joueur. Saïf prit part à ce divertissement, et fut bientôt remarqué pour son habileté; quelques jeunes filles dirent même assez haut: « Quelle est donc cette vilaine femme qui nous empêche toutes de jouer? elle doit être bien laide, car elle cache bien son visage. » Saïf, ayant entendu cela et craignant d'attirer sur lui l'attention, laissa bien vite choir le volant et se retira un peu à l'écart. Après le volant, vinrent le chant et la musique; puis la lutte où les jeunes femmes couraient l'une contre l'autre, et s'enlaçaient par les bras de manière à forcer l'une d'elles à se mettre à genoux; le hasard voulut que Saïf fut choisi dans cet exercice par la trésorière qui était comme lui habillée de blanc, mais à peine eut-elle lutté avec lui pendant quelques secondes, qu'à la force et à la nature de ses mouvements elle reconnut que son adversaire n'était pas une femme; alors elle lui dit:

— N'allons pas plus loin, car tu es un homme!

Saïf la pria de lui garder le secret.

— Pour que tu sois arrivé jusqu'ici, reprit la trésorière, il faut donc que tu sois Saïf-Zuliazan?

— Oui, je le suis, répondit Saïf; comment se fait-il que tu me connaisses?

Des jeunes filles commençaient alors à danser devant la souveraine et la trésorière emmenant Saïf à quelque distance lui dit:

— Sois le bienvenu, ya! Saïf-Zuliazan; ici nous pourrions au moins causer sans être entendus; apprendis que je me nomme Marjana, et que j'étais vesira de Maniatanoufous au temps où elle était allée au jardin des filles, à

quelque distance de notre ville; on ne la vit plus reparaitre, et son père supposant qu'elle avait suivi quelque étranger défendit même qu'on parlât jamais d'elle, et fit proclamer souveraine sa seconde fille, Nouralhouda; cette dernière est d'un caractère rigide et méchant; elle ne voulut pas de moi pour vesira; je lui étais suspecte pour avoir été l'amie de sa sœur, mais, comme j'étais nécessaire au gouvernement auquel elle n'entend rien, elle me nomma trésorière.

Cependant au bout de quelques années Maniatanoufous revint et alla trouver son père, mais ce dernier lui dit: « va-t'en, malheureuse fille! tu t'es enfuie jadis avec quelque inconnu maudit, et voici que tu me reviens avec un bâtard, va-t'en, te dis-je!»

Et il les fit conduire ici, les livrant à l'impitoyable Nouralhouda.

— Dieu très haut! s'écria Saïf, que sont devenus ma femme et mon enfant Marjana, sont-ils vivants... ou morts?

— Ils vivent, répondit la trésorière, mais dans un état déplorable; la Sultane les a fait charger de chaînes et jeter au fond d'un cachot obscur, où moi seule, à force de soins et de patience, je suis parvenue à pénétrer; alors Maniatanoufous m'a tout raconté: mon Sultan Saïf n'est pas un inconnu, m'a-t-elle dit, c'est le plus grand héros du monde, et si je souffre tant de douleurs, c'est sans doute pour avoir été ingrate envers lui, car il m'a beaucoup aimée, les soucis du gouvernement l'ont seuls éloigné de moi par moments, mais dès que revenait le calme, il me retrouvait avec joie, et moi, je me suis enfuie pendant une de ses absences, et je lui arrache son fils qu'il aimait tant! oh! oui, je n'ai eu ni patience ni pitié, j'ai mérité mon sort, moi, mais ce pauvre enfant, qui n'est point coupable, mon Dieu, doit-il mourir aussi dans cette prison!

Saïf, en entendant ces paroles, se mit à pleurer comme une femme, et s'écria:



— Au nom de Dieu, Marjana, fais en sorte que je puisse voir mon épouse et mon fils ! et je te devrai plus que la vie !

— Ce que tu me demandes là, peut compromettre notre existence à tous les deux, répondit la trésorière, mais l'affection que j'ai pour la pauvre Maniatanoufous m'oblige à courir ce danger; écoute-moi donc: quand la nuit viendra, tu t'avanceras jusqu'au pied des murailles, à droite de la grande porte: là tu trouveras à quelque distance une corde avec laquelle je te ferai monter dans la ville; ensuite nous aviserons à quelque moyen pour pénétrer dans la prison.

Tandis que Saïf causait ainsi avec Marjana, la Malika se disposait à rentrer à son château. Alors il se retira derrière quelques arbustes, pendant que tout le cortège, compagnie par compagnie, défilait de nouveau devant lui, puis la porte se ferma bientôt, et Saïf resta seul hors des murs.

Dès que la nuit eut répandu l'obscurité sur la campagne, Saïf-Zuliazan se rendit au lieu désigné par Marjana; il trouva la corde, et fut immédiatement hissé sur les remparts, d'où il se rendit à la maison de la trésorière; là il se tint caché pendant trois fois vingt-quatre heures, attendant le jour où Marjana serait de service au château; ce jour étant venu, elle fit prendre à Saïf un costume d'esclave, et l'emmena au palais avec elle; toute la journée elle y fut retenue par ses fonctions auprès de la Sultane, mais le soir, dès que la souveraine fut rentrée dans ses appartemens, la trésorière s'enferma avec Saïf dans la chambre qu'elle habitait quand elle se trouvait au château.

— Tu vois cette chambre, dit-elle alors à Sultan Saïf, c'est moi qui l'ai choisie moi-même parce qu'elle se trouve directement au-dessus des prisons. A force de précautions et de patience, comme je te l'ai dit, je suis parvenue à faire creuser une voûte, et pratiquer un petit escalier qui descend dans une galerie sur laquelle s'ouvre le cachot où sont enfermés Maniatanoufous et ton enfant. Maintenant, Saïf, du cou-



rage devant leurs souffrances, car j'espère que nous pourrons arriver jusqu'à eux.

En achevant ces paroles, Marjana prit une petite lampe, qu'elle mit entre les mains de Saïf-Zuliazan, toujours sous ses habits d'esclave, puis elle lui donna encore un panier, contenant les provisions et les vêtemens qu'à chacune de ses visites elle apportait aux pauvres prisonniers, et faisant glisser un des paux qui formaient les lambris de sa chambre, elle s'engagea, précédée de Saïf, dans une sorte d'échelle tournante, si étroite et si longue, qu'arrivés à une certaine profondeur ils avaient toutes les peines du monde à préserver leur lumière qui se mourait faute d'air. Enfin ils atteignirent la fin de l'escalier, et Saïf se trouva dans un petit espace taillé dans la muraille et la roche, mais où il ne vit aucune issue.

— Maintenant, lui dit Marjana, nous allons trouver la gardienne du cachot, c'est une femme que j'ai entièrement gagnée à mes intérêts; cependant comme les gardes de la porte ne sont pas très loin, et que l'on vient quelquefois faire dans la prison une tournée de surveillance, et cela toujours à des heures différentes, il vaut mieux ne pas effrayer cette femme par l'aveu de notre témérité, garde bien ton rôle d'esclave, cache ton visage, et ne parle pas.

Alors, Marjana ouvrit une plaque de fer de deux pieds carrés tout au plus, et que Saïf n'avait pas d'abord aperçue parce qu'elle était de la couleur de la roche, puis, s'étant couchée par terre, elle écouta; comme elle n'entendait aucun bruit, elle poussa violemment une seconde porte qui s'ouvrit également, et qui était masquée du côté de la prison par des morceaux de rocaïlle semblable à toutes les parois de cette galerie; quand le passage fut libre, la trésorière le traversa en rampant sur ses bras et sur ses genoux, et elle dit à Saïf de la suivre. Arrivés dans la galerie ils trouvèrent la vieille gardienne, qui s'écria :

— *Yeh allahi, ya! Satti*, notre pauvre Maniatanoufous depuis ce matin compte les heures et les minutes, car elle savait bien que c'était ton jour, et elle n'a plus que toi dans le monde pour lui redonner un peu de courage.

— Saïf, dit Marjana à voix basse, tu vas attendre ici un moment, il faut que je la prépare à te voir, elle est tellement affaiblie! — puis elle dit tout haut à la gardienne :

— Allons, Karkab, ouvre-moi vite ce triste cachot, et va-t'en, comme à l'ordinaire, veiller là-bas près de la grande porte: au moindre bruit tu viendrais m'avertir ?

Dès que la trésorière fut entrée dans le cachot, une voix étouffée par la souffrance et le chagrin lui dit :

— Ya! Marjana, il est bien tard; je n'espérais plus te voir! lorsqu'on est aussi malheureuse, comment croire encore à une amitié ?

— Tu aurais tort cependant de douter de la mienne en ce moment surtout, répondit Marjana, ne t'abandonne pas à la tristesse, mon amie, tout n'est pas encore perdu pour toi.

A ces paroles un sanglot douloureux s'échappa de la poitrine de Maniatanoufous, et les larmes s'échappèrent de ses yeux comme un torrent.

— Hélas! comment veux-tu, reprit-elle, que je sorte jamais de cette horrible prison? comment pourrais-je jamais traverser ce château, cette ville, alors même que tu parviendrais à ouvrir ces chaînes qui me brisent le corps, qui meurtrissent les chairs de mon enfant, mon enfant! oh! lui du moins, si on pouvait le sauver! mais un seul être au monde est assez grand, assez courageux pour faire de semblables choses! c'est le père de cet enfant, ce père dont j'ai brisé le cœur, comme ces chaînes me brisent les membres, oh! oui, j'ai mérité la mort; — et disant ces paroles, Maniatanoufous joignit ses deux mains décharnées, qui retombèrent de faiblesse sur ses genoux avec un bruit de fer.

Saïf-Zuliazan, ne pouvant plus alors retenir ses larmes et son émotion, se précipita dans le cachot, et, se mettant à genoux près de sa femme et de son enfant, il les prit dans ses bras, en disant :

— Pauvre mère, sèche tes larmes, car Dieu te pardonne et Saïf vous aime toujours.







KAMARIA.

## LA VILLE DES FEMMES.

AÏROUD ET AÏOUSSA. LE TRÉSOR DE SOLIMAN

En reconnaissant Sultan Saïf, le petit Messar s'était mis à pleurer, tandis que Manistanoufous, ouvrant un moment de grands yeux creusés par la souffrance, les referma bientôt sous l'étreinte d'une émotion qui lui ôta complètement l'usage de ses sens.

— Vois-tu, Saïf, dit alors Marjana en soutenant la tête de son amie, tu ne m'as pas laissé le temps de la préparer à te voir ! et je savais bien que le saisissement pouvait être mortel à cette pauvre femme.

Saïf, tout effrayé, s'empressa auprès de Manistanoufous ; il versa un peu d'eau froide sur son front, et contempla un moment son visage pâle et d'une maigreur effrayante, lui fit respirer des vinaigres et prit dans les siennes ses mains glacées et meurtries par les fers ; tant de soins affectueux rendirent à l'épouse de Saïf quelques forces avec le sentiment de



MARIA

#### XIV

### LA VILLE DES FEMMES.

#### AIROUD ET AQUISSA. LE TRÉSOR DE SOLIMAN.

En reconnaissant Sultan Saïf, le petit Massar s'était mis à pleurer, tandis que Maniatanoufous, ouvrant un moment de grands yeux creusés par la souffrance, les referma bientôt sous l'éopire d'une émotion qui lui ôta complètement l'usage de ses sens.

— Vois-tu, Saïf, dit alors Marjana en soutenant la tête de son amie, tu ne m'as pas laissé le temps de la préparer à te voir ! et je savais bien que le saisissement pouvait être mortel à cette pauvre femme.

Saïf, tout effrayé, s'empressa auprès de Maniatanoufous; il versa un peu d'eau froide sur son front, et contempla un moment son visage pâle et d'une maigreur effrayante, lui fit respirer des vinaigres et prit dans les siennes ses mains glacées et meurtries par les fers; tant de soins affectueux rendirent à l'épouse de Saïf quelques forces avec le sentiment de



l'existence, mais dès qu'elle put prononcer quelques paroles, elle lui dit :

— Ya ! Saïf, que viens-tu faire ici ? tu viens pour y être témoin de ma mort, et peut-être pour y trouver la tienne, car ma sœur est impitoyable; s'il est possible, emmène avec toi notre pauvre enfant; je mourrai alors avec résignation; mais repars au plus vite pour ton pays, que je ne sois pas au moins la cause de ta perte.

— Maniatanoufous, répondit Saïf-Zuliazan, si je retourne à mon pays, ce ne sera qu'avec mon fils et toi, j'en jure par le Dieu qui nous écoute, et qui m'a conduit jusqu'ici.

— Je t'en supplie Saïf, renonce à l'espoir de me faire sortir de cette prison, dit encore la pauvre femme, car cela est impossible, et quand ce ne serait pas impossible, regarde-moi, aurais-je la force de te suivre ? aurais-tu le courage de m'avouer pour ton épouse ? tu me trouvais belle autrefois ! regarde-moi maintenant que je suis devenue un cadavre, objet de pitié., de dégoût peut-être, oh ! laisse-moi mourir; cela vaut mieux.

— Le bonheur te rendra la santé, la beauté, répliqua Saïf, car la beauté véritable ne meurt qu'avec le corps, d'ailleurs autrefois, je t'ai admirée..., plus qu'aimée peut-être, si maintenant tu es plus aimée qu'admiraée, en seras-tu moins heureuse, mon amie ?

Saïf-Zuliazan resta inébranlable dans sa résolution de ne quitter la ville qu'avec sa femme et son enfant; c'est en vain que Maniatanoufous lui disait : « Mais nous serons découverts, arrêtés, et nous serons perdus tous les trois. »

— Eh bien, alors nous mourrons ensemble, lui répondit Saïf.

Ils passèrent ainsi la nuit dans la prison malgré les avertissemens de la gardienne, qui exhortait Marjana à remonter chez elle avec son esclave; tout-à-coup, Maniatanoufous, rassemblant toutes ses forces, dit à Saïf Zuliazan :

— Est-il bien vrai, ya Saïf, que tu sois résolu à exposer ta vie pour me rendre à la liberté?

— J'y suis irrévocablement décidé, répondit Sultan Saïf.

— S'il en est ainsi, reprit Maniatanoufous, si rien ne peut te faire renoncer à cette périlleuse entreprise, il n'y a au monde qu'un seul moyen qui puisse nous conduire à ce but: ce serait de détruire le balsame qui protège la ville, c'est un moyen bien périlleux, je le répète; encore nous faudrait-il pour cela le secours de Marjana, puis-je compter sur son assistance?

— Encore un doute? répondit Marjana tristement; sois assurée, Maniatanoufous, que tu n'as jamais eu, dans aucun moment de ta vie, une amie plus dévouée que moi.

— Mon Dieu, répliqua la prisonnière, j'étais encore si misérable, hier au soir! et maintenant, vous me rendez presque heureuse dans ma misère... Eh bien, reprit-elle, il n'est encore que huit heures de la nuit, ma sœur dort profondément à cette heure; il faudrait sans réveiller personne traverser les appartemens, vous rendre à sa chambre, vous placer aux deux extrémités de son lit, et transporter ce lit à trois ou quatre pieds plus loin; vous voyez que, sans la réveiller, cela est à peu près impossible; ensuite il faudrait soulever les tapis à la place où le lit se trouvait; là vous verrez un anneau avec lequel vous soulèverez une planche qui vous découvrira un petit escalier, cet escalier vous conduira dans un souterrain au milieu duquel vous trouverez un arbre sec, sur cet arbre vous verrez un grand oiseau qui est là sans mouvement et comme engourdi, un clou en fer lui traverse le bec, il faudrait que Saïf pût dégager ce clou du bec de l'oiseau, mais non l'en retirer tout-à-fait, il faudrait le disposer de manière que lorsque vous quitterez le souterrain, ce clou puisse tomber de lui-même; si vous arrivez à cela, il est probable que nous parviendrons

alors à nous sauver, car le talsame ne sera plus sur la ville, il sera libre, et abandonnera la statue de cuivre.

Quant à votre retour il faudra prendre pour revenir du souterrain le même chemin que vous aurez pris pour y aller; si vous réussissez, je vous attends ici dans une heure; pendant ce temps-là, mon fils et moi nous prions le Dieu Très-Haut pour qu'il ait pitié de nous tous.

— Vite, vite, dit alors Saïf, ne perdons pas une minute, car la nuit passe, viens Marjana, les momens sont précieux.

Ils remontèrent aussitôt dans les appartemens, et exécutèrent avec un bonheur inconcevable tout ce que Maniatanoufous leur avait indiqué; tous les serviteurs dormaient sur leur passage, la Sultane se laissa transporter dans son lit sans faire le plus léger mouvement; l'oiseau se prêta de la meilleure grâce du monde à l'opération qui lui ouvrait le bec, et trois quarts d'heure après leur départ ils étaient de retour auprès de Maniatanoufous.

Mais à peine Saïf et Marjana étaient-ils rentrés dans la prison, qu'ils entendirent par la ville des cris épouvantables, et une voix de tonnerre qui répétait: « Adieu! adieu! ville des femmes, je n'ai plus à veiller sur vous, j'ai reconquis ma liberté, j'abandonne la statue dans laquelle m'avait enfermé vos Hakimes, et dont un héros m'a délivré; adieu! gardez-vous toutes seules des hommes dont rien ne vous défendra plus; adieu! adieu! ville des femmes, vous ne me reverrez jamais. » — A cette voix, à ces cris, femmes et filles sortirent aussitôt de leurs maisons, faisant retentir l'air de leurs exclamations et de leurs gémissemens; Saïf qui avait déjà brisé les fers de sa femme et de son enfant, les transporta, aidé de Marjana, dans la chambre de cette dernière, et bientôt à la faveur du tumulte qui régnait dans le château et dans la ville, et grâce à l'obscurité (car il faisait nuit encore), ils purent atteindre facilement l'habitation de la trésorière; des



qu'ils furent arrivés à la porte, Marjana dit à ses amis :

— Maintenant enfermez-vous dans ma maison ; pour moi, afin de prévenir tout soupçon, je vais me rendre auprès de la Malika, ne craignez rien ; je donnerai l'ordre à mes esclaves de n'ouvrir à personne qu'à moi, et si je voyais pour vous quelque danger, je viendrais aussitôt vous en prévenir.

Dès que Marjana fut arrivée chez la souveraine, cette dernière, qui était pleine d'agitation et d'effroi, lui ordonna de faire venir une femme savante dans l'art de deviner les choses cachées, et lorsque cette femme qui s'appelait Kayhouna fut amenée en sa présence, elle lui demanda de trouver un moyen pour découvrir la retraite de l'homme qui avait donné la liberté au génie défenseur de la ville.

Alors Kayhouna pria la Sultane et sa trésorière de vouloir bien la suivre dans son exploration, et elles s'en allèrent de porte en porte, s'arrêtant sur chacune un moment pendant lequel la magicienne lisait quelques phrases dans un livre, puis s'éloignait disant : « Ce n'est pas là. » — Elles marchèrent ainsi jusqu'à la maison de Marjana, et la sorcière, s'étant arrêtée sur cette porte, s'écria aussitôt après avoir lu :

— Celui que nous cherchons est ici !

— Entends-tu ? dit alors à Marjana la Malika, entends-tu ce que dit notre savante Kayhouna ?

— Notre savante ne sait ce qu'elle dit, répondit la trésorière.

— Comment ! notre magicienne ne sait ce qu'elle dit ? répéta la Sultane déjà fort en colère et très inquiète.

Marjana répliqua un peu sèchement, et la Sultane donna l'ordre de l'arrêter, et de faire ouvrir de force la porte de sa maison.

Mais la trésorière avait en ce moment auprès d'elle toutes les femmes de sa compagnie, qui peu à peu, et toutes armées l'avaient suivie à son passage : des qu'elles entendirent cet



ordre de l'arrêter, elles entourèrent leur commandante, et tirèrent le sabre contre les gardes de la Malika.

Dès que les femmes commencèrent à combattre, Saïf entendit le bruit des armes, et ouvrit une croisée pour savoir ce qui se passait.

— Voici le moment de quitter la ville, dit-il à Maniatanoufous; pendant ce tumulte les portes seront à peine gardées, et tu sais que je voudrais sortir d'ici, sans faire aucun mal à aucune de ces femmes; maintenant donc, prends ton fils, et suis-moi, je saurai bien vous ouvrir un passage.

Là-dessus, ils descendirent, et Saïf se montra sur le seuil de la maison, élevant de sa main droite le sabre de *Ham eben Noeh*, et criant de sa voix immense :

— Je suis Saïf-Zuliazan, vainqueur des hommes et des génies!

Les gardes de la reine voulurent d'abord s'élaner sur lui, mais les flammes de son sabre, qu'il brandissait à droite et à gauche avec habileté, les éblouirent, et les forcèrent à reculer; il ne frappa aucune d'elles, mais toutes lui livrèrent passage, et Maniatanoufous, son enfant et Marjana, le suivirent jusque hors de la ville.

Cependant, la Sultane au comble de la rage, en présence de tous les sacrilèges d'un étranger qui lui enlevait sa proie, se mit elle-même à la tête de ses femmes, qu'elle raila de leur faiblesse, en disant :

— Après tout, ce n'est qu'un seul homme et vous reculez devant un homme et son sabre?

Ayant ainsi réveillé leur courage, elles se jetèrent ensemble à la poursuite de Saïf, dépassèrent les portes de la ville, coururent après lui dans la campagne..., mais au moment où elles allaient l'atteindre, elles aperçurent une poussière immense qui s'avancait avec la rapidité de l'éclair; bientôt elles se virent elles-mêmes enveloppées dans cette poussière qui les aveuglait, se sentirent toutes enlevées par des

cavaliers qui les emportèrent sur leurs chevaux... et hommes et femmes rentrèrent ensemble dans cette ville, qui n'était plus défendue par aucun talsame.

Saïf-Zuliazan et ses deux compagnes s'étaient arrêtés pour contempler à certaine distance la scène que nous venons de raconter; lorsqu'ils en virent le dénouement, ils s'avancèrent, pour en demander l'explication à quelques-uns de ces guerriers qui, se trouvant en arrière et n'ayant pas eu de femmes en partage, s'amusaient à promener leurs chevaux.

— Voici, lui répondirent ces personnages: le génie qui défendait cette ville, a passé ce matin sur la nôtre en criant: « Ya! Janaat Arijale! oh! compagnie des hommes je suis le Hamaz qui surveillait les femmes, on vient de me rendre à la liberté, vous pouvez donc maintenant aller auprès d'elles sans crainte. »— Et c'est aussi ce que nous faisons, ajoutèrent ces individus en remontant sur leurs coursiers, nous allons prendre possession de cette ville qui désormais nous appartiendra autant et plus que l'autre peut-être.

Saïf, ayant alors salué ses interlocuteurs, se disposait à gravir la montagne où les attendait Aquissa, lorsque Marjana dit à ses amis:

— Malgré mon affection pour Maniatanoufous, je sens bien que je ne saurais jamais me décider à quitter mon pays, il me faut donc vous faire mes adieux.

— Comment, lui dirent à la fois Maniatanoufous et Saïf, quand c'est à toi que nous devons la vie, et encore plus que la vie, le bonheur d'être ensemble, tu veux maintenant nous abandonner pour une ville où tu seras mal vue, au moins par la plupart des femmes?

— Je sais tous les désagrémens que j'y pourrai trouver, répondit Marjana, mais je suis née ici, je ne saurais vivre ailleurs.

— Adieu donc, lui dit Maniatanoufous en l'embrassant, et se retournant vers Saïf, elle ajouta :

— Tu vois Saïf à quel point nous aimons ici notre pays? me pardonneras-tu maintenant ma triste folie.

— C'est moi répondit Saïf Zuliazan, qui devrais te demander pardon, pour n'avoir pas su te le faire oublier?

Alors, entourant de son bras gauche la taille de sa pauvre femme qui pouvait à peine marcher, et prenant son fils sur son épaule droite, il les transporta pour ainsi dire sur la montagne.

Aïroud et Aquissa présentèrent alors à Saïf toutes leurs félicitations, et tandis que le Malik prenait un moment de repos, son génie vint auprès de lui, et se mit à lui baiser les mains en se mettant à genoux :

— Ya! Aïroud, que veux-tu de moi? demanda Saïf-Zuliazan.

— Maître et seigneur, lui répondit Aïroud, je viens solliciter une grâce; j'aime Aquissa, pourrais tu me la donner en mariage?

— Pourquoi pas, si elle y consent? répondit le Malik à son serviteur, éloigne-toi un moment, je vais lui parler.

Alors appelant Aquissa, il lui dit :

— Tu sais qu'Aïroud est un excellent génie et qu'il a toujours été mon serviteur le plus dévoué, voudrais-tu, mon amie, l'accepter pour époux?

A cette question la grande voyageuse changea de couleur.

— Quelque excellent et quelque dévoué qu'il soit, répondit-elle, tu sais qu'Aïroud est ton serviteur; et moi, je suis ton amie, et comme toi je descends des Moulouks, je n'épouserai que mon égal.

— Aïroud n'est pas un serviteur ordinaire, reprit Saïf.

— Aïroud sert, et sert forcément, tous ceux qui possèdent le *louch*, reprit Aquissa, j'espère qu'il t'en a donné



la preuve ! et moi, Saïf, quand je te rends service, c'est par amitié pour les dernières paroles de feu Chaikh-Abdous-salem; comment peux-tu me comparer à un génie subalterne, qui déjà tant de fois a été l'aveugle instrument de ta perte alors qu'il était forcé de m'appeler à ton secours? si tu me dis encore un seul mot là-dessus, Saïf, je vais te quitter à l'instant même.

— Le mariage, répliqua aussitôt Saïf-Zuliazan, ne se fait que par consentement mutuel, et non par force; ainsi donc ne te mets pas en colère, Aquissa, et n'en parlons plus.

Alors ils se disposèrent au départ; l'armée de Saïf prit Maniatanoufous et son enfant, et le génie prit son maître qui lui dit:

— Mon pauvre Aïroud, Aquissa est très fière de sa naissance, et ne veut pas se marier, mais ne lui parle de rien, et quand nous serons arrivés dans ma ville je tâcherai d'arranger cela.

Ils partirent et le génie Aïroud fut triste et pensif, pendant tout le voyage.

Saïf-Zuliazan de retour dans sa ville natale, tous ses amis et vassaux qui l'attendaient avec impatience, car ils ignoraient le but et la durée de son voyage, et connaissaient bien son courage téméraire, étaient dans la plus grande inquiétude; leur étonnement fut presque de la stupeur lorsqu'ils virent arriver Maniatanoufous et son enfant, qu'ils croyaient morts depuis deux années; il fallut alors leur donner l'explication de cette histoire, puis Sultan Saïf leur parla de l'amour du pauvre Aïroud, que la tristesse consumait de plus en plus, et leur demanda leur avis là-dessus. Les amis du Malik répondirent que le génie Aïroud, quoique serviteur, devait être (appartenant à un Sultan tel que Saïf) considéré par Aquissa comme un grand personnage, et ils se chargèrent de lui faire entendre raison.

Alors un jour que Saïf-Zuliazan se trouvait au milieu de



son conseil, ayant Aïroud à ses côtés il vit venir à lui Aqissa qui lui dit :

— Ya! Malik Azaman, on veut me persuader absolument d'épouser ton serviteur Aïroud, je te dirai donc que je veux bien consentir à ce mariage, si Aïroud peut m'apporter en dot, le *Attaj veh Albedela* (la couronne et le vêtement) que portait Balkaïssa, le jour de son mariage avec Soliman le prophète (que le salut soit sur lui).

Saïf, se tournant alors vers Aïroud, lui dit :

— Tu entends ce que demande Aqissa? qu'en penses-tu?

Mais le génie, de terreur, était presque tombé par terre, et d'une voix pleine d'émotion, il s'écria :

— Malheur? malheur? Aqissa n'a fait cette demande que parce qu'elle veut absolument ma mort, ces objets font partie du trésor du prophète Soliman, et ce trésor est gardé maintenant par un Malik des génies, nommé *Kayhoun* (chef des génies). Ce puissant Malik a sous ses ordres cent mille génies comme moi, comment donc pourrais-je jamais approcher seulement de son trésor.

Là-dessus Sultan Saïf et le conseil se mirent à prier Aqissa de demander une autre dot, mais elle resta inflexible, disant qu'elle ne voulait pas autre chose que le *Attaj veh Albedela*.

— Le génie Aïroud aurait bien dû penser, ajouta-t-elle, qu'étant fille de Moulouk je n'accorderais ma main qu'à celui qui m'apporterait une chose digne de moi.

— Eh bien, tu seras satisfaite, lui dit Aïroud, tu recevras la couronne et la robe de l'épouse de Soliman, ou bien tu apprendras la nouvelle de ma mort.

Après ces paroles, le conseil se sépara, la grande voyageuse partit pour son château, et Saïf fit à son génie quelques représentations sur les périls inévitables auxquels il allait s'exposer.

— Ya! Sidi, lui répondait Aïroud, si je me suis engagé sans attendre même ton consentement, c'est que je ne pouvais douter de ce consentement lorsqu'il s'agit de faire une fois ce que tu fais tous les jours; braver la mort par honneur ou par affection.

— Mais, disait Saïf, je n'ai pas non plus la moindre idée de mettre obstacle à tes desirs; si tu aimes assez Aquissa pour lui faire le sacrifice de ta vie, seulement ne penses-tu pas qu'il n'y ait dans cette résolution plus de vanité que d'amour.

— Non, maître, s'écriait Aïroud, c'est que réellement je ne saurais vivre sans ton amie, et qu'il m'est impossible de renoncer à mon attachement pour elle.

Dès lors il ne fut plus question que du départ.

— Eh quand et comment pourrai-je avoir de tes nouvelles? dit un jour Saïf au génie.

— Pour aller d'ici au trésor de Soliman, répondit Aïroud, je mettrai environ trois mois; autant pour revenir, autant pour chercher, là-bas, les moyens de m'approcher de ce trésor: enfin si dans les trois derniers mois de l'année tu ne m'as pas vu revenir, tu m'appelleras par le *loueh*, et fûssé-je à l'autre bout du monde j'arriverai à toi dans un instant; mais si au second appel je n'ai pas répondu, tu sauras alors que je suis prisonnier, ou qu'il m'est arrivé quelque grand malheur; garde-toi surtout de m'appeler une troisième fois par le talisman, car si tu frottais le *loueh* trois fois je serais brûlé par le feu du ciel.

Aïroud partit alors, et Saïf passa une année tranquille dans son gouvernement, comptant les jours et les heures depuis le départ de son fidèle et précieux serviteur; enfin parvenu au dernier mois de l'année, il prit le *loueh*, le frotta le plus fort qu'il put, et n'en obtint pas de réponse, il renouvela l'opération, même silence, il allait recommencer une troisième fois lorsqu'il se souvint des re-

commandations d'Aïroud; alors il jeta le *loueh* de côté, et deux larmes coulerent sur ses joues.

Depuis ce moment, Saïf devint triste et pensif, ne prenant intérêt à rien, et ne s'arrêtant à aucune autre chose qu'au désir de pouvoir sauver ou délivrer son pauvre génie.

Un jour que Saïf-Zuliazan respirait l'air sur sa terrasse en compagnie de quelques uns de ses vesirs, la grande Aquissa descendit auprès de lui et le salua, mais Saïf ne lui rendit pas son salut, et ne voulut pas même la regarder; la voyageuse lui dit alors d'une voix émue :

— Maître et ami, pourquoi donc m'en vouloir à cause d'Aïroud? qu'a donc fait ce génie, pour que tu l'aimes tant? il t'a fait du mal, sans le vouloir il est vrai, mais enfin il t'a jeté dans les périls les plus affreux : et c'est toujours moi, pauvre fille, qui suis venue te sauver de la mort.

— Oui, mais il m'aime, dit Saïf, serait-ce donc par jalousie Aquissa que tu l'aurais envoyé à sa perte?

— Je lui ai demandé une chose presque impossible, pour lui faire sentir la différence qu'il y a entre lui et moi, dit la voyageuse sans répondre positivement à la question de Saïf-Zuliazan; du reste, maître, ajouta-t-elle, qu'aurait-il fait pour toi, que je ne puisse faire? je suis à tes ordres tout comme lui, et je ferai par affection, tout ce que lui aurait fait par force.

— Est-il bien vrai, dit alors Saïf, que tu feras tout ce que je pourrai te demander? pourrais-tu me promettre cela par le saint nom de Dieu?

— Je te jure par le nom sacré du Très-Haut, répondit Aquissa, que je ferai toutes les choses que tu voudras me demander, alors même que pour accomplir ces choses je devrais être brûlée par le feu.

— Eh bien, dit Sultan Saïf, puisqu'il en est ainsi, je désire que tu me conduises jusqu'au trésor de Soliman (que le salut soit sur lui!) et je veux que tu m'y conduises de suite.



— Au trésor de Soliman! s'écria la voyageuse avec effroi, voilà donc que tu commences par demander une chose impossible!

— Il n'y avait rien d'impossible à mon génie Aïroud, continua Saïf, et si je lui avais dit l'an passé de me prendre avec lui, il n'aurait pas fait d'objection.

— Parce qu'il n'aurait pas eu le droit d'en faire, répartit Aquissa, et qu'il aurait été forcé de te conduire au milieu des flammes si tu le lui avais ordonné.

— C'est justement là, ce qu'il me faut, répondit Saïf, ainsi je te dispense Aquissa de l'énumération de tous les dangers que pourra m'offrir ce voyage, car je suis résolu à le faire, à moins que tu ne reprennes ton serment, ajouta-t-il, car tu en es libre encore.

— Je ne reprends pas les sermens que j'ai faits, dit Aquissa, et je ne te dirai pas les périls innombrables de cette expédition, je me permettrai seulement de te rappeler une circonstance, c'est que je ne puis maintenant te servir que pendant un mois de suite, puis t'abandonner pour un mois, et te reprendre le mois d'après; c'est-à-dire que je ne puis voyager avec toi que la moitié du temps, et pour l'autre moitié, tout ce que je pourrai faire sera de t'indiquer le chemin.

— Ce n'est pas la première fois, dit Saïf, que nous aurons cheminé de cette manière.

— Oui, mais pour cette fois, dit Aquissa, sais-tu combien de temps durera le voyage? nous autres génies, nous pouvons aller en quelques mois jusqu'au trésor, parce que nous passons sous la terre, mais pour toi, homme, il te faudra six ans! six ans pour aller, autant pour revenir, et je ne sais combien d'années perdues là-bas! ne vois-tu pas que tu en reviendras vieux et brisé... si tu en reviens.

— Qu'importe, dit Saïf, j'aurai fait mon devoir, car Dieu ne m'a pas donné un talisman aussi précieux que le *loueh*, pour que je laisse périr misérablement le génie attaché à ce *Zhakhira*.



Aquissa, voyant que toutes ses paroles étaient inutiles, se retourna désolée vers les amis de Saïf :

— Vesirs, leur dit-elle, et toi Malik Efrah, toi qui es comme le père de Saïf, détournez-le, je vous en supplie, de ce projet insensé car si vous le laissez partir vous ne le reverrez jamais.

Alors tous ceux qui étaient autour de lui, se mirent à prier Saïf de renoncer à ce projet funeste, mais il fut sourd à leurs supplications, disant que le Dieu très-haut le guiderait dans l'accomplissement d'un devoir sacré, et que d'ailleurs les affaires du gouvernement seraient mieux entre les mains de Malik Efrah, qu'elles ne l'étaient dans les siennes propres.

Là-dessus Aquissa lui demanda huit jours pour se préparer à ce long voyage, et au neuvième jour elle revint, lui demandant s'il était toujours dans les mêmes intentions.

— Je suis prêt, lui répondit Saïf.

Alors il fit ses adieux à sa famille qui l'embrassait en pleurant, laissa comme toujours le père de Schama gouverneur à sa place, et Khamime, Barnokh, Sadoun-Ezendjé, Akela, Demenhour, Sabiqué, et Maïnoun, membres du conseil des vesirs.

Pendant un mois, le voyage de Saïf-Zuliazan fut plein de fatigues ; ils eurent des ouragans dangereux, des orages effrayans, et quelquefois des bras de mer à traverser ; alors pendant trois ou quatre fois vingt-quatre heures, il n'y avait pas moyen de prendre un seul moment de repos ; arrivée à la fin du mois la pauvre Aquissa pouvait à peine se soutenir ; elle descendit Saïf dans un pays désert et sauvage, lui disant :

— C'est aujourd'hui le dernier jour de mon service, qu'en penses-tu Saïf-Zuliazan ? tu viens de faire à peine la vingtième partie de ton voyage, et tu peux déjà voir à quel point il sera difficile, veux-tu qu'après quelques jours de repos nous retournions à ton pays ? Saïf, au nom de Dieu, de tes amis, de tes enfans, réfléchis, car il est temps encore.

— Retourner ? dit Sultan Saïf, non, non, cela ne peut pas être, laisse-moi sur cette terre, Aquissa, Dieu sera mon guide, et dans un mois tu reviendras me retrouver.

La pauvre voyageuse lui indiqua autant que possible son chemin, et, lui ayant fait ses adieux, le quitta.

Saïf marcha pendant bien des jours dans de grandes terres incultes où il ne rencontra pas un homme, pas même le plus petit animal; c'était un désert complètement mort, et qui ne lui offrit pas même le moindre fruit sauvage pour nourriture; il avait avec lui quelques provisions, mais les provisions finirent et la faim commença à se faire sentir; bientôt un sable mouvant remplaça les terres raboteuses, sur lesquelles il avait marché si longtemps; mais il ne gagna rien au change, cette immense plaine de sable était passablement inclinée, et comme Saïf la remontait, il glissait et reculait à chaque instant, de sorte qu'il faisait trois pas en avant et deux en arrière; cela dura ainsi pendant plus de trois semaines, il était exténué de fatigue et d'inanition, lorsqu'enfin il aperçut devant lui un petit monticule qui, rompant l'uniformité du désert, lui offrait l'espoir de découvrir de là quelque ville, ou du moins quelque habitation; alors il réunit ses forces, reprit haleine, et s'élança avec courage sur le haut du talus; mais quels ne furent pas son désappointement et sa tristesse lorsqu'au lieu du tableau vivant qu'il espérait voir, ses regards se noyèrent dans une mer immense et morne, dont les vagues larges et noires venaient mourir jusqu'à ses pieds.

— Dieu très grand! dit Saïf, n'ai-je donc tant marché ne me suis-je tant tourmenté, tant fatigué, que pour arriver là ? et le cœur plein d'angoisses, il se mit à prier sur le rivage de la mer.

Tandis qu'il priait ainsi, les yeux fixés sur l'espace immense qui se déployait devant lui, il aperçut une ligne blanche qui se dessinait à l'horizon, et grandissait de minute en minute avec une singulière rapidité. Bientôt il reconnut

que c'était un navire, que ses grandes voiles faisaient voler sur la surface de la mer; alors reprenant l'espérance, il remercia Dieu, qui répondait si vite à son appel.

Quand le bâtiment ne fut plus qu'à une petite distance, Sultan Saïf déploya l'écharpe de son turban, et se mit à faire des signaux qui furent entendus par le capitaine, car il détacha une embarcation qui vint prendre Saïf, et le conduisit à bord de ce navire; notre voyageur, lorsqu'il fut questionné par le dit capitaine, ne crut pas devoir lui confier son entreprise fantastique, et se fit passer encore une fois pour un marchand qui avait fait naufrage; il apprit que les gens, avec lesquels il se trouvait, faisaient aussi des voyages de commerce, et revenaient en ce moment de la mer des Indes, d'où ils rapportaient de superbes marchandises, s'arrêtant sur toutes les côtes où ils espéraient pouvoir faire quelque vente ou quelque négoce; lorsque Saïf fut avec eux depuis plusieurs jours, il leur demanda cependant, tout en causant de chose et d'autre, s'ils pourraient lui dire où était le trésor de Soliman, mais on lui répondit qu'on n'avait jamais entendu parler de cette marchandise; Saïf-Zuliazan reconnut bientôt qu'il n'apprendrait rien avec ces gens-là, et que peut-être il n'avancerait guère dans son voyage, car, depuis plus d'un mois, il voguait avec eux sans avoir vu encore aucune terre, et la pauvre Aquissa ne pouvait rien pour lui lorsqu'il était en pleine mer, elle ne pouvait le suivre que par les voies qui lui offraient de temps en temps un peu de repos.

Les semaines se succédèrent encore, et, pour comble de malheur, le capitaine perdit son chemin, il lui devint bientôt impossible de comprendre où il était, et quatre mois se passèrent ainsi dans la plus grande inquiétude, car l'eau et les vivres commençaient à manquer.

Un jour cependant, le pilote cria: « Bonheur, bonheur! voici la terre. » Les voyageurs montèrent sur le pont et au bout de quelques minutes ils distinguèrent une ville assez



grande vers laquelle ils dirigèrent toutes leurs voiles.

Lorsqu'ils furent à quelques brasses de la côte, ils mirent en mer la chaloupe, et descendirent presque tous à terre, car tous éprouvaient le vif désir de se retrouver un moment au milieu de créatures humaines; ils débarquèrent à peu de distance des portes de la ville, et marchèrent, tous enchantés, à travers une riante campagne; mais à peine avaient-ils fait cent pas, qu'au moment où ils admiraient un berceau de fleurs magnifiques, ils virent s'échapper de dessous ce berceau une demi-douzaine de personnages de la hauteur de sept à huit pieds, affreusement laids, et dont la tête ressemblait à celle du chameau.

— Diable, Diable! fit le capitaine, en regardant ces personnages, il paraît que nous n'aurons pas ici une société fort agréable... J'ai bien envie de m'en aller.

— Allons, pas de faiblesse, dit Saïf-Zuliazan, ces animaux-là vous achèteront vos étoffes, et certes, il doit leur en falloir de bonnes pièces pour se vêtir.

Cette considération rendit le courage au marchand; mais pendant ce petit colloque, les naturels du pays s'étaient arrêtés à quelques pas des voyageurs, et, les regardant avec des yeux tout ronds, et ouvrant une bouche aussi large que celle d'un four, ils mirent en avant deux rangées de dents formidables, et firent entendre un ricanement du plus mauvais augure.

A cette vue, à ces accens peu flatteurs, nos trafiquans firent volte-face, galopèrent comme si le feu les poursuivait et se jetèrent dans leur chaloupe, qui les conduisit à leur navire.

Quant à Saïf, lorsqu'il se trouva ainsi abandonné, les hommes-bêtes s'avancèrent sur lui avec empressement; leurs yeux brillèrent comme des lanternes, leurs bouches s'ouvrirent d'une manière encore plus démesurée, et, secouant par un mouvement convulsif leurs têtes d'animal, ils se li-





## VOYAGE AU COUNOUTZ DE SOLIMAX.

LA FIANCÉE DE SAÏF. LA VILLE DES MORTS. LES GÉANS.

Tandis qu'il se mettait ainsi en défense contre ces individus, qui semblaient vouloir le dévorer, l'un d'eux s'avança de nouveau près de Saïf-Zuliazan, et lui dit :

— Ami, que veut dire ce sabre ? tu n'as rien à craindre de nous, si nous avons ri, c'est que nous l'avons trouvé très petit, et très joli dans ta petitesse, et nous avions du plaisir à te voir, c'est la tout; mais pourquoi tes compagnons ont-ils pris la fuite comme des enragés ? et quels sont ces hommes ?

— Ce sont des marchands qui équipent le navire sur lequel je voyage, répondit Saïf, et ces hommes ont eu peur de vous parce que vous riez d'une manière à laquelle nous ne sommes pas habitués.

— Que le Dieu très haut les bénisse ! mais ces hommes ont très bien fait de s'en aller, car nous n'achetons rien à de pareils poltrons.

Là-dessus les habitans du pays conduisirent Saïf à leur Malik, auquel ils racontèrent ce qui venait d'arriver.

— *La baisse alaïk!* (4) dit aussitôt ce Malik à Saïf-Zuliazan, ne t'inquiète pas du départ de tes compagnons, tu seras mieux avec nous qu'avec ces gens-là, et si tu veux absolument continuer ton voyage, nous te trouverons un navire meilleur que celui qui l'abandonne, car il vient beaucoup de marchands négocier sur les côtes de notre île.

Lorsque Saïf eut causé un moment avec le Malik qui se trouvait en nombreuse société, il chercha une place vide pour s'asseoir, et n'en trouvant qu'une, il la prit; cette place était justement celle d'un lutteur renommé, qui recevait en ce moment une audience du souverain, cet homme ne s'était levé que pour dire un mot au Malik, et, voulant s'asseoir de nouveau, il trouva sa place occupée; alors il se mit à crier des injures contre l'étranger et Sultan Saïf demanda :

— Quel est cet homme? et que me veut-il?

— Cet homme, répondit le Malik lui-même, se nomme Sarikh, on dit que c'est un lutteur qui n'a pas son pareil, nul jusqu'à ce jour n'est parvenu à le faire tomber.

— Je serais curieux de lutter avec lui, dit Saïf, si toutefois, Malik, tu veux bien le permettre.

Le souverain demanda aussitôt à cet homme s'il voulait accepter la lutte contre l'étranger; Sarikh se rendit avec empressement à cette invitation, et, se plaçant en face de Saïf, il lui prit la main droite, s'efforçant à la faire tourner en arrière, mais le bras et la main de Saïf restèrent immobiles, et aussi inflexibles que s'ils eussent été de fer. Lorsque Sarikh eut renoncé à ce premier moyen, Saïf-Zuliazan lui dit :

— A mon tour, maintenant.

Et, prenant la main de son adversaire, il lui tourna le bras derrière les épaules, avec une telle dextérité que Sarikh

en eut presque les os démis, et que la douleur lui fit mettre un genou en terre, mais aussitôt il se releva furieux, et, de sa main gauche, lança un soufflet si violent à Sultan Saïf, que celui-ci crut voir des étincelles briller devant ses yeux.

A cette insulte sanglante, Saïf-Zuliazan tira son sabre et abattit la tête du lutteur insolent.

Quelques-uns des témoins de cette scène tragique voulurent se jeter sur Saïf pour l'arrêter, mais le Malik leur dit :

— Ne touchez pas à cet étranger car c'est un homme brave, et Sarikh était un personnage grossier et sans éducation, qui a mal agi envers lui; d'ailleurs cet homme me plaît, et je désire de tout mon cœur qu'il puisse rester auprès de nous.

En effet, Saïf-Zuliazan passa encore plusieurs mois dans cette île sans trouver les moyens d'en sortir, car on lui promettait de lui donner avis des navires qui viendraient à la côte, mais on prenait au contraire tous les soins possibles pour qu'il ne s'aperçût pas de leur approche; bientôt cependant il s'occupa d'assurer lui-même son départ en allant tous les jours et plusieurs fois dans la journée jeter un coup d'œil sur la mer; alors le Malik, voyant cela, s'avisant d'un autre moyen, qui selon ses idées devait retenir volontairement Saïf dans leur pays. Il fit appeler Rabbia; c'était un vieillard savant qu'il avait fait venir d'un pays lointain pour donner des leçons à sa fille.

— Rabbia, lui dit-il, tu sais combien ma fille est belle, et combien par tes soins elle a été bien élevée: je veux la donner en mariage à Saïf, et c'est toi que j'ai choisi pour aller apprendre à cet étranger tout son bonheur, je veux absolument que ce mariage se fasse, tu m'as compris?

— Oui, Malik Azaman, répondit le vieux Rabbia, et sans perdre de temps il se rendit chez Saïf, auquel il annonça



l'offre du Malik, et fit l'éloge le plus pompeux de la jeune fille.

— Mais comment les femmes pourraient-elles être belles ici ? dit Saïf, les hommes y sont si laids !

— Je te répète, répondit le vieillard, que la fille du Malik en fait de beauté n'a pas sa pareille, ni dans ce pays, ni nulle part ailleurs.

Alors Saïf se dit en lui-même : « Au fait, voilà déjà si longtemps que je m'ennuie en ce pays, que je puis bien, si l'occasion s'en présente, m'amuser un peu avant mon départ; cela ne m'empêchera pas de me sauver sur le premier navire, et certes je n'emmènerai pas ma princesse au *couvent* de Soliman.

D'après ces réflexions, Saïf accepta le mariage, et Rabbia s'en alla rendre compte au Malik de l'heureux succès de son ambassade; le bon souverain, tout enchanté, ne voulut pas remettre l'affaire au lendemain, il fit assembler les vesirs et les juges, et le jour même qu'on lui avait proposé ce mariage, Saïf-Zuliazan devint l'époux de la princesse.

La jeune fille avait la tête entièrement couverte par une étoffe de soie, et quand Saïf fut seul avec sa femme, il lui prit la curiosité bien naturelle de voir son visage, et porta la main (non sans quelque émotion) sur ce voile si bien fermé; la princesse alors se mit à sourire, peut-être pour montrer sa beauté. . . , mais quel ne fut pas l'effroi du Sultan, habitué à voir les charmantes bouches de Schama et de Maniatanoufous, lorsqu'il vit grimacer devant lui, une gueule véritable et des dents presque aussi grandes que celles qui l'effrayaient chez les hommes ! Saïf laissa vivement retomber le voile, puis, s'en allant dans un coin de la chambre opposé à celui où se trouvait sa jeune épouse, il se mit à faire sa prière, comme il est d'usage parmi les Musulmans lorsqu'ils viennent d'épouser une femme ; cette prière fut longue, et lorsqu'il eut fini la première, il en recommença une

seconde, puis une troisième, et ainsi de suite, jusqu'à ce que le jour parut. Alors Saïf-Zuliazan quitta la chambre nuptiale, et se rendit en hâte chez le vieux Rabbia.

— Que signifie cette mauvaise plaisanterie? lui dit-il, tu me fais épouser une fille qui n'est pas de notre espèce, car elle appartient plutôt à l'espèce de cet animal difforme qui traverse avec nous nos déserts, et je te dirai que je n'aime guère qu'on mente aussi effrontément que tu l'as fait en me jurant qu'elle n'avait pas sa pareille en beauté.

— Maître, dit Rabbia, je te prie de ne pas m'en vouloir, car le Malik m'avait donné l'ordre de te décider à ce mariage, et quant aux paroles avec lesquelles je t'ai peint la beauté de la fille, je puis les répéter une à une sans mentir; je t'ai dit qu'elle n'avait nulle part sa pareille en beauté; car l'opinion générale dans ce pays, c'est qu'elle est la plus belle fille du royaume, et partout ailleurs, tu sais que la beauté des femmes ne ressemble nullement à celle de notre princesse, je pouvais donc dire avec raison qu'elle n'avait pas sa pareille.

— Allons, maître Rabbia, il paraît que tu es passé maître en fait de fourberie, et si ce sont là les leçons que tu donnes à ton élève, je ne doute pas que ses vertus ne soient aussi distinguées que sa figure. Mais, ce qu'il y a de plus clair dans tout ceci, c'est qu'il me faut partir au plus vite.

— Et moi aussi, je me sauve avec toi, dit Rabbia, car l'éducation de la princesse est depuis longtemps terminée, et je commence à m'ennuyer terriblement ici, mais il nous faut attendre une occasion; patience donc pour quelques jours.

— Patience! la chose est peu difficile pour toi, dit Saïf, mais pour moi! Dieu très haut, que vais-je faire?

Le soir étant venu cependant, il fallut retourner au sérail. Saïf-Zuliazan entra dans l'appartement de sa femme, et se mit encore à faire sa prière qui dura jusqu'au jour,

puis il alla chez Rabbia et tous les deux furent se promener sur le rivage de la mer.

— Fasse le Dieu très haut, dit alors le vieillard, qu'il nous arrive bien vite un navire, car je vois que je n'ai réussi qu'à moitié dans mon entreprise ! la chaste épouse ira se plaindre au Malik, et c'est moi qui porterai la peine de ton peu de goût pour les dents de chameau.

— Cherchons bien, dit Saïf, ne vois-tu rien venir sur la plaine liquide ?

Mais pas une voile ne parut et tandis que nos deux étrangers attendaient ainsi leur délivrance, la jeune princesse, impatientée en effet des interminables dévotions de son nouvel époux, se rendit auprès du Malik, et lui dit :

— Mon père, tu m'as fait accepter la main d'un inconnu, mais je crois que cet inconnu est peu sensible à l'honneur que tu veux bien lui faire, car il prie Dieu du soir jusqu'au matin, se promène du matin jusqu'au soir, et ne m'a pas encore adressé la parole.

Dès que le Malik eut entendu ceci, il envoya chercher Rabbia.

— Pourrais-tu m'expliquer, lui dit-il, la conduite de Saïf-Zuliazan ? est-ce que par hasard il trouverait ma fille laide ?

— Non, Malik Azaman, répondit Rabbia, mais dans nos contrées, l'usage veut qu'un nouveau marié se mette en prières pendant sept nuits de suite, et ce n'est qu'après ce terme prescrit, qu'il peut s'occuper de sa femme.

— Tu vois, ma fille, dit alors le Malik en se retournant vers la princesse, tu ne dois pas en vouloir à Saïf, c'est un usage de son pays ! patience..., et tu auras pour mari un charmant cavalier, courageux et savant en toute chose.

— J'aimerais mieux qu'il fût un peu moins savant, et un peu plus aimable, pensa la jeune femme, puis elle se retira dans sa chambre, ou bientôt après Saïf-Zuliazan vint la retrouver.



Mais cette nuit, comme les autres, il pria sans même une seule fois retourner la tête en arrière.

Le lendemain, dès le point du jour, il courut en hâte chez Rabbia.

— Vite, vite, lui dit-il, maintenant il faut nous sauver dans le premier bateau venu; hier au soir quand je suis entré dans sa chambre la princesse avait les yeux découverts, et ces gros yeux se sont fixés sur moi avec une expression de tendresse dont je tremble encore, moi, qui ne tremble pas souvent.

— Que veux-tu, dit le vieux docteur, chacun a sa faiblesse et sa force! et tu as peur de ce qui est laid, comme d'autres ont peur de ce qui est brave.

Bientôt à force de chercher sur le rivage, ils trouvèrent un assez grand bateau de pêcheur, l'achetèrent, et déployant les voiles ils se mirent en mer immédiatement, dans l'espoir qu'ils parviendraient enfin à rencontrer quelque grand navire qui les conduirait sur le premier continent; de là le vieux Rabbia retournerait dans son pays, tandis que Saïf-Zuliazan espérait y revoir Aquissa, qui, depuis plus d'une année, s'était trouvée dans l'impossibilité de parvenir jusqu'à lui.

Ils voyagèrent ainsi pendant plusieurs jours et plusieurs nuits, lorsqu'enfin au neuvième jour ils aperçurent un bâtiment magnifique, armé de toutes ses voiles; ils n'en étaient qu'à une faible distance et se dirigeaient de toutes leurs forces vers ce beau navire, lorsqu'un vent d'orage s'éleva tout d'un coup, la mer s'enfla, le ciel devint noir, la bourrasque s'empara bientôt de leur faible barque, et, en moins d'une demi-heure, elle fut brisée en morceaux; alors Saïf-Zuliazan et son compagnon parvinrent à s'emparer chacun d'une planche, et se soutinrent ainsi sur les vagues; l'orage avait éloigné le grand navire, il sépara également nos deux voyageurs; l'un s'en fut à droite et l'autre à gauche.



Quant à Saïf les vagues le roulèrent ainsi pendant trois jours et trois nuits, lorsqu'à la fin du troisième jour il se sentit emporté par un courant extraordinaire qui l'entraîna rapidement vers un golfe étroit, et taillé en forme d'entonnoir, dans lequel les eaux de la mer descendaient avec précipitation, et se jetaient dans un passage miné sous les roches, comme si elles s'engouffraient dans l'enfer. Saïf, arrivant bientôt au fond de cette anse alla plusieurs fois au gré des brisans frapper et reffrapper contre des rescifs aigus; et, couvert de blessures, les os broyés et plus qu'à moitié mort, il allait enfin disparaître dans l'abîme, lorsqu'il se sentit enlever tout-à-coup dans les airs, et il perdit connaissance au moment où il aurait pu revenir à la vie.

Lorsque Saïf retrouva l'usage de ses sens, il était auprès d'Aquissa qui, l'ayant encore une fois arraché à sa perte, l'avait couché sur un lit de feuillage, et depuis déjà plusieurs heures le veillait et lui donnait des soins; dès que son malade put lui répondre, Aquissa lui dit :

— Eh! bien, Saïf, ne serais-tu pas enfin découragé de ce voyage impossible? tu en as fait à peine le quart et voici bientôt deux ans que tu es parti, et tu vois les calamités qui fondent sur toi, je t'en supplie, maître et ami, ne sacrifie pas ton existence à une chose qui n'en vaut pas la peine; retournons il est temps encore.

— Tu sais bien, ma sœur, que ce sont là des paroles inutiles, lui répondit Saïf d'une voix faible encore, veux-tu que j'abandonne une entreprise, pour laquelle j'ai déjà tant souffert? et que par crainte de la mort je laisse périr un serviteur tel qu'Aïroud? pensons plutôt à repartir dès que je pourrai supporter le grand air; pendant un mois je voyagerai sur ton épaulé, et au bout de ce temps j'aurai repris la force de marcher.

En effet, peu de jours après cette conversation, la grande Aquissa se remit en route avec Saïf-Zuliazan, le faisant des-

cedre pour se reposer, chaque fois qu'il ressentait la moindre fatigue, puis la fin du mois étant arrivée, elle s'arrêta dans un pays fertile, indiqua minutieusement à Sultan Saïf le chemin qu'il devait suivre afin d'éviter la mer, lui promit de le suivre autant que possible, et après quelques heures de repos, elle le laissa sur la terre et remonta dans les airs.

Saïf marcha pendant plusieurs jours, traversant de temps à autre quelques habitations, et quelquefois perdant la direction que lui avait recommandée Aquissa, lorsqu'il traversait des montagnes où nulle route n'était tracée.

Un jour, comme il cheminait ainsi à l'aventure, il vit venir à lui comme une sorte de nuage qui volait dans l'espace, puis ce nuage toucha la terre et peu à peu changeant de forme il offrit bientôt les proportions d'un géant d'une immense grandeur, et dont les yeux ardaient comme du feu. Lorsque ce géant ou ce génie fut auprès de Saïf, il demanda :

— Qui es-tu ? et quel est ton nom ?

— Je suis étranger dans ce pays, dit Saïf, et mon nom est Saïf-Zuliazan.

— Saïf-Zuliazan ! répéta le colossal personnage, ah ! maudit, voilà plus de dix ans que je te cherche, car c'est toi qui as tué mon frère Moukhtatif; eh bien, prends ce qui t'est destiné depuis si longtemps !... et comme il ach evait ces paroles le géant avançait la main pour écraser Sultan Saïf ; mais celui-ci avait tiré son sabre, et d'un seul coup il abattit l'immense bras qui s'étendait vers lui et qui tomba sur la terre comme un mât de navire que la foudre vient de briser.

— Tu m'as tué, bâtard ! s'écria le colosse en s'éloignant aussitôt, mais si j'en reviens, ma vengeance te suivra jusqu'au fond des enfers.

Sultan Saïf vit alors le géant s'élever à quelques toises au-dessus du sol, et cheminer lourdement et avec lentement comme une nuée d'orage.

— Voici encore un nouveau danger qui vient tomber sur

moi, dit Saïf, ce maudit géant peut saisir le moment où je suis endormi, pour me jeter d'en haut quelque pierre, essayons de le suivre, et de le surveiller.

Et Saïf-Zuliazan, marcha tout le jour dans la direction que lui traçait le colossal géant, qu'il voyait toujours devant lui comme un nuage noir, mais quand l'ombre de la nuit eut effacé toute chose à ses yeux, il pensa que le géant n'y verrait pas plus que lui, et s'endormit tranquillement sur la terre.

Le lendemain, ne voyant plus nulle part son nuage sombre, il se mit à marcher au hasard, et aperçut une ville à laquelle il arriva peu de temps après; il parcourut tous les quartiers et toutes les places de cette ville sans y rencontrer personne, ni même entendre aucun bruit, il semblait que ce fut un vaste tombeau; Saïf très étonné marchait toujours à travers ces rues solitaires, dont les maisons lui paraissaient aussi être désertes, et bientôt, il se résolut à pénétrer dans une de ces maisons; la porte n'était fermée que par un loquet; Saïf entra sans difficulté, visita cette habitation depuis les caves jusqu'au toit, les meubles, les ustensiles, les provisions même étaient disposés comme si les habitans venaient de sortir pour une promenade, il quitta cette première, entra dans une autre et ensuite dans plusieurs; partout il trouva la même solitude, le même silence de mort, et partout les mêmes traces d'une occupation récente; après s'être un moment reposé dans une de ces maisons désertes, il allait enfin quitter la ville, lorsqu'il vit une femme très grande qui marchait tristement à travers les rues silencieuses.

Lorsque Saïf fut auprès de cette femme, elle lui dit :

— Etranger, que viens-tu faire ici? tu ne crains donc pas le géant Barkalami? s'il n'était pas malade, cependant, il t'aurait déjà tué comme il a fait avant hier de tous les habitans de cette ville.

— Cet infâme géant est donc celui auquel j'ai coupé le bras hier matin? dit Saïf.



— Comment, c'est toi qui nous a délivrés de ce monstre ? s'écria la femme, que ta main soit bénie, et qu'elle achève ce qu'elle a commencé, car le géant n'est pas mort, il pourrait guérir peut-être, et couvrir de nouveau la terre de ses crimes, il faut donc qu'il meure; sache que je suis génie, je me nomme Anissa, et j'aimais les habitans de cette ville, mais je n'ai pu les protéger contre cet assassin qui les a tous massacrés, puis en a fait un grand feu dans la plaine, c'est à la lumière de ce feu qui pendant toute une nuit éclairait à plusieurs lieues les montagnes, que je suis arrivée jusqu'ici, et depuis vingt-quatre heures je pleure sur cette ville de morts; cependant hier j'ai eu un moment de satisfaction, lorsque j'ai vu revenir le meurtrier presque mourant; il s'est enfermé dans son château qui est ici à quelque distance, et si tu es disposé à le tuer, je puis t'en indiquer le moyen.

— Assurément, dit Saïf, partons sans perdre une minute, car un monstre pareil doit être anéanti comme un serpent venimeux.

Anissa conduisit aussitôt Saïf à la porte d'une tour très antique, et lui dit :

— Là-haut tu trouveras un sabre, la seule arme dans ce monde avec laquelle on puisse tuer Barkalami; nous autres génies nous ne pouvons ni entrer dans la tour, ni toucher à ce sabre : va; je t'attends ici.

Saïf-Zuliazan monta, puis redescendit peu de temps après avec le sabre indiqué; sa compagne et lui se dirigèrent alors vers le château du géant; lorsqu'ils furent arrivés à ce château, ils en trouvèrent les portes ouvertes, car tous les serviteurs qui détestaient leur maître, en le voyant arriver malade, s'étaient enfuis. Saïf n'eut pas la moindre peine à trouver le blessé, dont les rugissemens semblables à ceux d'un lion, retentissaient dans le silence des galeries désertes; il le vit couché n'ayant plus la force de se tenir debout, et levant à deux mains son sabre, après avoir invoqué le Très-Haut,



il lui en déchargea sur la tête un coup si terrible que la mort du géant fut immédiate, et que le feu, enveloppant le corps tout entier, l'eut en quelques minutes réduit en cendres.

Lorsque Saïf-Zuliazan redescendit dans la cour, Anissa lui demanda où il voulait aller.

— Je vais au *counoutz* de Soliman, dit Saïf.

— Et moi, reprit Anissa, j'y veux aussi aller; après ce que tu viens de faire je te suivrai partout.

Ils se mirent alors en route tous les deux, et à quelque distance du château, Anissa fit remarquer à Saïf une montagne de cendres et des ossemens calcinés.

— Ce sont là, dit-elle, les restes des malheureux habitans de cette ville.

Et Saïf s'applaudit davantage encore de l'action qu'il venait d'achever.

Ils voyagèrent pendant trois jours dans la solitude, puis au bout de ce terme ils virent le chemin qu'ils suivaient se partager en deux parties.

— Ne prenons pas le chemin de gauche, dit vivement Anissa, car il conduit au château d'un génie qui m'a demandée en mariage et que mon père a refusé.

— C'est justement le chemin de gauche qu'il me faut prendre, dit Saïf.

— Je crois en vérité que tu aimes un peu la contradiction, poursuivit Anissa.

Puis elle ne dit plus rien, et en moins d'une heure, ils furent à la porte du château de géant Arniche.

Saïf-Zuliazan et Anissa entrèrent dans ce château, le géant ne vit d'abord que Sultan Saïf, et se levant tout en colère, il lui dit :

— Homme, d'où viens-tu? que viens-tu faire ici?

Mais aussitôt qu'il eut aperçu Anissa, il se radoucit et changeant de ton il se mit à prier Saïf.

— Oh ! je t'en supplie, lui dit-il, donne-moi cette femme, car je l'aime !

Saïf lui répondit :

— Cette femme est à moi, je l'ai délivrée du géant Barkalami.

— Vraiment ? dit Arniche, et comment donc as-tu fait pour cela ?

— J'ai tué le géant, comme j'avais fait jadis de son frère.

A cette réponse, le prétendant d'Anissa fixa ses yeux sur Saïf, avec crainte et respect, puis il reprit :

— Eh ! bien, tu es un trop grand héros pour vouloir garder pour toi cette pauvre femme ; donne-la-moi, et je serai à toi pour toujours, jusqu'à la mort je te dévouerai mes services.

— Je veux bien, si elle y consent, te donner Anissa, répondit Sultan Saïf, mais je te demanderai en retour une chose ; ce serait de devenir musulman.

Arniche accepta cette croyance, et bientôt après eurent lieu les noces du géant et d'Anissa, qui se marièrent selon la coutume des génies de leur ordre.

Saïf resta quelques jours encore auprès d'eux, puis il parla de repartir.

— Où désires-tu aller ? demanda le géant.

— Au *counoutz* de Soïman : que le salut soit sur lui ! répondit Saïf.

— Eh ! bien, monte sur mon épaule, poursuivit Arniche, et je te conduirai partout où tu voudras aller.

Saïf sauta sur l'épaule du géant, qui bientôt monta, monta, dans l'espace, et s'éleva enfin à une telle hauteur, que le pauvre Saïf se sentit dévoré par le soleil.

— Descends un peu, dit-il à son porteur, car je brûle ici.

Mais le géant ne répondit pas, et monta davantage encore.

— Au nom du ciel, reprit Saïf, tu ne m'entends donc pas ? je te prie de descendre.

Le géant resta muet, et monta encore un peu; notre voyageur, à moitié roti, allait se mettre en colère, quand le maudit géant qui, sans doute, souffrait aussi du soleil, se détourna de sa direction pour entrer dans une espèce de nuage; c'était un nuage de soufre dont l'odeur faillit étouffer le malheureux Saïf-Zuliazan.

— Vite! vite! s'écria ce dernier, tâche d'aller vite afin que nous sortions de cet enfer.

Le géant garda le silence, et ralentit son allure.

— Allons, poursuivit Sultan Saïf, le voilà qui plane comme à plaisir dans cette atmosphère empestée; alors, à bout de patience, il apostropha son géant avec toute la vivacité que lui permettait sa position, lui demandant au moins l'explication de sa conduite, mais Arniche resta aussi impassible que s'il eût été sourd et muet; alors notre pauvre Sultan comprit qu'il était dans la dépendance entière de ce mauvais génie et qu'il fallait attendre et se confier à la providence; il cessa complètement de lui parler, et le géant redescendit un peu de lui-même, et sortit de son nuage de soufre; enfin après un insupportable voyage de trois jours et trois nuits, il parut fatigué et voyant que Saïf ne lui disait plus rien, il descendit sur terre pour s'y reposer.

Le pays, dans lequel se trouvèrent nos voyageurs, était riant et fertile, plein d'arbres verts, de fleurs odorantes, et de jolis oiseaux dont le chant merveilleux jeta Sultan Saïf dans une sorte de ravissement; après les désagréments qu'il venait d'éprouver il se crut dans un paradis, et allait oublier les griefs contre son géant, lorsque celui-ci lui demanda :

— Que puis-je faire maintenant pour ton service?

— Géant maudit, lui répondit Saïf, pourquoi pendant tout le voyage n'as-tu jamais voulu me répondre quand je t'ai parlé? Pourquoi faisais-tu sans cesse le contraire de ce que je te demandais?



— Ah! lui dit Arniche, c'est que j'avais oublié de te prévenir d'une petite chose. Nous appartenons à une espèce de génies qui, dès que nous sommes en route dans les airs, perdons l'usage de la parole; ensuite nous faisons instinctivement et sans le vouloir tout le contraire de ce qu'on nous demande.

— Et tu as oublié de me prévenir de cette petite chose! répéta Saïf, ainsi donc si j'avais continué à te prier de descendre, tu m'aurais fait brûler au feu du soleil!—Si je t'avais recommandé de me bien tenir, tu m'aurais jeté sur la terre! c'est en effet une toute petite chose, et il ne vaut pas la peine d'en parler, cependant, comme je désire arriver au terme de mon voyage, il vaut mieux en revenir à un moyen beaucoup plus long sans doute, mais aussi beaucoup moins dangereux et je continuerai à cheminer pédestrement comme les créatures de mon espèce.

— Ya! Sidi, lui dit Arniche avec une sorte d'inquiétude, si tu as compris ce que je viens de te dire, tu dois bien penser que je ne t'ai pas mis sur ta route; je t'ai conduit en sens inverse du trésor de Soliman, et nous sommes absolument à l'autre pôle, au *Savè Sabïa veh faleki Kaf* (1).

— Que tous les feux de la terre et du ciel te brûlent jusqu'aux os, géant d'enfer! s'écria Saïf-Zuliazan, quelle maudite fantaisie t'a donc passé par la tête de te mêler de mon voyage?

Après lui avoir laissé un moment exhaler sa colère, le géant Arniche offrit de nouveau à Sultan Saïf son dévouement et ses services, l'assurant que maintenant qu'il était prévenu il n'y avait pour lui aucun danger; il le pria seulement de lui dire au moment du départ où il désirait être conduit, et de ne point parler pendant la route, de peur de se tromper.

— Eh! bien, puisqu'il en est ainsi, dit Saïf-Zuliazan, fais

(1) La septième partie de la terre, et le cercle de Kaf.



attention que je désire aller au *Savè Sabia faleki kaf*.

Le géant se mit à rire.

— Très bien, dit-il, te voilà dans les usages de notre race.

Puis il prit Saïf, et pendant trois jours ils firent de nouveau le chemin qu'ils avaient fait; Saïf-Zuliazan ne dit pas un mot dans la crainte de faire une bévue, et le quatrième jour au matin, ils arrivèrent au château du géant qui maintenant se trouvait sur leur route.

Saïf se reposa là, pendant quelques jours, et quand il parla de repartir, Anissa, la femme du géant, lui demanda la permission d'être du voyage; il y consentit volontiers, et tous les trois se mirent en route se dirigeant vers le *counoutz* ou trésor de Soliman.

Les deux géans, l'homme et la femme, portèrent alternativement Saïf, ils purent ainsi voyager pendant quinze jours sans presque s'arrêter, mais au bout de ce terme ils descendirent dans une île charmante pour y prendre quelques heures de repos; bientôt la fatigue leur envoya le sommeil, et ils s'endormirent sous un arbre, tandis que Saïf s'avança dans l'île, pour réveiller un peu par une promenade ses membres engourdis, depuis longtemps dans l'immobilité.

Après avoir marché longtemps, il revint auprès de ses amis, et, s'approchant d'eux pour les réveiller, il s'aperçut qu'ils étaient morts, et comme il regardait autour de lui avec étonnement, il vit à quelque distance Aquissa, qui lui dit:

— C'est moi qui ai tué ces géans.

— Et pourquoi? quel crime ont-ils commis? dit Saïf.

— Ils t'auraient perdu, répondit Aquissa, car il est absolument impossible qu'un homme, habitué à demander directement ce qu'il lui faut, puisse apprendre tout d'un coup à parler en sens inverse de ses besoins ou de ses désirs.

— Je pouvais au moins m'abstenir de parler, dit Saïf, d'ailleurs ne pouvais-tu pas me prendre toi-même, au lieu de tuer ces pauvres gens ?

— Ils nous auraient poursuivis de leur vengeance, dit la voyageuse, tu ne sais pas encore à quel point ces races sont jalouses de leur proie.

— C'est bien toi plutôt qui es jalouse, dit Saïf, mais ton zèle t'emporte toujours trop loin, et je n'aime pas les meurtriers, il valait mieux me laisser mourir que de tuer des créatures innocentes, et je ne veux pas, malgré moi, être protégé de la sorte, ainsi donc, adieu Aquissa, je n'ai plus besoin de tes services, et je me confie en Dieu seul, qui ne m'abandonnera pas.

— Saïf, dit la pauvre voyageuse, dont les yeux se remplirent de larmes, je suis bien malheureuse d'avoir pris à tâche de te servir et de t'aimer, car tout ce que je fais pour assurer ton existence m'attire tes reproches et ta haine; faut-il donc me résigner à te perdre, ou par la mort, ou par l'exil dont tu paies chaque fois mon dévouement ?

— Oui, oui, répéta Saïf-Zuliazan, à qui ces dernières paroles venaient de rappeler le meurtre de sa mère, oui, certes il vaut mieux me laisser mourir, que de me préserver comme tu l'as fait jusqu'ici. Je te l'ai dit, Aquissa, va-t'en, je ne veux plus te voir.

Alors la grande voyageuse s'éloigna pleine de tristesse tandis que Sultan Saïf donnait une larme aux pauvres géans morts à son service.



## VOYAGE AU COUNOUTZ DE SOLIMAN.

TAQUEROURE. LA VILLE DES SAHIRS. LE CHEVAL DE PERLE.

Lorsque Saïf-Zuliazan fut absolument seul dans son île, il se mit à réfléchir sur sa position; privé d'Aïroud et d'Aquissa, qu'il venait d'affliger cruellement, il se trouvait réduit à ses propres moyens pour achever une route si longue encore, et dont il ne connaissait pas même la direction; alors il se mit à marcher sur la providence de Dieu, traversant les déserts et les montagnes, allant jour et nuit, et se reposant peu; cela dura pendant six mois entiers sans aucun incident remarquable.

Comme il marchait ainsi depuis six mois, il vit un jour s'élever au loin un château-fort, d'une hauteur immense, et dont les nombreuses tourelles allaient se perdre dans les nuages, il se dirigea immédiatement vers ce château dont il trouva la grande porte ouverte; Saïf s'arrêta un moment sur cette porte, et cria :

— Holà hé! habitans de ces lieux !

Il répéta cet appel trois fois, mais personne ne lui répondit; alors il entra dans la cour, et aussitôt qu'il fut entré, la porte se referma d'elle-même sur lui. Saïf monta un assez bel



escalier pratiqué dans une des tourelles, et après avoir traversé quelques galeries, il trouva un appartement dans lequel il vit quatre chambres de couleurs différentes, l'une verte, l'autre bleue, la troisième jaune, et la dernière, couleur de feu.

Les meubles et tous les ornemens de ces chambres, qui étaient fort élégantes, étaient de la même étoffe que les tentures, et dans chacune d'elles se trouvait une table servie avec luxe dont tous les couverts et les coupes étaient en argent; les mets choisis qui garnissaient les tables étaient très chauds, ils exhalaient une odeur succulente, et venaient évidemment d'être servis; cependant on n'apercevait pas l'ombre d'un serviteur dans tout le château. Saïf, qui depuis si longtemps n'avait pas fait un repas convenable, ne sut pas résister à l'invitation de ces tables magiques, il s'assit un moment à l'une, un moment à l'autre, et mangea un peu de ce qu'il y avait sur chacune des quatre; puis il se mit à regarder vers la campagne par la fenêtre de la chambre rouge, et aperçut quatre cavaliers qui arrivaient directement au château. Lorsque ces hommes furent à peu de distance, Saïf remarqua que l'équipage et l'habillement de chacun d'eux répondaient à la couleur de chacune des quatre chambres.

Lorsque ces cavaliers furent entrés dans le château, l'un d'eux dit aux autres :

— Notre ennemi doit être ici, puisque nous avons trouvé la porte fermée: maintenant il aura donné dans le piège, il se sera mis à manger et à boire, et nous allons pouvoir nous en emparer le plus facilement du monde.

— Oui, mais nous allons d'abord manger nous-mêmes, s'écria l'un des châtelains; j'ai un appétit d'enragé, et je me sens très incapable de faire la moindre besogne avant d'avoir apaisé ma faim.

Saïf, qui se défait un peu du mystère de ce château, avait

écouté à la porte, et entendu cette conversation ; aussitôt il se jeta dans une armoire dont il prit la clef à l'intérieur, espérant que pendant le souper de ces jeunes seigneurs, il en apprendrait davantage. Ils vinrent justement se placer à la table de la chambre où se trouvait Saïf ; c'était la chambre rouge et bientôt le cavalier rouge se mit à faire boire ses camarades et à leur raconter des histoires afin de prolonger le repas : lorsque les trois châtelains eurent mangé et bu outre mesure ils oublièrent complètement leur ennemi, et le cavalier rouge les prenant alors l'un après l'autre, les conduisit chacun dans son appartement ; puis, lorsqu'il se trouva seul dans sa chambre, il s'approcha de l'armoire en disant :

— Sois le bienvenu, ya ! Saïf-Zuliazan, tu peux sortir.

Saïf ouvrit l'armoire, et salua le cavalier qui lui dit :

— Tu sauras, étranger, que nous ne sommes pas des hommes, mais des femmes, nous sommes les quatre filles de Hakime Chaïban, vesir de Sofiman-ben-Davoud.

— Et pour quelle raison tes sœurs veulent-elles ma mort ? dit Saïf.

— Voici, lui répondit Taqueroure (c'était le nom du cavalier rouge) : notre père possède un sabre merveilleux, sur lequel est écrit un talisman ; ce sabre a la propriété, lorsqu'on le tire de son fourreau, de lancer des flammes contre les génies et les magiciens, et de les tuer infailliblement jusqu'à la distance d'une lieue ; dans l'espoir de laisser ce talisman précieux à un fils, mon père s'est marié quatre fois, mais il n'a jamais eu que nous autres, quatre filles, et il interrogea la science antique pour savoir ce que, à sa mort, il devrait faire du sabre qu'il tenait de ses ancêtres.

La science antique lui répondit qu'un homme étranger, du nom de Saïf-Zuliazan, deviendrait avant la fin de la troisième année le possesseur de ce trésor. Alors notre père, pour combattre ce fâcheux augure, nous fit construire ce château

sur la route que tu devais suivre, et tous les jours depuis plusieurs semaines des tables servies t'attendaient pour te retenir et t'occuper dans le cas où nous serions absentes au moment de ton arrivée, comme la chose a eu lieu en effet.

— Et à quoi dois-je attribuer l'intérêt que tu me témoignes aujourd'hui ? dit à la jeune femme Saïf-Zuliazan.

— Cette nuit dernière, reprit Taqueroure, j'ai vu en rêve un vieillard qui m'a dit : « Saïf-Zuliazan arrivera demain ; ton père croit pouvoir traverser les desseins de Dieu, mais si Dieu veut que le sabre appartienne à Saïf, ton père pourra-t-il l'empêcher ? tâche plutôt de faciliter à l'étranger cette entreprise, car Dieu veut que tu sois son épouse, et que tu adoptes sa croyance, qui te conduira dans le droit chemin. »

Et maintenant, poursuivit Taqueroure, que faut-il faire pour prendre ta religion ?

Saïf-Zuliazan lui enseigna ce qu'il faut croire et dire pour être musulmane, puis ils quittèrent ensemble le château, laissant les trois autres sœurs endormies par le vin et marchèrent dans l'obscurité de la nuit vers les lieux, où se trouvait le sabre de Hakime Chaïban.

Le lendemain, aux premières lueurs du jour, Saïf vit de quelque distance devant lui quelque chose, qui n'était pas le soleil, et qui cependant resplendissait comme le soleil.

— Qu'est-ce que ceci ? demanda-t-il à sa compagne.

— C'est, lui répondit-elle, le dôme de Hassaf-ben-Barkhia, ancien vesir de Soliman-ben-Davoud.

En avançant plus près, Saïf vit que c'était un dôme immense dont la porte était entièrement dorée ; sur cette porte s'élevait un aigle dont les ailes ouvertes étaient de diamans et autres pierres précieuses, et qui tenait suspendues à son bec les clefs d'or qui ouvraient le temple.

Taqueroure lui dit alors :

— Maintenant, pour entrer dans ce temple, il faut que



tu en prendras les clefs ; pour cela il te faut aller à la grande porte, et tu compteras soixante pas depuis cette porte en suivant les murs du dôme à gauche ; arrivé au soixantième pas, tu te mettras à creuser la terre et là tu trouveras un arc, et quatre flèches, prends-les et reviens ensuite me trouver.

Saïf partit, trouva toute chose comme Taqueroure lui avait dit et revint bientôt la trouver avec l'arc et les flèches.

— Maintenant, lui dit la fille de Hakime Chaiban, il te faut lancer une de ces flèches à la tête de l'aigle, mais fais attention de bien viser, car c'est très important, nous n'avons que quatre flèches ! Si l'aigle est atteint, il jettera un cri et laissera tomber les clefs du temple.

Saïf-Zuliazan prit son arc, ajusta bien la tête de l'aigle, et lança la flèche, mais la flèche passa près des ailes éblouissantes, et, sans avoir touché l'oiseau, s'en alla tomber sur la terrasse.

Alors une voix, partant de l'intérieur du dôme, fit entendre ces paroles :

— Homme imprudent ! sais-tu bien que ces flèches représentent le temps qui te reste à vivre, ainsi tu viens de perdre le quart de ton existence, ne continue pas, car ce jeu est mortel.

Saïf, sans écouter cet avertissement, prit la seconde flèche et visa l'oiseau, mais cette fois encore elle passa outre et alla rejoindre l'autre sur la terrasse.

Et la voix sur un ton plus élevé dit encore :

— Homme téméraire ! voici que tu as perdu la moitié de ta vie ! renonce donc à cette pensée affreuse d'ouvrir le temple, poursuis ton chemin.

Mais Taqueroure dit à Saïf :

— Encore cette troisième flèche !

Saïf la prit, la lança, et manqua le but.

Pour cette fois la voix du temple devint comme un roulement de tonnerre.



— Homme audacieux! s'écria-t-elle, tu joues maintenant le reste de ta vie, arrête-toi, ou tu es perdu.

Taqueroure se dit alors: « Peut-être n'est-ce pas là ce Saïf-Zuliazan qui doit prendre le talsame! »

Et s'adressant à lui:

— Saïf, poursuivit-elle, c'est assez; maintenant partons, ne risque pas ta vie pour une chose incertaine.

— Si mon Dieu t'a parlé, ce n'est pas une chose incertaine, dit Saïf, et prenant des mains de Taqueroure la quatrième flèche il la lança sans presque viser, sur la foi du créateur de toute chose.

La flèche alla directement à la tête de l'aigle; celui-ci, en recevant le coup, laissa tomber à terre sept clefs en or; puis il prit son vol en faisant sept fois le tour du temple.

Saïf-Zuliazan, tout joyeux, ramassa les clefs, puis il alla avec sa compagne ouvrir la grande porte du temple.

Cette porte donnait entrée dans une magnifique galerie qui faisait le tour du dôme tout entier; vis-à-vis de cette première porte, ils en trouvèrent une seconde qui ouvrait également sur une seconde galerie, et ainsi de suite jusqu'à la septième.

Lorsqu'ils furent arrivés à cette septième porte, qui donnait accès dans le chœur du dôme, ils restèrent éblouis sous la richesse de ce temple, orné de pierres précieuses et de magnifiques dorures, et illuminé par plus de mille lampes de cristal, qui brûlaient d'elles-mêmes et sans aucune espèce de combustible; au centre de ce dôme était le saint Hassaf-ben-Barkhia couché dans son cercueil, et le sabre de Hakime Chaiban, suspendu aux parois, était gardé à vue par quatre serpens, dont chacun offrait une couleur différente, vert, bleu, rouge et jaune.

Taqueroure dit alors à Saïf:

— Maintenant il faut que tu prennes ce sabre, mais chaque fois que tu voudras le prendre, un de ces serpens te mor-

dra, et alors, que Dieu me préserve de me méprendre dans les secours que je dois te donner, car sans cela tu serais mort.

Sans s'arrêter à cette crainte, Saïf-Zuliazan se dirigea vers le sabre, mais comme il étendait la main pour s'en saisir, le serpent vert s'élança sur lui, et le mordit; aussitôt le poison s'empara de tout son corps, il devint vert comme le serpent, et tomba par terre sans connaissance.

Alors Taqueroure prit une petite boîte qu'elle portait sur elle, et qui contenait quatre flacons de la couleur des quatre serpens, puis ayant débouché le flacon vert, elle en versa sur Saïf le contenu tout entier; celui-ci revint à lui immédiatement, et la jeune femme lui dit :

— Maintenant, c'est le serpent jaune qui te mordra, mais je te guérirai de la même manière.

Saïf-Zuliazan renouvela sa tentative, et fut également mordu et guéri, cette opération recommença quatre fois, mais arrivé à la dernière, les serpens, se voyant vaincus, s'élançèrent jusqu'à la voûte du dôme et y restèrent attachés tandis que Saïf enlevait enfin sans obstacle le sabre miraculeux.

Alors, pour examiner cette arme magnifique, il la tira du fourreau, et des gerbes de feu s'échappèrent de la lame et entourèrent les serpens qui furent consumés en quelques minutes. Alors Saïf et sa compagne sortirent du temple, dont ils refermèrent toutes les portes, emportant avec eux le précieux sabre.

Lorsqu'ils furent dans la campagne, Taqueroure dit à Saïf :

— Te voici maintenant en possession d'un talisman bien précieux et qui t'aidera puissamment dans toutes tes entreprises.

— Oui, dit Saïf-Zuliazan, la moitié de ton augure vient de s'accomplir, mais l'homme de Dieu n'a-t-il pas dit aussi que tu serais mon épouse? puisque Dieu veut que cela soit, et que je ne puis m'arrêter en ce pays, c'est qu'il nous dis-

pense probablement de juges et de témoins; là-dessus, Taqueroure et Sultan Saïf passèrent la nuit ensemble, puis ils se séparèrent le lendemain, Saïf recommandant à sa nouvelle épouse de n'oublier ni lui, ni sa religion.

Puis Sultan Saïf se remit à marcher et il marcha de nouveau pendant six mois entiers à travers les déserts et les terres inhabitées; un jour il se trouva près de deux montagnes très élevées, et quand il voulut passer entre ces deux montagnes, il vit qu'elles étaient séparées par une sorte de goufre ou caverne, au fond de laquelle il aperçut une créature informe et misérable dont le corps était celui d'un homme, mais qui n'avait ni bras ni jambes; pour examiner de plus près ce phénomène, Saïf descendit dans la caverne, et cet être malheureux lui dit :

— Salut! ya! Saïf-Zuliazan, je t'attendais.

Saïf se dit alors en lui-même : « Cela est bien extraordinaire! comment donc fait cette moitié d'homme pour se nourrir? »

Mais celui-ci comprit sa pensée:

— Tu vas voir cela, dit-il à Saïf.

Il y avait au-dessus de leur tête, sur le bord de la caverne, un arbre de grenades très belles, une de ces grenades vint à tomber, elle s'ouvrit en tombant, et ses grains se dispersèrent autour d'elle, alors une quantité de fourmies survinrent, et chacune d'elles s'empara d'un grain qu'elle porta jusqu'à la bouche du malheureux.

Et Saïfadmira pendant quelques minutes cette providence divine si variée dans ses œuvres.

Puis ce personnage lui dit :

— Saïf, tu es pour ce soir mon voyageur, demain au premier point du jour, je dois mourir, et je te prie de faire pour moi comme tu as fait pour mes collègues Chaikh Djiad et Abdoussalem. Quant à toi, dès que tu seras libre, tu graviras cette montagne qui se trouve à notre gauche,



et de là tu découvriras une mer; tu descendras vers cette mer, et avant d'y arriver tu trouveras une grande table de marbre; en partant de ce marbre et faisant face à la mer tu compteras soixante pas à gauche, et à la place du soixantième pas, tu creuseras la terre; là tu verras trois baguettes brillantes, l'une en or, l'autre en argent, et la troisième de sept métaux divers; tu prendras ces baguettes, et jetteras à la mer celle qui est composée de sept métaux, alors la barque de Soliman viendra te chercher pour te conduire sur l'autre rive, au pays de Sahara; dès lors, tu pourras continuer ton chemin.

Saïf passa la nuit auprès du solitaire qui se nommait Satich, et lui rendit les derniers devoirs; ensuite, il fit tout ce qui lui avait été recommandé, trouva sans peine les baguettes, et dès qu'il eut jeté à la mer celle qui était de sept métaux, il vit s'avancer une nacelle magnifique composée aussi de sept métaux différents, dont le rameur était une statue en cuivre. La statue ramait cependant nuit et jour avec une vigueur surnaturelle; ce voyage dura pendant trois semaines entières; tous les matins Saïf trouvait dans sa barque les provisions de bouche nécessaires, mais il arriva sur l'autre rive complètement engourdi, et dès que son embarcation eut touché le rivage, il s'élança sur terre, et après avoir salué son vaillant rameur, il se mit à marcher tout joyeux d'avoir enfin repris l'usage de ses membres.

Saïf-Zuliazan s'aperçut bientôt qu'il marchait à travers de charmantes campagnes, c'était une quantité de beaux jardins pleins de fruits et de fleurs, et qui n'étaient séparés entr'eux que par de vertes charmilles, ou de jolis chemins verts; chacun de ces jardins avait sa petite maisonnette riante et propre, et Saïf pensa que les habitans de ce gracieux pays devaient être bons et heureux.

Pour s'assurer de la réalité de ses conjectures, il se disposait à entrer dans une de ces cabanes lorsqu'un passant



par le jardin, il entendit une voix de femme qui pleurait avec amertume et entremêlait ses sanglots de ces exclamations :

— Ah ! mon fils ! mon pauvre enfant !

Saïf s'approcha de cette voix, et trouva une femme belle de figure, mais pâle à force de pleurer et de gémir.

— Femme ! lui dit-il en entrant dans sa demeure, pourrais-je savoir le sujet de tes larmes ?

— Ya ! Sidi, répondit la femme, je pleurs mon enfant, qui n'est pas mort, cependant, mais il vaudrait mieux qu'il fût mort, car il souffre; tu sauras donc qu'il y a, non loin de nos jardins, une petite ville habitée par de méchants *Sahirs* dont la plus grande joie est de nous jouer de méchants tours; dernièrement une vieille sorcière qui est comme leur chef, m'a enlevé mon fils, et par le moyen de sa magie l'a changé en chien, et maintenant le malheureux enfant est attaché comme un chien dont il a la forme, à la porte de cette femme, et moi, pauvre mère, je ne puis rien pour le délivrer, je ne puis pas même entrer dans cette ville ensorcelée, tout ce que je puis faire c'est d'aller quelquefois errer autour de cette ville et entendre les gémissemens douloureux de mon fils qui me brisent le cœur inutilement, car son malheur est sans remède.

— Pourquoi sans remède ? dit Saïf; si tu pries le Dieu Très-Haut, il ne t'abandonnera pas ; indique-moi seulement le chemin pour arriver jusqu'à ton fils, et j'espère pouvoir le sauver.

A ces paroles de Saïf, les larmes de la pauvre femme s'arrêtèrent tout-à-coup, puis elle dit :

— Oh ! cela est beau de ta part, étranger, de te détourner de ton chemin pour consoler ceux qui souffrent ! tu ne réussiras pas je le crains, mais il n'en est pas moins généreux de vouloir le tenter.

Alors, après avoir offert à Saïf un repas champêtre, mais excellent, elle ajouta :

— Tu feras bien attention lorsque tu seras chez ces magiciens de ne rien manger de ce qu'ils pourront t'offrir, car si tu acceptais la moindre chose, tu deviendrais infailliblement l'esclave de celui de qui tu l'aurais acceptée.

Ensuite la femme indiqua le chemin à Saïf, et celui-ci se mit en route se dirigeant vers la ville; il se trouva bientôt entouré par plusieurs individus qui tenaient à leurs mains des corbeilles de fruits délicieux, et le supplièrent de vouloir bien en prendre; il les refusa positivement mais tandis que ces gens renouvelaient leurs instances, une vieille femme survint, et se mit à les chasser tous en disant à Saïf:

— Fais-moi l'honneur de venir dans ma maison, jeune étranger, et je pourrai t'offrir quelque chose de mieux que les fruits de tous ces importuns.

Saïf, pensant que ce pouvait être la magicienne qui avait pris l'enfant, suivit cette femme, et quand il eut atteint le seuil de sa demeure, il vit un chien qui était attaché près de la porte, et qui le regarda avec de grands yeux tristes et doux en faisant entendre de petits cris plaintifs comme s'il implorait sa protection: Saïf-Zuliazan passa la main sur la tête du pauvre animal en lui faisant signe qu'il l'avait compris, et le chien parut aussitôt rassuré.

Alors Saïf entra dans l'intérieur de la maison, et la vieille femme se mit immédiatement à lui offrir toutes sortes de mets succulents qu'il refusa: la magicienne aussitôt orna la table d'une quantité de friandises séduisantes, mais Saïf resta inébranlable; cependant la vieille mit tant d'insistance et de persistance dans ses prières, que Saïf se trouva bientôt dans une situation fort embarrassante en présence des belles et bonnes choses qu'on le suppliait d'accepter, car il lui fallait en même temps résister à ses tentations et aux importunités de son hôtesse, et il finit par se demander quelle sorte de malheur pourrait lui arriver, s'il mangeait quelques uns de ces fruits magnifiques. « On m'a dit

que je deviendrais esclave! pensa-t-il, mais n'ai-je pas mon sabre? avant qu'on n'ait mis la main sur moi, je l'aurais tiré du fourreau, et tous les sorciers seront anéantis. »

Le résultat de cette judicieuse réflexion fut qu'il porta la main sur un des fruits appétissans qui se trouvaient disposés devant lui, lorsqu'un cri perçant se fit entendre à ses côtés, et la grande Aquissa vint saisir et jeter par terre le fruit qu'il allait approcher de ses lèvres.

— Malheureux! lui dit-elle, tu allais être immédiatement changé en bête? si tu penses à ton sabre, que ce soit donc pour l'en servir, et non pas pour manger des prunes.

Alors Saïf-Zuliazan se rappela le motif qui l'avait attiré dans cette ville, et s'adressant à la vieille femme:

— Sorcière, lui dit-il, puis désignant le chien, tu vas rendre à ce pauvre enfant qui est là, sa première forme, ou bien, je te tuerai avec le sabre que voici, et qui est celui de Hassaf-ben-Barkhia.

Dès qu'elle eut entendu ces paroles, la magicienne, tout effrayée courant auprès du chien, se mit à lire dans un petit livre qu'elle avait sur elle, et le chien redevint aussitôt un jeune garçon beau comme un ange et qui courut à Saïf-Zuliazan pour l'embrasser et lui rendre grâce.

Saïf alors sortit de la maison avec l'enfant, et tirant hors du fourreau son sabre, tous les *Sahirs* furent brûlés et leur ville resta au pouvoir des habitans de la campagne, puis il conduisit l'enfant à sa mère et jouit pendant quelques heures des transports de joie de cette pauvre femme; après quoi il se remit en route, et chemina tout seul, Aquissa ayant disparu subitement dès qu'elle l'eut empêché de manger le fruit.

Pendant plusieurs mois encore, Saïf-Zuliazan traversa des terres incultes, et puis des terres fertiles, des pays solitaires et puis des villes populeuses, sans qu'il lui arrivât le plus petit événement remarquable; un jour il se trouva



près d'une maison de modeste apparence bâtie au bord de la mer, et bientôt il vit s'avancer à sa rencontre un personnage dont l'extérieur lui parut des plus respectables. Saïf alors salua le vieillard, et celui-ci, lui rendant le salut, lui dit :

— Sois le bienvenu, ya! Saïf-Zuliazan, je t'attendais pour te montrer le chemin que tu dois suivre jusqu'au *counoutz* de Soliman, je m'appelle Sairin-Attalib.

En achevant ces paroles, il faisait entrer Saïf dans sa demeure et le soir dans la conversation il lui apprit que Taqueroure, cette fille de Hakime Chaiban qu'il avait épousée l'année d'avant avait été depuis ce temps-là cruellement maltraitée par ses sœurs, qui l'avaient emprisonnée pour avoir aidé Saïf à prendre le sabre de Hassaf-ben-Barkhia.

Taqueroure, ajouta le vieillard, a eu de toi un fils dont elle est accouchée dans sa prison, et à qui elle a donné le nom de Boulak.

Sultan Saïf, très affecté de cette triste nouvelle, demanda aussitôt à son hôte s'il ne connaissait aucun moyen de délivrer cette pauvre femme, et de la faire venir auprès d'eux.

— Pardon, lui répondit Sairin-Attalib, nous pouvons lui envoyer la barque de Soliman, et fut-elle dans l'autre monde, cette barque nous l'amènera, car elle voyage aussi bien sur terre que sur mer.

Le Chaikh prit alors quelques pincées de poudre qu'il jeta dans le feu, et soudain la bateau de Soliman apparut au bord de la mer; Sairin dit alors au batelier de cuivre :

— Va-t'en chercher Taqueroure, la fille de Hakime Chaiban.

La barque partit comme l'éclair, puis revint peu de jours après avec la jeune femme et son enfant. Saïf remercia le Chaikh et resta quelque temps auprès de lui et de sa femme, se reposant de toutes ses fatigues.

Après avoir passé trois mois chez Sairin-Attalib, Saïf voulut se remettre en route, mais le Chaikh lui dit :



— Il faut que moi aussi je te procure un objet précieux qui te fera sans peine achever ton voyage; c'est un cheval si merveilleux qu'on le nomme de perle; il suffit de lui dire où l'on veut aller, et il vous y conduit à travers tous les obstacles; ainsi tu lui diras: je vais à la terre de Cafour au trésor de Soliman, et le cheval te conduira directement au but de tes desirs et de tes longues tribulations.

— Et où trouverai-je cet excellent cheval? dit Saïf.

— Il faut, répondit Sairin, que tu ailles par le bateau de Soliman à la ville de Riaz; le Malik de cette ville ayant eu quelques discussions avec des génies, ces génies se sont emparés d'un jardin qui renferme une statue qu'ils adorent comme leur Dieu, de plus leur Malik vient de mourir et ils se trouvent en ce moment dans la situation la plus déplorable; toi Saïf, au moyen de ton sabre, tu pourras les délivrer des génies, et comme récompense de tes services tu leur demanderas le cheval de perle qui leur appartient.

Saïf-Zuliazan fit ses adieux à Taqueroure qu'il laissa ainsi que son fils chez le Chaïkh, et pour la seconde fois il monta la barque de Soliman.

Trois jours après, il était dans la ville de Riaz, et s'étant rendu sur la place où les habitans inquiets de leur triste position s'étaient rassemblés, il leur dit, en élevant la voix:

— Habitans de ce pays, apprenez que je suis Hakime, et qu'ayant connu par ma science le malheur qui vous est arrivé, je suis venu pour vous rendre votre Dieu, et vous délivrer des mauvais génies qui le retiennent prisonnier.

Tous ceux qui entendirent ces paroles entourèrent Saïf, et le conduisirent jusqu'auprès du jardin, mais ils restèrent à distance, tandis que Saïf tirant son sabre ouvrit la porte et entra sans crainte; alors des feux éclatèrent de tous les côtés, et réduisirent en cendres les mauvais génies.

À cette vue le peuple fit éclater sa joie, et vint baiser les habits de Saïf-Zulizan.

— Tu es digne d'être notre Malik, lui dirent les anciens et les principaux du pays. — Étranger, veux-tu régner sur nous ?

— Je suis voyageur, et je dois poursuivre mon voyage, répondit Saïf, mais si vous voulez reconnaître le service que je vous ai rendu, vous pourriez me faire un grand plaisir, ce serait de me donner le cheval de peler.

— C'est notre plus grand trésor, mais tu l'as mérité, dirent les habitans de la ville; et aussitôt on lui amena un admirable cheval, fin, léger comme un cerf.

Saïf-Zulizan, après avoir fait ses adieux à son bon peuple, s'élança sur son cheval de peler, en disant :

— A la terre de Cafour, près du trésor de Soliman (que le salut soit sur lui !)

Le cheval partit alors comme l'éclair, traversant les déserts et les montagnes sans que rien ne l'arrêtât, se jetant à la nage pour passer les rivières, et volant sur les sables comme un oiseau, sans presque y laisser de trace; lorsque Saïf disait : « Je suis fatigué, » son cheval s'arrêtait subitement et sans secousse, bien qu'il fût lancé comme une flèche, puis, lorsqu'il voulait repartir, il lui répétait de nouveau : « Pour le royaume de Soliman, » et le cheval reprenait aussitôt son allure miraculeuse.

Ils voyagèrent ainsi pendant vingt jours et le vingt-unième jour Saïf descendit, pour se reposer, sur une terre admirable de fraîcheur et de verdure. Il y avait dans ce beau pays une telle harmonie entre l'atmosphère et les plantes, que bientôt la douceur de l'air et des parfums eurent fait oublier à Saïf les fatigues inouïes de cinq années de voyage; il se reposa sur cette terre bénie plus longtemps qu'il n'avait coutume de le faire; cependant, il fallut songer au départ, et il s'élança sur son coursier, mais le cheval resta immobile; Saïf

l'excita, le pressa, l'animal ne bougea pas davantage; alors, Saïf impatienté le frappa d'une baguette qu'il tenait à la main, et le cheval de perle disparut aussitôt, laissant notre voyageur tout seul et sur ses deux pieds.

Comme il regardait autour de lui, ne comprenant rien à ce qui venait de se passer, Saïf-Zuliazan vit arriver tout-à-coup la grande Aquissa qui lui dit :

— Voilà donc la récompense que tu réservais à cet animal merveilleux pour t'avoir amené au but de tes désirs et de ton voyage? sais-tu bien que tu as anéanti une des plus grandes merveilles de la création?

— Comment! s'écria Sultan Saïf, je suis donc arrivé...

— Tu es arrivé, poursuivit Aquissa, sur la terre de Cafour et près du *counoutz* de Soliman-ben-Davoud, (que le salut soit sur lui!)

## XVI

### LE TAJ VEH ALBEDELA.

#### LE BATEAU DE SOLIMAN. AIROÛD ET AQUISSA. LES DEUX REINES.

Saïf-Zuliazan, lorsqu'il sut qu'il était arrivé sur cette terre de Soliman, s'assit un moment encore pour recueillir ses idées; Aquissa qu'il avait assez brusquement congédiée, quelques mois auparavant, et dont il avait positivement refusé les services, restait maintenant auprès de lui, sans qu'il parût se souvenir de sa mauvaise humeur envers elle, et au bout de quelques minutes elle lui dit :

— Et maintenant que pourras-tu faire pour retirer Aïroud des mains de Kaïhoun, Malik des génies, qui probablement le retient prisonnier ?

— Dieu, qui m'a conduit jusqu'ici, répondit Saïf, me donnera bien aussi le moyen de le sauver, et avant tout je vais me rendre au trésor de Soliman.

En achevant ces paroles Saïf se leva, et se mit à marcher dans la direction que lui indiquait Aquissa ; bientôt il entendit une voix qui lui dit : « Quitte tes souliers, car



sur cette terre sacrée, on doit marcher les pieds nus. — Alors Saïf ôta ses souliers, et continua sa marche.

Comme il marchait ainsi, Saïf vit devant lui une sorte de lumière ou de flamme qui montait jusqu'au ciel, et la voyageuse lui expliqua que c'était le feu dans lequel allaient se fortifier les génies lorsqu'ils se trouvaient affaiblis ou fatigués. Saïf, après avoir passé devant cette flamme, arriva au pied d'une montagne, et quand il eut atteint le sommet de cette montagne il vit enfin le temple qui renfermait le *courants* de Soliman: c'était une chambre quadrangulaire entourée par des chaînes en or.

Au moment où Saïf descendit la montagne, le Malik des génies, Kaïhoun, était assis dans le temple, sur son trône d'or massif, et pour la dixième fois il se faisait amener le pauvre Aïroud, qui depuis si longtemps était prisonnier; dans ces occasions il le faisait ordinairement frapper de verges, pour avoir eu l'audace de vouloir s'emparer du *taj veh Albedelâ* (la couronne et la robe du prophète.) Cette fois encore la fustigation venait de commencer, lorsqu'Aïroud, pleurant et gémissant, reconnut Saïf qui s'avancait, alors il s'écria :

— Maître ! maître ! viens à mon secours !

Alors Saïf-Zuliazan marcha plus vite encore, mais Kaïhoun, l'ayant aperçu, dit à ses génies :

— Amenez-moi cet homme, qui a eu l'audace de venir jusque sur cette terre sainte.

Alors plusieurs génies coururent sur Saïf, mais celui-ci tira son sabre, et les génies furent consumés, puis il s'avança vers le Malik, qui lui dit :

— Homme, tu as le sabre de Hassaf-ben-Barkhîa, mais moi j'ai un talisman qui me préserve de ce sabre, que viens-tu faire ici ?

— J'y viens pour trois raisons, dit Saïf; d'abord pour délivrer mon serviteur Aïroud, ensuite pour visiter le *courants*, et enfin pour prendre le *taj veh Albedelâ*.

— Vraiment ? dit le Malik, mais il n'y a qu'un seul homme dans le monde qui puisse prendre ce *Zahhiru*, et nous savons qu'il s'appelle Saïf-Zuliazan.

— C'est moi qui suis Saïf-Zuliazan, vainqueur des hommes et des génies, dit Saïf.

— Nous verrons bien cela, poursuivit le Malik, si la porte de la chambre où est enfermé le trésor s'ouvre d'elle-même à ton nom, c'est toi qui seras l'homme qui doit posséder le dit trésor.

Alors Saïf, s'approchant de cette porte, frappa en disant :

— Je suis Saïf-Zuliazan, *ben Zuliazan*, fils des Moulouks de Tababin.

La porte s'ouvrit aussitôt, et le Malik des génies se précipitant à ses pieds lui dit :

— Pardonne-moi, mon maître, de ne pas t'avoir d'abord reconnu.

Saïf entra dans ce temple qui était placé sur une estrade en or, la cassette qui renfermait le *taj veh Albedela*, Saïf prit cette cassette, et sortit du temple.

Malik Kaïboun fit mettre immédiatement Aïroud en liberté, et donna des fêtes brillantes en l'honneur de Saïf-Zuliazan, mais celui-ci, après quelques jours de repos, se remit en route, pensant à l'immense voyage qui lui restait à faire, et aux longues années qu'il avait déjà passées loin de sa famille et de son pays.

Le pauvre Aïroud épuisé par toutes ses souffrances pouvait à peine se traîner, aussi se dirigea-t-il vers le feu dont nous avons parlé plus haut, et dès qu'il eut traversé cette flamme il se retrouva aussi fort et aussi sain qu'auparavant.

Tandis qu'Aïroud procédait à cette opération, Saïf était descendu sur terre et se reposait lorsque la grande Aquissa vint le trouver et lui dit :

— Saïf, c'est toi qui as pris le *taj veh Albedela*, serait-ce donc que tu veues m'épouser ?

— Non, dit Saïf, j'ai pris le *taj veh Albedelâ* pour qu'Aïroud puisse te l'offrir, il l'a certes bien mérité.

— Encore, s'écria la voyageuse, encore cette malheureuse pensée de me faire épouser ton serviteur ! quel est donc ce vertige de vouloir reconnaître mon dévouement et mon affection, en me forçant à m'abaisser ? une telle persistance est blessante pour moi, et je vais retourner à mon château ; tu ne me verras plus.

En achevant ces mots elle partit ; mais Aïroud se mit à dire à Saïf :

— Maître, Aquissa est en colère, ne la laissons pas nous quitter ainsi ; je t'en supplie, donne-moi le *taj veh Albedelâ*, et je vais la suivre, et tâcher de la persuader.

Saïf-Zuliazan remit à Aïroud la cassette, en lui recommandant de revenir bientôt, et s'étant placé sous un arbre, il mit sous sa tête le sabre de Hassaf-ben-Barkhia, et s'endormit. Lorsqu'il se réveilla, il vit encore devant lui la grande Aquissa, qui lui dit :

— En vérité, Saïf, je ne puis croire que ce soit ton dernier mot de vouloir me faire épouser cet Aïroud, car enfin je ne suis par ton esclave, je suis ton amie, ta sœur, et je viens te demander quelles sont enfin tes intentions.

— Je sais bien, répondit Saïf-Zuliazan, que je n'ai pas le pouvoir de te faire faire une chose contre ta volonté, mais je te répète qu'Aïroud, qui depuis cinq années a tant souffert à cause de toi, mérite assurément que tu tiennes la promesse, que tu lui as faite, et que si tu ne tiens pas cette promesse, je serai forcé de te retirer mon estime et mon amitié.

A ces paroles, Aquissa, élevant le sabre de Saïf, qu'elle lui avait dérobé pendant son sommeil, le lança dans la mer en disant :

— Eh bien ! homme ingrat et obstiné, puisses-tu maintenant, seul et sans armes sur cette terre inconnue pour

toi, y souffrir une partie des maux que tu me fais souffrir à moi-même!

Puis la grande voyageuse disparut, et Saïf-Zuliazan inquiet de cette tracasserie attendit longtemps Aïroud, mais Aïroud ne vint pas, et Saïf se dit enfin qu'Aquissa l'aurait probablement détourné par quelque ruse, et alors tout pensif il se remit à marcher, sans savoir où il allait.

Après avoir cheminé pendant quelques heures suivant toujours le rivage de la mer, il s'assit encore sous un arbre, et une grande tristesse s'empara de lui, en pensant qu'il avait abandonné les intérêts de son pays, et fait cet immense voyage pour Aïroud, qu'il venait de perdre de nouveau; comme il se livrait ainsi à ses pensées mélancoliques, il entendit au-dessus de sa tête la voix de deux oiseaux qui se disaient entr'eux.

— Salut! Chaikh Djiad!—Que le salut soit sur toi, Chaikh Abdoussalem! — Vois-tu là notre ami Saïf, et dans quelle position embarrassante il se trouve? — Oui, dit Chaikh Djiad, mais il n'a qu'à faire avec les branches de cet arbre un bon radeau et se lancer sur la mer, où Dieu sera son conducteur.

Puis les oiseaux s'envolèrent, et Saïf resta tout étonné de leur singulier conseil.

— Je ferais bien mieux, se dit-il, de poursuivre ma route à pied que d'aller me jeter à l'eau!

Cependant il réfléchit qu'en suivant toujours le bord de la mer il pourrait faire le tour du monde sans arriver à son pays, d'ailleurs les deux oiseaux l'avaient déjà retiré une fois d'une situation désespérée, il pensa qu'ils avaient le droit d'être écoutés, et aussitôt il se leva, et se mit à l'œuvre; il coupa une grande quantité de branches d'arbres, qu'il lia entr'elles avec des branches plus fines, et en moins de huit jours il eut confectionné un radeau solide qu'il mit à la mer, et avec lequel il recommença à voyager, sur la providence de Dieu.



Les vagues l'entraînèrent à leur gré pendant vingt jours, et le vingt et unième jour il arriva devant une petite ville à laquelle il aborda tout joyeux, car son voyage sur le radeau n'avait pas été des plus commodes. Il se mit alors à parcourir cette ville pour y trouver un abri, mais il ne rencontra pas un seul homme, pas même un animal et bientôt il se convainquit qu'elle était aussi déserte que cette autre ville que jadis il avait trouvée sur son passage, et dont le géant avait égorgé tous les malheureux habitans; mais pour cette fois il ne rencontra pas une âme qui pût lui apprendre l'histoire du pays. Seulement tandis qu'il errait ainsi, ne sachant à quoi se décider, il entendit encore les deux oiseaux qui se disaient:

— Voici maintenant Saïf arrivé dans cette île, mais pour en sortir il faut qu'il attende ici quatre mois, alors un bâtiment se détournera de son chemin pour venir le prendre.

— Grand Dieu ! pensa le pauvre Saïf, rester ici quatre mois tout seul ! mais que faire ? me jeter de nouveau sur mon radeau ! c'est très bien tant que j'ai eu le bonheur d'avoir du beau temps, mais s'il survenait quelque tempête, il me faudrait nager encore pendant Dieu sait combien de jours ! et je connais trop les agrémens de cette sorte de voyage ! Le résultat de ces réflexions fut que Saïf se résigna, et qu'il attendit; une de ses distractions était de visiter toutes les demeures de cette ville singulière et d'habiter un jour l'une, et un jour l'autre, puis d'aller à la chasse pour sa nourriture; les quatre mois se passèrent ainsi, et au bout de ce terme, il aperçut un matin un navire qui passait en vue de la ville, Saïf lui fit des signaux et le navire envoya sa barque pour le chercher. Lorsqu'il fut arrivé au bâtiment, on demanda aussitôt à Saïf quelle était cette ville d'où il venait, mais il leur répondit qu'il n'en savait rien lui-même, et que c'était une ville sans habitans. Là-dessus les marins qui dans ce temps-là étaient fort superstitieux

s'empressèrent d'ouvrir toutes les voiles et de s'éloigner d'un port qui devait, disaient-ils, leur porter malheur.

En effet la providence parut cette fois vérifier leurs appréhensions car des tourbillons de vent s'élevèrent bientôt, l'orage gronda, la mer devint terrible, et pour comble de malheur le capitaine au milieu de la nuit perdit sa boussole; alors battu par les vagues, à moitié brisé par les vents il ne savait plus même où il se trouvait et le bâtiment tournoyait sur lui-même comme une girouette sans qu'il lui fût possible de le diriger; la nuit tout entière se passa ainsi, et vers le point du jour ils se sentirent enlevés par un courant extraordinaire; en vain le capitaine voulut-il opposer à la mer et au vent toutes ses forces, car il voyait devant lui une montagne contre laquelle ils étaient entraînés, il lui fut impossible de résister à ce courant qui les emportait avec une puissance surnaturelle, bientôt enfin leur perte devint inévitable, le bâtiment fut jeté avec violence contre cette montagne, et broyé en un million de pièces.

Tous les hommes qui se trouvaient sur le navire, furent jetés à la mer par ce choc terrible et Saïf se mit à nager vers la côte, mais en approchant il vit sur le rivage des hommes d'une grandeur extraordinaire, qui cherchaient à les attraper avec la main, comme on prend les petits poissons dans un bassin ou dans un ruisseau; il voulut s'échapper aussitôt, mais au moment où il s'enfuyait, il se sentit enlevé, emporté, et on le conduisit immédiatement dans un palais magnifique.

Lorsqu'il fut revenu de son saisissement, il reconnut que les êtres, qui l'entouraient et le servaient, étaient des génies amis des hommes, qui l'avaient sauvé du naufrage, et il leur demanda quels étaient les lieux où ils se trouvaient.

Il apprit alors qu'il se trouvait dans le sérail d'une fille des Moulouks, qui se nommait Souria-Haméra, et qui par sa science avait acquis le commandement des bons génies,

tandis que sa sœur Souria-Zarka, par ses mauvais instincts, était devenue reine des démons ; ces deux grandes Malikas étaient presque toujours en guerre, et maintenant c'étaient les démons qui avaient amené la perte du navire, tandis que les bons génies avaient sauvé tout l'équipage.

Tandis que Saïf écoutait ce que lui racontaient les génies, il vit tous ces personnages se lever, ainsi que les autres hommes, et on le pria de se lever aussi ; alors entra une femme d'une admirable beauté, et entourée d'un nombre infini de suivantes : c'était la reine Souria-Hamèra ; elle salua Saïf, le fit asseoir auprès d'elle, et après avoir causé avec lui quelques moments, voyant bien que ce n'était pas un homme ordinaire, elle l'invita à prendre le repas avec elle.

Après qu'ils eurent bu et mangé ensemble, Saïf et la Malika se regardèrent, la reine trouva que Saïf-Zuliazan était plus beau que tous les hommes qu'elle avait encore vus jusqu'alors, et Saïf-Zuliazan trouva que la reine était bien jolie, mais elle ne lui fit pas oublier sa dernière femme Taquerouré, tandis que Souria-Hamèra sentait déjà son cœur lui échapper.

Vers la fin du repas, la reine se leva, disparut un moment, puis revint avec une toilette nouvelle : cette fois elle portait une couronne étincelante de pierreries et une robe magnifique que Saïf reconnut pour être le *taj veh Albedelâ*, qu'il avait pris au *counoutz* de Soliman, et qu'Aïroud avait ensuite emporté, en courant après Aquissa.

— Suis-je plus jolie ainsi ? dit la reine à Saïf, et pourrais-tu te plaire maintenant ?

— Ya ! Satti, répondit Saïf-Zuliazan, tu es jolie de toutes les manières, mais me pardonneras-tu si je te demande d'où vient le vêtement que tu portes ?

— C'est, lui répondit la Malika, mon serviteur Avisse qui, dernièrement m'a amené un génie voyageur, qui portait à la main une cassette contenant ces effets, j'ai pris la



cassette, et ne sachant pas d'où venait le génie, je l'ai fait mettre en prison.

— Eh! c'est mon pauvre serviteur Aïroud, dit Saïf; en vérité il a trop de malheur, il sort d'une prison pour tomber dans une autre. Alors Saïf raconta son expédition au *counoutz* de Soliman, et la reine lui fit entendre que s'il voulait bien l'épouser, elle était prête à lui restituer son *taj veh Albedelà*, et à rendre la liberté à son génie Aïroud.

Saïf, sans refuser positivement cette condition, répondit avec ambiguïté, mais il resta néanmoins à causer avec la reine d'une manière très affectueuse et très aimable.

A quelques jours de là, Souria-Haméra reçut de son père un message qui lui disait: « Ton père te salue, et il te prie de vouloir bien rendre à ta sœur l'homme que tu as trouvé dans la mer, et qui s'appelle Saïf-Zuliazan, elle tient absolument à l'avoir, et si tu l'y refuses il faudra de nouveau soutenir une guerre contre elle, ce qui fera la plus grande peine à ton père. »

— Non! non! s'écria la reine après avoir lu ce message, plutôt mourir que de sacrifier ainsi mon bien-aimé Saïf, je vais aller immédiatement chez mon père afin de m'expliquer avec lui. Alors, elle fit appeler Saïf-Zuliazan, et lui dit:

— Je vais partir pour quelques jours, et j'emmène la plus grande partie de mes gens, tu auras à ta disposition le palais tout entier, seulement je te prierai d'une chose, fais attention de ne jamais ouvrir cette porte, et elle lui désignait une lourde porte en fer cachée au fond des jardins.

Saïf resta donc presque seul au château, se promenant dans les jardins la plus grande partie du jour, et comme il arrive assez ordinairement à l'homme quand une chose lui est interdite, il oubliait d'admirer ce qui était sous ses yeux pour penser à ce qui pouvait être derrière cette porte qu'on lui avait défendue; il dirigeait toujours ses promenades de ce même côté, si bien qu'il en vint à se dire un beau matin:



« C'est ici, j'en suis certain, que doit languir mon pauvre Aïroud, c'est là l'unique raison de cette défense ; » et à peine cette pensée se fut-elle présentée à son esprit, que, saisissant aussitôt ce prétexte, il frappa sur les barres de fer, travailla les serrures et en moins d'une heure eut enfoncé la redoutable porte, mais à peine l'eut-il ouverte qu'il vit à ses pieds un fossé très grand qui la séparait d'une autre porte semblable ; Saïf-Zuliazan, qui était d'une agilité surprenante, sauta de l'autre côté du fossé, et trouvant que la porte s'ouvrait facilement, il entra dans un jardin qui lui parut mille fois plus beau que les premiers.

Il faut dire qu'il y avait dans ce nouveau jardin quelque chose de capricieux et de tourmenté qui pouvait plaire au premier aspect ; les allées rugueuses et saccadées formaient des labyrinthes dont on ne pouvait plus sortir, les fleurs grandes et belles, mais d'une forme étrange et d'une odeur violente, se mêlaient aux épines et aux rocailles, les jets d'eau tournoyaient en cascades de la façon la plus extravagante, et lançaient par moment une gerbe d'eau au visage sans qu'il fût possible de prévoir cette explosion ; enfin des fruits de toute espèce, et d'une incroyable beauté, se prélassaient au milieu d'une verdure brillante, mais lorsqu'on touchait à ces fruits ils éclataient sous la main comme une fusée, n'étant pleins que d'air et de soufre.

Notre voyageur, cependant, se promenait avec délices à travers ce jardin dont il n'avait pas encore expérimenté les embûches, et sous l'empire d'une atmosphère énivrante, il s'égarait par les sentiers tortueux, lorsqu'il aperçut un oiseau plus grand que les autres et d'une admirable couleur ; cet oiseau, loin d'éviter l'approche de Saïf, semblait au contraire le suivre avec plaisir, et celui-ci voulant essayer de le prendre s'avança doucement, et le saisit par les pieds, mais aussitôt l'animal prit son vol, entraînant avec une vigueur surnaturelle le pauvre Saïf, dont les mains se

trouvèrent invinciblement accrochées aux pieds de l'oiseau ; et après quelques minutes d'un trajet rapide, il se trouva dans un autre château, et au milieu d'autres personnages.

C'était le palais de Souria-Zarka, cette reine des mauvais génies avait envoyé un *Afrite*, qui sous la forme d'un oiseau s'était emparé de Saïf ; le jardin dont nous avons parlé était un terrain limitrophe entre les propriétés des deux sœurs, et sur lequel chacune d'elles avait des droits, mais les sujets de l'un et de l'autre royaume ne pouvaient pas aller au de là ni franchir la porte étrangère.

Saïf remarqua bientôt que tous les individus, hommes et femmes, qui l'entouraient, étaient d'une physionomie plus que désagréable, enfin la reine se fit amener l'étranger, et quand il fut en sa présence elle trouva que sa sœur avait eu bien raison de ne pas vouloir céder un pareil homme ; alors elle dit à Saïf :

— Apprends, étranger, que je suis plus puissante, plus puissante que Souria-Haméra ! Eh ! bien, je mets à ton service toute cette puissance ; mais il faut que je devienne ta femme.

Saïf-Zuliazan regarda la reine qui était fort laide, ne répondit rien là-dessus, et se mit à détourner la conversation.

Quant à Souria-Haméra, lorsqu'elle fut revenue de son voyage et qu'elle ne trouva plus Saïf, elle ne mit pas en doute que sa sœur ne l'eût fait enlever, et appelant son génie, elle lui commanda de jeter le feu sur le palais de la reine des *Afrite*, de saccager ses jardins avec des pierres, et de lui ramener enfin son voyageur.

Avisse partit aussitôt, comme l'éclair, et les pierres et le feu plurent autour de Souria-Zarka, si bien qu'elle vit qu'il lui serait impossible de soutenir la lutte contre sa sœur, mais ne voulant pas cependant lui rendre Saïf, elle prit une pincée de terre sur laquelle elle récita quelques

paroles, puis elle jeta cette terre contre Saïf, qui fut immédiatement changé en corbeau.

Ensuite elle donna le pauvre oiseau à un *Afrite* qui l'emporta dans une île déserte où il le laissa, tandis que la reine faisait répondre à Souria-Haméra que son voyageur était parti.

Saïf demeura plusieurs mois sous sa triste forme de corbeau, lorsqu'un jour qu'il sautait d'arbre en arbre assez près du rivage dont il ne s'éloignait jamais, il vit sur la surface de la mer un petit bateau qui arrivait avec une vitesse extraordinaire; bientôt il reconnut la barque de Soliman qui vint aborder tout près de lui, et dans laquelle il vit sa femme Taqueroure, son fils Boulak et le vieux Chaïkh Sairin Attalib.

Le premier mouvement de Saïf fut d'aller se jeter dans les bras de sa femme et de son enfant, puis il se rappela cette malheureuse métamorphose, qui pour toujours peut-être le rendrait méconnaissable à ceux qu'il aimait le plus, et de grosses larmes roulèrent dans ses yeux d'oiseau. Cependant il s'approcha doucement de sa femme, et de son fils, qui ne faisaient pas attention à lui, et il se mit à les suivre en sautillant derrière eux, ou en voltigeant d'arbre en arbre à leurs côtés.

Voici ce qui avait déterminé le voyage de Sairin Attalib: le petit Boulak, qui était déjà passablement grand, demandait souvent à sa mère, pourquoi ce père qu'il ne connaissait pas encore, ce Saïf-Zuliazan, ne revenait pas, et à cette question sa pauvre mère se mettait à pleurer; reconnaissant alors que ce discours la chagrînait, il se tourna du côté de Sairin et un jour il lui dit:

— Si tu le voulais, cependant, tu pourrais faire venir mon père, car je sais que tu disposes, quand tu le veux, d'un batelier qui remplit tous les ordres que tu lui donnes.

Mais le Chaïkh avait répondu:



— Ton père, mon enfant, doit accomplir sa tâche, et voir tout ce qu'il lui est donné de voir en ce monde : ce n'est pas à nous qu'il appartient de le détourner de sa route.

— Alors nous devrions aller le trouver, reprit aussitôt le petit Boulak, et l'enfant renouvela tellement sa prière, qu'il ne laissa plus au vieux Sairin un moment de repos, celui-ci enfin croyant voir dans cette insistance d'un enfant, un avertissement du destin, se décida à faire venir la barque de Soliman, dans laquelle ils montèrent tous les trois, en disant au batelier de cuivre :

— Conduis-nous auprès de Saïf-Zuliazan, en quelque lieu qu'il puisse se trouver.

Et comme nous l'avons dit tout-à-l'heure, ils venaient d'arriver à l'île déserte, où le pauvre Saïf sous la figure d'un corbeau sautillait et volait devant eux.

Lorsqu'il vit que sa femme et son fils, tout préoccupés qu'ils étaient à chercher Saïf-Zuliazan, ne faisaient pas la moindre attention à lui, et regardaient au loin dans la campagne, l'oiseau alors se dirigea vers le Chaikh, tournoyant autour de lui, se posant à ses pieds et cherchant enfin par tous les moyens possibles à attirer son attention, le vieux Sairin remarqua bientôt ce manège, et regardant avec attention le corbeau :

— Mon pauvre ami, lui dit-il, tu es donc tombé entre les mains de Souria-Zarka ?

Et aussitôt il chercha dans ses vêtements une petite boîte qu'il portait toujours avec lui, prit un des flacons qu'elle contenait, et après avoir jeté sur l'oiseau la poudre enfermée dans ce flacon, Saïf retrouva immédiatement sa première forme; jamais Saïf-Zuliazan n'avait ressenti un mouvement de joie plus vif que celui qu'il éprouva en redevenant lui-même, après avoir langui si longtemps sous la forme d'un triste animal; il embrassa avec bonheur ce pauvre enfant qui désirait tant le connaître, et revit avec plai-



— sir sa femme Taqueroure , puis il dit au Chaikh Sairin :

Maintenant, il nous faut retourner chez Souria-Hamèra , qui retient Aïroud prisonnier , et nous chercherons quelque moyen pour délivrer mon serviteur.

Alors ils remontèrent tous dans la barque de Soliman en disant au batelier :

— Conduis-nous au château de Souria-Hamèra.

Aussitôt le bateau partit , et en peu de temps ils arrivèrent au château de la Malika, que son génie familier alla immédiatement prévenir de cette bonne nouvelle, en lui disant que son voyageur était de retour, avec le Chaikh Sairin, une femme et un enfant.

Dès que la Malika eut entendu ces paroles, elle alla elle-même recevoir les étrangers, les installa dans un appartement du château, salua respectueusement Sairin qui était estimé et très connu de tous les génies, puis elle lui demanda :

— Quels sont cette femme et cet enfant qui voyagent avec toi ?

— C'est ma fille et son fils, répondit le Chaikh, désirant ne pas irriter la Reine jusqu'à ce qu'ils eussent pu délivrer le génie Aïroud.

La Malika leur fit alors servir à souper, et resta auprès d'eux jusqu'au soir, puis l'heure de la séparation étant arrivée, elle se retira dans ses appartemens, mais tout son cœur resta chez Saïf.

Dans la nuit, cependant, une sorte de crainte jalouse la priva du sommeil et son inquiétude la força bientôt à se lever et à se diriger vers la chambre de la femme étrangère ; là, ne pouvant commander à la violence de ses impressions, elle ouvrit la porte, et vit Saïf-Zuliazan dormant auprès de Taqueroure.

Alors la Malika dans l'explosion de sa colère réveilla la jeune femme et lui dit :

— Je conçois très bien, fille de Sairin Attalib, que cet homme ait pu te plaire, mais toi, tu aurais bien pu te dispenser d'insulter à mon palais, à ton vieux père, et à ton fils.

— Non, non, princesse, je n'insulte à rien, à personne, répondit Taqueroure, les choses ne sont pas comme tu le penses, car Saïf-Zuliazan est mon époux, et je suis, comme lui, fille de Moulouk.

— Cela est-il vrai? demanda la Reine à Saïf.

— Cela est vrai, répondit le Sultan des Arabes.

La Malika ne dit plus rien, et contenant en apparence ses fureurs jalouses, elle les salua, et sortit.

Quant à Saïf il lui fut impossible de retrouver un moment de repos, et dès les premières lueurs du jour, il se leva pour aller faire part au vieux Chaikh des événemens de la nuit, et le prier de l'aider de ses conseils pour délivrer Afroud le plus promptement possible; après s'être concertés ensemble pendant quelques momens, ils se séparèrent, et Saïf retourna dans la chambre de Taqueroure, mais comme il ouvrait la porte de cette chambre, il vit le génie Avisse emportant par la croisée sa femme et son petit enfant Boulak, qui, dès qu'ils l'eurent aperçu, lui tendirent les bras en pleurant et l'appelèrent à leur secours.

Saïf-Zuliazan, au milieu de sa douloureuse surprise, comprit bien que pour le moment il n'y avait qu'à se résigner, et leur faisant un geste d'adieu, qui témoignait des sa fidèle affection, de l'autre main il leur montra le ciel, comme pour les inviter à la confiance et à l'espoir.









SAIF - ZULIAZAN.



## LE TAJ YEH ALBEDKLA.

SOURIA-HAMÈRA. AIROUD ET AQUINSA. NOUVELLE EXPÉDITION  
DES ARABES. MASSAR FILS DE SAÏF.

On pense bien que l'enlèvement de la femme et du fils de Sultan Saïf avait eu lieu par les ordres de la reine Souria-Hamèra; cette princesse ne pouvant supporter l'idée qu'une autre femme, dans son propre château, vécût auprès de l'homme qu'elle aimait, avait chargé son serviteur Avissa d'emporter la femme et l'enfant, et de les abandonner sur quelque plage lointaine et solitaire, puis dans la soirée de ce même jour, elle alla trouver Saïf, et lui dit :

— Si tu tiens à revoir Taquerour et son fils, ya ! Saïf-Zafizan, il faut que tu deviennes mon époux et que tu adoptes ma religion; si tu consens à cela, je les ferai révenir, et je rendrai la liberté à ton génie Ayroud.

— Moi ! lui répondit Saïf avec dédain, adopter une croyance qui ne t'inspire que de mauvaises actions ! quitter le droit chemin pour marcher dans les chemins tortueux ! sache, princesse, que c'est toi qui aurais dû changer de religion et devenir musulmane si jamais j'avais dû t'épouser ! mais il n'est plus question de cela maintenant.



SAIF - ZULIAZAN.

## LE TAJ VEH ALBEDELA.

**SOURIA-HAMÈRA. AIROUD ET AQUISSA. NOUVELLE EXPÉDITION  
DES ARABES. MASSAR FILS DE SAÏF.**

On pense bien que l'enlèvement de la femme et du fils de Sultan Saïf avait eu lieu par les ordres de la reine Souria-Hamèra; cette princesse ne pouvant supporter l'idée qu'une autre femme, dans son propre château, vécût auprès de l'homme qu'elle aimait, avait chargé son serviteur Avisse d'emporter la femme et l'enfant, et de les abandonner sur quelque plage lointaine et solitaire, puis dans la soirée de ce même jour, elle alla trouver Saïf, et lui dit :

— Si tu tiens à revoir Taqueroure et son fils, ya ! Saïf-Zuliazan, il faut que tu deviennes mon époux et que tu adoptes ma religion; si tu consens à cela, je les ferai revenir, et je rendrai la liberté à ton génie Aïroud.

— Moi ! lui répondit Saïf avec dédain, adopter une croyance qui ne t'inspire que de mauvaises actions ! quitter le droit chemin pour marcher dans les chemins tortueux ! sache, princesse, que c'est toi qui aurais dû changer de religion et devenir musulmane si jamais j'avais dû l'épouser ! mais il n'est plus question de cela maintenant.



Et Saïf tout en colère s'éloigna de la princesse, et passa dans d'autres appartemens. La Malika fit alors chercher le Chaikh Sairin-Attalib, et lui fit part du refus insultant qu'elle venait d'essuyer de la part de Saïf.

— Ya ! Malika, lui répondit Sairin, je ne pense pas qu'un homme se soit jamais marié par force, ce sont là de ces choses qui dépendent de son goût et de sa volonté.

Cette réponse ne plut pas à la princesse, elle congédia le vieux Chaikh, et faisant appeler son génie, elle lui dit :

— Avisse, connaîtrais-tu quelque moyen pour l'emparer de Sairin-Attalib ? il semble que tous ces gens-là aient pris à tâche de me braver, et je voudrais envoyer celui-ci en prison !

Mais Avisse lui répondit :

— Ya ! Satti, il m'est impossible de m'approcher du Chaikh aussi longtemps qu'il aura sur lui son portefeuille, qui le préserve de nos attaques, mais si tu parviens à lui faire enlever ce portefeuille, alors je te promets de l'arrêter facilement.

Aussitôt la Malika fit venir quelques esclaves de génies, renommés pour leur légèreté, et elle donna l'ordre de se saisir du portefeuille de Sairin-Attalib.

Alors les agiles personnages entourèrent le vieux Chaikh, le comblèrent de prévenances et de soins, et après quelques heures de service auprès de lui, ils apportèrent à la Reine le portefeuille qu'elle attendait.

Souria-Haméra, sans perdre une minute, envoya son génie Avisse pour arrêter le vieux Chaikh, et le faire conduire en prison auprès d'Aïroud; puis quelques momens après elle fit chercher Saïf-Zuliazan et lui dit :

— Ya ! Saïf, voici, ta femme, ton enfant, ton vieil ami, et ton serviteur, sont en ma puissance; je te les rendrai tous, si tu veux m'épouser et prendre ma croyance.

— Non jamais, répondit Saltan Saïf; j'ai dit.

— Eh! bien, dit la princesse, s'abandonnant à toute sa colère, tu vas être conduit en prison, avec tes amis, et là tu apprendras le sort qui t'est destiné; malheureux! tu n'as donc pitié ni de toi, ni des tiens?

— Dieu qui voit tes actes, lui répondit Saïf, saura bien te punir de tes injustices, et protéger ceux qui croient en lui.

La princesse alors remit Saïf aux mains du génie Avisse avec ordre de le conduire auprès des autres prisonniers, de les enfermer étroitement et de les faire garder avec soin.

D'après ces ordres sévères le serviteur prit Saïf-Zuliazan et l'ayant réuni à Sairin et à Aïroud, il les fit descendre dans un cachot plus profond encore et plus sombre que celui que quittaient ces deux derniers.

Lorsqu'ils furent seuls ensemble, Saïf-Zuliazan dit à son serviteur :

— Comment donc se fait-il, mon pauvre Aïroud, que tu sois venu jusqu'ici?

— Maître, lui répondit Aïroud, je me suis éloigné de toi comme tu te le rappelles en suivant Aquissa, pour la prier d'accepter de ma main le *taj veh Albedelâ*; mais Aquissa m'avait échappé, ou se dérobait à mes yeux; je la cherchai assez longtemps, puis enfin je rencontrai malheureusement le génie Avisse, qui m'arrêta parce que j'étais dans les domaines de Souria-Haméra; le génie me conduisit auprès de sa souveraine qui s'empara de ma cassette, et me demanda qui j'étais, et à qui j'appartenais; je ne voulus pas répondre à ses questions; alors elle me proposa d'adopter sa croyance, mais je m'y refusai également, et elle me fit mettre en prison, où je suis resté jusqu'à ce jour.

Les prisonniers restèrent donc ensemble à s'entretenir de leur pénible situation qui les mettait dans l'impossibilité de secourir Taqueroure et son fils; puis, quand la nuit descendit sur la terre envoyant le sommeil à tous les êtres créés, Saïf seul veilla, et se mit à prier Dieu.

Comme il priait ainsi, implorant cette protection céleste, qui jusqu'à ce jour ne l'avait jamais entièrement abandonné, un rayon de la lune, glissant à travers l'étroit soupirail, vint éclairer une des murailles noires et humides du cachot; alors sous ce rayon de lumière, la muraille s'entr'ouvrit et laissa voir la grande figure d'Aquissa, tenant à la main le sabre qu'elle avait dérobé jadis à Saïf-Zuliazan.

— Comment! lui dit ce dernier, est-ce bien toi, Aquissa? de quel front oses-tu m'aborder, après ta conduite envers moi, et tes injustices envers Aïroud? et que viens-tu chercher ici?

Aquissa répondit d'une voix émue :

— Je viens te demander mon pardon, Saïf, car j'ai mal agi envers toi, je me suis laissé emporter à des vivacités que je regrette; voici ton sabre que je suis allé reprendre au péril de ma vie; je fus coupable, mais je reconnais ma faute, pardonne-moi, fils des Moulouks!

— Eh! d'où viennent ce changement et ce repentir! dois-je te croire, Aquissa?

— Oh! oui, tu peux me croire Saïf, répondit la voyageuse, car depuis que je t'ai quitté je suis allée à mon château, et j'ai bien souffert; chaque nuit je voyais dans mes rêves Chaïkh Abdoussalem qui me disait : « Aquissa, tu avais promis d'être la sœur de Saïf-Zuliazan! une sœur ferait-elle comme tu as fait? » Alors je me représentais tes dangers, ta solitude, et, ne pouvant plus tenir à mes angoisses, je suis partie pour aller chercher ton sabre et retourner auprès de toi; et maintenant Saïf, me pardonneras-tu?

— Je te pardonne de tout mon cœur, Aquissa, dit Saïf-Zuliazan mais ce n'est pas moi que tu as le plus offensé; prends la tête d'Aïroud, donne-lui un baiser sur le front, et nous ne penserons plus qu'à ton amitié.

La pauvre voyageuse fit ce que Saïf lui demandait, puis



elle détacha les chaînes des prisonniers et les emmena hors du cachot, alors elle prit Saïf sur son épaule, Aïroud se chargea du vieux Chaikh et ils s'envolèrent dans l'espace, se dirigeant vers le pays des Arabes.

Tandis que Saïf voyageait ainsi songeant au chemin si long qu'ils avaient à faire, il entendit derrière lui un grand mouvement et de grands cris, et s'étant retourné, il vit la reine Souria-Haméra sur les épaules de son serviteur Avisse, et entourée d'une troupe innombrable de génies.

Alors Aquissa dit à Saïf :

— Voici; la Malika vient elle-même à notre poursuite, mais Aïroud et moi, nous allons passer sous terre, pour éviter d'être brûlés par les flammes de ton sabre; et toi, tu brandiras ce sabre contre les génies qui seront tous foudroyés.

Aussitôt Aïroud et Aquissa disparurent, et Saïf, élevant le sabre de *Hassaf-ben-Barkhia*, le secoua contre les génies, qui, bien qu'ils fussent encore à une grande distance, furent mis en déroute par les lances brûlantes qui arrivèrent jusqu'à eux, alors Souria-Haméra dit à son porteur :

— Si tu n'avances pas Avisse, je te tuerai.

— Et si j'avance, maîtresse, je suis mort positivement, répondit Avisse, car Saïf a dans les mains le sabre de *Hassaf-ben-Barkhia*, dont les lances de feu consomment les génies, nous ne pouvons absolument rien contre cette puissance.

Alors la reine Souria lui dit :

— Ne peux-tu au moins arrêter ceux qui lui ont donné ce sabre ?

— C'est Aquissa qui vient de le lui remettre, et de partir ensuite avec Aïroud, dit Avisse.

— Eh! bien, poursuivit la Reine, puisque nous ne pouvons plus rien contre Saïf, amène-moi du moins son serviteur Aïroud, et son amie Aquissa.

— J'ai entendu, ya! Satti, dit Avisse.



Alors, sans perdre une minute, le génie s'élança à la recherche d'Aïroud et de la grande voyageuse, mais ceux-ci, ayant eu connaissance des intentions de Souria, se réfugièrent sous la protection d'un Chaikh, appelé Baniasse-Alhakim, et ils restèrent auprès de lui, sans jamais sortir de sa demeure, car le génie Avisse, ayant une puissance supérieure à la leur, pouvait s'emparer d'eux partout, excepté dans l'habitation d'un Chaikh.

Avisse, voyant qu'il ne pouvait atteindre les voyageurs, retourna vers sa maîtresse, et lui dit :

— Ya ! Satti, voici le serviteur et l'amie de Saïf qui nous échappent aussi bien que lui, ils se sont abrités chez un vieillard, dont la maison est interdite à toute espèce de génie; il m'a donc fallu renoncer à cette poursuite.

La Malika, très irritée du mauvais succès de son entreprise, réfléchit pendant quelques minutes, puis une pensée méchante lui étant venue à l'esprit, elle sembla reprendre courage et dit à son génie :

— Saïf, n'avait-il pas d'autre enfant que Boulak ?

— Pardon, maîtresse, répondit Avisse, il en a trois encore, trois fils, nommés, Doumar, Massar et Nassor.

— Eh! bien, lui dit la reine Souria, tu vas prendre ces trois jeunes gens; tu abandonneras Doumar, dans le pays de *Coum-Coum*, Nassor dans le pays de *Karmin*, et Massar dans le pays de *Nemat-Azaman*, où le dôme de *Couhben-Quenane*; quand tu auras accompli cette mission, tu reviendras me trouver.

Le génie Avisse partit pour la ville des Arabes, tandis que la Malika tenait Saïf comme assiégé, car elle s'était placée sur son chemin, et lui envoyait de temps à autre quelques génies, que Saïf par le moyen de son sabre forçait toujours à reculer.

Saïf-Zuliazan et le vieux Chaikh Sairin passèrent un bien long temps dans cette triste situation, et tandis qu'ils sont

ainsi arrêtés, que Taqueroure et son fils sont abandonnés dans une île déserte, et qu'Avisse court chercher les fils aînés de Saïf, pour les égarer dans des pays lointains, nous allons raconter brièvement ce qui s'est passé au pays des Arabes, depuis le départ de leur Malik pour le *counoutz* de Soliman, et la délivrance de son serviteur Airoud.

L'on voudra bien se rappeler que Saïf-Zuliazan, avant d'entreprendre ce voyage qui devait embrasser douze ou quinze ans de sa vie, avait laissé les affaires du gouvernement entre les mains de son père adoptif, le Malik Efrah. Cependant on apprit bientôt à Madina-Adour, ville capitale de Sultan Saïf-Rad, que le grand chef des Arabes était parti de nouveau pour quelque entreprise gigantesque, et là-dessus les *vesirs* Scardis et Scardion se mirent à solliciter du Malik Saïf-Rad de vouloir bien organiser une nouvelle expédition contre les Arabes; Saïf-Rad dont l'humeur était naturellement portée à la guerre, et qui d'ailleurs jugeait aussi l'occasion comme étant favorable leur promit que si au bout de quelques années Saïf n'était pas de retour, et qu'on fût alors bien certain des bruits qui s'étaient répandus sur son voyage au bout du monde, ils iraient alors prendre leur revanche des échecs humiliants qu'ils avaient éprouvés jadis devant la ville de Saïf-Zuliazan et qu'ils n'avaient depuis jamais pu oublier.

Les *vesirs* à demi satisfaits de cette promesse, (car ils trouvaient qu'on perdait trop de temps) attendirent néanmoins plusieurs années, selon les ordres de leur Malik, mais ils mirent ces années à profit en réorganisant l'armée, et faisant de nouvelles levées de troupes, dans tous les pays des Habesch et des Zoudan, si bien que lorsque Sultan Saïf-Rad leur promit enfin de préparer l'expédition, il se trouva qu'elle était toute prête et qu'ils pouvaient se mettre en route immédiatement à la tête d'une armée innombrable.

Sultan Saïf-Rad, malgré son grand âge, voulut lui-même

accompagner l'armée, et ils partirent aussitôt, faisant face à la ville des Arabes.

Malik Efrah, qui avait toujours ses intelligences dans le pays des Habesch, et qui savait toujours être averti de leurs intentions, avait pris aussi de son côté toutes les dispositions possibles; mais quelque chose qu'il puisse faire, il ne pouvait jamais réunir une armée qui atteignît à la moitié du chiffre de celle de Saïf-Rad. Cependant inquiet de l'absence de Saïf, il avait pris tous les soucis nécessaires pour appeler autour de lui des chefs et des héros distingués.

Un jour enfin, du haut des tours de la ville des Arabes, on découvrit au loin des nuages de poussière, et des armes brillantes; c'était l'armée de Saïf-Rad, qui s'avancait; il fallut au moins quinze jours avant que toutes ces troupes eussent pris position, et formé leur camp.

Les Arabes de leur côté s'établirent en face de Sultan Saïf-Rad, et le champ de bataille étant bien préparé, les hostilités commencèrent. Le premier, qui se présenta du côté de Malik Efrah, ce fut le terrible et sauvage Maïmoun; plusieurs parmi les héros des Habesch se dévouèrent au combat, mais pas un ne put lui résister au de là de quelques minutes; le lendemain ce fut Sadoun-Ezendjè qui entra en illice; il y fut aussi invincible que son prédécesseur de la veille, et ainsi de tous les héros auxquels Saïf-Zuliazan avait confié le commandement de ses troupes. Cette guerre au combat corps à corps dura pendant plusieurs semaines, jusqu'à ce qu'enfin les vesirs dirent à leur Sultan Saïf-Rad:

— Ne te souvient-il pas, ya! Malik Azamad, qu'il nous a toujours été impossible de nous battre ainsi les uns après les autres contre Saïf, et tous ces sauvages de nègres qu'il a ramassés à son service? Il faut absolument que nous fassions, en masse, un assaut sur l'armée, sans quoi ils finiraient par nous anéantir peu à peu.

Mais Sultan Saïf-Rad refusa de consentir à ce moyen.



— Ce n'est pas une gloire pour nous, leur dit-il, que de noyer les Arabes dans une mer de soldats, car nous sommes le double plus nombreux qu'ils ne sont; lorsque j'ai commandé une bataille générale, c'est qu'alors Saïf était lui-même à la tête de ses troupes, et que le nom de Saïf-Zuliazan valait à lui seul toute une armée. Lorsqu'il s'agit de vaincre, il faut vaincre avec des forces proportionnées et non pas avec des millions d'hommes.

Enfin les deux armées prirent quelque temps de repos, puis les combats recommencèrent, et durèrent pendant plusieurs mois encore; mais les vesirs voyant bien qu'il n'en résultait pour eux que des humiliations, et la perte de tous leurs chefs, représentèrent sérieusement au Malik l'impossibilité d'aller plus loin dans cette voie, et la nécessité absolue d'un assaut.

Alors Sultan Saïf-Rad dut consentir à une bataille générale, qui eut lieu le surlendemain; des milliers de têtes furent abattues, et des rivières de sang coulèrent jusqu'au soir, et cela recommença le lendemain encore et enfin plusieurs jours de suite; mais, arrivées au septième jour, les troupes de l'armée arabe apprirent que les fils de Saïf-Zuliazan venaient d'être enlevés tous les trois sans que l'on pût savoir par qui, ni dans quel lieu ils pouvaient avoir été conduits. Aussitôt que cette nouvelle se fut répandue les soldats, que soutenait la présence des enfans de Saïf, s'abandonnèrent à la crainte et au découragement; dès lors leur position devint difficile et dangereuse, les troupes de Saïf-Rad, profitant de ce moment de faiblesse, les chargèrent avec un redoublement de vigueur, si bien que l'armée arabe sentant l'impossibilité de soutenir l'attaque ce jour-là, se replia sur la ville, où elle entra et dont elle fit fermer les portes.

Lorsque Saïf-Rad vit que les troupes ennemies s'étaient retranchées dans leur ville, il rassembla tous les membres de son conseil, et des grandes délibérations eurent lieu.



Pendant ce temps-là, la vieille magicienne Akéla, qui faisait partie du conseil des Arabes, voyant que leurs soldats étaient rentrés en désordre dans la ville, fit appeler sa fille Tama, et lui dit :

— Ya! Tama, tu vas prendre le fameux *Kalnoussa* de Hakim-Ellatoun, que Saïf a laissé chez toi, et qui te rendra invisible à tous les yeux, alors tu te rendras immédiatement dans le camp des Habesch, tu écouteras de toute part afin de connaître leurs intentions et tu viendras me rapporter tout ce que tu auras entendu.

Tama fit ce que sa mère lui avait ordonné, et bientôt rapporta la nouvelle que les troupes de Saïf-Rad comptaient faire un assaut le lendemain, en faisant marcher devant eux leurs éléphants, qu'ils lanceraient ensuite sur les Arabes.

Dès qu'elle eut connaissance de ce projet, Akéla fit un manequin en carton sur lequel elle récita quelques phrases, et quand les Habesch voulurent envoyer les éléphants sur les troupes ennemies, Akéla alla placer son homme de carton en tête de l'armée arabe, et cet homme lança de tous les côtés d'immenses gerbes de feu; aussitôt les éléphants effrayés, presque fous, reculèrent en désordre, et se ruèrent sur leurs propres soldats qu'ils écrasèrent sous leurs pieds.

Alors Saïf-Rad réunit ses troupes qui après beaucoup de fatigues parvinrent à se rendre maîtres de leurs éléphants, et il dit ensuite à ses vassaux :

— Aussi longtemps que les *Sahirs* Barnokh et Akéla seront avec les Arabes, il nous sera toujours impossible de réussir complètement dans nos expéditions contre eux, cependant nous allons encore tenter une entreprise. Je vais demander, ou plutôt accorder une trêve de trois années; pendant ce temps-là je ferai miner sous terre toute l'étendue de la ville, il faudra diriger les travaux avec assez d'attention et de secret pour que les Arabes ne se doutent pas

de notre voyage, et quand l'excavation sera terminée, nous attacherons des cordes aux quatre ou cinq colonnes que nous aurons laissées sous la ville, afin de la soutenir; alors tout étant prêt, et la ville ne tenant plus qu'à un fil, c'est-à-dire à quelques cordes, on secouera ces cordes violemment et les colonnes en s'écroulant entraîneront la ville tout entière; par ce moyen nous serons enfin délivrés de ce voisinage dangereux sans avoir compromis davantage l'existence de notre armée.

Toute la troupe des vesirs et des chefs applaudit à ce grand moyen du grand Sultan Saïf-Rad, et l'on fit commencer les travaux avec toutes les précautions nécessaires pour détourner les soupçons des Arabes et endormir leur sécurité.

Nous raconterons maintenant ce qui était arrivé au jeune Massar, fils de Saïf-Zuliazan, lorsqu'il fut enlevé par le génie Avisse, et transporté pendant son sommeil dans le pays de *Nemat-Azaman*, ou le dôme de *Couch-ben-Quenane*. Dès que le jeune homme s'était réveillé, se trouvant couché sur une terre aride et tout-à-fait inconnue pour lui, il s'était mis à pleurer avec amertume; pour lui, pauvre enfant de seize ans qui n'avait pas encore quitté pour un seul jour ni sa mère ni sa ville natale, c'était une dure épreuve à subir; il se releva cependant et après avoir invoqué le Dieu très haut, auquel son père lui avait appris à se confier sans cesse, il se mit à marcher à travers la campagne.

A peine avait-il cheminé pendant une demi-heure qu'il vit plusieurs hommes à cheval qui semblaient être commandés par un autre plus grand de taille que ses compagnons; lorsque ce chef fut arrivé auprès de Massar il se mit à le regarder attentivement et avec affection, puis il lui dit:

— Massar, depuis quelque temps je t'attendais, car tu seras mon fils, je n'ai jamais eu de fils, moi, et je te garderai auprès de moi, comme si tu étais mon enfant.

Alors cet homme, qui s'appelait Barhame, prit Massar avec lui pour le conduire à son château.

Tandis qu'ils voyageaient ensemble, le jeune homme vit à l'horizon un point brillant, qui éclatait aux rayons du soleil; Massar demanda ce que ce pouvait être, et son vieux compagnon lui dit :

— C'est le dôme de *Coueh-ben-Quenane*, tu le vois resplendir ainsi parce qu'il est couvert en or et en argent.

Vers le soir ils arrivèrent auprès de ce dôme qui était d'une rare magnificence, et supporté par quatre colonnes en or, d'une hauteur extraordinaire; Massar fit le tour de ce monument, et il s'étonna fort de n'y voir ni porte, ni escalier qui pût conduire au sommet; alors Barhame s'arrêta devant une des colonnes, et après qu'il eut récité quelques versets d'une prière, on vit une porte se dessiner et s'ouvrir au pied de la colonne; alors il prit le jeune Massar et le fit monter avec lui.

Lorsqu'ils furent arrivés dans le dôme, le fils de Saïf-Zuliazan resta comme ébloui sous l'éclat des lumières, et des ornemens répandus dans ce temple; c'était une salle circulaire surmontée d'une voûte très élevée, et au centre de laquelle était une statue en or, d'une dimension colossale. Barhame dit alors à Massar :

— Mon fils, tu vas rester ici pendant l'espace de trente jours, je te laisserai toutes les provisions nécessaires pour ce temps-là, et arrivé au trente-unième jour, si la statue est satisfaite de ta conduite, elle laissera tomber de sa main droite, qu'elle a tenue fermée jusqu'ici, un précieux talisman appelé *Khourza*; c'est un bijou en or, et de la grosseur d'une noisette; tu ramasseras ce talisman, et tu attendras que je revienne te chercher, ce qui sera probablement le lendemain.

Barhame partit alors, et laissa le jeune Massar seul enfermé dans le dôme; l'enfant trouva d'abord sa position peu



agréable, il s'effraya, puis s'ennuya considérablement de sa solitude; cependant, comme il n'y avait rien à y changer, il se résigna, et finit par compter les jours avec calme, bien que ce fût la première contrariété qu'il eût éprouvée de sa vie.

Enfin le trente-unième jour étant arrivé, la statue ouvrit sa main, et fit entendre à Massar ces paroles :

— Fils des Moulouks, prends ce *Zhakhira*, et garde-le avec soin, car de tout temps il t'a été destiné, évite surtout de revoir Barhame qui espérait te le prendre et te renvoyer après.

Ce talisman a quatre faces, et, à chacune de ces faces, répond un génie qui sera sans cesse à ton service, et que tu appelleras auprès de toi en frottant le *Khourza* avec la paume de ta main.

Alors la statue, ayant cessé de parler, Massar prit le talisman, et s'empessa de frotter une de ses faces.

Aussitôt une voix lui répondit :

— Sabique, ya! Sidi?

— Qui es-tu? demanda Massar.

— Je me nomme Schaihoub.

— Eh! bien, Schaihoub, dit le jeune homme, prends-moi, et me conduis loin d'ici, car demain Barhame doit revenir, et il ne faut pas qu'il me trouve. Le génie prit alors Massar, et au bout de quelques heures il le fit descendre dans un château décoré avec richesse, et agréablement situé.

— Où m'as-tu conduit, dit le fils de Saïf?

— Dans mon propre château, répondit le génie.

Dès que Massar eut pris quelques moments de repos, il dit à son serviteur :

— Maintenant, va me chercher des nouvelles de mon père Saïf-Zuliazan; pour moi, je t'attendrai ici.





## LES ENFANS DE SAÏF-ZULIAZAN.

DOUMAR ET MASSAR. FIN DE L'EXPÉDITION DES HABESCH.

Nous allons rapporter maintenant ce qui était arrivé à Doumar, fils de Saïf-Zuliazan, lorsqu'il fut jeté, comme nous l'avons dit plus haut, dans les pays de *Coum-Coum*. Le lieu, où il se trouva à son réveil, était un immense désert à travers lequel il se mit à marcher sans trop d'inquiétude, car ce jeune homme était d'un caractère plus hardi, mais aussi beaucoup moins doux que celui de son frère, et si la frayeur n'avait nulle prise sur lui, la soif du moins vint bientôt l'abattre et lui faire sentir toutes ses angoisses; cependant le seul moyen de trouver de l'eau était de continuer à marcher, et après avoir cheminé pendant deux jours et supporté vaillamment sa souffrance, il aperçut enfin devant lui une petite habitation devant laquelle était une pièce d'eau. A cette vue le pauvre Doumar se mit presque à courir, usant ainsi tout ce qui lui restait de force, puis, arrivant près du

bassin, il but avec avidité en se penchant sur le bord de l'eau; mais lorsqu'il voulut se relever, la chose lui fut absolument impossible, il lui sembla que tous ses nerfs s'étaient raidis dans cette position, et il resta ainsi penché sur le bassin, et sans mouvement, comme s'il eût été transformé en une pièce de bois.

Alors la porte de la maisonnette vint à s'ouvrir, et un homme en sortit avec le sourire sur les lèvres.

— Ah ! ah ! te voilà donc pris, Doumar, lui dit cet homme.

Alors il s'approcha du fils de Saïf, et, tirant de sa poche un flacon qui renfermait une espèce de vinaigre, il le lui fit respirer, et Doumar aussitôt reprit la faculté de se mouvoir et revint à son état naturel.

L'homme le fit alors entrer dans sa maison, et lui dit :

— Pour ce soir, jeune homme, tu es mon daïf (voyageur), je me nomme Abdalkadousse, et j'ai un frère qui s'appelle Sairin-Attalib, et qui est maintenant assiégé par Souria-Haméra ainsi que ton glorieux père, Saïf-Zuliazan; je savais que tu devais passer par ici, et j'ai alors disposé ce bassin de manière à te retenir, car je veux te donner aussi un talisman; demain tu me quitteras pour continuer ton chemin, mais avant de partir, je te remettrai deux de mes cheveux, et lorsque tu auras besoin de quelque explication, tu n'auras qu'à placer ces cheveux sur ta tempe gauche, avant de t'endormir, alors je t'apparaîtrai dans un rêve, et je t'expliquerai ce que tu désireras savoir.

Doumar passa donc cette nuit dans la maisonnette, et le lendemain Abdalkadousse lui donna ce qu'il avait promis, et l'ayant accompagné un moment sur la route il lui fit bientôt ses adieux.

Le jeune homme marcha encore pendant trois jours, mangeant des racines et des herbes sauvages, et buvant de l'eau des rivières; enfin au quatrième jour il arriva dans une ville située au milieu d'une plaine, et

vis-à-vis d'une autre ville bâtie sur la montagne: là le jeune homme voulut prendre quelques heures de repos, mais quand vint le coucher du soleil il vit les habitants fermer soigneusement leurs maisons, et, quittant la ville de la plaine, se diriger vers celle de la montagne. Doumar s'informa du motif de cette émigration, et on lui répondit que depuis bien longtemps la ville qu'on venait de quitter était inhabitable pendant la nuit à cause d'une sorte d'insectes venimeux qui après le coucher du soleil se répandaient dans les habitations en telle quantité qu'ils donnaient inmanquablement la mort à ceux qui persistaient à vouloir coucher dans cette ville.

Doumar pour cette soirée se retira donc avec toute la population sur la montagne voisine, et la nuit étant venue il mit sur sa tempe gauche les cheveux d'Abdalkadousse, et s'étant endormi il vit en rêve le saint personnage, auquel il demanda l'explication du mystère des insectes.

Abdalkadousse répondit au jeune homme que cette ville était maudite par un *Sahir*, qui l'avait affligée de ces moucheron malfaisans, mais qu'il pourrait s'il le voulait détruire l'effet de ce talsame, il n'avait qu'à soulever une pierre à gauche de la grande porte, et là dans un trou assez profond il trouverait un de ces animaux vingt fois plus gros que les autres, il fallait alors le prendre, et le brûler à la flamme du foyer, dès lors le talsame serait entièrement effacé, et les insectes ayant perdu leur roi mourraient aussi.

Le lendemain Doumar se rendit auprès du Malik de ce pays, et lui proposa de lui rendre un grand service en délivrant la ville de la plaine du fléau dont elle était assiégée.

Le Malik lui répondit alors :

— Mon fils, si tu pouvais réellement faire ce que tu dis là, je te donnerais ma fille en mariage.

Le soir de ce même jour, comme tout le monde s'en



allait à la montagne. Doumar annonça qu'il voulait rester dans la ville de la plaine. En vain lui fit-on toutes les représentations imaginables, lui disant que nul de ceux qui avaient persisté dans ce désir, n'avait pu échapper à la mort, il répondait à ceux qui lui parlaient ainsi :

— Demain, vous pourrez comme moi coucher dans votre ville !

— Pauvre enfant, lui répliquait-on, tu penses faire ce que des vieillards et des savans renommés n'ont pu accomplir ! mais tu ne réussiras qu'à te sacrifier inutilement.

Toutes ces frayeurs n'intimidèrent pas le jeune Doumar ; dès qu'il se trouva seul, il courut à la porte de la ville, reconnut la place qu'Abdalkadousse lui avait indiquée, il creusa la terre, prit l'insecte monstrueux, et s'en alla le brûler à une flamme qu'il avait préparée exprès.

Cette opération achevée, il se coucha, et le lendemain quand les habitans revinrent de bonne heure, pour savoir si réellement le jeune étranger n'était pas mort, ils le trouvèrent qui dormait encore tranquillement.

— Mais par quel miracle, lui demanda-t-on de toutes parts, as-tu empêché ces insectes de sortir ? ou par quel procédé les as-tu détruits ?

Doumar refusa de répondre à ces questions, il leur donna seulement l'assurance qu'ils pouvaient tous rentrer dans la ville, et en effet le Malik lui-même en donna l'exemple ; il voulut alors tenir sa promesse, et lui donner la main de sa fille, mais un de ses vesirs, méfiant et rusé, lui dit :

— Ya! Malik, ce jeune homme est étranger, inconnu ; nous ne savons pas ce qu'il a fait pour accomplir une œuvre si difficile, et il se refuse à nous le dire ; c'est peut-être un *Sahir* qui aura détruit ce que l'autre *Sahir* nous avait envoyé, mais qui nous assure que celui-ci ait de meilleures intentions ? les *Sahirs* sont ou de précieux amis ou des ennemis bien dangereux, me permets-tu, ya! Malik, d'éprouver

celui-ci avant de lui donner ta fille et de faire en sorte qu'il nous dise son secret ?

Après avoir loué cette prudence, le Malik du pays accorda pleine et entière liberté à son vesir à l'égard du jeune étranger.

Aussitôt le rusé personnage fit conduire dans l'appartement de Doumar, une jeune fille extrêmement belle, et, d'un esprit plein de malice; cette jeune fille lui fut présentée pour le servir. Doumar était beau comme son père, mais différent d'humeur, très absolu dans ses volontés, et plein de violence dans ses mouvemens; lorsqu'il vit cette fille, elle lui plut d'abord, et il chercha bientôt à lui plaire; la jeune personne ne le repoussait qu'autant qu'il le fallait pour se rendre plus désirable, puis elle lui laissa entrevoir qu'il parviendrait à obtenir ses bonnes grâces, s'il avait toute confiance en elle, et qu'il voulût bien lui dire ce qu'il avait fait pour délivrer la ville des insectes. Doumar, entraîné par son amour d'enfant, oublia toute prudence, et raconta bientôt à la jeune fille l'histoire de l'insecte brûlé.

— Mon Dieu, ajouta-t-il, on m'attribue, à ce qu'il paraît, une science ou des mérites que je suis bien loin de posséder, car ma tâche est en vérité bien facile, il s'agit tout simplement de ces deux cheveux que voici.

Et en achevant ces paroles, il ouvrit une petite boîte dans laquelle il renfermait les cheveux d'Abdalkadousse, mais les cheveux avaient disparu, Doumar ayant oublié la recommandation expresse que le saint homme lui avait faite, de ne dire ce secret à personne.

Dans son étonnement et son chagrin d'avoir perdu son talisman, il accusa la pauvre fille de le lui avoir dérobé, et la retenant avec violence, il lui ordonna de le lui rendre; la fille répondit qu'elle n'avait pas même vu ce dont il s'agissait, et le jeune fou exaspéré par ce qu'il croyait être de l'impudence, la frappa si malheureusement qu'elle tomba morte sur le coup.

Aussitôt les gens de la maison et du voisinage ayant entendu ce bruit accoururent sur les lieux de la scène qui venait d'avoir lieu, et s'emparant du meurtrier, ils le conduisirent en prison.

Le Malik du pays ayant été prévenu de la conduite de son futur gendre, consulta ses vesirs, et ses vesirs lui répondirent que cet homme ayant donné la mort devait recevoir la mort.

Ainsi, le fils de Saïf-Zuliazan fut abandonné à la main du bourreau, et le jour de son supplice étant arrivé il se trouvait sur la place publique, et le sabre était levé sur lui, lorsque le génie, serviteur de son frère, vint à passer sur cette ville, et descendant comme une flèche auprès de Doumar, il l'enleva et le conduisit à son frère Massar.

Lorsqu'il fut arrivé chez son maître, le génie lui dit :

— Voici ton frère que j'ai trouvé dans une ville sur laquelle je passais par hasard, en revenant de ma mission auprès de votre père Saïf-Zuliazan, et j'ai eu le bonheur de le délivrer de la main du bourreau qui allait le tuer.

A ces paroles, le jeune Massar se jeta au cou de son frère qu'il embrassa avec effusion, lui témoignant toute sa tendresse et toute la joie qu'il éprouvait de le revoir, après avoir échappé à un aussi terrible danger. Puis il demanda des nouvelles de son père qui était toujours dans la même situation, toujours arrêté par Souria-Hamera et son armée de génies. Massar apprit aussi la position de sa ville natale que l'on minait sourdement et avec une grande activité; ensuite les deux frères se racontèrent leurs aventures.

Lorsque Massar eut montré à son frère Doumar le précieux talisman qu'il possédait, et qu'il lui en eût détaillé tous les mérites, ce dernier devint pensif et bientôt jaloux des avantages que Massar aurait sur lui, et il se dit en lui-même : « Ce précieux *Zakhira* ne peut se partager, il



faut donc que je le prenne tout entier pour moi. »

Dans la soirée les deux jeunes gens convinrent, que dès qu'ils auraient pris quelques momens de repos, ils iraient au secours de Saïf-Zuliazan; puis Massar se retira pour dormir, mais Doumar se tint éveillé pour prendre le *Khourza* pendant le sommeil de son frère.

Dès qu'il fut parvenu à s'emparer du talisman, il se retira dans sa chambre, et appela le génie Chaihoub qui aussitôt vint à lui, en lui disant :

— Sabique, ya! Sidi?

— Chaihoub, lui répondit Doumar, prends-moi et conduis-moi partout où tu voudras, pourvu que ce soit loin d'ici.

Mais Chaihoub dit à son tour:

— Comment, tu vas laisser ton frère tout seul ici?

— Donne-lui un esclave de génie, répliqua le jeune homme, et partons.

Chaihoub, quoique désolé de cette injustice, fut bien forcé d'obéir à son nouveau maître; il prit Doumar, et ils partirent ensemble voyageant pendant plusieurs semaines, jusqu'à ce qu'ils atteignirent enfin une montagne très élevée, d'où il lui montra une ville immense qui se déployait à leurs pieds.

— Ce pays, dit le serviteur, est Damechk-Achame, (1) et cette ville est la plus grande ville qu'il y ait au monde, tu peux y aller si tu le désires, mais pour moi je ne puis t'y accompagner, car l'entrée de cette ville est défendue à tous les génies à cause d'un saint homme qui l'habite, et qui se nomme Hakime-Banoïsse.

— Je veux aller voir cette belle ville! dit le jeune Doumar.

— Eh! bien, répondit le génie, quand tu auras besoin de moi, tu m'appelleras et je te répondrai toujours.

(1) Actuellement la Syrie.



Le génie Chahouh disparut, et Doumar se mit à marcher vers la ville.

Il n'était plus qu'à une petite distance des portes, lorsqu'il se trouva devant un château vaste et magnifique, dont les beautés le séduisirent, et il désira vivement être introduit dans ce château; dès qu'il eut appelé à lui, un serviteur vint lui ouvrir, et il apprit que cette demeure était celle de Jabia, fille du Malik de cette ville, que cette princesse l'habitait seule, et qu'un jeune homme étranger ne pouvait être reçu dans le château de la fille du Malik.

Le pauvre Doumar, très déconcerté, allait continuer son chemin lorsqu'il jeta un dernier regard sur cette belle habitation, dans laquelle il regrettait plus vivement encore de ne pouvoir être admis, depuis qu'il savait qu'elle appartenait à une femme; tandis qu'il regardait ainsi le château, la princesse parut à l'une des croisées et ses yeux rencontrèrent ceux du jeune homme; aussitôt elle s'informa de ce qu'il demandait, et l'ayant su, elle ordonna qu'on lui ouvrit les portes.

Dès qu'il fut entré dans le château, Doumar fut présenté à la princesse, et il la trouva si gracieuse et si belle qu'il en devint amoureux à en perdre l'esprit; la princesse de son côté trouva le jeune homme très joli garçon, et lui demanda d'où il venait.

— Maîtresse de mon cœur, lui répondit Doumar, je suis du pays des Arabes, et fils des Moulouks: je venais, en passant à cette ville, demander l'hospitalité chez toi pour quelques jours, mais tes gens refusaient de me recevoir, lorsque je t'ai vue apparaître comme une fée bienfaisante: tu as abaissé les yeux sur moi, tu as eu pitié de mon affliction et me voici maintenant à tes pieds, où je voudrais passer ma vie.

Ces paroles du fils de Saïf plurent à la princesse, et elle lui demanda:

— Serais-tu savant ou artiste?

— Je suis *chaïr* (poète), répondit le jeune homme.

Alors Jabia lui fit servir à souper auprès d'elle, puis elle le pria de vouloir bien lui faire quelque poésie; Doumar improvisa aussitôt des vers charmants dans lesquels il célébra les grâces et la bonté de la princesse; cette dernière, enchantée du talent de son jeune voyageur, lui dit:

— Si je te fais présenter à mon père, crois-tu, Doumar, pouvoir lui adresser d'aussi jolis vers que ceux que tu viens de faire pour moi? si tu as le talent de le flatter d'une manière aussi habile et aussi délicate, je suis sûre qu'il t'accordera tout ce que tu pourrais lui demander.

— Ya! Satti, répondit le jeune Doumar, un pareil espoir me ferait soulever le monde; comment ne me ferait-il pas trouver les paroles qui plairont au Malik?

Dès le lendemain le fils de Saïf-Zuliazan s'achemina vers la ville, et on le conduisit auprès du Malik, auquel il fut présenté comme un jeune *chaïr* que sa fille lui recommandait; le Malik le reçut avec plaisir, l'encouragea par d'aimables paroles, et Doumar le remercia dans des vers qui peignaient les vertus guerrières, et la touchante affabilité du chef de l'état, avec un concours de manières et un talent véritablement remarquable ce qui enchanta le Malik et tous les vesirs.

Alors le père de Jabia demanda au jeune homme:

— Que désires-tu de moi, mon enfant? ta jeunesse et tes brillantes facultés m'intéressent, et je t'accorderai tout ce que tu pourras vouloir.

— Je ne désire de toi qu'une seule chose, ya! Malik, répondit Doumar, mais cette chose, j'en ai la crainte mortelle, sera au-dessus de mes mérites.

— Non, non, dit encore le Malik, tu peux parler sans crainte.

Et Doumar demanda la main de Jabia, qui lui fut accordée par son père.

Mais il y avait là, parmi les vesirs, un personnage petit, laid et boiteux qui avait aussi demandé la main de la princesse, et qu'elle avait refusé à cause de sa laideur: ce personnage se trouva blessé de la hardiesse du poète qu'il appelait un petit garçon; et, se mettant à sourire dédaigneusement, il dit au Malik:

— Me sera-t-il permis, ya! Malik, de demander au jeune homme, la dot de la princesse?

— Ce privilège te revient de droit, répondit le Malik.

Alors, le fils de Saïf-Zuliazan adressa formellement au vesir sa demande en mariage, et le petit vesir lui répondit:

— Et moi j'exige que pour dot de la princesse, tu fasses percer la montagne voisine, pour faire passer à travers cette voûte, la rivière qui se trouve derrière la montagne, et la conduire dans le jardin du château de Jabia.

Puis en achevant ces paroles le petit vesir se frotta les mains d'un air goguenard, en ajoutant à part lui: «Si jamais le petit garçon parvient à terminer ce travail, il aura eu le temps de grandir, car il y aura passé sa vie.»

Mais Doumar accepta la demande du vesir, sans manifester la moindre inquiétude, et prenant congé du Malik il se retira dans un appartement qu'on lui avait fait préparer dans le palais.

Dès le lendemain, Doumar se rendit au sommet de la montagne, où il s'était séparé de Chaihoub; aussitôt il frotta le *Khourza*, et son génie lui apparut.

— Chaihoub, lui dit il, tâche de réunir tous tes amis, tous tes esclaves, et fais-moi percer cette montagne afin de conduire la rivière dans le château de la princesse Jabia.

Chaihoub appela immédiatement tous ses génies, et le lendemain dans la matinée on vint dire au Malik que la rivière traversait le jardin de sa fille, et Doumar se rendit bientôt auprès de lui, et lui demanda:

— Ya! Malik, exiges-tu quelque chose encore, pour dot de la princesse Jabia?



— Non, non, dit le Malik, ma fille est à toi, je te la donne.

En entendant ces paroles le petit vesir devint pourpre de colère, et proposa quelque nouvelle épreuve, mais le Malik, sans l'écouter, fit venir les juges du mariage qui fut définitivement arrêté ce jour-là.

Nous avons dit plus haut qu'Aïroud et Aquissa, dans la crainte d'être arrêtés par le serviteur de Souria-Haméra, s'étaient réfugiés chez un Chaikh de leur connaissance, et ce Chaikh nommé Hakime Barnoise demeurait justement dans cette ville à laquelle Doumar était arrivé depuis quelques jours; lorsqu'ils apprirent que le fils de leur maître Saïf-Zuliazan allait épouser la fille du Malik après avoir dérobé à son frère le puissant *Zhakhira* et l'avoir abandonné tout seul dans un château, ils demandèrent la permission de se rendre auprès de ce jeune homme pour lui donner quelques conseils.

Dès qu'ils eurent obtenu cette permission, ils allèrent ensemble chez Doumar qui s'occupait des préparatifs de son mariage, et Aïroud lui dit :

— Ya! Sidi, nous sommes serviteurs et amis de ton noble père, Saïf-Zuliazan, et nous sommes ici réfugiés dans cette ville, pour éviter la poursuite de ses ennemis; nous avons appris que tu possèdes un grand et précieux talisman que tu as enlevé à ton frère, dans l'intention sans doute d'être le premier à porter secours à Sultan Saïf; comment donc se fait-il que tu l'arrêtes à tes propres plaisirs, lorsque tu devrais voler auprès de ton père?

— Pour moi, répondit Doumar assez mortifié de cette apostrophe, il m'est impossible de m'éloigner en ce moment; mais nous pouvons faire venir mon frère, et s'il veut bien me pardonner, je lui rendrai son *Zhakhira*, et le droit d'aller au secours de notre père Saïf.

Aquissa lui dit alors :

— Ehl bien, appelle Chaihoub, et fais venir Massar im-



médiatement; nous serons ici, et nous le prierons de te pardonner.

Alors Doumar envoya son génie dans son château pour y chercher son frère Massar, et Chaihoub reçut cette commission avec joie, et s'en acquitta promptement; lorsqu'il eut amené le jeune homme, Doumar se mit à l'embrasser et à lui demander pardon de ce qu'il avait pris son talisman, mais le bon Massar dit qu'il avait déjà oublié cela, et il répondit avec affection aux prévenances de son frère.

Seulement quand on lui parla du mariage de Doumar, il ne put s'empêcher de lui dire aussi:

— Comment se fait-il que tu puisses t'occuper de tes plaisirs, tandis que le malheur pèse sur notre père Saïf-Zuliazan?

Mais Doumar lui répondit:

— Tu es plus que moi digne de la noble tâche d'aller secourir notre père, et d'ailleurs cet avantage t'appartient puisque c'est toi qui possèdes le talisman par lequel on peut le délivrer.

Aussitôt, sans perdre une minute, Massar s'élança sur les épaules de Chaihoub, Aïroud et Aquissa prirent congé du Chaïkh, et tous les quatre se mirent en route pour le royaume de Souria-Haméra, tandis que Doumar célébrait son mariage avec la fille du Malik.

Nous reviendrons maintenant à la ville des Arabes, que déjà depuis plusieurs années Sultan Saïf-Rad faisait miner afin de pouvoir la renverser; ils étaient enfin parvenus à l'établir sur quatre colonnes, et il ne restait plus qu'à ébranler ces colonnes pour détruire la ville; mais nous avons déjà dit qu'au moyen de son *Kal-noussa*, Tama avait surpris le secret des Habesch, dont elle avait informé sa mère. Alors tous les Arabes convinrent de sortir de la ville avant qu'elle ne s'écroulât sur eux; les femmes et les enfans se retirèrent sur les montagnes voi-

sines, tandis que tous les hommes se dévouèrent à combattre et à mourir s'il le fallait, plutôt que de céder le terrain. Le vieux Malik Efrab à la tête de ses héros parvint à résister pendant plusieurs semaines, lorsqu' enfin Sultan Saïf-Rad, déjà sur la démolition de la ville, trouva qu'il fallait une fois pour toutes en finir avec ces Arabes, et ordonna un combat général; ces sortes de batailles ne pouvaient qu'être funestes aux troupes de Malik Efrab, toujours de moitié moins nombreuses que celles de son adversaire; aussi commençait-il à se trouver dans la situation la plus déplorable, lorsqu'on vit arriver, rapide comme une flèche, un cavalier monté sur un cheval qui brillait comme la perle marine; le cavalier se plaça comme une égide au front de l'armée des Arabes, puis il s'écria :

— Dieu seul est grand! je suis Saïf-Zuliazan, vainqueur des hommes et des génies.

Et aussitôt des pierres et des lances de feu tombèrent du ciel sur les Habesch, et les mirent dans le plus grand désordre en tuant presque la moitié d'entr'eux. A cette vue, à cette voix de Saïf-Zuliazan, que depuis tant d'années il croyait mort, le Sultan Saïf-Rad prit la fuite, tandis que Saïf à la tête de son armée le poursuivit jusqu'à ce que le dernier des Habesch eût abandonné son territoire.

Après l'ordre de ces combats, et la victoire de lui par longtemps loüé, la reine fut obligée de fuir, et Sultan Saïf lui-même parla de retourner dans son pays.

— Te rappelles-tu... — dit-il, je me suis trouvé dans les combats... —

— Oui, dit Saïf, mais je t'ai tué.

— Non, dit le roi, je suis encore en vie, et je suis... —



## LA TERRE D'EGYPTE.

GRANDE ÉMIGRATION DES ARABES. DERNIÈRE EXPÉDITION DES  
HABESCH. MORT DE SAÏF-ZULIAZAN.

Nous avons dit plus haut le départ de Massar, avec son génie Chaihoub pour aller délivrer Saïf-Zuliazan, le jeune homme avait trouvé son père toujours assiégé par les génies de Souria-Haméra, mais Chaihoub était d'une classe supérieure à tous les serviteurs de cette reine; Massar lui donna l'ordre de les combattre, et la victoire ne fut pas longtemps indécise, la reine fut obligée de fuir, et Sultan Saïf libre enfin parla de retourner immédiatement à son pays; alors Aquissa lui dit :

— Te rappelles-tu ce beau cheval de perle que tu avais trouvé dans tes voyages? c'est à présent qu'il pourrait te servir.

— Oui, dit Saïf, mais je l'ai tué.

-- Non, lui répondit Aquissa, ton coup de baguette ne t'avait anéanti que pour un temps; voici la housse, que j'ai



toujours gardée, tu n'as qu'à étendre par terre cette housse, et le cheval apparaîtra.

Saïf fit aussitôt ce que lui disait Aquissa, et le cheval se montra près de lui; alors il s'élança sur la croupe du merveilleux animal, en priant son fils de le suivre, et en ordonnant au cheval de le conduire au pays des Arabes.

C'est peu de temps après ce départ, que Saïf-Zuliazan arrivait au secours de son armée, comme nous l'avons rapporté dans le chapitre précédent.

Ils avaient, en route, passé sur la ville où se trouvait Doumar et sa femme Jabia, qu'ils emmenèrent avec eux; ainsi Saïf-Zuliazan se trouva réuni à toute sa famille excepté à son troisième fils, Nassor, qui avait été jeté dans le pays de *Coum-Coum*, mais ensuite étant tombé entre les mains d'un habesch qui voyageait en ce pays, ce dernier le conduisit à la ville de Madina Adour où il le remit entre les mains de son Malik; Saïf-Rad, quand il avait appris que cet enfant était fils de Sultan Saïf, avait d'abord voulu le faire mourir, mais le juste et ancien vésir dont nous avons déjà parlé quelquefois, le vieux Rif, l'empêcha de commettre un tel crime, et il le pria de lui confier le jeune homme, ce que Saïf-Rad n'osa lui refuser, sachant combien les vertus et le caractère de ce vieillard lui donnaient d'influence et d'autorité dans le pays.

Lorsque Saïf-Zuliazan voulut rentrer dans sa ville capitale, il fallut bien l'avertir que cette ville était minée complètement; alors il fit replacer toutes les terres, ce qui fut long et difficile; d'ailleurs la ville ne reprit jamais sa première solidité, plusieurs années se passèrent cependant sans aucun événement remarquable, aucun mouvement de la part des Habesch; mais bientôt l'esprit voyageur des Arabes, et de Saïf en particulier, se réveilla avec force, et l'ennemi s'empara de lui tout-à-coup, alors il dit un jour à ses amis :

— Ne pensez-vous pas que toutes les maisons de notre ville nous tomberont un jour sur les épaules? en vérité, je me déplaïs dans cette habitation; bien que ce soit le lieu de ma naissance, il ne me rappelle que des souvenirs tristes et des guerres acharnées; si nous allions chercher un pays plus heureux et plus tranquille! qu'en pensez-vous, mes conseillers et vésirs?

Les vésirs et conseillers n'osèrent pas penser autrement que leur Malik, et bientôt une émigration générale fut résolue. Alors une activité, une agitation inouïe, régna dans le pays et dans la ville; ce n'était plus comme cinquante années auparavant, la promenade d'un peuple simple et peu nombreux; c'était aujourd'hui le départ d'un peuple puissant et riche, ayant à sa tête plusieurs chefs invincibles, réunis tous sous la domination du plus grand héros de ce monde; aussi quand le peuple se mit en marche, aussi loin que la vue pouvait s'étendre, la terre parut couverte comme d'un immense tapis de créatures humaines, marchant toutes vers un même lieu, et dans un même but: les chameaux et les éléphants avec les trésors et les bagages étaient à l'arrière, l'armée entourait le peuple d'un cercle de fer, et au centre de cette forêt de têtes, se montrait, sur des chevaux magnifiques, la famille de Saïf-Zuliazan.

Pendant ce voyage, les Arabes traversèrent un désert, où l'on ne pouvait pas trouver une seule goutte d'eau, ce fut une marche difficile et douloureuse; mais enfin, Saïf se rappelant son cheval de perle, l'appela, et lui dit:

— Conduis-moi au lieu le plus voisin qui puisse offrir de l'eau.

Alors Saïf se sentit emporté comme un trait, et en quelques minutes il se trouva dans une campagne verte et délicieuse, véritable oasis au milieu du désert; là le cheval s'arrêta de lui-même, et bientôt une femme, sortant d'une mai-

sonnette auprès de laquelle il y avait une source, vint offrir à boire au voyageur.

Saïf-Zuliazan, qui se mourait de soif, but d'abord, sans regarder la femme, mais quand il voulut la remercier, et qu'il jeta les yeux sur elle, il fut pris d'un étonnement profond en croyant reconnaître sa dernière femme Taqueroure, alors il lui dit :

— Ya ! Taqueroure.

— Sabique, ya ! Saïf, lui répondit la femme.

Alors Taqueroure lui expliqua qu'ayant été abandonnée dans le désert, elle avait enfin trouvé cette campagne, qu'elle n'avait plus quittée depuis, vivant de racines et d'eau claire, auprès de son fils qui pouvait avoir maintenant une quinzaine d'années.

Sultan Saïf, heureux de retrouver sa femme et son enfant, leur annonça qu'il allait revenir avec tout son peuple dans cette campagne, pour y prendre de l'eau, et qu'il les emmènerait ensuite avec lui.

En effet Saïf-Zuliazan s'empressa de retourner vers les Arabes, et de les conduire au pays des sources, où ils déployèrent leurs tentes, pour s'y reposer pendant quelques jours; Sadoun-Ezendjè qui se trouva bien dans cette contrée, demanda et obtint la permission de s'y établir avec ses nègres, dont le nombre, depuis une trentaine d'années, s'était augmenté considérablement; puis, quand les Arabes se remirent en route, ils firent encore environ deux jours de chemin après lesquels ils se trouvèrent dans un pays qui parut à Saïf-Zuliazan être plus riche et plus beau que tout ce qu'il avait encore vu sur la terre; alors il s'arrêta dans cette contrée pour examiner si l'on pourrait s'y établir; Akéla fut la première à y découvrir des sources, et on se mit bientôt à y bâtir des villes et des villages, et à ordonner des plantations; ce pays fertile et agréable était une partie de l'Égypte, et la ville nouvelle de Sul-



tan Saïf était à peu près achevée, lorsqu'on y vit arriver un jour le vieux Rif, accompagné de Nassor, troisième fils de Saïf-Zuliazan; le jeune homme avait enfin décidé l'ancien vesir, qui depuis longtemps partageait la croyance musulmane, à l'accompagner jusque chez son père; Saïf reçut le vieillard avec beaucoup d'honneur, et la plus grande reconnaissance pour la protection qu'il avait accordée à son fils, et l'ayant enfin déterminé à rester auprès de lui, il lui offrit, avec la dignité de vesir, une habitation magnifique.

Alors Nassor apprit à son père que Saïf-Rad se disposait à faire passer les eaux du Nil, par Algindel, afin de les conduire à travers la ville que Saïf-Zuliazan venait de bâtir, et la détruire entièrement par cette inondation; le jeune homme ajouta qu'il ne s'agissait pour cela que de percer une petite colline, et que les travaux pourraient être achevés dans un mois. Sultan Saïf, dès qu'il eut connaissance de ce projet, comprit que le plan dévastateur de Saïf-Rad pouvait le servir dans ses travaux d'amélioration; en conséquence, il ordonna aux génies du *khourza* de creuser un canal depuis le Chillal-Assoudane jusqu'à la mer blanche; ensuite il alla avec sa famille et tout son peuple camper sur les montagnes d'alentour.

En effet deux mois après, les eaux, comme l'avait annoncé Nassor, se répandirent dans la plaine, il semblait que ce fut un nouveau déluge et Saïf eut un moment la crainte que le canal qu'il avait fait creuser ne pût suffire à contenir les eaux qui débordaient sur son territoire; alors il consulta le vieux Rif, qui, mieux que lui, connaissait le pays d'Égypte; le vesir lui répondit que les eaux, étant arrivées à leur plus grand développement, allaient maintenant se retirer, et en effet bientôt il n'en resta plus nulle part, que dans le canal que Saïf avait fait établir, et à la place de cette inondation une végétation brillante et vigoureuse se répandit aussitôt sur la terre.



Alors le vesir Rif prit le livre de *Tarik-Enil* et au moyen de ce livre il donna au Nil Egyptien toutes les directions nécessaires; et il y a encore aujourd'hui dans le pays, un lieu qui rappelle les travaux de ce ministre et qui a gardé le nom de *Rif-Massar*, car Saïf avait donné à sa ville capitale, le nom de son fils Massar.

Saïf-Rad, en apprenant qu'au lieu de ravager la ville des Arabes, il l'avait rendue plus florissante et plus belle, fit appeler ses vesirs Scardis et Scardion, et leur dit :

— Vous m'avez, il y a quelque temps, donné un conseil, et je l'ai suivi, mais nous avons fait à Saïf beaucoup plus de bien que de mal, car sans nous il aurait manqué d'eau.

Les vesirs prièrent le Sultan de se tranquilliser, et ils lui promirent de faire un *talsame* par lequel les eaux du Nil ne déborderaient plus sur leur territoire, et alors leurs beaux arbres et leurs plantes mourraient.

Les vesirs se mirent aussitôt à l'ouvrage et quand ils eurent achevé leur *talsame*, la saison de la crue des eaux arrivait, mais pour cette année, l'inondation n'atteignit pas le territoire de Saïf; la vieille Akéla comprit alors qu'il s'agissait d'un *talsame*, et s'étant mise à chercher avec le Sahir Barnokh, ils trouvèrent bientôt le remède à ce mal, mais ce remède était une triste et cruelle nécessité; il s'agissait de jeter dans le Nil, tous les ans à l'époque à laquelle il devait déborder, une jeune fille belle et richement habillée. Saïf demanda en vain plusieurs fois s'il n'y avait aucune possibilité de changer cet arrêt du destin, mais cet arrêt était irrévocable, il dut enfin s'y conformer, et cet usage dura jusqu'à la conquête de l'Égypte, par Omar (1), successeur du prophète Mohamet.

(1) Omar, voulant mettre fin à cet usage cruel, fit une lettre conçue en ces termes :

« Au nom du Dieu très clément et miséricordieux! Omar-ben-Alkhatib à la rivière du Nil. — Si toi, Nil, tu ne débordes que par ta propre volonté, nous croyans et serviteurs de Dieu, nous ne voulons pas

Saïf-Zuliazan continua les travaux et embellissements pour son pays et pour sa ville, et quand il vit enfin le calme se rétablir autour de lui, il se remit à penser au mariage d'Aquissa, qui, vaincue enfin par la longue constance du pauvre Arroud, consentit à devenir son épouse.

Cependant le Sultan Saïf-Rad n'avait jamais pu renoncer entièrement à sa vengeance; il pensa que nouvellement établis dans un pays qui ne leur était pas encore parfaitement connu, les Arabes seraient peut-être moins difficiles à vaincre et de nouveau il prépara contre eux une expédition; de toutes les parties de son vaste territoire il rassembla des chefs et des soldats, et son armée atteignit enfin le chiffre de six cent mille hommes, lui-même se mit encore à la tête de cette puissante armée, il laissa pour le représenter dans sa ville de Madina Adour son fils nommé Almoukalkal, et bientôt il se mit en route faisant face à la ville de Massar.

Saïf-Zuliazan, lorsqu'il sut que cette armée s'avancait sur sa ville nouvelle, fit assembler son conseil, et lui demanda son avis; le conseil lui répondit qu'il pouvait envoyer tous ses génies pour combattre les Habesch, et qu'il en serait ainsi délivré pour toujours; mais comme à l'ordinaire, Saïf repoussa cette proposition:

— Voulez-vous qu'on dise, leur observa-t-il, que si nous remportons la victoire, nous la devons à nos génies et non pas à notre valeur? non, non! alors même que nous devrions tous périr dans cette guerre il faut combattre avec courage, avec loyauté, comme nous l'avons fait jusqu'ici, et ne de tes services; mais si au contraire tu débordes par la volonté du Très-Haut, alors il doit te suffire que cet ordre de Dieu soit jeté dans ton lit, et tu déborderas par sa volonté souveraine. »

Cette lettre fut envoyée par Omar-ben-Alkatab, à Omar-ben-Alassi, en lui ordonnant de la jeter dans l'eau avec une certaine cérémonie; il le fit, le Nil déborda comme à l'ordinaire, et depuis ce temps là, on a cessé d'y jeter une jeune fille.

pas nous laisser intimider par de lâches craintes.

La confiance de Saïf et de ses guerriers ranima celle des conseillers et des vesirs, et il fut convenu qu'on irait attendre les Habesch à une certaine distance de la ville; on procéda immédiatement à la réunion des troupes, et tous les capitaines de Saïf-Zuliazan, qui avaient bâti chacun une ville qu'il devait gouverner, apportèrent à l'armée leur contingent, ainsi, dans cette guerre, Sultan Saïf, comme Sultan Saïf-Rad commandaient en personne à une armée de rois.

Lorsque le camp des Arabes fut entièrement organisé, on vit un jour la terre disparaître sous une forêt de lances et d'armes; c'étaient les Habesch qui arrivaient, et qui commencèrent à établir leur camp vis-à-vis de celui de Saïf; leur Sultan Saïf-Rad atteignit ce camp le lendemain, et pendant dix jours de suite les Habesch arrivèrent et prirent place; enfin dans la soirée du onzième jour tout se trouva disposé pour l'ouverture de la guerre qui fut fixée au lendemain.

Mais dans cette soirée, Sultan Saïf-Rad fit appeler tous ses héros, conseillers et vesirs, et il leur dit:

— Vous voyez comme ces pauvres Arabes sont en petit nombre! si nous nous bornions à marcher sur eux, nous les écraserions par notre passage; et si nous engageons la bataille ce serait vraiment une honte pour nous, car nous sommes doublement plus forts qu'eux. Ainsi donc je pense qu'il faut encore nous battre guerrier contre guerrier, les uns après les autres; seulement je vous exhorte à bien résister à leurs chefs; une fois les principaux d'entr'eux vaincus, tout le reste ne sera plus rien.

Alors les vesirs Scardis et Scardien répondirent:

— Ya! Malik Azaman, combien de fois n'avons-nous pas essayé avec les Arabes cette manière de combattre? et combien de fois n'avons-nous pas été forcés d'y renoncer?



— Oui, répliqua Sultan Saïf-Rad, mais alors tous leurs chefs étaient jeunes et presque invincibles, maintenant l'âge doit avoir amoindri leur force, attiédi leur ardeur; Saïf lui-même, après tant d'années passées dans des fatigues et des épreuves inouïes ne peut plus être ce qu'il était; s'il nous a vaincus dans la dernière expédition, il le doit sans doute à l'éclat de sa renommée, à l'enthousiasme qu'excitait son retour, bien plus qu'à sa valeur personnelle; mais aujourd'hui tout ce prestige commence à vieillir; Saïf-Zuliazan n'est plus jeune, ses fils sont peu dignes de lui, Malik Efrah n'est plus qu'un vieillard, et tous les autres chefs de leur armée sont autant de petits souverains nouveaux, tout occupés de leurs propres intérêts et de leurs ambitions particulières.

Alors tous les Moulouks que Saïf-Rad avait amenés avec lui, encouragèrent les vesirs, appuyant l'opinion du grand Sultan, et lui faisant la promesse de lui amener vivant et vaincu Saïf-Zuliazan lui-même.

Le lendemain le champ de bataille fut disposé, et dès le premier rayon du jour on publia l'ouverture des combats; le premier qui se présenta dans la lice fut comme d'habitude le grand héros du monde, Sultan Saïf-Zuliazan; il se promena devant l'armée des Habesch, en criant trois fois:

— Y a-t-il parmi vous un guerrier qui ose venir à moi?

Alors le plus renommé de tous les capitaines de l'armée de Saïf-Rad, ce lui qu'il avait désigné lui-même pour l'opposer à Saïf-Zuliazan, s'avança vers le Sultan des Arabes et, se plaçant devant lui comme un bloc de fer, il ne lui adressa que ces seules paroles:

— Tiens, Saïf, prends ce que tu dois recevoir de moi.

Et c'était un vigoureux coup de sabre qu'il portait à Saïf-Zuliazan; mais Saïf ne ressemblait point aux hommes que jusqu'à ce jour Rek Alfala avait pu combattre, il se para du



coup de sabre, et levant son arme à son tour il répondit à son adversaire:

— Ce n'est pas comme tu l'as fait, c'est comme ceci qu'il faut frapper; et d'un seul coup, il l'étendit mort.

Alors un mouvement de surprise et de douleur se fit entendre dans le camp des Habesch, car ils avaient mis en ce héros leur espoir le plus grand; Saïf, cependant, attendait un nouvel adversaire, il se présenta, et fut reçu comme le premier; jusqu'à l'heure de la séparation il ne cessa de combattre, et de tuer les plus grands héros de l'armée ennemie; une trentaine environ reçurent la mort de sa main.

Le jour suivant, Maïmoun remplaça Sultan Saïf au champ de bataille; l'imitant dans ses manières, il cria de toute sa voix:

— Dieu est grand! je suis Maïmoun le sauvage, qui envoie la mort à tous ceux qui l'attaquent; si quelqu'un d'entre vous a des chagrins, si ce monde lui est désagréable, qu'il vienne à moi, et je le lui ferai quitter d'une manière bien facile.

Alors un nègre, plus noir et plus fort de taille que Maïmoun, se présenta et ce dernier lui demanda:

— Qui es-tu? et quel est ton nom?

— Je suis, répondit le guerrier, Alkamkam, héros à qui jusqu'à ce jour personne encore n'a résisté.

— J'ai entendu parler de toi, reprit Maïmoun, et si tu n'as pas encore été vaincu, je vais te donner une leçon.

Là-dessus le combat s'engagea entre les deux nègres, et leur rencontre fut comme le choc de deux rochers, qui descendraient de deux montagnes, et se frapperaient sans se briser; cependant Maïmoun, ne voulant pas s'amuser à un duel inutile, s'approcha de son adversaire, et comme Saïf, il lui cria:

— Dieu est très grand!

Ce cri lui fut très favorable, car Alkamkam en parut tellement saisi qu'il perdit contenance, et Maïmoun d'un coup mortel le renversa de son cheval; un second, un troisième champions éprouvèrent le même sort et cela ne finit qu'avec le coucher du soleil.

Maïmoun rentra au camp après avoir tué autant d'ennemis que Saïf en avait tué la veille; pendant dix jours entiers les chefs des Arabes sortirent ainsi des rangs les uns après les autres, et rentrèrent toujours après avoir fait des prodiges de valeur et de science guerrière; alors les vesirs dirent à Saïf-Rad:

— Ya! Malik Azaman, tu as été prévenu de ce qui t'arrive mais tu n'as pas voulu nous croire, maintenant nous n'avons plus un seul homme qui puisse résister à Saïf ou à ses capitaines, quels sont à présent tes projets?

Sultan Saïf-Rad, voyant qu'il n'y avait plus à hésiter ordonna la bataille générale, mais il donna cet ordre à regret, car il n'avait pas été jusqu'ici plus heureux contre Saïf dans ces sortes de batailles que dans les autres, et il trouvait avec raison qu'elles compromettaient davantage la dignité du chef de l'état.

Cette fois-ci il désira que le combat eût lieu la nuit, supposant que les chefs des Arabes seraient alors moins redoutables et que le nombre seul aurait l'avantage; en conséquence, les capitaines de Saïf se préparaient au repos, lorsqu'ils s'aperçurent des dispositions de l'armée de Saïf-Rad, aussitôt les troupes furent mises sur pied, et elles attendirent l'ennemi.

Bien qu'elle fût inférieur en nombre au point que nous avons dit, l'armée du Sultan Saïf, commandée par des chefs invincibles, résista pendant vingt-quatre heures aux forces réunies de Saïf-Rad; la nuit tombait pour la seconde fois, la fatigue, qui s'emparait des deux partis, menaçait de laisser la victoire indécise, alors une pensée audacieuse, telle

qu'il en naissait quelquefois dans sa tête, s'empara de l'esprit de Saïf-Zuliazan, il appela autour de lui ses fils et tous ses vaillans capitaines, suivis d'un petit nombre de soldats choisis, et il s'écria :

— Suivez-moi, au cœur de l'armée ennemie, vers Sultan Saïf-Rad !

Alors il se fraya un chemin à travers cette foule armée, abattant devant lui comme des épis murs tous ceux qui l'empêchaient d'avancer, et bientôt avec sa petite troupe il se trouva devant les drapeaux des Habesch, et en présence de leur Sultan, qui s'était assis pendant quelques minutes auprès des bannières protectrices de son ancienne gloire.

Lorsqu'il vit ainsi apparaître Saïf et ses capitaines, la terreur s'empara du grand Saïf-Rad, et il voulut se lever, mais Sadoun, que jadis il avait condamné à la mort, le frappa d'un coup de lance, et le renversa de son siège; aussitôt : les soldats arabes lui coupèrent la tête, et fixant cette tête sur la lance de Sadoun, ils la promenèrent à travers l'armée ennemie, en criant :

— Eh! soldats des Habesch et des Zoudan, votre Malik n'est plus! pour qui combattrez-vous maintenant? Pensez plutôt à cesser la guerre et vous aurez dans Sultan Saïf un chef plus digne et plus glorieux encore que l'ancien.

En effet, en voyant la tête de leur Sultan, toutes les troupes des Habesch mirent bas les armes, et se rendirent à Saïf-Zuliazan qui fit cesser à l'instant toute hostilité; les deux vesirs seuls furent envoyés à Massar pour y être retenus prisonniers.

Quant à Saïf, accompagné de quelques uns de ses chefs et de ses amis, il poursuivit sa victoire en se rendant à Madina Adour; là il trouva le fils de Saïf-Rad, auquel on apprit la mort de son père, et la soumission de son armée; Almoukalkal fit alors assembler ses vesirs et leur dit :

— Je veux me rendre à Saïf-Zuliazan, car mon père a



ou tort de recommencer sans cesse une guerre inutile, et il a payé ce tort de sa vie; Saïf est un guerrier généreux, nous ne pouvons avoir rien à craindre de lui! que vous en semble?

Les vesirs répondirent que c'était absolument leur opinion, et aussitôt Almoukalkal, à la tête de tous les membres de son conseil, se rendit auprès de Saïf, et se prosternant devant lui, ils lui rendirent hommage.

Saïf, heureux de voir cette guerre, qui avait pendant de si longues années désolé ces deux peuples, se terminer d'une manière aussi favorable, reçut avec une bonté parfaite le fils de son ancien ennemi; il sut trouver des paroles de bienveillance et d'estime qui le consolèrent dans son malheur; il ne changea rien à la constitution du gouvernement, et laissa Almoukalkal Malik à Madina Adour, comme il l'avait été pendant l'absence de son père; seulement au bout de quelques années de domination les vertus de Saïf-Zuliazan, et la présence du vieux et respectable Rif qui retourna vivre parmi eux influencèrent tellement l'esprit des Habesch, qu'ils adoptèrent volontairement la religion et les croyances musulmanes.

De retour dans sa nouvelle patrie, Saïf-Zuliazan vécut heureux pendant plusieurs années encore, mettant à profit pour le bonheur de son peuple et des amis qui l'entouraient les leçons de l'expérience qu'il avait acquise et les nobles facultés qu'avaient développées l'étude et la réflexion, puis enfin, éprouvant le besoin du repos après toutes les agitations qu'il avait supportées, il abandonna les affaires du gouvernement, et céda le Mulk à son fils Massar.

Alors Saïf-Zuliazan vécut en patriarce, et en philosophe religieux, dominant toujours par sa sagesse et ses conseils tous les Moulouks auxquels il avait donné de royaumes; mais cette existence qu'il avait choisie, pour le calme et la douceur de ses derniers jours, fut au contraire pour lui pleine d'amer-



tume ; à peine avait-il quitté le pouvoir souverain que la mort frappa ses amis les plus chers ; Malik Efrah, Sadoun, et Schama, son épouse bien-aimée, moururent presque en même temps, et quelques mois plus tard un serpent venimeux donna la mort au guerrier Maïmoun ; enfin des accidents déplorables lui enlevèrent peu à peu tous ses enfans à l'exception de Massar, qui, seul avec son père, survécut à toute sa famille. Mais Saïf-Zuliazan, frappé au cœur par tant de maux, portait en lui, depuis toutes ces peines, les germes d'une maladie mortelle : le mal bientôt fit de violens progrès et malgré tous les secours de la science, malgré les soins assidus de son fils, il expira dans les bras de Massar, avant l'âge où la mort devrait oser réclamer les âmes nobles et généreuses.

Saïf-Zuliazan, qui s'était démis de toute puissance sur la terre, ne voulut pas que des solennités éclatantes célébrassent son passage dans l'autre monde ; la seule pompe de son cortège fut l'affluence de tout un peuple, qui suivit en pleurant sa dépouille mortelle, et pendant bien des semaines et bien des mois, versa des larmes sur sa tombe.

On dit que plus d'un demi-siècle encore après sa mort, tous les Arabes qui se rappelaient avoir vu Saïf-Zuliazan, ne parlaient de lui qu'avec une respectueuse émotion, car il les avait non seulement illustrés par sa gloire, mais il les avait encore beaucoup aimés.

FIN.

202  
 275  
 292  
 300  
 322  
 332  
 332

TABLE DES MATIÈRES.

	PAGE
Chap. I. LES ARABES RAHALA.	4
II. LE GÉANT MOUKHTATIF.	18
III. LE LIVRE DE L'HISTOIRE DU NIL.	36
IV. LA BAGUE MERVEILLEUSE.	54
V. SAIF-ZULIAZAN ET KAMARIA.	77
VI. LE JARDIN DE KHAMIME.	97
VII. SAIF ( <i>le Sabre</i> ) SUR LA TÊTE DES HABESCH.	117
VIII. SCHAMA.	137
IX. LE MALIK ABOUTAY.	155
X. L'ORIENT.	175
XI. LES HABESCH ET LES ARABES.	196
XII. SULTAN SAIF-ZULIAZAN.	217
XIII. MANIATANOUFOUS.	237
XIV. - LA VILLE DES FEMMES.	257

	PAGE
Chap. XV. VOYAGE AU COUNOUTZ DE SOLIMAN.	275
XVI. VOYAGE AU COUNOUTZ DE SOLIMAN.	293
XVII. LE TAJ VEH ALBEDELA.	309
XVIII. LE TAJ VEH ALBEDELA.	325
XIX. LES ENFANS DE ZAIF-ZULIAZAN.	339
XX. LA TERRE D'EGYPTE.	353

FIN.







De 10194

D

ULB Halle 3/1  
001 063 146



Nur für den Lesesaal





